LA VOCATION

DU

COMTE GHISLAIN

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Eusèbe Furette était maître répétiteur dans un des lycées de Paris. Né à Constantine de parens pauvres, cet Algérien, mou de corps, à l'esprit subtil, s'était distingué de bonne heure par sa facilité pour les langues. Il avait fait de bonnes études ; outre le grec et le latin, il savait l'arabe, l'italien, l'allemand, et, tout en surveillant ses élèves, il préparait son agrégation. Il n'avait pas d'âge. Affligé d'un précoce embonpoint, il s'appuyait lourdement en marchant sur un jonc à pomme d'ivoire, qu'il appelait sa béquille ; ses longs favoris touffus, qu'il soignait beaucoup et qu'il aimait à caresser, grisonnaient déjà, et il avait perdu depuis longtemps ses cheveux. Mais il avait l'œil vif, pétulant, des gaîtés de gamin, et son teint était aussi frais, aussi rosé que son crâne était chauve. Il approchait de trente ans, et il avait l'air à la fois vénérable et jovial. Selon les cas, c'était un gros poupard ou un mentor narquois, blanchi par sa sagesse.

Ce sage s'acquittait dignement et en conscience de son emploi, qui lui plaisait peu. Son père lui avait souvent répété que les gens qui ont des rentes ont seuls le droit d'avoir des vices, que les autres n'ont que des devoirs et s'en tirent comme ils peuvent. Il trouvait cette loi dure, il en avait appelé. Il était né joueur et il avait le tempérament amoureux. S'il ne cherchait pas les occasions, il n'avait garde de les fuir. Il s'amusait quand il en avait le temps, et il amassait une ombre discrète sur ses plaisirs ; n'ayant pas de vanité, les joies obscures lui suffisaient. On ne s'observe jamais assez ; peu à peu, il se relâcha de sa prudence, de ses précautions. Il se laissa prendre, il eut une aventure qui fit quelque bruit, tout le lycée s'en divertit ou s'en émut. M. Peyron, le proviseur, qui l'aimait, le fit venir et lui adressa une verte semonce, qu'il écouta d'un air contrit : il savait prendre tous les airs. Son humble attitude et la candeur de son repentir désarmèrent son juge, qui ne tarda pas à se radoucir.

— Mon cher Furette, vous ne dites jamais de sottises, mais vous en faites. Vous êtes un garçon d'esprit, vous en avez même trop; il n'en faut pas tant pour être un bon maître d'études. J'ai une proposition à vous faire. Un beau jeune homme de vingt-sept ans désire être attaché au ministère des affaires étrangères. Il est venu me voir tantôt et m'a demandé si je pourrais lui procurer un excellent répétiteur d'allemand; je n'en connais pas de meilleur que vous. Pendant un an, vous serez logé, grassement nourri. Quant aux honoraires, vous ferez vous-même vos conditions : elles sont acceptées d'avance. Ce jeune homme est riche et d'humeur généreuse. Vous serez content de lui ; vous le préparerez à son examen, et vous amuserez vos loisirs à préparer le vôtre.

— Qui est ce beau jeune homme ? demanda Eusèbe.

— Le comte Ghislain de Coulouvre, dont le nom vous est sûrement connu. Le marquis son père a été ministre de France à Stockolm, je crois, puis à Lisbonne. Il n'a jamais rempli que de petits postes ; mais il trouvait moyen d'y faire parler de lui, soit par le faste de ses dépenses, soit par les méchantes affaires qu'il s'attirait. Il y a quelques années, à propos de je ne sais quelle querelle sur une question d'étiquette, il se plaignit de n'être pas assez soutenu par son gouvernement. Il se fâcha, se dégoûta de son métier et prit brusquement sa retraite.

— Si le fils ressemble au père, fit Eusèbe en chiffonnant ses favoris, je me soucie peu de faire connaissance avec lui, et la place que vous m'offrez...

— Tout au contraire, interrompit le proviseur, le père et le fils se ressemblent fort peu et ne s'entendent sur rien. L'un est brusque, épineux, quinteux, plein de difficultés ; l'autre est aimable,

il a des façons charmantes et la politesse du cœur. Le marquis le traite d'esprit extravagant et chimérique, lui reproche d'avoir l'humeur changeante, des opinions absurdes, d'être sujet à des entraînemens ridicules. Le fait est qu'on avait eu le tort de lui donner pour précepteur un abbé d'étroit cerveau, d'imagination exaltée, et qu'à quinze ans il rêvait d'entrer dans les ordres. Il fit part de ce projet à son père, qui se récria, renvoya le précepteur, résolut de mettre son héritier au lycée, et me l'amena en me disant : « Je n'ai qu'une recommandation à vous faire, faites-lui dégorger son abbé. » Il le dégorgea bien vite, sans que j'eusse besoin de m'en mêler. On ne lui permettait pas d'être prêtre, il voulut s'amuser, connaître la vie, ses coulisses. M'est avis qu'avant d'avoir terminé sa philosophie, il était passablement versé dans toutes les branches des connaissances humaines qu'on n'enseigne pas au lycée. Un peu plus tard, autres goûts, autre chanson. L'École polytechnique l'attirait; mais ce n'était pas l'idée de son père. Il se soumit encore, commença son droit, l'interrompit pour faire son volontariat, puis il prit sa licence. Je me suis laissé dire que ce licencié avait obtenu des succès étourdissans dans le monde, où il était connu sous le nom du beau Ghislain. On m'a parlé d'une comtesse livonienne, remariée à un prince russe, qui, laissant son prince en Russie, était venue montrer à Paris ses grâces vaporeuses et son éblouissante blancheur de cygne du Nord. Elle fit sensation, les soupirans abondaient; on assure que le beau Ghislain décrocha la timbale. Mais ce ne sont pas mes affaires, ni les vôtres. La princesse disparut un matin, et de ce jour il se calma. En le revoyant tout à l'heure, j'ai eu peine à le reconnaître; je l'ai trouvé grave, méditatif, un peu sombre. Après avoir quitté la diplomatie, le marquis de Coulouvre, n'ayant plus rien à faire, s'ennuyait; il se mit à bâtir pour s'occuper. Il s'est construit un grand hôtel avenue d'Iéna et un grand château à Bois-le-Roi, car il aime à faire grand, après quoi il s'est embarqué sur son yacht avec la marquise. On est allé en Égypte, d'Égypte on s'est transporté aux Indes, on n'en reviendra que l'été prochain. En l'absence de ses parens, le comte Ghislain s'est établi à Bois-le-Roi, il y passera l'hiver, et c'est là que vous lui enseignerez l'allemand. Vous vous en trouverez bien, le séjour de la campagne vous sera salutaire, le voisinage de la forêt de Fontainebleau vous inspirera des pensées sérieuses. Je connais des maîtres répétiteurs qui, eux aussi, ont besoin de se calmer.

Eusèbe Furette fit la grimace; il lui en coûtait de quitter Paris, ne fût-ce que pour quelques mois. L'asphalte lui était cher; épicurien plus imaginatif que pratiquant, il pouvait passer de longs et délicieux quarts d'heure à voir trotter devant lui une paire de petits pieds, qui s'en allaient sournoisement quelque part et sem-

blaient se douter qu'on les regardait; c'était assez pour lui donner des idées riantes et lui faire oublier les mélancolies de l'existence. Il prit cependant son parti; il était raisonnable, il accepta de bonne grâce une proposition qui lui avait paru d'abord incongrue.

— Bah! se dit-il, ce comte Ghislain de Coulouvre est sûrement un faux ermite, et Bois-le-Roi doit avoir ses ressources, j'y trouverai quelque chose à faire.

C'était sa formule, et il pensait qu'en cherchant bien, on trouve partout quelque chose à faire, que partout on peut se procurer ces distractions aimables, ces rêveries du cœur qui consolent de la vertu.

A quelques jours de là, vers le milieu d'octobre, il était installé dans un château monumental, perché sur une hauteur boisée, en face d'un des coudes de la Seine, et commandant un parc de cent hectares, qui descendait jusqu'à la rivière. N'ayant pas le goût du grandiose, Eusèbe trouva ce château trop grand, et il est certain que, réduits à eux-mêmes, deux jeunes gens étaient comme perdus dans cette vaste et solennelle demeure. On ne voyait partout que des volets fermés; les longues galeries avaient la sonorité particulière aux lieux déserts, on y aurait entendu trotter une souris. Le soir, quand il se retirait dans sa chambre, Eusèbe marchait sur la pointe des pieds, comme s'il eût craint de troubler le sommeil de tous ces appartemens inhabités, et il songeait aux bergers antiques qui s'abstenaient de jouer de la flûte aux heures où Pan se repose et où les forêts se taisent pour le laisser dormir.

Il ne pouvait se plaindre, rien ne manquait à son confort, à son bien-être. La cuisine était excellente, les vins étaient de première qualité, les domestiques étaient bien dressés, bien stylés, attentifs et respectueux. On lui avait donné, pour lui tout seul, un logement de quatre pièces. Son salon était meublé avec une élégance coquette, orné de peintures, plein de bibelots. Sa chambre à coucher s'ouvrait sur un cabinet de bains. Son lit était un peu haut, il avait quelque peine à y monter; mais, une fois étendu, il s'y enfonçait avec délices. Il venait enfin d'apprendre ce que c'est que de coucher sur la plume. Aussi se levait-il fort tard. Ses matinées lui appartenaient, il ne donnait ses leçons que dans l'après-midi, et son élève avait l'esprit si ouvert, la mémoire si facile qu'il y avait plaisir à travailler avec lui.

Eusèbe était assez philosophe pour sentir le prix des bonheurs négatifs. Il se disait: « La place est bonne, et je serais un ingrat de n'en pas convenir. Me voilà affranchi de toutes mes corvées, dispensé de me lever à cinq heures du matin, de surveiller des gamins pervers, de faire boire des ânes qui n'ont pas soif. » Mais, si philosophe

qu'il fût, il pensait que la vie réduite au pur négatif ne vaut pas un radis. Ce grand château manquait de femmes. Pour découvrir un jupon, il fallait pousser jusqu'aux communs. L'un des jardiniers était un veuf, dont la fille unique promettait d'être un jour fort jolie; malheureusement, ce n'était encore qu'une fillette, et Eusèbe se plaignait d'être venu à Bois-le-Roi cinq ans trop tôt.

Sa principale occupation était de se demander dans quelle variété de l'espèce humaine ou du règne animal il devait ranger le comte Ghislain de Coulouvre, qui était pour lui une énigme dont il cherchait le mot. Ne pouvant admettre qu'à vingt-six ans on eût l'amour des Thébaïdes, il l'avait soupçonné d'être un faux ermite, qui égayait par de secrets et doux passe-temps les austérités d'un hiver passé dans les bois, à douze lieues de Paris. Il était revenu de son erreur : le beau Ghislain avait l'humeur solitaire, et il ne venait jamais personne dans son château.

L'emploi que ce comte faisait de ses journées était sévèrement réglé. Il se levait au premier chant du coq, allait se promener à cheval dans la forêt de Fontainebleau, qui lui plaisait surtout dans la saison des feuilles mortes, dans le temps où, sauf les taillis de pins, quelques ronces encore vertes et les buissons de houx, tout est jaune ou gris et semble avoir vécu. En revenant de sa promenade, il s'enfermait dans sa chambre, étudiait quelque livre d'histoire ou *le Manuel diplomatique*. Au coup de midi, il descendait dans la salle à manger, où Eusèbe l'attendait, et il lui disait en souriant :

— Eh bien! seigneur, avons-nous bien dormi cette nuit?

— Couci couci, répondait Eusèbe; nous ne fûmes jamais de grands dormeurs.

Après le déjeuner, on faisait de l'allemand avec beaucoup d'application, durant trois ou quatre heures, et l'élève, qui voulait aller au fond des choses et savoir le pourquoi, embarrassait souvent le maître par ses questions. On dînait ensemble, on jouait une partie de billard, et on se retirait chacun chez soi, l'un pour étudier ou rêver, l'autre pour fumer dans son lit en relisant quelques pages de Rabelais ou de Pétrone. Ainsi se passait la journée; le lendemain, on recommençait.

Le comte de Coulouvre avait des manières fort agréables, une simplicité tout unie, une grâce attirante ; il n'était pourtant pas de ces hommes avec qui on se familiarise aisément. Son grand air, sa grande taille, la fierté de ses noirs sourcils, son front étroit, haut et sévère, son nez aquilin, ses yeux voilés, pâles, qui devenaient chauds et presque violens dans leurs réveils subits, ses lèvres minces, légèrement relevées aux deux coins, le mystère de son sourire, la douceur même de sa voix un peu chantante, intimidaient les Eu-

sèbe Furette. Il ne mettait tout à fait à l'aise que les très petites gens ; ses préférences étaient pour les humbles. Il entrait dans leurs affaires, leur prenait le cœur par ses attentions, par ses prévenances autant que par ses générosités. Les domestiques l'adoraient. L'un d'eux, qu'il avait soigné dans une maladie contagieuse, se serait fait tuer pour lui ; les humbles sont surtout sensibles à ce qui les relève. Mais il tenait à distance les indiscrets. Il parlait volontiers de toutes choses, sauf de lui. La ville était ouverte à tout venant, la forteresse était bien gardée.

Il avait dit à Eusèbe, dès le premier jour :

— Je crains, mon cher monsieur, que la vie qu'on mène à Bois-le-Roi ne vous semble un peu monotone. Je serais désolé si vous vous ennuyiez chez moi. Dites-moi vos préférences. Vous trouverez ici, à votre choix, des chevaux doux ou ombrageux, des fleurets et des pistolets de tir, des fusils de chasse et du gibier, des lignes, des filets, des éperviers et des bateaux.

Eusèbe n'avait nulle envie d'apprendre à monter à cheval : il se sentait né pour parcourir pédestrement les chemins et les sentiers de la vie, il aimait à voir la terre de près et il craignait les chutes. Il n'était point chasseur, et les poissons qui l'intéressaient n'étaient pas ceux qu'on amorce avec des asticots. L'escrime, les épées ne lui disaient rien ; il redoutait les exercices violens, il était lourd, il était gras et ne se souciait pas de maigrir.

Il fut tenté de répondre : — Mon cher comte, vous êtes un superbe garçon et j'ai l'esprit curieux. On assure qu'autrefois vous vous êtes fort amusé. Vous avez vu bien des choses, vous devez avoir une foule d'histoires de femmes à raconter. C'est un genre de récits dont je suis friand, et si vous m'honoriez de vos confidences, j'emploierais volontiers mes soirées à vous entendre, enfoncé dans un fauteuil moelleux, en me rôtissant les tibias au coin d'un bon feu et en sirotant l'un après l'autre quelques verres de grog ou de punch. Quand vous seriez las de parler, nous ferions un cent de piquet. Dans ces conditions, votre château ne serait pas un lieu de délices, on ne trouve pas le paradis sur terre, mais je passerais quelques mois auprès de vous sans m'ennuyer.

Un matin pourtant, il se piqua d'honneur, il se leva plus tôt que d'habitude, s'arma d'un fusil, descendit dans le parc pour y tirer un lapin, qu'il manqua misérablement : toute sa grenaille entra dans le tronc d'un sapin. Confus, honteux de tant de maladresse, le chien qui l'accompagnait lui tourna brusquement le dos et s'en fut chasser pour son compte, en se disant : « Je ne ferai jamais rien de cet homme-là. » Eusèbe, très mortifié, jura de ne plus s'exposer aux humilians mépris de ce basset.

— M. Peyron, pensait-il, avait raison de prétendre que le comte

Ghislain s'était trop amusé ; l'excès des plaisirs l'a vieilli avant l'âge. Il a fait des folies, il les digère. Mais, que diable! s'il est repu, est-ce une raison pour que tout le monde ait dîné!

II.

Eusèbe Furette était depuis dix jours à Bois-le-Roi, quand le troisième dimanche d'octobre, après déjeuner, le comte Ghislain l'engagea à descendre avec lui jusqu'au bas du parc. Ils arrivèrent au pied d'une butte couronnée d'un moulin à vent, qu'on avait converti en belvédère. Eusèbe consentit à monter dans la lanterne et, quoiqu'elle ne fût pas bien haute, il s'arrêta en chemin pour souffler. Il fut récompensé de sa peine, le coup d'œil était charmant. La Seine argentée et luisante se promenait paresseusement entre ses berges sinueuses. En aval, elle faisait un brusque détour et se dérobait dans l'ombre noire d'une forêt, pour reparaître un peu plus loin et retrouver le soleil, comme une vie heureuse qui vient de traverser une aventure.

Le comte montrait à Eusèbe le pays, lui nommait les endroits, les collines, les villages. Il lui expliqua que Bois-le-Roi se compose de trois groupes d'habitations bien distincts, dont l'un s'appelle Brolles, et qui possèdent en commun une seule mairie, une seule église, un seul cimetière. Au-delà de Brolles, Eusèbe remarqua une maison isolée, qui lui parut singulière et qu'il eût trouvée plus bizarre encore, s'il en avait pu voir le détail. Chalet russe, pagode ou bonbonnière, c'était un chef-d'œuvre d'architecture prétentieuse et tourmentée, de gothique flamboyant marié au style rocaille. Les murs en colombage, d'un rouge vif, se terminaient par des pignons à redans, des gables historiés masquaient les combles. Coupoles vertes ou bleues, clochetons pointus, pinacles à crochets et à fleurons, épis de toiture en terre vernissée, décorés de corbeilles de fleurs, de boules et d'oiseaux, cartouches revêtus d'inscriptions dorées, rinceaux, enroulemens, volutes, il y avait de tout dans cette bâtisse, et jamais on n'avait poussé plus loin l'art de torturer les lignes, de faire grimacer les contours et crier les couleurs.

— Voilà, dit-il, une villa d'un goût merveilleux et baroque.

— On y a enfoui beaucoup d'argent, répondit Ghislain, et on a mis dix ans à la construire. Chaque année, on la recommençait sur un plan nouveau. Cette grande dépense et ce grand travail ont produit le beau résultat que vous voyez.

— Quel est le propriétaire?

— Mme Demante, qui fut aussi l'architecte.

— Mme Demante, jadis Mlle Sivry! s'écria Eusèbe, en tressaillant

d'aise comme un chasseur qui voit paraître un lièvre dans un endroit où il ne pensait trouver que du lapin.

— Vous la connaissez?

— De réputation seulement. Qui n'a entendu parler de cette grue célèbre ou de cette illustre hétaire, de celle qui fut l'une des reines du monde de la galanterie? Suis-je bien informé? On m'a raconté que le dernier pigeon qu'elle pluma fut le vieux médecin très riche dont elle porte aujourd'hui le nom. Elle le mangea jusqu'aux os. Pour se refaire, il se lança dans des spéculations aventureuses et, pour comble d'infortune, il fut atteint de paralysie. Elle lui restitua son bien, à la condition qu'il l'épouserait.

— En effet, il l'a épousée, et s'en est bien trouvé. Mme Demante est une personne aussi charitable qu'intelligente. Elle a soigné ce vieillard paralytique avec un dévoûment au-dessus de tout éloge, sans se plaindre qu'il s'obstinât à vivre. Il mourut il y a trois ans ; elle s'est retirée à Mon-Bijou : ainsi se nomme le castel que vous vous permettez de trouver baroque. On assure qu'elle s'est jetée dans la haute dévotion. Contentons-nous de dire qu'elle est bienfaisante, très assidue aux offices, qu'elle rend le pain bénit, qu'elle a su gagner le cœur de notre curé, pour qui elle brode des tapis d'autel et qui chante ses louanges. Son unique pensée est d'obtenir quelque considération. Il y a des gens qui démarquent le linge ou les livres, elle voudrait démarquer sa vie. Elle donnerait les trois quarts de sa fortune et tous ses diamans, qu'elle ne porte plus, pour avoir droit à certains égards. Elle les mendie : « Bonnes gens, un peu de respect, par charité! »

— Vous êtes dur, répliqua Eusèbe. Je suis plus tolérant que vous ; à tout péché miséricorde! D'ailleurs, que deviendrait ce pauvre monde si on en supprimait la chair à plaisir?

— Et que deviendrait-il, mon cher Furette, s'il se mettait à la respecter?

Ils étaient descendus de leur lanterne ; ils arrivèrent au bas du parc, qui se terminait par un long terre-plein parallèle à la Seine et bordé d'un mur à hauteur d'appui. Eusèbe était las, il s'assit à califourchon sur le mur. Il regardait des bateliers arrimant des futailles dans une gabarre et, debout à l'arrière d'un canot, un intrépide pêcheur qui ne prenait rien. Mais, tout en regardant ce pêcheur, il pensait à Mme Demante. Depuis quelques minutes, Bois-le-Roi lui semblait un lieu moins sauvage, moins désolé et plus intéressant.

— Si vous voulez voir votre illustre hétaire, lui dit le comte Ghislain, la voici.

Et il lui montrait du regard une femme d'une cinquantaine d'années, qui venait de descendre de son coupé et se promenait à

pas comptés sur le chemin de halage, une canne d'ébène à la main.

— O Cythère ! ô Paphos ! s'écria Eusèbe. Est-il bien possible que cette grosse bourgeoise soit Mme Demante?

Toute sa toilette, son chapeau ombragé d'une plume noire, son mantelet de fourrure, sa robe couleur feuille morte, étaient d'un goût simple, sobre, presque sévère. Elle ne portait pas d'autres bijoux qu'un bracelet fort modeste. Elle était devenue trop replète, sa taille, jadis très noble, s'était gâtée; elle n'essayait pas de se défendre ni de cacher ses cheveux gris, elle en faisait gloire et les poudrait pour les rendre plus respectables. Désormais, sa seule ambition était de ressembler aussi peu que possible à ce qu'elle avait été. Elle tâchait de dépayser ses souvenirs, elle cherchait le bonheur dans la profondeur des oublis. Elle se persuadait parfois que cela n'était pas arrivé, que les grands récits qu'on faisait d'elle étaient des contes inventés à plaisir, et quand son passé lui revenait à l'esprit, elle lui disait : Tu te trompes, ce n'était pas moi; j'ai toujours été une bourgeoise irréprochable et toute ronde.

A quelques pas de là, une bonne endimanchée se reposait sur un banc, tenant sur ses genoux un beau poupon de trois ans. Mme Demante s'approcha, complimenta la bonne, présenta à l'enfant une dragée, lui pinça les joues, le chatouilla sous le menton pour le faire rire, et le fit pleurer. Elle tenta de le consoler en le mangeant de caresses; elle le prit dans ses bras, le baisa gloutonnement sur la bouche.

— Pauvre femme! dit Ghislain. Sa façon d'embrasser les enfans raconte son histoire.

Le soir de ce même jour, Ghislain emmena son professeur d'allemand dans sa chambre pour lui montrer des tableaux de maître. C'était la première fois qu'Eusèbe pénétrait dans le sanctuaire; il constata, en y entrant, que le comte de Coulouvre, fort soigneux de sa personne, rangeait mal ses papiers et laissait traîner ses clés. Après avoir admiré les peintures, il examina la bibliothèque, divisée en deux corps : d'un côté, la poésie, les romans; de l'autre, les historiens et les livres de droit. Il fut étonné d'apercevoir dans un coin quelques ouvrages de théologie.

— Ils sont richement reliés, dit-il, mais je ne suis pas sûr qu'on les ait souvent ouverts.

— Je les avais achetés, dit le comte, par complaisance pour l'abbé qui fut mon précepteur. Les ai-je beaucoup lus? J'en doute un peu.

Eusèbe voulut profiter de l'occasion pour lui faire avouer qu'il avait pensé quelque temps à entrer dans les ordres; mais il avait affaire à un homme qui n'entendait jamais les questions auxquelles il se souciait peu de répondre. On causa politique.

— Je ne m'intéresse, dit Ghislain, qu'aux réformes sociales; nous en avons grand besoin. La plupart des socialistes n'ont pas le sens commun, mais le sagesse sort quelquefois de la bouche des fous. Malheureusement, pour que les réformes s'imposent, il faut que la religion s'en mêle, et nous ne lui permettons plus de s'en mêler.

— De quelle religion parlez-vous? Il y en a tant que j'ai renoncé à faire mon choix.

— En pareille matière, reprit Ghislain, on ne choisit pas, on renonce à ses opinions particulières, on s'incline, on se soumet, on subit, et la soumission volontaire est peut-être la vraie liberté. Le catholicisme se recommande à nous par sa durée, et il a l'évidence, la majesté ou, si vous l'aimez mieux, la brutalité d'un fait. La philosophie est la raison contente; le protestantisme est une raison mécontente, qui se donne beaucoup de mal pour remplacer ce qu'elle a perdu. Elle s'ingénie, elle a recours aux succédanés; elle nous dit : « Prenez ma chicorée, vous la trouverez plus savoureuse, plus parfumée que le meilleur café de Moka. » Pour ma part, je ne supporte pas le café, mais je méprise toutes les chicorées et toutes les inventions modernes. S'il y a une vérité, elle s'est transmise d'âge en âge, le monde en a fait l'expérience, elle est une tradition vieille comme l'univers et continuée dans l'église. Je ne suis pas philosophe et je regrette de ne pas croire; je suis un sceptique qui s'afflige de l'être.

— Beaucoup de gens en sont là, fit Eusèbe, en allumant une cigarette. Ils tournent autour de la capucinière, regrettent de n'y pouvoir entrer; ils ont la taille épaisse, et les portes sont étroites. Un de mes amis devint fou. L'an dernier, je l'allai voir à l'asile de Vaucluse. Il était à genoux dans sa cellule et priait. Tout à coup, il se releva, les poings serrés, en s'écriant : « C'est un drôle, je l'appelle et il ne vient pas. »

L'entretien fut interrompu par l'intendant du château, qui venait avertir M. le comte qu'un des valets d'écurie, sujet aux douleurs néphrétiques, se trouvait mal et le faisait appeler. C'était un genre de devoirs auquel Ghislain ne se dérobait jamais. Il avait quelques connaissances en médecine, et, sauf dans les cas graves, il soignait lui-même tout son monde. Il sortit aussitôt.

— Je suis libre de croire qu'il va revenir, pensa Eusèbe. Attendons-le.

Resté seul dans cette chambre en désordre, il en fit deux ou trois fois le tour, furetant partout, promenant dans tous les coins ses yeux et sa gourmandise de chat. Il avait du flair; les papiers épars sur la table ne l'attirèrent point, mais avisant un tiroir entr'ouvert, il s'en approcha, y fouilla délicatement, en tira un cahier

cartonné, qui, en apparence, n'était qu'un agenda, un recueil de notes de dépenses mêlées à des devis de travaux de maçonnerie. Ce n'était pas là ce qu'il cherchait, et il allait remettre le cahier à sa place quand ses yeux tombèrent sur quelques pages d'une écriture fine, serrée et rapide, qui lui parurent plus intéressantes que le reste. Il crut s'apercevoir qu'il y était question de Mme Demante, et il fut sur le point de s'imaginer je ne sais quoi. L'indiscret voulut en avoir le cœur net, et il lut ce qui suit :

« Si haut que je remonte dans mes souvenirs, les avertissemens ne m'ont jamais manqué. A quatorze ans, j'avais lu en cachette *la Nouvelle Héloïse*, et je croyais à Julie ; l'amour m'apparaissait comme une fête sacrée, comme un saint mystère. Un jour que je me promenais avec mon oncle Jean, qui m'apprenait à monter à cheval, nous passâmes près d'un endroit où des ouvriers travaillaient aux fondations d'une maison : « Qui habitera cette maison? demandai-je à mon oncle. — Je ne sais pas, me dit-il, si elle sera jamais habitée ; mais on la bâtit pour une belle créature qui s'appelle Mlle Sivry. Après avoir été aimée de beaucoup d'hommes, elle s'est fait adorer d'un vieux médecin, M. Demante, qui fait pour elle beaucoup de folies. » De ce jour, Mlle Sivry me trotta dans l'esprit ; je lui prêtais le visage, les grâces, la voix argentée de Julie, et je mourais d'envie de la rencontrer. Trois mois plus tard, nous repassions dans le même endroit, et la maison commençait à sortir de terre. Nous entendîmes de loin les éclats d'une voix aigre comme une bise de mars. Mon oncle me dit : « Te voilà servi à souhait, tu vas voir Mlle Sivry. » Apparemment son entrepreneur et ses ouvriers avaient mal compris ses instructions ; debout sur le bord du chemin, elle frappait du pied et disait de gros mots. Comme nous approchions, elle se retourna pour nous regarder, et je vis des cheveux jaunes, un visage peint et enfariné, un grand nez taillé en forme de couteau, des paupières noires, des yeux d'un bleu de faïence, de grands yeux bêtes de poupée, qui ne disaient rien même quand ils étaient en colère. Cette voix et ces yeux m'avaient frappé de stupeur ; je m'abîmai dans mes réflexions. Je ne recouvrai la parole que cent pas plus loin, et je dis, en donnant un grand coup de cravache à mon poney : « Voilà donc ce que c'est que l'amour ! » Mon oncle se mit à rire. « Il est certain, me répondit-il, que l'amour est une bêtise, mais cette bêtise est divine. »

— Cet oncle Jean était un homme de grand sens, pensa Eusèbe.

Et après avoir allumé une seconde cigarette, il poursuivit sa lecture :

« Cette rencontre et cette découverte m'avaient fait une grande impression, et je commençai d'ouvrir l'oreille aux insinuations de mon précepteur, qui m'engageait à renoncer au siècle, comme il

disait. Mais mon père ne voulut pas en entendre parler. Il avait raison. Ce n'est pas assez d'avoir rencontré Mlle Sivry dans une grande route ; avant de mépriser le siècle, il faut l'avoir connu.

« Le second avertissement s'est fait attendre. Étrange douceur des premières amours et des curiosités défendues! C'est un bonheur toujours inquiet et toujours étonné. Elle s'appelait Adèle; elle avait huit ans de plus que moi. Je l'avais rencontrée un soir, dans un bal d'étudians. Je n'osais pas, elle me força d'oser. Le lendemain était un dimanche de Pâques fleuries; nous l'avons passé à Louveciennes et dans la forêt de Marly. Huit jours après, quelqu'un me l'avait prise. Je pleurai de rage comme un petit garçon à qui on a crevé son premier tambour. Il était écrit que je la reverrais. Dix-huit mois plus tard, un externe de l'Hôtel-Dieu, qui m'empruntait quelquefois de l'argent, me dit : « Tu voulais voir une autopsie. Il nous est mort cette nuit, contre toute attente, une piqueuse de bottines qui venait d'entrer à l'hôpital. Nous l'ouvrons à cinq heures. » J'arrivai en retard, j'étais fort ému. Ce souterrain voûté, pareil à une crypte d'église, cette grande table de pierre, cette planche inclinée où reposait un corps raidi, qui me parut blanc comme neige, tout cela me faisait peur. On l'avait ouvert; le cœur, l'estomac, le foie, les intestins nageaient dans un liquide jaunâtre. Je fus pris de nausée; je me dis : « Cette femme avait peut-être un amant; heureux est-il de n'être pas ici! » On enleva, on arracha tous ces viscères à la force du poignet, on les plongea dans une grande cuve, on les nettoya avec soin; on les examinait, on incisait, on taillait de-ci, de-là. La veille, on avait beaucoup disputé: on ne s'entendait pas sur le diagnostic. L'un la croyait tuberculeuse, un autre avait parlé d'une lésion du foie, un autre d'un cancer des intestins. Il se trouva que les intestins, le foie, les poumons, tout était malade. « Elle avait trois raisons pour une de mourir, dit le chef de service, mais la meilleure était celle que j'avais dite. » Et son sourire exprimait la joie d'un homme qui a deviné. Je n'avais pas encore osé la regarder au visage; je craignais qu'elle n'eût les yeux ouverts et qu'elle ne vît ce qu'on lui faisait. Je la regardai enfin, et un frisson me saisit. Je lui dis : Est-ce toi? Je m'informai; c'était bien elle. »

— Gageons, se dit Eusèbe, qu'Adèle n'a pas été réclamée, qu'il a emporté son crâne, qu'il l'a serré dans une de ses armoires et qu'il lui fait prendre l'air les jours de fêtes carillonnées.

Mais le manuscrit n'en disait rien; il continuait ainsi :

« Cinq années durant, je vécus si sottement que je n'y puis penser sans rougir. Je croyais aimer, je n'aimais pas. Le démon de la vanité, qui dessèche l'âme, me tenait. Les sécheresses appellent les dégoûts, et au bruit discordant que font dans le cœur les fausses

passions succèdent des silences de mort. Il n'y avait plus pour moi que la femme de théâtre, parce qu'elle est de toutes les femmes la plus en vue et la plus convoitée. A vingt-quatre ans, j'avais eu deux affaires d'honneur, et, chaque fois, j'avais blessé mon homme : j'étais un personnage. L'amour me délivra de ma vanité ; enfin, je connus ses délices, ses fureurs et ses misères. » — Ici paraît la princesse russe, dit Eusèbe à demi-voix. Je l'attendais.

Malheureusement, l'agenda était sobre de détails sur cette liaison. On n'y lisait que ceci :

« J'étais ivre, j'étais fou. Sa beauté me causait des délires ; sa voix, qui était une musique, m'ensorcelait. Le mot *jamais*, le mot *toujours*, personne, non, personne n'a su et ne saura les dire comme elle. « Je suis à toi pour toujours... Je le méprise et je ne le reverrai jamais. » Ce mari, qu'elle ne devait plus revoir, obtint une grande charge à la cour de Russie ; qui pouvait encore le mépriser ? Elle trouva un prétexte pour m'éloigner ; quand je revins à Paris, elle n'y était plus, et je crus mourir.

« La colère et le mépris me rendirent le courage de vivre, et je me persuadai qu'on pouvait aimer deux fois, que l'amour honnête et pur guérit de l'autre. Ma cousine Iza revenait d'Angleterre. On pensait depuis longtemps à nous marier, et mon père tenait à ce projet auquel se rattachaient des intérêts de famille. Elle n'était encore qu'une enfant ; elle me parut agréable, elle avait pour moi la grâce d'une espérance, la douceur d'une consolation. Je me disais : Je veux l'aimer ! et je me flattais d'y réussir. Quand, au commencement de septembre, le raisin est encore vert et dur comme un caillou, on désespère de le voir jamais mûrir ; il suffit pourtant d'une pluie chaude, suivie d'un rayon de soleil, et les grains s'attendrissent, ils prennent de la couleur, ils tournent. Je souhaitais que ce miracle se fît, et il me semblait que mon amitié pour cette enfant commençait à tourner comme mûrit le raisin. La fièvre typhoïde la prit et l'emporta.

« J'étais un homme bien averti. Mon sort, je n'en pouvais plus douter, était de renoncer au bonheur ou de le trouver dans le renoncement. Je me mis à travailler. Je ne me sentais aucun goût ni aucun talent pour la diplomatie ; mais de tous les métiers que je pouvais faire, j'avais résolu de choisir celui qui me semblait le plus ingrat. Cependant, j'hésite encore ; je cherche une inspiration qui ne me vient pas. Je ne voudrais point quitter ce monde sans avoir racheté ma misérable jeunesse, sans avoir soulagé des souffrances et consolé des petits, sans avoir accompli quelque œuvre de miséricorde ou servi quelque noble cause. Je ne suis pas dévot, mais je suis superstitieux ; je crois aux avertissemens, et si... »

En cet instant, Eusèbe entendit le bruit d'un pas dans l'escalier.

Il ferma vivement l'agenda, le remit dans le tiroir et se hâta de regagner son appartement. Il faut lui rendre le témoignage qu'il se reprochait son indiscrétion.

— Bah ! elle ne fera de tort à personne. Ne faut-il pas savoir avec qui l'on vit? Heureux et infortuné Ghislain ! Après une brillante jeunesse, pleine d'émotions, de fêtes et de femmes, le voilà dégoûté de la vie. Sa maîtresse lui a manqué de parole, sa petite fiancée est morte. Est-ce une raison pour se ronger de remords et renoncer à tout? C'est un spectacle mélancolique qu'un grand bonheur où les vers se mettent.

Eusèbe Furette n'était pas un sot; il ne savait pas seulement les langues, l'allemand et même l'arabe, ce gros garçon était un grand logicien, un raisonneur assez délié. Mais il avait l'entendement fermé à de certaines choses; il ne devait jamais ni comprendre ni connaître ces maladies aiguës ou chroniques qui s'attaquent aux cœurs généreux, celles qu'on peut appeler les maladies nobles.

Il avait quelque talent pour la caricature. Il dessina sur une page de son album une grande boîte, laquelle avait la forme d'une tête et un visage tout pareil à celui du comte Ghislain. Un petit génie l'avait ouverte : il en sortait tout un essaim de jolies femmes, des piqueuses de bottines, des danseuses qui pirouettaient dans un nuage, des petites filles malades aux yeux mourans, des princesses russes que leurs longs cheveux dénoués habillaient de pied en cap et qui s'éventaient mollement. Il n'était resté dans la boîte qu'un révérend père capucin. Le nez en l'air, il regardait danser Colombine, et de sa bouche sortait une devise ainsi conçue : « Elles sont parties ; la maison est à moi. »

Quand il eut fini sa caricature, Eusèbe la trouva aussi expressive qu'agréable. Il fut prudent, il s'empressa de la brûler à la flamme de sa bougie.

— Notre homme, pensait-il en se déshabillant, est un blasé mystique. Un jour qu'il se promenait sur le boulevard, il y a vu passer son convoi funèbre. Sac à papier ! il est plaisant avec sa foi aux avertissemens. Mais n'en disons pas de mal, ses lits sont tendres.

III.

Trois jours plus tard, Ghislain reçut de Bombay un gros pli, qui contenait deux lettres. L'une était un long mémoire, sec et net, d'un style d'avoué, touchant deux affaires que le marquis de Coulouvre avait laissées en souffrance à Paris et qu'il priait son fils de régler le plus tôt possible, en se conformant strictement à ses instructions. Pour faire la part du cœur, il avait ajouté ce *post-scriptum :*

« Je t'envoie deux photographies, qui te prouveront que je mai-

gris, que ta mère engraisse et qu'ainsi tout va bien. Souviens-toi, grand rêveur, que tu es à Bois-le-Roi pour y soigner mes chevaux, que tu me réponds de leur santé, que j'ai mis cela sur ta conscience, que tu as charge d'âmes. »

— Eh! oui, dit Ghislain, on vous rendra votre écurie telle que vous l'avez laissée, et vos recommandations sont inutiles.

Il passa à la seconde lettre. La marquise y racontait en courant les joies de son voyage, les empressemens qu'on lui témoignait partout, les fêtes que lui avait données le gouverneur de Bombay, une promenade à dos d'éléphant, une danse de bayadères. C'était moins un récit qu'un résumé fort succinct, rapide, hâtif; les petites phrases hachées trottaient, galopaient, et, dans cette grande presse, plus d'un mot était resté au bout de la plume. Ghislain examina les deux photographies; il constata qu'en effet son père avait maigri, que sa mère avait légèrement engraissé, que l'un et l'autre semblaient se porter à merveille.

Le marquis s'était toujours bien porté. Il avait soixante-cinq ans accomplis, mais il était admirablement conservé. Il n'avait jamais eu à se plaindre de son estomac, et jamais la goutte n'avait osé s'attaquer à ce diplomate, grand dîneur et homme de plaisirs. Il pensait qu'on fait tout ce qu'on veut, et il avait résolu de ne pas vieillir. Il s'y appliquait, il aidait à la nature; il teignait ses cheveux, portait un corset. Fort intelligent, ce qu'il comprenait le mieux, c'était l'art d'éloigner de lui toutes les idées déplaisantes et toutes les sensations désagréables. Sec et pointu dans son intérieur, il pouvait être séduisant dans le monde; mais pour qu'il s'en donnât la peine, il fallait que cela pût lui servir à quelque chose. D'habitude, on lisait dans son œil dur que le marquis de Coulouvre était incapable de sacrifier ses aises ni le moindre de ses goûts ou de ses dégoûts au bonheur de qui que ce fût.

Plus jeune que lui de vingt ans, la marquise pouvait se passer d'être une beauté, tant elle attirait les regards par son exquise élégance, par sa grâce souveraine. Quoiqu'elle eût de fort beaux yeux, elle était un peu myope; c'était un charme de la voir dans une fête errer, voltiger à travers la foule de ses admirateurs avec de petites hésitations, avec un certain flottement de toute sa personne; il semblait qu'égarée dans un bois, elle cherchât son chemin, elle était sûre de le trouver. Personne ne savait dire comme elle, sur un ton de surprise, de ravissement : « Ah! c'est vous! » Cœur léger, âme froide, elle avait l'esprit aimable, et son salon, très fréquenté, très couru, était considéré comme le paradis des amours-propres. Elle se plaisait dans la société des gens de lettres, même des savans; elle les questionnait avec art, les écoutait avec les yeux. Le peu qu'elle retenait, elle l'employait à défrayer, à nourrir quelque con-

versation mondaine. Elle n'avait pas besoin d'entendre jusqu'au bout une pièce nouvelle pour la juger finement, et il lui suffisait de parcourir vingt pages d'un roman pour deviner le reste. A une curiosité presque universelle, elle joignait une indifférence plus universelle encore. Toujours en mouvement, en l'air, toujours en quête de nouveautés et de distractions, elle ne connaissait pas la fatigue, et son sourire enchanteur, dont tout le monde était dupe, semblait neuf, frais, né d'hier, bien qu'il lui servît depuis plus de quarante ans.

La marquise n'avait jamais aimé son mari, elle l'avait toujours supporté; le marquis, après avoir été éperdument amoureux de sa femme, la craignait un peu et la ménageait par prudence. Ces deux égoïsmes, l'un raffiné et cynique, l'autre infiniment gracieux, faisaient assez bon ménage ensemble. Ils n'imaginaient pas d'autre bonheur qu'une dissipation continue ni d'autre vertu que la tolérance. Récemment, l'envie leur était venue à tous deux d'aller se promener aux Indes; c'est pour cela qu'ils s'y trouvaient ensemble. Mais ils étaient incapables de se faire aucun sacrifice; ce mot ne figurait pas dans leur vocabulaire, qui était à la fois très riche et très pauvre.

Ghislain regarda longtemps la photographie de sa mère. Il l'adorait. Dans son enfance, il s'était souvent affligé de n'être pas aimé d'elle comme il se figurait que les mères doivent aimer, de ne tenir qu'une très petite place dans sa vie entre deux fêtes, entre deux idées de traverse, entre deux souvenirs, entre deux projets. Il lui disait : « Maman, vous ne m'aimez pas assez. » Elle lui répondait qu'il n'avait pas le sens commun, et il avait fini par s'accommoder de ce qu'elle pouvait lui offrir et lui donner. Il relut sa lettre dans la vaine espérance d'y découvrir un mot tendre.

— Le fond de la vie, se dit-il, est le renoncement. Par malheur, le renoncement n'est une vertu que lorsqu'il est volontaire.

Il avertit Eusèbe que les ordres qu'il avait reçus de son père l'obligeraient à s'absenter quelques jours. Il le laissa libre de l'accompagner à Paris ou de l'attendre à Bois-le-Roi. Eusèbe préféra l'attendre; il avait son idée.

Ghislain s'était flatté d'expédier rapidement ses deux affaires. Il survint des difficultés. Il prenait les choses à cœur, il surmonta son ennui. Enfin il put écrire à son père qu'il avait exécuté ponctuellement ses ordres.

C'était le jour de la Toussaint, le seul de l'année où, par une vieille habitude, il assistait quelquefois aux offices. Il lui sembla que, s'il entendait vêpres, il se rendrait agréable à sa mère absente, qu'il se mettrait en communication avec elle. Vers quatre heures, il entra dans une église. Il arrivait trop tôt, la prédication n'était pas encore commencée. Il goûtait peu les sermons, et il se

disposait à se retirer; quelques mots prononcés près de lui le firent rester. Un marguillier bien informé expliquait à son voisin que le prédicateur du jour, connu sous le nom de l'abbé Silvère, était le frère cadet du baron de Trélazé; que, parti comme aumônier pour l'Indo-Chine, il y était resté comme missionnaire, qu'à plusieurs reprises on avait voulu le faire évêque, qu'il avait obstinément décliné cet honneur; qu'ayant échappé par miracle à un massacre de chrétiens, il n'avait pu échapper à la dysenterie, qu'il avait failli en mourir; qu'on l'avait obligé à venir passer deux ans en Europe pour s'y refaire, mais que certaines gens ne peuvent se reposer, et qu'après avoir converti beaucoup d'Annamites, l'abbé Silvère emploierait sans doute ses loisirs forcés à évangéliser les Français.

Le monsieur bien informé cessa de parler : le prédicateur venait de monter dans sa chaire, au milieu de ce confus murmure de curiosité qui précède les grands silences d'attention. Ce petit homme maigre et barbu avait les pommettes légèrement saillantes, un visage couleur d'acajou, des yeux allongés et obliques, aux paupières bridées. Par l'effet d'une mystérieuse assimilation de l'âme à sa destinée, on devient un peu Annamite dans l'Annam. La figure de l'abbé Silvère racontait ses voyages ; il revenait de loin, il s'était chauffé longtemps à un autre soleil, il avait habité des pays étrangers et étranges, il en rapportait quelque chose.

Sa voix, moins forte, moins étoffée que vibrante et chaude, avait tour à tour des rudesses qui étonnaient l'oreille et des accens moelleux, pénétrans. Cet homme de combat joignait l'onction à l'autorité. Il semblait sonner la charge, vouloir prendre les âmes d'assaut. L'instant d'après, comme s'il se fût reproché sa violence, sa parole devenait douce, caressante, et rien n'est plus doux que le miel des violens. Il avait déclaré dans son exorde que l'humanité se partage en trois classes, les hommes de désir, les justes et les saints. Il employa la première partie de son discours à opposer aux déceptions du pécheur qui cherche la joie sans la trouver le bonheur tranquille du juste qui la trouve sans la chercher, car la joie, disait-il, est une grâce, elle se donne, et comme elle est inséparable de l'accomplissement de notre vraie destinée, elle ne peut être où Dieu n'est pas.

— Homme de désir, mon frère, s'écria-t-il, je veux te dire ton secret : tu as juré de n'aimer jamais que toi, et tu ne peux te souffrir ; tu as fait de ta personne tes plus chères délices et ton idole adorée, et, quand on te réduit à ta propre société, ta solitude te fait peur. Il faut que tu t'échappes, que tu t'en ailles, que tu sortes de toi-même, que tu te répandes au dehors, et tu cours d'objets en objets pour t'en emparer et les mettre à ton usage. Les

voilà, tous ces biens de la terre dont tu es si avide, je te les donne, ils sont à toi. Du jour où tu n'y trouves plus rien à prendre, ton plaisir languit et tu t'étonnes d'avoir pu si follement convoiter ce qui ne te plaisait point. Ce que tu cherchais, c'était de l'occupation, c'était la fièvre des poursuites et l'orgueil de la conquête. Prends ton bien, repais-t'en. Tu n'en veux plus, tu n'as rien découvert ici-bas qui fût digne d'être éternellement possédé. — En échange de mes vains plaisirs, diras-tu, qu'avez-vous à me proposer? — Des devoirs à remplir. — Mais le devoir est une servitude, et tu as juré de t'appartenir. Je veux te pousser à bout. Tu te flattes d'être libre; ne vois-tu pas, toi qui crains la servitude du devoir, que tu es l'esclave d'une puissance aveugle qui te contraint tour à tour à te chercher et à te fuir? O pauvre machine, qui se meut par ressorts et par poulies et qui se croit libre! — Je veux faire ce qui me plaît, dis-tu, et rester le maître de mes actions. — Tu t'imagines donc qu'elles t'appartiennent! Ce qui est à toi, c'est ton désir; mais ta destinée, c'est le monde qui en dispose, et, pour parler ta langue, le monde est gouverné par la chance, par la fortune, par le hasard. Le lendemain du jour où tu l'as faite, ton action, à qui tu pensais avoir donné ton visage, te montre un visage étranger que tu ne reconnais plus. Tu avais formé des plans qui devaient fonder ta fortune, tu as travaillé à ta ruine; tu t'étais préparé des plaisirs, tu en as vu sortir ton malheur. Tu avais tout prévu, tout combiné; le hasard, qui est ton maître, et qui n'est pas le mien, a fait naître des douleurs où tu cherchais des joies, des humiliations où tu cherchais ta gloire. Tu as semé, et la moisson t'épouvante. Ah! pour trouver le bonheur, j'entrerai chez le juste, qui cherche la liberté dans l'obéissance à une règle fixe, dans la discipline de la volonté, dans une loi qu'il subit et qu'il finit par aimer. Bonheur austère, dont tu ne veux pas! Bonheur béni, que je te prêche! Le tien n'est que cendre et pourriture.

Ce que disait l'abbé Silvère, Ghislain se l'était dit plus d'une fois. Pour son malheur, il était né à la fois très réfléchi et très passionné. Chez la plupart des hommes, la réflexion est boiteuse comme les prières d'Homère, et, tandis que le désir court, elle se traîne et n'arrive qu'à nuit tombante. Le comte Ghislain n'avait pas attendu d'être majeur pour régler sa vie comme il lui plaisait; on l'avait peu surveillé, et on ne le chicanait jamais sur ses dépenses. Mais au milieu de ses plaisirs, il avait fait de mélancoliques retours sur lui-même, et la triste étoffe lui était apparue sous les broderies. Il avait découvert depuis longtemps que ses actions, à qui il se flattait de donner son visage, lui montraient souvent une figure étrangère, et à peine mettait-il dans sa bouche le fruit qu'il venait de cueillir, la cendre craquait sous ses dents. Toutefois, le bonheur

du juste lui semblait fort imparfait; les bonheurs austères ne l'effrayaient point, les bonheurs calmes le consternaient. Il voulait sentir dans ses joies comme une divine violence et comme un vent de tempête; il se souciait peu de la paix, et les philosophes tranquilles lui paraissaient à demi morts.

— Si c'est là tout ce que tu as à m'offrir, disait-il mentalement à l'abbé Silvère, c'est peu de chose. Je vis en juste depuis quelque temps; mais je n'y trouve pas mon compte, et je regrette par instans mes orageux plaisirs, les transports qui troublent.

Après avoir comparé l'homme de désir et le juste, le prédicateur comparait maintenant les vertus du juste avec les mérites extraordinaires et surnaturels des saints, qui en communiquent quelque chose à celui qui les invoque. Il établissait qu'il y a dans l'évangile des commandemens et des conseils, que les uns sont obligatoires, les autres facultatifs. Le juste observe en conscience les commandemens, le saint se conforme scrupuleusement aux conseils. L'évangile honore l'état de mariage et impose la chasteté à l'homme comme à la femme; mais il considère le célibat comme un état supérieur, et il conseille de ne se point marier pour se donner à Dieu tout entier. Il commande au riche de ne pas oublier les pauvres et de leur faire une part dans son revenu; il conseille à ceux qui désirent se sanctifier de ne rien avoir en propre et de vendre leur bien pour le partager aux pauvres. Il commande aux maîtres d'être doux et humains pour leurs serviteurs; il conseille à ceux qui aspirent à la perfection de n'être servis par personne et de servir les autres.

— Ah! que ces conseils sont rigoureux! poursuivit l'orateur. L'évangile nous enseigne que, pour être saint, il faut renoncer à tous les attachemens, se dépouiller, mourir au monde, mourir à ses passions, à ses souvenirs, mourir à soi-même. — Tu t'épargnes trop, tu n'as pas assez frappé. Frappe, te dis-je, mais ne frappe pas à côté. Frappe aux endroits les plus sensibles, à ceux que je te marque. Frappe cette chair qui se révolte; frappe ce cœur et ses idoles secrètes qui ne veulent pas mourir. — Ah! Seigneur, que restera-t-il à ces hommes si dépouillés, à ces hommes sans famille, sans foyer, sans affections et sans joies? — Il leur restera, mes frères, le genre humain, dont ils se feront une famille; il leur restera la pauvreté qu'ils aiment parce que Jésus-Christ l'a aimée; il leur restera la certitude que, dans leur dénûment volontaire, Dieu leur appartient; il leur restera la joie de le sentir en eux et de s'anéantir en lui, la joie de n'être rien et d'être tout, la joie de ne rien avoir et de posséder la terre et le ciel. Loin de moi la pensée d'insulter à la sagesse humaine! S'il est ici des sages, je ne leur manquerai pas de respect; mais qu'ils me permettent de préférer à leur prudence tempérée la folie qui enfante les vertus surnaturelles,

la folie qui nous apprend à mépriser ce que le siècle honore, à honorer ce qu'il méprise, à nous plaire parmi les balayures du monde, à trouver notre gloire dans les emplois les plus vils, notre bonheur dans les dégoûts, les afflictions et les croix. Sainte et divine folie, quel chemin faut-il prendre pour vous rencontrer? Ceux qui vous ont connue étaient allés vous chercher au désert, et pour que la maison fût digne d'être habitée par vous, ils avaient lavé leurs souillures dans l'eau salutaire, dans le bain sacré de la pénitence, dans cette source mystérieuse des larmes qui nettoient les yeux et les cœurs!

Cette fois, la parole vibrante et chaude avait gagné sa bataille. Comme dans un assaut d'escrime, le comte Ghislain pouvait dire: Touché! Mais les fleurets étaient démouchetés, il se sentait blessé, et il souhaitait que cette plaie fût profonde, inguérissable. Il n'écouta pas la fin du discours; il causait avec lui-même : « Oui, se disait-il, la vérité m'a parlé par la bouche de ce prêtre. Il n'y a que la divine folie qui puisse remplacer les autres et les faire oublier. Mais il faudrait croire. Heureux ceux qui croient! »

La prédication était finie, la chaire était vide; le petit homme maigre avait disparu. Ghislain, sa blessure au cœur, gagna la tribune de l'orgue par un escalier tournant, qu'éclairait de place en place une lanterne fumeuse. L'organiste, compositeur de grand talent, qui avait eu de beaux succès dans les concerts et au théâtre, était fort recherché dans le monde, où Ghislain l'avait souvent rencontré. Il permettait qu'on vînt le voir dans son orgue. En ce moment, la presse était si grande que le comte ne put arriver jusqu'à lui et se contenta de le saluer de la main. Puis, se retirant dans un coin de la galerie, accoudé sur la balustrade, les yeux à demi clos, il s'enfonça dans une rêverie.

L'un après l'autre, tous les cierges s'allumaient, et les offices commencèrent. Ghislain, absorbé dans ses pensées, ne voyait, n'entendait rien. Il se réveilla comme on chantait complies. Il se souvint qu'il assistait à une cérémonie religieuse, célébrée en grande pompe, qu'il se trouvait dans une église, dont les voûtes paraissaient recueillies et attentives. Il vit des chapes, des étoles, un autel étincelant, qu'enveloppait un nuage d'encens, et à droite comme à gauche d'un tabernacle, où brillait une lumière rouge, des feux dorés qui se déroulaient en festons et en guirlandes. Il aperçut confusément au milieu de la nef deux longues rangées de sœurs de la charité, dont les coiffes ressemblaient à un essaim de grands papillons blancs. Il remarqua aussi que les bas-côtés étaient à demi noyés dans les ténèbres, et qu'au pied d'une colonne une masse d'ombre noire semblait dormir. Tout ce qu'il voyait servait de décor à une tragédie qui se passait en lui. Le

grand orgue avait entamé un dialogue avec l'orgue du chœur. L'une de ces voix disait : « J'ai connu le monde, et il m'a paru vide ; j'ai connu la vie, elle m'a tout promis et m'a manqué de parole ; j'ai connu l'amour, et j'en ai senti la vanité. J'ai soif et j'ai faim ; ne se trouvera-t-il personne pour me donner à boire et me nourrir? Qui habillera ma nudité? qui secourra mon indigence? » L'autre voix répondait : « Vous tous qui êtes las du monde, de la vie et des amours qui trompent, apportez-moi vos cœurs tourmentés et je vous soulagerai ; apportez-moi vos blessures, j'y mettrai mon baume. Quittez la terre d'exil où les raisins sont amers, venez dans le pays où coulent le lait et le miel. La maison du Seigneur est douce à habiter ; on y est bien et il y fait chaud. Qu'elle est belle, la Jérusalem céleste! Et qu'ils sont beaux sur la montagne, les pieds de celui qui apporte la joie! Donne-toi, et tu recevras tout ; meurs à toi-même, et tu vivras. »

L'office était terminé, on éteignait les cierges, et pendant que l'organiste, s'escrimant des mains et des pieds, des genoux et des coudes, exécutait une fugue libre de sa composition, la foule s'écoulait lentement. Dès qu'il eut fini, il aborda Ghislain, lui demanda des nouvelles de plusieurs personnes de leur connaissance. Était-il vrai que la duchesse de T... eût pris le parti de reconstruire son hôtel, ce qui l'obligerait à suspendre ses réceptions? Était-il certain que la marquise de X..., veuve depuis dix mois, songeât à se remarier? Fallait-il croire que la comtesse de Z... se fût décidée à plaider en séparation? Cette comtesse passait pour vouloir beaucoup de bien au comte de Coulouvre et lui avait fait de grandes avances, auxquelles il avait répondu négligemment.

Ghislain regardait le questionneur d'un air étonné, en ouvrant de grands yeux. Qu'avaient à voir dans cette affaire les bâtisses de la duchesse de T..., le second mariage de la marquise de X... et le procès de la comtesse de Z...? Il n'y avait dans ce monde qu'une question de quelque importance : il s'agissait de savoir si le comte Ghislain de Coulouvre serait à jamais un homme de désir, un juste ou un saint.

IV.

Eusèbe Furette avait trouvé le moyen d'occuper agréablement ses jours de liberté ; il ne s'ennuyait plus à Bois-le-Roi. Il s'était mis en tête de lier commerce avec Mme Demante, qui était, selon lui, la personne la plus remarquable, la plus intéressante de tout le département de Seine-et-Marne. Sans doute ses yeux de faïence n'étaient pas aussi insipides que le prétendait l'homme aux avertissemens : quiconque a beaucoup vu a beaucoup à dire. Il se rappe-

lait l'émotion qu'il avait ressentie dans son enfance la première fois qu'on l'avait conduit au jardin d'acclimatation d'Alger et qu'il s'était trouvé en présence d'une girafe vivante. Il en avait vu précédemment dans le livre où il apprenait à lire; mais une girafe peinte et une girafe qui vit, ce n'est pas la même chose, et il était certain d'éprouver le même genre de plaisir en se présentant à Mon-Bijou.

C'est une chose bien compliquée que le bonheur. Que manquait-il à Mme Demante pour être heureuse? Sa maison, quoiqu'un peu bizarre, lui plaisait beaucoup. L'intérieur en était aussi confortable qu'élégant, l'ameublement en était exquis. Elle avait le goût des couleurs angéliques; tout, dans son salon, était rose tendre ou bleu de ciel, et les tentures de sa chambre à coucher, d'une blancheur immaculée, faisaient penser au paradis. Ses voitures, ses attelages étaient irréprochables. Ses domestiques édifiaient tout le voisinage par leur excellente tenue, et, comme elle les payait grassement, ils se montraient aussi respectueux qu'elle pouvait le souhaiter.

Elle adorait les fleurs, et ses serres étaient une merveille. Elle adorait les bêtes, et les bêtes abondaient à Mon-Bijou. Sans parler de ses chevaux, elle avait deux vaches, une volière pleine de petites perruches et d'oiseaux-mouches habillés de topazes et de rubis, une basse-cour très peuplée, des oies, des dindons, un paon majestueux et toujours piaillant, un gros dogue, un délicieux carlin, un perroquet gourmand et splendide, un sapajou noir qui trépignait de joie quand deux chats se battaient devant sa cage et qui mordait tout le monde, sauf sa maîtresse : de tous les succès qu'on peut obtenir dans l'éducation des animaux, c'est à coup sûr le plus flatteur pour l'amour-propre.

Mme Demante possédait d'autres animaux domestiques qui n'étaient pas sans mérite. C'était d'abord sa dame de compagnie, Mlle Tannay. Cette excellente personne avait la figure et le bêlement plaintif d'une brebis tondue à qui Dieu n'a pas mesuré le vent. Vieille avant l'âge, sa touchante laideur annonçait une humble patience, une mansuétude naturelle mûrie par le malheur, une volonté lente et débonnaire, dont la mauvaise fortune avait assoupli ou brisé toutes les jointures. Tour à tour gouvernante d'enfans ou institutrice, Mlle Tannay n'avait pas eu de chances. Elle avait passé de longues années au fond de la Transylvanie, chez des boyards qui la maltraitaient, des années plus longues encore en Prusse, dans un château sévère où on l'affamait. Par une suite bizarre de circonstances, elle était venue s'échouer à Mon-Bijou. Après tant de disgrâces, ce souffre-douleur, cette opprimée respirait un peu, se sentait renaître. Si quelqu'un s'était permis de lui dire que le passé de Mme Demante, dont elle croyait pieusement les récits, n'était

pas pur de tout reproche, elle se fût indignée. Elle savait par expérience combien le monde est méchant.

A la vérité, sa nouvelle patronne la tenait de court, ne lui passait rien, lui adressait d'injustes réprimandes. Elle la consultait souvent sur l'emploi de ses journées, sur les promenades à faire, sur les moyens de tuer le temps, et elle l'accusait de n'avoir point d'idées, de manquer d'invention. Quand Mlle Tannay lui faisait la lecture, Mme Demante ne tardait guère à s'endormir; en se réveillant, elle lui reprochait d'avoir une voix monotone, sourde et somnifère. Elle lui reprochait surtout d'être sujette à des absences et de pousser de bruyans soupirs qui l'exaspéraient. Cette pauvre âme, qui avait tant pâti, faisait des retours sur le passé, se ressouvenait par intervalles de ses souffrances d'autrefois, de la Transylvanie, de la Prusse; ne s'étant jamais plainte de rien, elle avait un arriéré de chagrins à liquider; c'est à quoi lui servaient ses silences et ses soupirs. Cependant, Mme Demante, dans le fond de son cœur, faisait grand cas de cette personne correcte, tirée à quatre épingles, toujours proprette, au cœur pur, à l'imagination chaste, qui avait vécu dans de grandes maisons et en avait adopté les usages et les manières. Elle trouvait que Mlle Tannay était une admirable enseigne pour Mon-Bijou, et elle aimait à la promener, à la produire, à l'exhiber; elle aurait voulu montrer à toute la terre cette brebis du bon Dieu, qui croyait fermement à la vertu de Mme Georgine Demante. Il lui plaisait de penser que certaines erreurs sont contagieuses.

Très différente de la bonne Mlle Tannay était la nièce de Mme Demante, la jolie Mme Mélanie Fynch. Née en province de parens fort honnêtes, mais fort gênés, elle s'était senti de bonne heure une irrésistible vocation pour la peinture. On contrariait ses goûts, elle s'échappa, accourut à Paris, implora éloquemment l'assistance et l'appui de sa tante. Il faut rendre à Mme Demante le témoignage qu'elle avait des vertus de famille, qu'elle avait toujours été charitable pour les siens, qu'elle leur abandonnait de grand cœur les reliefs de sa table et la glanure de ses moissons. Elle s'intéressa aux talens de sa nièce, fut tentée de croire à son génie. Elle la mit en pension, lui donna des maîtres et de bons conseils. En toute occasion, elle lui recommandait d'être sage.

— La sagesse, lui disait-elle, est un placement de famille qui ne rapporte pas gros; mais les meilleurs placemens sont les plus sûrs.

Mélanie resta sage jusqu'à vingt-trois ans. Elle fréquentait alors un atelier connu, où des élèves des deux sexes peignent des académies d'après le modèle vivant. Elle y rencontra un jeune peintre américain, très riche, M. Fynch, qui la trouva fort à son goût. Il

était entreprenant, audacieux, opiniâtre. Après une belle résistance, elle capitula. On vécut ensemble près de dix-huit mois. M. Fynch avait promis le mariage; chaque matin et chaque soir, Mélanie le sommait de s'exécuter. Il abondait en objections; la plus grave, disait-il, était que sa famille, appartenant à l'église épiscopale méthodiste, ne lui pardonnerait jamais d'avoir épousé une catholique. Qu'à cela ne tînt! Mélanie ne demandait qu'à se laisser convertir. Elle commençait à perdre patience; elle avait l'humeur vive, et la vie commune devenait orageuse. Le jovial Américain savait garder une gravité imperturbable dans les badinages les plus risqués. Il présenta un jour à sa maîtresse un de ses compatriotes, qu'il lui donna pour un pasteur. Le faux ecclésiastique enseigna, séance tenante, à cette jolie boudeuse, les dix-sept articles de la foi anglicane et un dix-huitième qui portait que les mariages en chambre sont aussi sérieux qu'expéditifs. Peu après, affublé d'une robe noire et d'un rabat, il bénissait les deux époux; on l'emmena souper au Café anglais, où il se grisa abominablement. Peu importait à Mélanie: elle se croyait la femme d'un millionnaire. Le lendemain, M. Fynch, son ami et ses millions, tout avait disparu; on était parti pour l'Amérique, en laissant à la plus candide des fines mouches une lettre facétieuse, qui la plongea dans le désespoir.

Depuis longtemps, elle ne voyait plus sa tante, dont elle avait méprisé les conseils et transgressé les préceptes. Dans sa détresse, elle eut le courage de retourner chez Mme Demante, de lui raconter sa déconvenue et de lui demander de l'argent pour aller rejoindre en Amérique le traître qui l'avait mystifiée. Mme Demante, qui avait médité sur les choses humaines, lui représenta, avec son grand bon sens, que l'Amérique est immense et que les Fynch sont des oiseaux difficiles à rattraper. Mais comme elle avait bon cœur, elle eut pitié de cette grande espérance désemparée et recueillit chez elle les débris de ce naufrage.

Mélanie n'était pas de ces femmes qui oublient et recommencent. Il lui était resté de son aventure le nom de Mme Fynch, qu'elle était résolue à ne jamais quitter, une robe de deuil qu'elle entendait porter longtemps encore et une rancune implacable contre les Américains en particulier, contre tous les hommes en général. Confuse, honteuse de s'être laissé prendre, elle se cachait; elle était depuis trois mois à Mon-Bijou et n'en était jamais sortie. Pour se distraire, elle peignait des fleurs et décorait des panneaux; elle avait commencé le portrait de Mlle Tannay, vue de profil et en plein air, et des études préparatoires pour un tableau de sainteté qu'à la prière de sa tante elle avait promis au curé de Bois-le-Roi, qui se faisait une fête d'en orner une des chapelles de son église. Dans le tête-à-tête, Mme Demante ne lui ménageait pas les leçons et lui répétait

souvent : « Ne ne te l'avais-je pas dit ? » Mme Fynch, mâchant son frein, prenait en douceur les représentations de son impérieuse protectrice ; elle se sentait dans sa dépendance et caressait l'espoir d'être un jour couchée sur son testament. Pour lui plaire tout à fait, elle s'observait beaucoup. Étant souple de son naturel, peu de jours lui avaient suffi pour corriger ses manières un peu libres et se débarbouiller de son argot d'atelier. Ses chagrins brusques et farouches avaient fait place à une mélancolie douce, poétique et distinguée. Elle ressemblait désormais à une jeune veuve de keepsake.

Le luxe, le confort, toutes les douceurs de la vie, une table succulente, des fleurs, des bêtes, l'agréable société de deux personnes complaisantes, s'étudiant à lui plaire et sur lesquelles elle pouvait exercer toute l'autorité de son commandement, que manquait-il au bonheur de Mme Demante? Peu de chose, un rien, ce qui manquait à cet homme qui avait perdu son ombre et aurait donné des millions pour la revoir un jour marcher devant lui et s'allonger au soleil. Elle était partie pour la conquête du respect, et son entreprise lui paraissait laborieuse, pleine de hasards. Le désir, l'inquiétude, la rongeaient. Lorsque la belle saison ramenait bourgeois et marquis à Bois-le-Roi, lorsque les villas se repeuplaient, qu'on voyait les maisons se ranimer, les fenêtres se rouvrir et qu'on entendait dans les jardins un bourdonnement de vie et de gaîté, elle passait mélancoliquement devant des grilles qu'elle n'osait franchir, elle se mordait les lèvres en longeant des murailles blanches, hérissées de tessons, qui lui semblaient hautes comme le ciel, insolentes comme un défi, épaisses comme un orgueil qui se carre. Elle avait fait, dans le calme d'une profonde nuit, un rêve dont le souvenir la poursuivait. Elle avait vu, de ses yeux vu, le comte Ghislain de Coulouvre, ce jeune homme d'un si grand air, qui, l'ayant rencontrée, la saluait gracieusement, lui offrait son bras et lui demandait la permission de la présenter au marquis son père et à la marquise sa mère. On l'avait comblée d'attentions, on l'avait retenue à dîner. Le marquis l'avait fait asseoir à sa droite, et la marquise lui avait crié à travers la table : « Oh! ma chère, que vous êtes charmante! J'espère que nous nous verrons souvent. » L'excès de sa joie l'avait réveillée en sursaut. Les rêves sont si fous! et les réveils sont si tristes!

Elle versait ses peines dans le cœur compatissant du curé de Bois-le-Roi, qui, n'ayant pas de préjugés, venait souvent la voir. Elle se plaignait à lui que les barrières ne tombaient pas, que les murs ne s'abaissaient point, que les grilles refusaient de s'ouvrir. Il lui représentait, en se grattant l'oreille, qu'il fallait avoir patience, qu'avec le temps, tout s'arrangeait ; que Rome n'a pas été bâtie en

vingt-quatre heures. Elle projetait d'organiser quelque jour une vente de charité; il lui semblait que c'était le meilleur moyen de tout arranger. La charité est la vertu qui fait descendre les anges sur la terre et monter au ciel les femmes perdues. Malheureusement, il y avait peu d'indigens à Bois-le-Roi. Il fallait attendre une occasion; elle était tentée de la faire naître en mettant le feu à deux ou trois maisons. Le bon curé l'aidait à patienter en la régalant d'histoires, de commérages, en lui apprenant ce qui se passait dans ces villas où elle n'entrait pas. Il était son consolateur, son bureau de renseignemens et la colombe de l'arche. Il est toujours le bienvenu, le pigeon, blanc ou noir, qui, un rameau d'olivier dans son bec, apporte des nouvelles et des espérances.

L'un des derniers jours d'octobre, Mme Demante faisait le tour de son jardin, un capuchon de paysanne sur sa tête, sa canne d'ébène à la main, quand elle aperçut un jeune homme peu timide, lequel, ayant trouvé une porte ouverte, n'avait pu résister à la tentation d'admirer de plus près de belles touffes de chrysanthèmes, seul ornement des parterres en automne. Comme elle était fort au courant, elle n'eut pas besoin de le questionner pour savoir que cet indiscret était M. Eusèbe Furette, savant professeur de langues, attaché depuis peu à la personne du comte Ghislain de Coulouvre. Elle lui sut gré de s'être introduit chez elle. Il était de quelque chose à de grandes gens : il habitait un château où elle n'avait pénétré qu'en rêve. Ce n'était pas le bon Dieu, c'était le plus humble de ses saints; mais il ne faut rien mépriser.

Elle s'avança vers lui d'un air noble et engageant; un sourire hospitalier voltigeait sur ses lèvres. Eusèbe s'excusa de son audace : il aimait passionnément les chrysanthèmes et n'en avait jamais vu de si beaux.

— Ah! monsieur, lui dit-elle, le marquis de Coulouvre a de plus belles fleurs que moi. Ses roses sont des merveilles.

Elle disait vrai. M. de Coulouvre avait pour jardinier un rosiériste incomparable, et il était justement fier de ses Henriette d'Angleterre, du plus pur carmin, de ses capitaines Christi, pelotes de neige teintées de rose, de ses Bérard couleur de chair, de ses Niel, dont le jaune délicat se reliait au vert de la tige par de si fines dégradations qu'on croyait voir une feuille changée en fleur pour démontrer la théorie des métamorphoses. Mais rien n'égalait ses Paul Nyron, magnifiques, échevelés, gros comme des pivoines. Plus d'une fois, en juin et en septembre, Mme Demante, passant en voiture, les avait lorgnés de loin à travers une grille aux piques dorées.

Elle offrit à Eusèbe de visiter ses serres. Elle le conduisit ensuite à sa ménagerie, et il se demanda si ces perruches, ces oies, ces dindons, ce perroquet, ce sapajou, n'étaient pas d'anciens amans,

transformés par cette grasse Circé. Comme il faisait cette réflexion, ayant levé les yeux, il aperçut à une fenêtre une main de femme écartant discrètement un rideau. L'instant d'après, il aperçut à une seconde fenêtre, le visage d'une autre femme collé à la vitre. Entendant une voix d'homme, qui n'était pas celle d'un curé, Mlle Tannay et Mme Fynch, par un même élan de curiosité, avaient voulu savoir qui était l'intrus. Elles ne firent qu'apparaître et disparaître; mais Eusèbe avait eu le temps de s'assurer que, si l'une était vieille et laide, l'autre était jeune et jolie. Il fut ainsi confirmé dans la pensée que Mon-Bijou était une bonne maison, qu'il avait bien fait d'y venir, qu'il devait s'arranger pour y revenir souvent. Ce bon pêcheur savait choisir ses amorces. Il s'appliqua à conquérir l'estime de Mme Demante, et il mit tant de bonne grâce dans son respect et surtout tant de respect dans sa bonne grâce, qu'elle le prit tout de suite en goût. A peine était-il parti qu'elle appela Mlle Tannay pour lui apprendre qu'elle venait de recevoir la visite d'un jeune homme d'excellentes manières. C'était dans sa bouche le plus beau des éloges.

Eusèbe fit un coup de maître. Il y avait dans le potager du château un coin réservé pour une pépinière d'églantiers, destinés à être greffés. Le jardinier avait fini ses greffes et comptait transplanter ses sujets dans les premiers jours de novembre. Eusèbe prit le moment où cet habile homme déjeunait pour se glisser sournoisement dans la pépinière, et, consultant les étiquettes, il fit son choix. Quelques heures plus tard, il apportait en triomphe à Mme Demante quatre ou cinq sujets greffés par un grand maître. Elle eut une fausse joie; elle s'imagina que le comte Ghislain l'honorait d'une gracieuse attention. Eusèbe l'ayant détrompée, elle fit quelques cérémonies avant d'accepter son présent; mais il n'eut pas besoin de la presser beaucoup. Elle pensa que ce jeune homme était plein de bonnes intentions, qu'il ne fallait pas le décourager. Elle pensait aussi au plaisir qu'elle aurait à voir fleurir dans ses plates-bandes des Paul Nyron provenant du jardin des Coulouvre. Ce serait un trait d'union entre le castel et le château. Si les fleurs se mettaient à voisiner, pourquoi les gens ne suivraient-ils pas leur exemple?

Pour témoigner sa gratitude à Eusèbe, elle voulut le garder à dîner. Elle était bien aise de lui montrer son intérieur irréprochable, dans l'espérance que ce témoin bavard ferait luire sa lumière dans le monde. C'était un vendredi; on fit maigre, mais ce maigre était exquis. La conversation fut aimable, doucement enjouée; elle sentait le lait, le thym et la lavande. On discourut abondamment sur les innocentes douceurs d'une vie paisible et champêtre. Mme Demante s'étonnait qu'on pût vivre à Paris, dans cet air impur, dans cette fumée, dans ce tumulte, dans cette boue, dans ce bruit. Elle parla

de ses vaches, de la joie qu'elle avait à leur dire le bonjour chaque matin, à sentir passer leur haleine chaude sur son visage et leur grosse langue humide sur ses mains. Mlle Tannay, qui la regardait par-dessus ses lunettes, approuvait, appuyait. Mme Fynch, enfoncée dans sa mélancolie, dans sa rancune, ne soufflait mot, ne mangeait que du bout des dents.

La soirée étant tiède, on prit le café sous la vérandah. Le ciel était plein d'étoiles; on les admira, on se les montra du doigt. Les yeux bleus de Mme Demante, les yeux un peu fauves de Mme Fynch, les yeux noirs d'Eusèbe Furette, pareils à deux taches d'encre, étaient tous braqués sur la Grande-Ourse et sur le Bouvier; pendant un quart d'heure, ces âmes pures habitèrent l'empirée. Ce que Mme Demante aimait le plus après ses vaches, c'étaient les constellations. Elle se les faisait nommer par Mlle Tannay, qui savait tout et qui ne craignait pas d'affirmer que, d'après les astronomes les plus dignes de foi, Arcturus était beaucoup plus grand que le Soleil. Mme Fynch demeurait incrédule. Ayant cru trop facilement, elle avait juré de ne plus croire à rien; ses doutes la vengeaient de sa candeur d'autrefois. Elle soupçonnait les astronomes d'être tous nés en Amérique, d'être tous des mystificateurs, des Fynch.

Quand on fut las de cette contemplation, on passa dans le joli salon rose et bleu, un peu trop parfumé peut-être. On commença une partie de whist; c'était le seul jeu permis à Mon-Bijou. Les gagnans enfermaient leur gain dans une tirelire, qu'on remettait au curé quand elle était pleine. Eusèbe perdit et crut s'apercevoir que la mélancolique Mme Fynch ne se faisait pas scrupule de tricher; mais elle était si jolie dans sa robe de deuil qu'il lui pardonna sans peine.

Le curé entra. Il venait d'administrer les sacremens à un bûcheron, qui se mourait de la poitrine. Mme Demante se fit conter en détail cette histoire, et ces yeux s'humectèrent comme tantôt lorsqu'elle parlait de ses vaches. Elle donna la tirelire au curé, qui la cassa et compta ses sous. Puis s'adressant à Mme Fynch, il lui demanda des nouvelles de son tableau de sainteté; à force d'instances, il obtint qu'elle montrât quelques-unes de ses études, des têtes de chérubins, pour lesquelles elle avait fait poser les gamins du village. Eusèbe s'extasia sur son talent, lui fit des complimens excessifs, qu'elle ne daigna pas écouter : les paroles des hommes sont trompeuses. Le curé se plaignit que ces chérubins avaient l'air triste, un peu maussade. L'humeur de Mme Fynch avait déteint sur eux; c'étaient des anges qui avaient cru au paradis et n'y croyaient plus.

— M. le curé a raison, ma chère enfant, lui dit Mme Demante. Vos anges sont trop mélancoliques.

— Je les peins comme je les vois, répondit-elle, et je ne les vois pas gais.

— Entendons-nous, fit le curé. Les anges ne sont pas gais, mais ils sont joyeux.

— Quelle différence faites-vous entre la gaîté et la joie?

— Eh! cela se comprend. La joie, comment dirai-je? est une gaîté sérieuse. Elle sourit, la gaîté rit; elle se tait souvent, la gaîté parle... Tenez, tout à l'heure, j'ai dû sortir de mon presbytère pour aller administrer un mourant. Cette promenade dans la nuit et dans une forêt m'a semblé lugubre, et, en arrivant ici, dans ce joli salon, en m'approchant de cette cheminée, où flambe un bon feu, en regardant Mme Demante, en vous regardant, madame Fynch, j'éprouve par le contraste une sensation très agréable. Je ne ris pas; regardez-moi, vous voyez bien que je ne ris pas, mais je suis joyeux, je suis sûr que ma figure exprime la joie. Pourquoi cela? parce que je suis dans un endroit qui me plaît, où je me trouve en bonne compagnie... Madame Fynch, s'il est permis de comparer les choses de la terre à celles de là-haut, le ciel est, comme ce salon, un endroit qui plaît, et le bon Dieu n'y reçoit qu'une compagnie de choix.

— Je ne sais pas ce qui se passe au ciel, où je ne suis jamais allée, reprit sèchement Mme Fynch; mais je crains qu'on ne trouve partout à déchanter.

Sa tante lui jeta un regard sévère.

— Mélanie, vous vous oubliez.

— Ne la grondez pas, reprit l'indulgent curé; elle a eu de grosses peines de cœur.

Il croyait, pour l'avoir entendu dire à Mme Demante, que Mélanie était la veuve inconsolable d'un délicieux Américain, ravi par un naufrage à sa tendresse. Il avait peu de critique et se souciait peu d'en avoir. Il n'admettait pas facilement qu'il y eût du louche dans la conduite ou dans le caractère des gens qu'il aimait à fréquenter. Il se faisait une loi de ne pas se brouiller avec ses plaisirs.

— Le temps adoucit à la longue tous les chagrins. Vous vous consolerez peu à peu, madame Fynch, et dans quelques mois d'ici, quand vous terminerez votre tableau, croyez-moi, vos chérubins souriront.

Cela dit, il se retira. Eusèbe aurait voulu rester; mais Mme Demante, toujours à cheval sur les principes, sur les convenances, le congédia poliment, en lui présentant son bonnet fourré et sa canne. Il reconduisit le curé jusqu'au presbytère. Le prêtre vantait les vertus de Mme Demante, ses grâces et ses charités. Peut-être avait-elle eu jadis quelques faiblesses. Qui n'a les siennes?

— Les gens, dit-il, qui avant de recevoir leur prochain chez eux, lui demandent de montrer patte blanche, ne montrent pas toujours eux-mêmes leurs mains. Sans doute, on y découvrirait quelques petites taches. Soyons indulgens, monsieur Furette ; notre Seigneur l'était.

Puis il parla du comte Ghislain, fit son éloge ; il louait tout le monde.

— Singulier garçon ! dit Eusèbe. Comme les chérubins de Mme Fynch, il ne rit ni ne sourit.

— Il fut un temps où il riait trop, monsieur Furette. Il était un peu fou ; il courait après toutes les femmes et se battait avec tous les maris, et, comme il arrive d'ordinaire, c'étaient les maris qui étaient blessés. Ainsi vont les choses : cela n'empêche pas la terre de tourner.

Il le quitta sur cette réflexion philosophique. En retournant au château, Eusèbe songeait à Mme Fynch, à sa taille fine, à ses cheveux qui frisaient naturellement, à ses yeux fauves, à ses joues pâlottes, à son petit nez retroussé. Il se disait :

— Cette petite femme ne me semble pas commode; c'est un buisson d'épines. C'est égal, je serais bien trompé s'il n'y avait pas là quelque chose à faire.

V.

Le comte Ghislain était de retour à Bois-le-Roi depuis une semaine ; il y avait rapporté un front soucieux et une grande agitation d'esprit. Il ne pensait pas à Mme Fynch, qu'il n'avait jamais vue ; c'était un petit homme maigre, noir, qui lui trottait dans la tête. L'abbé Silvère, sa figure, sa voix, lui avaient laissé une ineffaçable impression. Il lui semblait que ce missionnaire était revenu de l'Annam tout exprès pour dire au comte de Coulouvre certaines choses que lui seul pouvait lui dire, que lui seul pouvait fixer ses incertitudes et lui montrer sa route d'un geste souverain.

— Il me comprendra, pensait-il ; cet homme comprend tout.

Il s'était informé ; il avait appris que l'abbé faisait de fréquens séjours chez son frère, le baron de Trélazé, qui habitait Chartrette, à une lieue de Melun, à un kilomètre et demi de Bois-le-Roi. Le baron n'était pas un inconnu pour Ghislain ; on ne voisinait pas, on se saluait. Il écrivit une longue lettre à l'abbé Silvère et la fit porter à Chartrette. Elle se terminait ainsi :

« Je vous ai peint ma vie à grands traits ; vous en savez assez pour me connaître. J'ai vingt-sept ans, et je crois avoir vu le bout des choses. Je me souviens de mes plaisirs, de mes passions, et je les méprise. Que ne puis-je respecter mes chagrins ! Mon seul mé-

rite est de me juger et d'être mécontent de moi-même. Il n'y a de louable en moi que mon inquiétude; je me reproche les langueurs de ma volonté, mon existence inutile et vide, et je me sens porté aux résolutions sérieuses, aux desseins austères. Je regrette de n'être pas né pauvre, j'aurais travaillé par nécessité et j'aurais aimé mon malheur. Même lorsqu'il s'applique, le dilettante s'amuse; il ne connaît pas les joies amères du travail forcé et maudit, qui est l'accomplissement d'une loi et le rachat de nos misères. Je voudrais avoir un métier. J'aime mon pays, je suis prêt à lui donner mon sang; mais le servirais-je utilement dans la diplomatie? Je crains de ne pas avoir l'esprit de cet emploi, qui me replongerait dans le monde et ses vanités, quand je souhaite d'en sortir.

« A quinze ans, comme si j'eusse pressenti ce que valent le monde et la vie, je me destinais à l'église. On m'a rendu le triste service de traverser mes projets. On accusa l'abbé chargé de mon éducation d'avoir abusé de ma simplicité pour me prendre dans son filet. Je conviens qu'il y avait en lui un don de séduction et comme un doux magnétisme. J'éprouvai dès ce temps que les prêtres exercent sur les âmes un mystérieux empire. S'il en est qui jettent des charmes, d'autres ont l'autorité qui subjugue. Ils ont sondé tant de blessures, visité tant de cœurs, amassé tant d'expériences et renoncé à tant de choses qu'ils ne ressemblent pas aux autres hommes. Un roi de Prusse écrivait à l'un de ses ambassadeurs: « Parlez haut, n'oubliez pas que vous avez deux cent mille baïonnettes derrière vous. » Le prêtre représente une institution qui a su durer dans un monde où rien ne dure; il a dix-huit siècles derrière lui. Hélas ! j'ai connu des prêtres mondains, et leur inconséquence m'a dégoûté de leur doctrine. Et puis, j'avais respiré un air plus libre, j'étais de mon temps, les doutes m'étaient venus avec l'orgueil. Les sociétés changent, les religions ne changent pas ; quand l'homme, fier de ses progrès, se trouve en désaccord avec ses antiques croyances, son Dieu lui semble arriéré, il le traite de traînard, il lui reproche de s'oublier dans la nuit du passé et le somme insolemment d'avancer sa montre qui retarde. Mais souvent aussi, ennuyé de ses changemens, déçu par sa sagesse, il maudit ses curiosités et regrette sa candeur; les vérités qui ont longtemps vécu lui semblent plus sûres que ses inventions; il préfère à tous ses rêves une vieille habitude et la rigueur d'une règle qui le décharge de sa liberté. Le voyageur, accablé sous le poids du jour, se repose avec délices à l'ombre d'un vieux chêne qui, durant de longues années, a bu la rosée du ciel, pompé le suc de la terre, et vu de génération en génération se renouveler les familles d'oiseaux dont il abritait les amours et les chansons.

« Voilà où j'en suis, monsieur l'abbé. J'ai perdu la foi, et je bénirai celui qui me la rendra. Mon scepticisme n'est pas une révolte ni une indocilité raisonnée, mais une impuissance de croire et d'aimer, dont je m'afflige. Il y a des hommes qui font des miracles, des hommes qui sont sûrs d'être obéis quand ils disent au paralytique : « Prends ton grabat et marche. » Voulez-vous entreprendre la guérison d'un malade résolu à suivre sans discuter le traitement que vous lui prescrirez ? Il vous intéressera peut-être par la sincérité de son désir et la droiture de son intention. Je ne sais plus à quoi me prendre ; rien ne me rattache plus à la vie que la pensée du bien que je pourrais faire, si quelqu'un m'en donnait la force. Il suffira peut-être d'une étincelle pour enflammer ce bois humide qui ne demande qu'à brûler. »

Huit jours s'étaient passés ; point de réponse. Ghislain commençait à se décourager : « Soit ! je m'en tiendrai là. J'ai dû faire quelque effort sur moi-même pour l'appeler ; puisqu'il ne veut pas entendre, je ne l'irai pas chercher, et je renonce à vaincre son indifférence. »

Une après-midi, au milieu de sa leçon d'allemand, on vint l'avertir qu'un ecclésiastique demandait à lui parler. Il congédia aussitôt Eusèbe et descendit au salon. C'était lui, c'était son homme, le petit homme à la barbe noire, au teint basané, aux yeux bridés. Mais l'expression du visage était différente : Ghislain ne reconnaissait qu'à moitié le missionnaire ascète dont la parole s'était emparée de lui, avait saisi son imagination. Il se trouvait en présence d'un prêtre qui avait beaucoup de monde, des manières agréables, aisées, insinuantes et le sourire sur les lèvres. Il éprouva quelque mécompte. Y avait-il deux abbés Silvère, dont l'un prêchait la sainte folie, dont l'autre était le frère d'un baron ?

Le temps était doux, et l'abbé aimait à marcher. Le parc, mollement éclairé par un soleil incertain d'arrière-saison, que voilaient les vapeurs, lui avait paru beau dans son dépouillement ; il pria Ghislain de l'y promener. Ils s'acheminèrent le long d'une allée de vieux tilleuls, qui, se rejoignant par leurs cimes, formaient en été un épais berceau. L'abbé ne parlait pas de la seule chose nécessaire. Il admirait les tilleuls ; il causait agriculture, botanique. Il déclara que l'Indo-Chine a ses beautés, mais qu'elle ne vaut pas cette vieille France, qui mérite d'être préférée à tout. Par intervalles, sans que Ghislain s'en doutât, il décochait sur le jeune homme un regard oblique, rapide et perçant. Ses yeux bridés voyaient vite et voyaient bien.

Ils avaient débouché dans une clairière, dont le centre était occupé par une pièce d'eau. De petites sources l'alimentaient ; on les voyait sortir de terre en bouillonnant et en faisant danser des grains

de sable. Des cygnes voguaient sur ce petit lac. L'abbé, qui adorait les félins, avisa un superbe matou angora, endormi sur un banc, et sa figure s'illumina. Il s'approcha de lui, en disant :

— Ne te sauve pas, je suis ton ami.

Et, s'étant assis, il l'attira sur ses genoux. Sa majesté fourrée le laissa faire; les matous ont un merveilleux discernement pour reconnaître les gens qui leur veulent du bien.

— Les chiens nous aiment trop, dit l'abbé. Ce qui me plaît dans les chats, c'est qu'ils nous rendent justice en nous aimant dans la mesure où nous méritons d'être aimés.

Le comte ne répondit pas ; il était consterné. « Ne me parlera-t-il que de tilleuls et de chats? » pensait-il. Mais déjà l'abbé avait changé de sujet, il parlait d'une lettre qu'il avait reçue, il s'excusait de n'y avoir pas répondu. Il n'aimait pas beaucoup à écrire, et d'ailleurs il y a des choses qui ne s'écrivent pas ; il faut se voir et causer. Puis, avec un sourire caressant, mêlé d'un peu de malice :

— Vous êtes donc bien malheureux, monsieur ?

Et montrant du doigt la façade richement ornementée du château, qu'on apercevait tout entière par une percée :

— Voilà, en tout cas, un malheur qui est bien logé.

Un malade qui se sent gravement atteint et croit son cas intéressant s'indigne contre le médecin qui le plaisante. Ghislain fut sur le point de se fâcher et de dire à l'abbé : « Puisque, une fois descendu de votre chaire, vous ne raisonnez plus qu'en homme du monde, je me suis trompé, restons-en là ; que peut-il y avoir entre nous? » Mais l'abbé avait recouvré tout à coup comme par enchantement cette voix chaude qui remuait les cœurs, et il s'en servit pour lui dire :

— Je vous assure, monsieur, que de toutes les misères attachées à la pauvre nature humaine, celle que je plains le plus sincèrement est l'ennui.

— Êtes-vous sûr que je ne sois qu'un ennuyé? riposta vivement Ghislain.

— Ah! permettez, reprit-il, il y a des ennuis très nobles et fort respectables. Je crois avoir bien lu votre lettre et j'ose définir le vôtre : le mépris des choses communes et l'impuissant amour de l'extraordinaire. Vous avez usé et abusé, et vous n'êtes pas de ces hommes qui recommencent éternellement à parcourir le même cercle comme l'écureuil fait tourner sa roue. Vous dites à la vie : Beau masque, je te connais! — Et le monde vous fait l'effet d'une vieille, très vieille histoire, aussi fastidieuse que le chant du coucou à la fin de juin, comme dit le poète.

Le comte secoua la tête; il trouvait cette définition insuffisante.

— Les expériences que nous faisons à l'âge d'homme, poursuivit l'abbé sur un ton plus dogmatique, nous les avions déjà faites dans notre enfance ; mais nous les croyons nouvelles, tant nous sommes oublieux ! Notre première vie est toute de sensation ; l'enfant vit dans ses sens et ne vit que là. Il voit, il entend, il flaire, et surtout il goûte et il touche, et comme ce qu'il touche lui résiste, il croit innocemment à la réalité des choses. Mais il est dans sa nature de ne pouvoir s'affirmer qu'en niant ce qui n'est pas lui. Après avoir été dupe des apparences, à mesure que sa force grandit, il l'emploie à détruire pour le seul plaisir de détruire, et le touche-à-tout se transforme en brise-tout. Les animaux supérieurs en font autant. L'insecte ne détruit que pour se repaître ; mais le chat se fait un jeu de réduire en lambeaux un chiffon d'étoffe ou de papier, et le singe s'amuse à casser des verres ou des bâtons. L'enfant a plus de raisonnement que le singe et le chat, et quand il a mis un bâton en morceaux, il aperçoit bien vite que ces morceaux de bâton sont encore des bâtons. Il en conclut que les choses sont plus mystérieuses qu'il ne le croyait, qu'elles ont une essence, un dedans, des dessous ; il veut savoir ce qui se passe dans ces dessous, et désormais c'est pour découvrir les dedans que le petit garçon crève son tambour, que la petite fille éventre sa poupée. L'enfant se prépare ainsi à son métier d'être pensant. Nous parlons parce que nous pensons, et nous ne pouvons penser qu'en parlant, et chaque mot que prononce l'enfant est une hécatombe de choses particulières. Lorsqu'il a cueilli un narcisse des prés et qu'il lui applique le nom de fleur, qui est applicable à des millions d'autres fleurs et d'autres narcisses, il le range dans un genre, il exprime son essence, il le réduit à l'état d'ombre ou d'abstraction, et la fleur qu'il nomme n'est pas celle qu'il a cueillie, elle n'a ni couleur ni parfum. Vous avez refait, monsieur, dans votre jeunesse, dont vous regrettez l'emploi, toutes les expériences que vous aviez faites quand vous n'aviez pas dix ans. Vous avez recommencé la vie de sensation, après quoi, pour vous venger d'avoir été dupe des apparences, vous avez détruit à la seule fin de détruire, car il y a quelque chose de destructeur dans les emportemens de la passion la plus tendre. Mais vous étiez un être pensant, vous n'avez pu vous empêcher de réfléchir sur vos plaisirs ; vous avez reconnu que vos aventures, qui vous semblaient uniques, étaient fort ordinaires, que l'exemple en est commun ; il vous a paru que les fleurs que vous aviez cueillies n'avaient ni couleur ni parfum, que vos joies étaient des ombres, et vous n'apercevez plus autour de vous que de tristes et pâles fantômes.

— Monsieur l'abbé, vous me racontez mon histoire dans une langue que je n'ai jamais parlée.

— La philosophie, reprit l'abbé, fut mes premières amours; j'ai commencé par où d'autres finissent. Je n'avais pas attendu d'avoir votre âge pour n'être plus dupe de mes sens. Dans les hommes je voyais l'homme, dans les femmes la femme, dans les choses l'éternelle et abstraite matière, dans les êtres particuliers les variétés d'une espèce, la manifestation passagère d'une idée, les échantillons servant de montre à la pièce. Vous voyez que la philosophie m'avait conduit au point où vous êtes arrivé par le plaisir. Mais derrière les ombres qui peuplent cet univers, j'ai aperçu quelque chose, ce quelque chose était quelqu'un, et ma raison s'est soumise.

— Un philosophe qui devient un héros, murmura Ghislain, c'est une belle vie.

— Un héros! Suis-je un héros? dit l'abbé.

— Vous avez souffert là-bas de cruels tourmens.

— On en dit plus qu'il n'y en a, répliqua-t-il avec la brusquerie d'un vieux troupier. Je me plais tant dans l'Annam qu'on a eu de la peine à m'en faire sortir et qu'il me tarde d'y retourner. Je suis un poisson échoué à sec qui aspire à rentrer dans l'eau : sa bourbe lui est chère. Pour être un héros ou un martyr authentique, il ne suffit pas d'avoir failli mourir, il faut être mort tout de bon, et vous êtes témoin que je me suis arrangé pour vivre. Mais c'est assez parler de moi, c'est de vous qu'il s'agit.

— Monsieur l'abbé, je ne suis pas un mélancolique, un rêveur; je suis un homme las de faire ce qui lui plaît, et j'éprouve l'ardent désir de me soumettre à une règle. Si dure qu'elle puisse être, qu'elle s'offre à moi! j'apporte l'obéissance.

— Eh! monsieur, que ne vous faites-vous soldat? C'est une admirable chose que la discipline militaire.

— J'en ai tâté une année durant. Elle ne règle que la volonté; il m'en faut une qui règle aussi l'imagination et la pensée.

L'abbé se prit encore à sourire.

— La discipline ecclésiastique n'a-t-elle pas à vos yeux ce précieux avantage qu'elle est pour vous l'inconnu et que vous avez tâté de l'autre?

Ghislain fronça le sourcil.

— Vous ne me connaissez pas, et, tenez, je veux m'expliquer avec une entière bonne foi. S'il existait quelque association laïque et humanitaire dans laquelle on ne pût s'engager qu'en prononçant des vœux, je ne songerais pas à entrer dans l'église; mais je n'en connais point. Notre société moderne s'entend mieux à dissoudre qu'à créer; laissez aller, laissez faire, laissez passer, voilà le résumé de sa misérable sagesse. L'homme qui veut se lier lui-même et s'ôter tout moyen de renoncer à ses renoncemens doit recourir aux vieilles institutions, verser son jeune vin dans les vieux vaisseaux.

Être prêtre dans un endroit où il y aurait beaucoup de bien à faire et beaucoup de dangers à courir, c'est le métier pour lequel je me sens fait.

— Malheureusement il vous manque pour cela une petite chose, un détail, une misère, la foi !

— Plus j'y pense, repartit le comte en s'échauffant, plus je me persuade qu'on arrive à la foi par la pratique, que nos actions et nos œuvres décident de nos croyances, que nos habitudes font la destinée de notre esprit. A votre tour, parlez franchement, monsieur l'abbé, et convenez que la plupart des hommes d'église ne sont pas devenus prêtres parce qu'ils croyaient, mais qu'ils croient parce qu'ils sont prêtres.

— Il y a du vrai dans ce que vous dites, monsieur, et, puisque vous me forcez à vous parler de moi, j'avouerai que la méthode que vous vous proposez de suivre fut la mienne ; mais elle est dangereuse, et je ne saurais en conscience la recommander à personne. Ma mère était une digne femme, qui joignait à une piété fervente des préjugés de naissance ; elle s'affligeait de penser qu'un jour l'épiscopat ne se recruterait plus que parmi les paysans, et elle souhaitait ardemment de donner à l'église un de ses fils. La veille de sa mort, elle nous exprima son désir avec tant d'instances et de larmes qu'elle nous arracha la promesse à laquelle elle attachait tant de prix. Dès ce temps, mon frère aimait la femme qu'il a épousée depuis ; je me sacrifiai. Je ne croyais qu'à moitié, certaines difficultés me tourmentaient, et je sentis le besoin de m'étourdir par l'action. Après avoir été aumônier, je me fis missionnaire ; c'est en enseignant les autres que j'affermis mes convictions. J'avais renoncé à beaucoup de choses ; ce qui me coûta le plus, ce fut de renoncer à mes doutes. Je possède depuis longtemps mon âme en paix ; mais je me souviens des épreuves que j'ai traversées. Il ne faut pas tenter Dieu et sa grâce.

Ghislain fit un geste de découragement ; il est dur d'être convaincu et de ne pas convaincre.

— Décidément, reprit-il avec un peu d'amertume, mon cas ne vous paraît pas intéressant ?

L'abbé, changeant de visage, lui tendit ses deux mains, et de ses yeux à demi clos jaillit un regard de chaude et miséricordieuse sympathie, vrai rayon de soleil indo-chinois, dont Ghislain se sentit comme pénétré.

— Que dites-vous là ? Soyez certain que vous m'intéressez beaucoup, mais mon devoir est de me défier. Quand on sollicite à Rome la canonisation d'un nouveau saint, un ecclésiastique, qui s'appelle l'avocat du diable, est chargé de relever avec soin toutes les difficultés, toutes les chicanes qu'on peut faire au candidat, les moin-

dres tares qu'on peut trouver dans sa vie. Je suis en ce moment et je serai quelque temps encore l'avocat du diable. Si vous prenez sur vous de répondre sans vous fâcher à mes objections et de dissimuler votre ennui, on vous donnera un bon point. Quoique je sois fort occupé, je viens de temps à autre me reposer à Chartrette, chez mon frère. Vous y serez toujours le bienvenu. Mais, si vous le permettez, nous irons bride en main dans cette affaire, nous procéderons avec une sage lenteur. « Ne brouillassons pas ! » disait un général de ma connaissance. Il y a des choses qui demandent à être faites tranquillement et raisonnablement.

— La divine folie est-elle donc si raisonneuse? demanda Ghislain, qui ne fronçait plus le sourcil.

— La divine folie, gardez-moi le secret, n'est dans le fond que la suprême sagesse. Elle n'habite volontiers que les maisons où il fait clair... Un hagiographe maladroit, ajouta-t-il, avait dit de je ne sais quel théologien célèbre « que, semblable à l'aigle, il s'élevait en haut et trempait sa plume dans le sein de Dieu. » Ce malin singe de Voltaire, à qui j'en veux de l'avoir trop aimé dans ma jeunesse, disait à ce propos : « Voilà la première fois qu'on ait comparé Dieu à la bouteille à l'encre. »

A ces mots, il partit d'un éclat de rire jeune et frais; il avait parfois des gaîtés d'enfant. Puis, ayant baisé l'angora sur le museau :

— Mon pauvre ami, lui dit-il, il faut nous quitter.

Et, s'étant levé, il le posa délicatement sur le banc; mais, indigné de cette trahison, l'angora partit comme un trait : les chats choisissent leur place et restent rarement où on les met.

Le comte Ghislain fit sortir l'avocat du diable par une petite porte qui s'ouvrait sur le chemin de halage, et il le regarda s'éloigner. Après l'avoir étonné et même un peu scandalisé, l'abbé Silvère l'avait conquis. Il se disait que, dans cette âme de prêtre tour à tour brusque ou gracieux, enjoué ou sévère, les contrastes n'étaient pas des contradictions, qu'un principe supérieur réduisait tout à l'unité, que le croyant et le philosophe, le missionnaire et l'homme du monde, l'apôtre de la sainte folie et le lettré, l'homme qui tonnait et l'homme qui riait comme un enfant, formaient un ensemble et n'étaient qu'un seul homme. Il se promit d'avoir facilement raison de ses objections.

— Les prêtres, pensait-il en remontant au château, sont comme les femmes : leur bouche dit non quand depuis longtemps leur cœur a dit oui.

VI.

C'est une question de savoir s'il vaut mieux vivre à Bois-le-Roi et voir Chartrette, ou vivre à Chartrette et voir Bois-le-Roi. Ces

beaux villages, allongés, l'un au couchant, l'autre à l'orient, sur la croupe onduleuse de coteaux parallèles à la Seine, se font exactement face et se regardent tout le long du jour par-dessus le large lit du fleuve, tantôt gris, tantôt vert, qui les sépare. A peine l'aurore s'annonce-t-elle, Bois-le-Roi reconnaît Chartrette et Chartrette observe Bois-le-Roi. Ils ont chacun leurs avantages particuliers. Chartrette se vante que son air est plus salubre et que ses terres sont grasses; Bois-le-Roi est fier de son importance, de ses châteaux et de l'immense forêt qui lui sert de paravent et de promenade. On se jalouse un peu, mais on communique souvent ensemble; on est séparé par une eau profonde, on est relié par un pont suspendu. Un chemin rapide y descend de Bois-le-Roi. Le pont franchi, on suit une allée de peupliers blancs, après quoi la route commence à monter entre des champs et des vignes, puis elle fait un grand coude, et bientôt apparaissent les premiers toits de Chartrette, qui n'a qu'une place et une rue. La place étroite, en enfoncement, est dominée et comme écrasée par une vieille église au clocher massif, carré, de style roman. La rue court en ligne droite entre deux rangées d'habitations rustiques ou bourgeoises, alternant avec les échoppes et les auberges.

A l'entrée du village, en venant de Melun, on aperçoit d'un côté un grand potager et deux bancs de pierre qui semblent en garder la porte; de l'autre côté du chemin, leur faisant vis-à-vis, une grille circulaire est encastrée dans quatre piliers, que ronge la mousse et que surmontent des oves ébréchés. Cette grille s'ouvre sur une vaste cour, bordée dans le fond et à main droite par deux longs corps de logis se coupant en équerre, et tous deux sans architecture, bas, d'un seul étage, couverts en ardoises, badigeonnés en jaune, aux contrevens peints en gris. On accède au rez-de-chaussée par trois marches qui l'accompagnent dans toute sa longueur, et qu'encadrent de place en place des bornes rondes munies d'anneaux de fer. Derrière les bâtimens s'étend un parc agreste, clos de murs. Au milieu de la cour, qu'un passage voûté met en communication avec les dépendances, se dresse un gros colombier, à mâchicoulis et à boulins, habillé de lierre. Ce colombier fait figure et a donné son nom à la maison, qui fut jadis, paraît-il, un couvent. Le couvent fut changé en ferme, et la ferme fut achetée par le baron de Trélazé, qui la distribua en appartemens, l'arrangea avec beaucoup de soins, la meubla avec goût, mais en respectant ses origines et sa simplicité primitive. Les colombiers ne sont pas des maisons de plaisance, ce qui n'empêche pas de s'y plaire. Le baron aimait tant le sien, qu'hiver comme été, il ne le quittait jamais.

Il vivait, lui et son monde, à quelque cinquante kilomètres de Paris, et les trains directs les y transportaient en un peu plus d'une

heure; de fait, ils en étaient à deux cents lieues. Ils ne s'y rendaient que rarement, dans les grandes occasions; le plus souvent il leur suffisait d'aller à Melun pour se procurer le nécessaire, l'utile et même le superflu. Les bruits de la grande ville n'arrivaient pas jusqu'à leurs oreilles innocentes et rétives. Les mensonges des passions et les fureurs de la vanité, l'être sacrifié au paraître, le goût de la montre, de l'étalage, le faux luxe et les fausses joies, les livres tapageurs et les préfaces pompeuses, la barbarie raffinée, la corruption pédante et prêcheuse, les marchands d'orviétan, les saltimbanques et leur tremplin, la rage de parler de soi, l'égotisme maladif prenant sans cesse l'univers à témoin de ce qui lui arrive, l'effronterie des réclames, le cabotinage, les intrigues des politiciens, les ballons gonflés que dégonfle un coup d'épingle, les petits incidens qui se transforment en de grosses affaires et dont on ne parle plus huit jours après, tout cela n'existait pas pour les habitans de cette modeste maison.

Ils étaient peu friands de nouvelles; ils tenaient pour certain que la plupart des événemens sont fâcheux et qu'on les apprend toujours trop tôt. Ils étaient abonnés à deux journaux qui d'habitude dormaient immaculés sur une table, sans que personne déchirât leur bande. Toutefois, dans ses courts loisirs, le baron se reprochait ses ignorances; il voulait se mettre au courant, savoir ce qui se passait dans les cinq continens et même dans les îles, et il parcourait d'une traite huit numéros. Mais, si méritoire que fût son effort, il ne démêlait pas très bien où en étaient les affaires de la Bulgarie; le prince de Battenberg et Ferdinand de Cobourg s'embrouillaient dans sa tête, et il était tenté de se plaindre que ce diable d'homme eût deux noms. Ce qui lui semblait clair, c'est que les Bulgares, au lieu de créer des embarras à l'Europe, feraient mieux de cultiver leur jardin. C'était à son avis le fond de la vie et de la morale.

Il prêchait d'exemple. Chaussé de ses grandes bottes toujours maculées de boue brune ou rouge, il arpentait ses grands champs à grandes enjambées, surveillait ses ouvriers, maniait quelquefois la faucille et le râteau, et quelquefois aussi il s'en allait en personne vendre son grain ou ses bestiaux à Melun. On l'eût pris pour un valet de ferme; mais le gentilhomme perçait à travers sa futaine, et il montrait dans ses marchés une finesse sans ruse qui n'est pas celle des paysans. Le reste des occupations humaines l'intéressait peu. Il faisait plus de cas d'un maraîcher que d'un agent de change. Les bonnes mœurs et le labour étaient pour lui à peu près la même chose, et il était fermement convaincu que la terre ne produit pas seulement du blé et de l'orge, qu'elle est la divine matrice où s'engendre la vertu.

Quoiqu'il ne tirât qu'un médiocre revenu de ses entreprises agricoles, il était fier de son domaine, qu'il avait arrondi d'année en année, et il déclarait, avec quelque solennité, que la propriété terrienne est la seule dont il soit permis de se faire honneur. Il était fier aussi de ses idées, de ses inventions, fier d'avoir perfectionné ses méthodes de culture, ses assolemens, ses engrais, fier des triomphes qu'il avait remportés dans les comices. Il avait ses gloires et ses glorioles; il rappelait trop souvent à ses voisins qu'il s'était avisé le premier de ramer les cornichons comme on rame les pois. On lui reprochait d'être tranchant dans ses décisions; il n'admettait pas qu'il y eût deux bonnes manières de semer la luzerne. Mais il fallait lui pardonner son dogmatisme de laboureur, il n'en avait pas d'autre. Il avait été dans sa jeunesse un chaud légitimiste; n'ayant pas trouvé l'occasion de faire usage de ses opinions, elles avaient moisi dans leur armoire comme un vieil uniforme qu'on ne met jamais. Les jugeant hors de service, il les avait laissées là, sans les remplacer. Son dernier mot était que tous les gouvernemens se valent; le meilleur ne lui inspirait qu'une faible confiance. Il aimait son pays, mais il aurait voulu qu'il n'y eût en France que des paysans et un certain nombre de barons pour leur apprendre à cultiver leur enclos et à semer leur luzerne.

Il faisait grâce aux baronnes, car il aimait et estimait la sienne. Plus âgée que lui de quelques années, avant de l'épouser, cette blonde aux yeux de teinte indécise avait eu un premier mari qui lui avait causé bien des chagrins. Heureusement cet homme désagréable s'était rendu promptement justice en se brûlant la cervelle dans un accès de fièvre chaude. Il avait fait l'éducation de sa femme, en lui faisant chérir toutes les vertus qu'il n'avait pas. Il vivait dans le désordre, il lui avait donné la passion de l'ordre. Il était querelleur, elle bénissait la paix et les pacifiques. Il était intempérant en toutes choses, elle prêchait la mesure et la discrétion. Le baron de Trélazé possédait la plupart des vertus qu'elle avait appris à aimer, mais pas dans le degré de perfection qui lui plaisait. Très pointilleux sur ses droits, il était disposé à faire des procès à ses voisins; elle l'en détournait, lui persuadait de s'accommoder. Il appréciait les bons vins, elle l'avait instruit à se modérer. Elle avait ses petits défauts. Le baron, de son côté, lui reprochait d'être trop soucieuse, de voir l'avenir en noir, surtout en ce qui concernait ses enfans. Aux inquiétudes elle joignait toute sorte de petits scrupules, qui lui semblaient des affaires d'état. Elle était méticuleuse, timorée. Un jour qu'elle déposait une somme de quelque importance chez un banquier, elle avait dit au caissier qui prenait ses billets de banque sans les examiner et s'apprêtait

à lui donner quittance : « Pardon, monsieur, êtes-vous sûr que ces billets soient bons? » A quoi il avait répondu : « S'ils sont faux, vous avez là, madame, un bien joli talent. »

Ordinairement vêtue d'une robe de soie noire, qu'elle échangeait quelquefois contre une robe de soie mordorée, la tête enveloppée d'un voile de dentelle noué sous son menton, cette femme, d'apparence malingre et d'une santé toujours égale, n'était ni belle ni jolie; mais elle joignait quelque agrément à beaucoup de distinction. Le souvenir des jours amers qu'elle avait passés jadis dans la maison de son vilain fou l'avait à jamais dégoûtée de Paris. L'habitude aidant, elle ne comprenait pas qu'on pût vivre ailleurs qu'au Colombier ni mener hors de Chartrette une existence bien ordonnée. Toujours active, elle ne s'ennuyait pas. Les soirs d'hiver, près d'un bon feu, elle brodait en causant avec l'un de ses éternels soucis. De loin en loin, elle promenait ses yeux vagues dans les colonnes d'un journal dont le baron avait d'aventure déchiré la bande. La Bulgarie lui était absolument indifférente. Elle ne lisait que les faits divers, dont elle ne devinait pas les dessous, les allusions les plus transparentes étant pour elle des énigmes.

Elle avait donné à M. de Trélazé sept enfans, dont trois étaient morts en bas âge. Leur fils unique se trouvait pour le moment au fond du Maroc. Élevée aux Oiseaux, leur fille aînée était absente depuis cinq ans. Les plus jeunes étaient deux jumelles, venues longtemps après les autres, quand personne ne les attendait ni ne les souhaitait; on ne les en aimait pas moins. Mme de Trélazé, par le conseil de son beau-frère, avait résolu de les garder auprès d'elle. Il lui avait écrit de l'Annam qu'une mère, lorsqu'elle en a le temps, doit élever elle-même ses filles. Au surplus, on avait facilement des professeurs de Melun. M. de Trélazé portait à son frère une affection mêlée de gratitude; ne s'était-il pas sacrifié pour son bonheur? A l'affection, la baronne ajoutait un profond respect. Ce qu'elle appréciait dans l'abbé, c'était moins l'héroïsme du missionnaire et l'éloquence du prédicateur que la sagesse des conseils. « Mon beau-frère, disait-elle, est un homme de grand jugement. » Le jugement était à ses yeux la première des qualités, son premier mari s'en étant montré absolument dépourvu. Aussi acceptait-elle toujours avec déférence les représentations que l'abbé Silvère lui faisait parfois sur un ton un peu railleur. Il se moquait de l'exagération de ses scrupules, il l'accusait de compliquer sa vie comme à plaisir, de se créer des devoirs et des peines de fantaisie. Depuis qu'il était revenu de l'Indo Chine, il la taquinait souvent. Elle s'appelait Marthe, et il disait : « Marthe s'inquiète et s'agite pour beaucoup de choses; elle n'a pas choisi la bonne part. » Elle promettait de se corriger et ne se corrigeait pas.

Durant tout l'hiver, le comte Ghislain se rendit à Chartrette deux ou trois fois au moins chaque mois. M. et Mme de Trélazé, après lui avoir témoigné quelque défiance, avaient pris en goût ce beau cavalier. Il reconnaissait, il appréciait leur mérite ; mais ce n'étaient pas des justes qu'il venait chercher au Colombier, c'était le saint, et il ne l'y trouvait pas aussi souvent qu'il l'aurait voulu.

Ce missionnaire en congé était le plus occupé des hommes. Quoiqu'il n'aimât pas à écrire, il entretenait de nombreuses correspondances. Par l'ordre de son évêque, il était chargé du règlement de beaucoup d'affaires. Il vérifiait des comptes, il dirigeait des quêtes, il rédigeait des rapports, il composait de longs mémoires sur des matières contentieuses, sur une question de hiérarchie que le saint-siège laissait en suspens. Vers le milieu de janvier, il dut aller à Rome. A son retour, acceptant ce qu'il avait refusé, il se prépara à prêcher pendant le carême. Ce valétudinaire portait allègrement son fardeau. Le comte Ghislain avait décidé que le plus heureux des hommes était l'abbé Silvère. L'abbé lui avait pourtant touché quelques mots des crises qu'il avait traversées. Il n'avait pas tout dit. Avant d'être en paix avec lui-même, il avait longtemps mâché son frein, rongé son âme. Il avait fini par découvrir qu'il n'y a pas grand mérite à se passer du bonheur, que la vie est par elle-même une chose assez médiocre, que les voluptés amères du sacrifice sont les seules joies qui ne trompent jamais.

Il était scrupuleusement orthodoxe, mais tant vaut l'homme, tant vaut sa doctrine. Il avait ce mysticisme du cœur qui attendrit les dogmes, en dissout les crudités, n'en conserve que l'esprit. Ce qui fait le caractère d'un paysage, ce n'est pas le sujet, c'est le ciel, la lumière, l'air qui enveloppent les choses, la vapeur où elles se baignent. L'abbé Silvère croyait au surnaturel parce qu'il croyait aux miracles de l'amour, et on peut dire qu'il n'aimait pas parce qu'il croyait, mais qu'il croyait parce qu'il aimait. Il en revenait toujours au principe que la vraie destinée de l'homme est de se donner; que, pour posséder son moi, il faut commencer par le perdre. Marc-Aurèle et le moine inconnu qui écrivit l'*Imitation*, Fénelon et Spinoza ont enseigné, chacun à sa manière, la désappropriation intérieure. A une certaine hauteur, tous les grands esprits se rencontrent, et l'abbé Silvère habitait sur les cimes.

Les voyages autant que la philosophie avaient élargi sa pensée et l'avaient rendu tolérant. Il retrouvait dans les religions les plus étranges de secrètes harmonies avec sa foi. L'église vraiment universelle lui apparaissait comme un divin vanneur qui recueille son grain dans tous les coins de la terre et le sépare de la balle.

— J'ai beaucoup appris des Indo-Chinois, disait-il à Ghislain ; mes catéchumènes m'ont souvent donné de bonnes leçons. Dans

les premiers temps, j'étais douillet, je me plaignais de n'avoir pas mes aises, de manquer de beaucoup de choses. Je rencontrai un jour une Annamite vêtue d'une robe de soie trouée et d'un pantalon court. Elle s'avançait en se dandinant, une perruche verte sur son épaule, et elle chantait gaîment des vers qui disaient : « Pourquoi donc, chère pauvreté, me suis-tu partout pas à pas? Un jardin où il ne pousse que de l'herbe, une case qui laisse voir le ciel, voilà mon lot. » Cette femme qui chantait me réconcilia avec ma pauvreté, qui ne m'était pas encore chère, avec ma case, qui laissait voir le ciel... Les Orientaux, ajoutait-il, sont nés avec le génie du renoncement. La mort, qui est le dépouillement suprême, ne les effraie pas, fût-elle accompagnée d'effroyables tortures. Leurs demeures sont sordides; ils n'ornent que leurs tombeaux, qu'ils enluminent de couleurs vives ou tendres, qu'ils peignent en rose ou en lilas. Au besoin, ils nous apprendraient à mourir. En retour, nous devons leur apprendre à vivre, à soigner, à respecter leur personne, à embellir leur maison, à réformer leurs habitudes, à leur donner quelque grâce. Mourir à soi-même, c'est mourir à son coquin d'égoïsme, ce n'est pas mourir à la dignité, à l'honneur, ni même au bon goût et à l'amour du beau. C'est ainsi qu'un prédicateur ne doit pas chanter le même air dans l'Annam et à Paris.

Ghislain goûtait la morale de l'abbé Silvère et tâchait de goûter sa théologie. Mais l'abbé ne s'occupait que rarement de le catéchiser. Un jour, rompant l'entretien, il l'emmenait dans le potager pour lui faire voir de longues rangées de choux du plus beau violet, où la gelée blanche avait suspendu des fils d'argent, et il entamait une dissertation sur les vertus médicales de cet estimable comestible, que le vieux Caton tenait pour une panacée. Une autre fois, il tirait de sa poche et recommandait à l'admiration de son catéchumène un bouquin mâchuré, et, selon lui, très précieux, qu'il était fier d'avoir su découvrir dans la boîte d'un antiquaire, sur le quai des Augustins. Tour à tour charmé ou consterné et déçu, Ghislain cherchait à ramener cet homme fuyant, qui se dérobait. Quand il devenait pressant, l'abbé lui représentait qu'avant de prendre une résolution, il faut s'examiner, s'éprouver; que certaines volontés subites ne sont que des caprices; que les caprices enfantent les repentirs et les dégoûts. Il lui représentait aussi que le sincérité ne suffit pas, que ce n'est pas tout de vouloir une chose, qu'il faut que les choses veuillent de nous.

— Le doge de Venise, disait-il, épousait tous les ans la mer. Un malin remarqua que ce mariage ressemblait à celui d'Arlequin, lequel était à moitié fait, attendu qu'il ne manquait que le consentement de la future. Toute destinée est un mariage et suppose d'une part un désir, de l'autre un consentement.

Mais le désir du comte Ghislain s'irritait par cette résistance sourde qu'il croyait simulée, et dans laquelle il ne voulait voir qu'un jeu de haute coquetterie. Il se trompait, il avait affaire à un bon sens très exercé, qui considérait les fausses vocations comme la plus respectable, mais comme la plus funeste des erreurs.

Les après-midi que le comte de Coulouvre passait de loin en loin à Chartrette, Eusèbe, profitant de sa liberté, les employait à deviser affectueusement avec sa grande amie, Mme Demante. A la vérité, c'était surtout Mme Fynch qui l'attirait à Mon-Bijou ; mais Mme Fynch, dont les chérubins n'avaient pas encore appris à sourire, s'emprisonnait dans son atelier, se célait. Aussi bien, Mme Demante ne facilitait point à l'assiégeant les approches de la place. Sa vieille expérience, toujours en éveil, se méfiait ; elle n'entendait pas qu'il arrivât scandale dans sa maison.

Elle accaparait Eusèbe Furette, le gardait tout entier pour elle. Remuant du pied les feuilles jaunes, elle le conduisait le long d'une étroite allée jusqu'à une grotte en rocaille, décorée jadis d'un groupe de marbre qui représentait Daphnis enseignant la flûte à Chloé. Ce sujet lui ayant paru léger, elle l'avait remplacé par une sainte Vierge de la rue Saint-Sulpice, ceinte d'une écharpe bleue, le front couronné d'étoiles et les yeux au ciel. Plus souvent, ils s'enfermaient dans le joli salon rose, en compagnie du sapajou qui cherchait ses puces, et du vieux perroquet, retenu à son perchoir par une chaîne de nickel.

On était devenu intime, on se faisait des confidences où par hasard un grain de vérité se trouvait mêlé aux inventions. Mme Demante racontait à Eusèbe sa beauté d'autrefois, les sévérités de son éducation, ses jeunes pudeurs, ses débuts dans le monde, la toilette qu'elle avait à son premier bal, tous les hommes qu'elle avait rendus amoureux, toutes les tentations du malin esprit qu'elle avait victorieusement surmontées. Elle se reconnaissait un défaut : elle avait toujours été trop bonne, elle s'était senti dès son enfance des entrailles de miséricorde, et ses dangereuses pitiés l'avaient exposée plus d'une fois aux méchans propos ; les hommes sont si légers, si téméraires dans leurs jugemens ! A son tour, Eusèbe lui révélait les mystères de son existence agitée, les ardeurs de son tempérament, les désordres de son imagination satanique, ses bonnes fortunes, ses méthodes de combat, les femmes du grand monde qui s'étaient données à lui.

Ainsi mentaient à qui mieux mieux pendant des heures une extramondaine sentimentale et un maître d'études goguenard, chacun d'eux étant assez naïf en son particulier pour croire que l'autre le croyait, après quoi ils philosophaient longuement sur la vie. Le sapajou cessait un moment de chercher ses puces pour témoigner

par ses grimaces le peu de cas qu'il faisait de leurs histoires, et du haut de son trône, le vieux perroquet, inclinant la tête, fixait sur eux ses gros yeux ronds, qui les jugeaient.

VII.

Le 10 avril fut un jour de fête à Chartrette; le 10 avril, le baron rentrait en possession de son fils et de sa fille aînée. Un bon vent du sud, ayant subitement fraîchi, ramenait au Colombier deux pigeons qui avaient longtemps déserté leur boulin.

Fernand de Trélazé était né avec la passion de la géographie et des pérégrinations dangereuses. Il venait de voyager dix mois dans le mystérieux Maroc, et à la faveur d'un déguisement, se faisant passer pour un derviche, il avait parcouru une région inexplorée de l'Atlas. Il ne craignait ni les fatigues ni les hasards, il avait eu plus de peine à se résigner aux avanies. A plusieurs reprises, le chrétien travesti avait été reconnu, et un jour un grossier Chellaha cracha à la figure du faux derviche. Il vit rouge, et peu s'en était fallu qu'il ne poignardât l'insolent. Mais il avait pensé à son baromètre, à son sextant, à ses relevés d'altitudes, à ses croquis, à ses notes de voyage. Rengaînant son poignard et sa colère, il avait souri, essuyé sa joue et discuté d'un air aimable le prix de sa rançon. La soucieuse baronne, restée longtemps sans nouvelles, le croyait mort. Un télégramme l'avait enfin tirée de ses mortelles inquiétudes, et, quelques semaines après, une seconde dépêche lui apprenait que son Africain, comme elle l'appelait, dînerait le 10 avril à Chartrette.

Mlle Léa de Trélazé avait accompli des prouesses d'un tout autre genre. Elle avait obtenu, par ses pressantes prières et par des raisonnemens sophistiques, qu'on la retirât des Oiseaux, où elle devait rester quelque temps encore, et qu'on l'autorisât à passer l'hiver à Cannes avec sa tante, Mme de Valbreuse, et avec sa cousine, qui avait été sa compagne de pension. Cannes en hiver, c'est Paris. Mme de Valbreuse était fort répandue, et sa nièce avait beaucoup dîné, beaucoup dansé, joué trois fois la comédie. Mme de Trélazé avait décidé dans sa sagesse qu'une jeune fille doit connaître le monde, mais qu'il suffit d'un hiver bien employé pour le connaître à fond et pour s'en dégoûter, qu'en revenant de Cannes, sa fille, rassasiée de plaisirs, serait ravie de se reposer et de se recueillir à Chartrette jusqu'au jour où on la marierait.

Son père, qui était allé l'attendre à la gare, la ramena quelques minutes avant le déjeuner. Il la poussa dans les bras de la baronne, en disant :

— La reconnais-tu?

Elle la reconnut, mais elle la trouva changée, embellie ; elle ressentit un frémissement de joie en se disant : c'est moi qui l'ai faite. La taille élancée et souple, les épaules bien dessinées, les joues pleines, les yeux d'un brun sombre comme ses cheveux, cette grande fille de dix-huit ans était une superbe plante. Sa figure annonçait la santé, un sang chaud, bouillant, qui courait vite, trop vite, heureux d'animer un beau corps. Tout n'était pas irréprochable dans sa personne. Sa jolie tête, qui se berçait sur un cou mince et long, l'éclat éblouissant du teint, la courbe charmante des lèvres, la fraîcheur du sourire, la vivacité impétueuse du regard, enlevaient tous les suffrages. Mais les critiques chagrins remarquaient que son nez, peu classique, s'arrêtait trop court, et que, lorsqu'elle riait aux éclats, elle montrait trop ses dents et découvrait le bas de ses gencives. A celui qui s'en plaignait, elle aurait pu répondre : tu es l'ennemi de tes plaisirs.

Après avoir admiré en silence sa beauté, Mme de Trélazé eut une seconde joie en constatant qu'elle avait pris des manières, de la tenue. On lui avait souvent reproché dans son enfance son sans-gêne, ses allures de garçon, son incorrigible étourderie. Cinq années de couvent l'avaient calmée; un hiver à Cannes, passé dans le monde, avait donné la dernière façon à cet ouvrage. Toutefois, il ne faut pas se prendre aux apparences, et quand on a été très étourdie, il en reste toujours quelque chose.

Voyant entrer l'abbé Silvère, elle courut l'embrasser ; puis elle examina cet oncle qu'elle n'avait pas vu depuis dix ans, et elle s'écria :

— Une belle dame qui vous a entendu prêcher, mon oncle, et qui vous admire beaucoup, prétendait que vous aviez l'air un peu chinois. Elle avait raison.

— Combien de Chinois as-tu vus dans ta vie? lui demanda le baron.

— Est-il besoin d'avoir vu des Chinois pour se les représenter?

— Ma chère enfant, dit l'abbé, la géographie qu'on enseigne aux Oiseaux est un peu vague ; autrement, tu saurais que l'Annam n'est pas la Chine et qu'on y trouve de très beaux hommes. Enfin, chinois ou annamites, mes yeux te plaisent-ils?

— Infiniment, dit-elle.

— A la bonne heure, et nous ne nous brouillerons pas.

Pendant le déjeuner, on parla de Fernand, de ses exploits, de la médaille d'or que sans doute lui destinait la Société de géographie de Paris. Mme de Trélazé se glorifiait de son fils, mais ses maudits scrupules gâtaient ses bonheurs.

— Se déguiser en derviche, dit-elle, et réussir pendant dix-huit mois à se faire passer pour ce qu'on n'est pas, est-ce bien honnête?

Elle interrogeait des yeux son beau-frère, l'infaillible oracle.

— Foi de prêtre, répondit-il, c'est malhonnête; foi d'explorateur, c'est autre chose.

— Eh! eh! nous avons la manche large, s'écria joyeusement le baron. Tu penses donc, Silvère, que la morale est un genre qui se divise en plusieurs espèces?

— Disons plutôt, repartit l'abbé, que c'est une espèce qui contient plusieurs variétés. Tu vends ton blé, ton avoine, ta luzerne, mais tu croirais te déshonorer en vendant les légumes de ton potager, et tu trouves cependant tout naturel que le paysan ton voisin vende les siens. Tel curé qui élève des abeilles ne manque à aucun devoir en tirant quelque argent de son miel; un missionnaire ne doit rien vendre, sous peine de compromettre son caractère et sa mission.

Pendant ce débat, Léa était devenue rêveuse; elle couvait un projet. On lui avait dit qu'en deux ans elle s'était transformée; on lui avait dit aussi que son frère Fernand, l'éternel voyageur, était l'homme le plus fin, le plus subtil de la terre. Elle se proposait de mettre sa finesse à l'épreuve.

— Il me vient une idée, s'écria-t-elle, une excellente idée. Je me déguiserai ce soir en femme de chambre et je servirai à table. Nous verrons si Fernand me reconnaîtra ou si j'aurai le plaisir de tromper ce trompeur.

Mme de Trélazé désapprouva formellement cette excellente idée. Elle en voulait à Mme de Valbreuse d'avoir autorisé Léa à jouer la comédie, et elle en voulait à Léa de l'avoir jouée avec succès. Ce genre d'exercice lui semblait très dangereux. Elle recourut encore à l'oracle, et l'oracle répondit qu'il y a trois sortes d'actions humaines, les bonnes actions, les mauvaises et celles qu'on peut ranger parmi les choses indifférentes. Il ajouta qu'en matière de choses indifférentes, il n'avait jamais d'avis à donner.

— Toutefois, poursuivit-il, si je dois dire toute ma pensée, je vois un inconvénient au projet de Léa : c'est que nous serons très mal servis, et je crois savoir qu'un bon dîner mal servi est un dîner détestable.

— Vous vous imaginez cela? Profonde erreur! Vous ne connaissez pas mes talens, vous serez admirablement servis. Bien entendu, je laisserai Jean passer les plats; mais je me charge du vin, des assiettes et du reste.

— Pour moi, fit le baron, je ne partage ni les appréhensions de ton oncle ni les scrupules de ta mère. Mais je vois à ton projet une autre difficulté, qui me paraît grave.

— Laquelle?

— Laisse-moi commencer, je te prie, par le commencement, reprit M. de Trélazé, qui était aussi méthodique dans ses récits que dans sa façon de fumer ses terres. J'ai une fille qui, après avoir visité les couvens, les cours et les palais, rentre aujourd'hui sous l'humble toit paternel. C'est un grand honneur qu'elle me fait; mais les honneurs ne vont pas sans les charges. Cette jeune personne méprise les potagers et n'a de goût que pour les jardins d'agrément. Elle n'est jamais venue ici dans ses vacances sans me reprocher que mes plates-bandes étaient misérables. J'ai juré que dès cette année je me fleurirais pour lui complaire, mais je craignais de m'y prendre mal. J'avais confié mon embarras au comte Ghislain de Coulouvre, dont le père possède le plus beau jardin du monde; le lendemain, il m'envoyait tout un chargement de graines, de boutures, et un jardinier chargé de m'instruire. Il se trouve que d'autre part ce même comte Ghislain connaît ton frère, qu'il a été son camarade de lycée et qu'il ne vient jamais à Chartrette sans m'en demander des nouvelles. Je m'étais rendu chez lui pour le remercier de son présent. Il était enfermé avec un gros garçon chauve, qui lui enseigne l'allemand. Je lui ai annoncé le retour de notre voyageur; il m'a dit qu'aujourd'hui même il viendrait lui serrer la main. — Faites mieux, ai-je dit, venez dîner avec nous. — Il a accepté, et comme le professeur d'allemand assistait à l'entretien, j'ai cru devoir l'inviter, lui aussi. Il en résulte que ce soir nous aurons deux étrangers à notre table, et j'en conclus...

— Je ne vois pas que cela empêche rien, interrompit-elle.

— Tu ne peux pas jouer ta petite comédie, lui dit sa mère, devant deux messieurs que tu vois pour la première fois.

— D'abord, dit-elle, il n'y en a qu'un, le professeur d'allemand ne compte pas, et quant à l'autre... Quelle espèce d'homme est-ce?

— Adresse-toi à ton oncle, lui dit son père. Il le connaît mieux que moi, c'est pour lui que M. de Coulouvre vient ici.

— Parlez, mon oncle. Est-il bien, est-il gentil, ce comte de Coulouvre?

— C'est un garçon de bonne mine, repartit l'abbé, qui a l'esprit distingué et le cœur très généreux. Son seul tort est d'avoir autrefois cherché les plaisirs et de chercher aujourd'hui les chagrins. Pour tout dire, c'est un jeune homme qui a des impressions vives et qui les prend pour des raisons.

— Et il vient vous les raconter?.. Aurait-il par hasard l'intention de se faire prêtre?

— Petites filles, petites filles, s'écria l'abbé, ne parlez pas toutes à la fois.

On aurait pu croire que Mlle de Trélazé s'était rendue aux graves

objections qu'on lui faisait, qu'elle avait abandonné son projet; mais elle ne renonçait pas facilement à ses idées, surtout quand elle les jugeait excellentes. Fernand se fit attendre; il était excusable, il revenait de si loin! Le comte Ghislain, accompagné d'Eusèbe Furette, était depuis quelques minutes au Colombier et Mme de Trélazé se rongeait d'inquiétude lorsqu'il parut enfin. Après qu'on l'eut embrassé, questionné, grondé et rembrassé, il s'informa de sa sœur Léa. Les deux jumelles, qu'elle avait mises dans le complot et qui goûtaient infiniment son invention, apprirent à leur grand frère en cabriolant que, Mme de Valbreuse ayant retardé d'un jour son départ, Léa n'arriverait que le lendemain. La consciencieuse baronne se disposait à rétablir la vérité des faits, mais son mari lui dit à l'oreille :

— Laissez-les donc faire, puisque cela les amuse.

Pendant le repas, Fernand, tout occupé de répondre aux questions, de raconter quelques épisodes de son voyage, ses précautions, ses ruses, ses alertes, l'heur et le malheur de ses couchées et de ses rencontres, ne parut pas s'aviser que sa mère avait pris à son service une belle créature qui, vêtue d'une robe courte en laine brune, coiffée d'un bonnet de linon sans rubans et portant suspendue à son cou une croix à la jeannette, avait à peu près le costume de son emploi, mais n'en avait pas la figure, ni remarquer que les femmes de chambre ont rarement des mains si fines, une tournure de reine, un air de commandement et tant de fierté dans les yeux. En revanche, cette servante exquise avait frappé dès le premier instant l'imagination inflammable d'Eusèbe Furette. De temps à autre, sentant qu'il la regardait trop, il se disait : « Mon fils, ayons de la tenue; quand on dîne dans le grand monde, on ne lorgne pas les femmes de chambre. » La minute d'après, il avait de nouveau le nez en l'air. Ghislain s'aperçut de ce manège, et, à son tour, il regarda. Il devina sur-le-champ qu'il y avait là-dessous quelque mystère; mais il savait dissimuler ses étonnemens.

Quand on sortit de table, la nuit était venue; mais la lune était si belle qu'on résolut de prendre le café dans le jardin. Charmée d'avoir joué si bien son rôle et mystifié le grand mystificateur, Léa n'attendait que le moment de lui sauter au cou et de jouir de sa surprise. Elle crut le voir s'acheminant le long d'une allée, un cigare entre les dents. Aussitôt elle enjamba deux ou trois plates-bandes et courut s'embusquer à l'extrémité d'une charmille sombre. Tout entière à son idée, elle entend un pas, avance la tête, s'élance et plante un grand baiser sur la joue gauche d'un grand jeune homme. Au même instant, elle pousse un cri et s'enfuit. C'était le comte Ghislain qu'elle avait pris pour son frère, et c'était le comte Ghislain

qu'elle venait d'embrasser. Fernand, qui l'avait rejoint dans la charmille une seconde avant l'incident, partit d'un éclat de rire et s'écria :

— Voilà ce qui arrive aux imprudentes qui veulent mystifier leur grand frère.

Il se mit à sa poursuite et n'eut pas de peine à la rattraper. A demi morte de confusion, n'ayant plus de jambes, elle s'était laissée tomber sur un banc, bénissant la nuit qui dérobait sa honte à l'univers.

— Mon Dieu! suis-je assez malheureuse! murmura-t-elle en cachant son visage dans ses mains. Quelle horrible méprise! quelle affreuse aventure! J'en mourrai, c'est sûr, j'en mourrai.

Il lui représenta vainement qu'on ne mourait pas de ces choses-là, qu'après tout, le mal n'était pas grand, que le comte de Coulouvre était son vieux camarade et un galant homme, un homme bien élevé, incapable de se prévaloir de la faveur précieuse, mais involontaire, que Mlle de Trélazé venait de lui octroyer si bénévolement.

—Oh! je t'en supplie, ne plaisante pas. Va plutôt le retrouver, dis-lui bien, explique-lui...

— Tu ferais mieux, ma chère, de lui présenter toi-même tes explications et de te moquer la première de ton horrible méprise. Ce serait le meilleur moyen de sortir de ce mauvais pas.

— Y penses-tu? Moi, lui parler, lui expliquer!.. J'ai juré de ne plus jamais le revoir.

Et pressée du désir de mettre un peu plus d'espace entre elle et l'ennemi, Mlle de Trélazé se releva brusquement, et, reprenant sa course, alla s'enfermer dans sa chambre.

Fernand n'eut pas besoin de rien expliquer au comte, qui avait tout deviné.

— Ma sœur est si confuse, prend cette affaire si tragiquement, lui dit-il, que je ne saurais trop t'engager à être fort discret, ou tu es un homme mort.

— Rassure-toi, répondit Ghislain, en riant. Ce qui s'est passé, il est possible que ma joue le sache et s'en souvienne, mais je ne sais rien, et si j'ai su, je promets d'oublier.

En rentrant au salon, ils virent accourir à eux deux petites filles qui battaient des mains et criaient :

— Fernand, c'était Léa. Ah! monsieur le derviche, comme tu t'es laissé attraper!

— Réellement, tu ne l'avais pas reconnue? lui demanda son père.

— Vous me croyez bien naïf. S'il m'était resté quelque incertitude, le regard farouche qu'elle m'a jeté, en entendant l'histoire du bon musulman qui s'est permis de me cracher à la figure, au-

rait dissipé mes derniers doutes. Assurément, elle a changé, elle a pris du corps. Jadis elle était si mince, si fluette que, dans le temps où je lisais Pascal, j'avais surnommé cette gamine un roseau qui n'y pense pas.

— Mais où est-elle donc? fit la baronne.

— Dans sa chambre, où elle quitte son déguisement.

Elle était en effet dans sa chambre, rejetant loin d'elle avec rage son bonnet de linon, sa robe de laine, qui avaient été les témoins et les complices de son malheur. Elle maudissait sa funeste invention, qui lui avait paru excellente; elle se promettait de ne plus avoir d'idées, plus jamais, de ne plus quitter les chemins battus, de devenir sotte, bête, banale, insignifiante, plate comme une grande route, plutôt que de s'exposer à de si cruels hasards, plutôt que d'attirer sur sa tête de pareilles catastrophes. En pensant à ce baiser fatal, elle se sentait rougir jusqu'à la racine des cheveux.

— Mon Dieu! que je voudrais le lui reprendre! se disait-elle.

Mais il y a des choses qui, une fois données, ne se reprennent pas.

Une heure plus tard, le comte Ghislain retournait à Bois-le-Roi, en compagnie d'Eusèbe. Comme ils approchaient du pont, Eusèbe loua les grâces de Mlle de Trélazé et ses talens de comédienne.

— Je m'y suis laissé prendre, dit-il.

— Vous l'aviez pourtant assez regardée pour être averti de votre erreur, répondit Ghislain.

— Excusez-moi, répliqua-t-il. Les belles choses attirent invinciblement mes yeux.

Ghislain était plus ému de l'incident qu'il ne voulait se l'avouer. Cette belle innocente, qui s'était jetée brusquement sur lui, l'impétuosité de cette attaque, ces grands yeux d'ingénue qu'il avait vus luire dans la demi-nuit d'une charmille où la lune répandait de vagues clartés, ce bras de jeune fille qui l'avait enlacé, ces lèvres pures venant chercher sa joue, rien de pareil ne lui était encore arrivé; ce n'était pas une de ces histoires vieilles comme le chant du coucou à la fin de juin.

Eusèbe était mécontent; il se disait, en passant le pont :

— Quel dommage que cette superbe fille ne soit pas une simple et vraie femme de chambre! C'est pour lors, mes enfans, qu'il y aurait eu quelque chose à faire.

VICTOR CHERBULIEZ.

(*La deuxième partie au prochain n°.*)

LES FORCES MILITAIRES

DE

L'EMPIRE ALLEMAND

I. Colmar baron von der Goltz, *Das Volk in Waffen. Ein Buch über Heerwesen und Kriegsführung unserer Zeit.* — II. Hœnig, *Die Mannszucht in ihrer Bedeutung für Staat, Volk und Heer.* — III. Karl-Michael Herzog von Meklenburg-Strelitz, *Ersatz-Geschäft im Deutschen Reich.* — IV. Rau, *l'État militaire des principales puissances étrangères.* — V. Comte de Rascon, *l'Armée de l'Allemagne du Nord.* — VI. *Reden des Grafen von Moltke.* — VII. *Verhandlungen des Deutschen Reichstags,* 1874 à 1888.

I.

A peine l'augmentation de l'effectif de présence de l'armée sur le pied de paix, demandée par le gouvernement allemand, a-t-elle trouvé son exécution, que le Reichstag a été saisi dans sa session actuelle de nouveaux projets de loi pour l'augmentation des réserves et des troupes territoriales. Tel que nous le voyons aujourd'hui, l'empire germanique est une puissance essentiellement militaire. Unifiée par la Prusse, l'Allemagne se modèle sur l'état guerrier qui a reconstitué la nation, au milieu de luttes sanglantes, après s'être lui-même formé par les armes. Aussi bien faut-il reconnaître l'influence d'une armée sortie du peuple sur le développement des nationalités de tous les pays. Voyez l'Italie ou la France! Comme la Grèce antique, l'Italie contemporaine se sentait, depuis cinq siècles, une langue commune, une littérature, sans devenir une nation : cinq

ou six ans d'une armée nationale ont suffi pour y faire l'unité sous nos yeux. De son côté, la France n'a pris une homogénéité vraie que du jour où Provençaux et Normands, Alsaciens et Bretons, réunis dans les mêmes régimens, sous les mêmes drapeaux, ont formé la nation française. Rien de plus efficace, par conséquent, que les armées pour accomplir de pareilles fusions. Les initiateurs du mouvement unitaire de l'Allemagne pensent également avec raison que le casque à pointe et l'uniforme sont le meilleur moyen de discipliner tous les Allemands des différens pays et de les pénétrer de l'idée nationale. L'école et l'instruction populaires préparent l'œuvre d'unification. L'armée a pour mission d'achever cette tâche par l'effet d'une discipline commune. Instruction obligatoire, service militaire obligatoire, voilà les moyens de constituer une nation forte et bien unie. Autrement le gouvernement allemand n'aurait pas tenu à astreindre au service militaire et au programme scolaire officiel les enfans et les jeunes gens les provinces nouvellement conquises, afin de hâter leur prussification.

Prussifier et unifier sont tout un dans le mouvement dont nous sommes témoins depuis la proclamation de l'empire actuel. Par l'unification sous l'impulsion de la Prusse, l'Allemagne devient prussienne, la Prusse ne prend pas le caractère allemand. La constitution de l'empire, dérivée de l'organisation politique de la Prusse, a un caractère essentiellement militaire. Toutes les forces vives du pays, tous les ressorts de l'état, toutes les institutions concourent au même but, qui est de créer une armée aussi forte que possible. A l'exemple de l'administration prussienne, les services publics de tous les états particuliers de l'Union ont maintenant pour première obligation de pourvoir aux exigences du recrutement et d'une prompte mobilisation des troupes à chaque appel. Passez-vous dans un village, dans le moindre hameau de n'importe quel pays de l'empire, votre regard est attiré tout d'abord par une plaque indicatrice où vous lisez, au lieu de la distance des localités voisines, le numéro du bataillon de landwehr et celui de la compagnie dont font partie les hommes valides de l'endroit. Dès les premières années du rétablissement de l'empire allemand, un office spécial des chemins de fer a été institué à Berlin, dont relèvent, pour des raisons stratégiques, toutes les voies de communication des différens pays. Dans chaque district, les directeurs de cercle peuvent indiquer exactement au ministre de la guerre combien chaque commune peut, en cas de réquisition, fournir de provisions et de moyens de transport, tandis que, dans les lieux d'étapes, des entrepreneurs, engagés par des traités spéciaux et surveillés par l'administration, sont toujours prêts à nourrir d'heure en heure un nombre d'hommes déterminé,

en cas de passage de troupes. Le recensement du bétail et la statistique agricole font partie du plan de mobilisation. Quand le prince de Bismarck occupe au parlement son siège de chancelier de l'empire, c'est en uniforme de général. Le manuel d'administration et d'éducation, médité par les fonctionnaires publics à tous les degrés, s'intitule : *Die Mannszucht*, tandis que le catéchisme de la nation devient : *Das Volk in Waffen*. Être prêtes à tout moment à entrer en campagne, au premier appel du roi de Prusse, devenu empereur, tel est l'objet, tel est le résultat de la constitution politique des populations de l'Allemagne unifiée.

Dès avant la constitution définitive de l'empire, la Prusse a imposé, lors de la conférence tenue à Stuttgart, le 5 février 1867, aux états de l'Allemagne du sud, comme condition de leur entrée dans une alliance offensive et défensive avec la confédération du Nord, l'organisation de leurs forces militaires sur son propre modèle. Jusqu'alors, la monarchie prussienne, afin d'assurer sa prépondérance, avait retenu sous les armes 3 pour 100 de sa population totale, entretenant ainsi une armée à peu près égale en nombre à celle de la France. Ce déploiement de forces, réalisé au prix de sacrifices énormes, était indispensable pour un état aspirant au rang de grande puissance, et qui ne voulait pas se résigner à jouer le rôle de la Bavière ou de la Saxe, à se laisser dicter sa politique allemande par Lippe-Detmold ou Lichtenstein, deux principautés minuscules siégeant à la diète au même titre que lui. Moins belliqueux, moins expansifs que la Prusse, les états secondaires entretenaient moins de soldats en proportion de leur population. Avant les traités d'où sortit la confédération de l'Allemagne du nord, le royaume de Wurtemberg comptait seulement 10,000 hommes armés sur le pied de paix, le grand-duché de Bade 8,000, soit la moitié des effectifs actuels. Encore ces chiffres ne figuraient-ils guère que sur le papier, tandis que maintenant la constitution de l'empire oblige au service militaire tous les hommes valides, fixant à 1 pour 100 de la population totale l'effectif de présence sous les drapeaux, avec trois années de service actif, quatre années dans la réserve, cinq années dans la landwehr du premier ban. Sur 100 habitans, 3 figurent ainsi sur les cadres de l'armée pour être mobilisés au premier appel, sans compter les effectifs du second ban de la landwehr et de la levée en masse des hommes valides âgés de dix-sept à quarante-cinq ans, qui forment le landsturm en cas d'invasion du territoire national.

D'après la constitution de l'empire, le droit de souveraineté des états particuliers de l'Allemagne se réduit pour les princes confédérés à requérir les troupes en garnison sur leur territoire pour

des affaires de police et à nommer leurs officiers, en tant que cette dernière faculté n'est pas abandonnée à l'empereur par des conventions spéciales. Seule la Bavière s'est réservé, non pas une indépendance complète, mais l'administration et l'organisation de ses forces militaires, avec le droit de pourvoir aux commandemens supérieurs et l'obligation de se placer sous les ordres de l'empereur en cas de mobilisation.

S'agit-il d'ordonnances touchant l'administration de l'armée, la sanction en appartient bien aux gouvernemens particuliers, — on ne peut plus dire aux souverains; — mais l'empereur en fixe le contenu et la matière. L'empereur, roi de Prusse, ordonne les mesures que les autres gouvernemens allemands sont tenus d'exécuter en vertu des dispositions expresses de l'article 61 de la constitution. Plusieurs états secondaires ont, d'ailleurs, immédiatement simplifié les choses, en abandonnant par des conventions spéciales l'administration de leurs contingens au roi de Prusse, par une incorporation pure et simple des troupes dans l'armée prussienne; leur exemple a été suivi par la plupart des autres gouvernemens. Le prince-régent de Bavière ne vient-il pas d'adopter aussi le casque à pointe en place de la coiffure à chenille, distinctive du particularisme bavarois? Auparavant déjà, le recrutement se faisait en Bavière d'après les règles fixées pour l'armée fédérale. Pour l'administration militaire, les royaumes de Bavière, de Saxe et de Wurtemberg ont seuls conservé leur ministère de la guerre et leur administration particulière à côté de l'administration du ministère prussien, qui s'étend à tous les autres états allemands.

L'empereur, en qualité de chef suprême de toutes les troupes de la confédération, disposant de la faculté de proclamer l'état de siège en cas de trouble à l'intérieur, comme de danger venant de l'étranger, exerce sur tous les pays de l'Allemagne une véritable dictature militaire. Seul il décide si la sécurité de l'empire est menacée. Par la proclamation de l'état de siège, le pouvoir exécutif passe aux mains des commandans militaires. Toutes les autorités civiles et communales sont tenues d'obéir aux ordres des chefs militaires, et des conseils de guerre peuvent remplacer les tribunaux civils dans certains cas. Ainsi, cette prérogative attribue à l'empereur des pouvoirs étendus bien au-delà du commandement supérieur des troupes, car elle touche toutes les autres branches d'administration et jusqu'au droit pénal.

Parce que l'armée prussienne avait l'organisation la plus parfaite, l'armée nationale de l'Allemagne unifiée a dû se modeler sur cette puissante organisation. Formée par les armes, la Prusse, redevable de sa grandeur à son armée, devait naturellement chercher à fon-

der la puissance de l'empire reconstitué par ses efforts sur ses forces militaires. Que de peine il a fallu, quelle énergie et quelle persévérance, pour amener l'armée prussienne au point où nous la voyons depuis sa reconstitution dans un pays pauvre en ressources naturelles et épuisé par des guerres malheureuses ! L'état prussien a été le premier à former une véritable armée nationale, à réaliser l'idée de la nation en armes avec le principe du service militaire obligatoire pour tous les citoyens valides. Son exemple tend à s'imposer aujourd'hui à toutes les grandes puissances de l'Europe soucieuses de conserver leur rôle et de garantir l'intégrité de leur territoire. Ce sont les exigences de la défense du territoire national, l'histoire nous l'apprend, qui ont inspiré le système militaire appliqué en Allemagne sur le modèle prussien. A la paix de Tilsit, qui coûta à la Prusse la moitié de ses provinces, Napoléon Ier imposa à cet état l'obligation de limiter ses troupes à un effectif de 45,000 hommes. Le gouvernement vaincu se soumit à la lettre du traité, mais il abrégea la durée du service sous les drapeaux en renvoyant dans leurs foyers les soldats exercés. Ceux-ci furent remplacés dans les cadres par des recrues, de sorte qu'en 1813, quand le peuple se leva en masse pour la « guerre de la délivrance, » il put mettre en campagne 200,000 hommes exercés, entraînés par un ardent patriotisme. Sous l'effet des humiliations infligées par l'étranger, on se prêta avec enthousiasme aux derniers sacrifices. Après les journées de Leipzig, à l'avant-veille de Waterloo, le roi de Prusse édicta la loi du 3 septembre 1814 pour l'organisation de la landwehr. *Landwehr*, traduit littéralement, veut dire *défense du pays*. Cette loi organique de la landwehr est devenue le fondement de la constitution militaire de la Prusse et de l'Allemagne en vertu de la loi fédérale du 9 novembre 1867, transcrite depuis dans la constitution de l'empire. Elle imposa le service militaire à tous les hommes valides, âgés de vingt à cinquante ans, classés en plusieurs bans, jusqu'à la levée en masse ou landsturm. A la suite de ses derniers revers, la France s'est trouvée obligée à son tour de réorganiser ses forces militaires dans des conditions semblables. Quant à l'Allemagne, son organisation militaire est réglée aujourd'hui par la loi du 11 février 1888, qui a modifié à nouveau les dispositions primitives de la constitution de l'empire, tout particulièrement pour le service dans la landwehr.

II.

Arbitre des destinées de l'Allemagne, la monarchie prussienne exerce son rôle prépondérant grâce à sa puissance militaire. Cette

puissance ne s'est pas établie sans imposer au pays de lourdes charges pour l'augmentation de l'armée. L'obligation universelle du service, égale pour tous les citoyens et base de l'organisation actuelle, a été invoquée à diverses reprises avant de prendre force de loi. Affirmé comme principe politique dès le dernier siècle, le service militaire obligatoire pour tous a subi les vicissitudes propres à l'introduction de toutes les institutions justes. Tout d'abord, les classes en possession du privilège d'exemption lui ont opposé une résistance opiniâtre. Ni les malheurs de l'invasion, ni la présence de l'étranger sur le sol de la patrie, n'ont pu lui rallier l'adhésion unanime des conseillers du gouvernement. Un ministre du temps osa rester le défenseur du système de remplacement à prix d'argent au lieu du service personnel. Vaine résistance et prétention surannée, qui ne pouvaient plus tenir devant les argumens pressans des promoteurs de la réforme! Tous les patriotes s'unirent pour faire comprendre au peuple la nécessité d'une constitution militaire conforme aux exigences du temps. Une pléiade d'écrivains inspirés s'imposa la tâche d'exciter le sentiment national, de disposer le pays aux sacrifices suprêmes. Avec l'honneur de la nation, son existence même était en jeu. La jeunesse allemande éleva à l'enthousiasme le devoir de combattre ou de mourir pour l'indépendance de la patrie.

Tandis que les étudians des universités se constituaient en association politique par le *Tugendbund*, ce pacte de la vertu pour la revanche et la liberté, le maréchal de Gneisenau, un des promoteurs de la loi sur la landwehr, disait : « Mon pacte à moi est la communauté de sentiment avec des hommes qui ne veulent pas être soumis à la domination étrangère. » En même temps, Arndt faisait vibrer d'une extrémité à l'autre de l'Allemagne ses accens en faveur de l'unité nationale, mêlés aux chants guerriers de Koerner. Jean-Paul Richter, l'historien philosophe, sous l'impression du même sentiment, proposait au peuple prussien « de faire un jour de pénitence, à l'anniversaire de la bataille d'Iéna, pour rallumer le courage dans la douleur, afin que la nation entière s'élève dans la tristesse, guérisse en commun ses plaies et se prépare à la nouvelle lutte. » Au milieu de ce mouvement irrésistible de rénovation, le roi Frédéric-Guillaume III, instruit par ses malheurs, en déclarant tout le peuple en armes, annonça la réforme des abus de l'ancien régime, la réparation des fautes du passé. Toutes les forces vives de la monarchie devaient être mises en œuvre, avec l'abandon des injustices de la féodalité encore debout. Une autonomie large octroyée aux communes, la possession du sol garantie aux paysans, les emplois publics rendus accessibles à tous les talens, furent au-

tant d'innovations introduites dans la vie civile, simultanément avec l'abolition de la bastonnade dans l'armée et avec l'admission des sujets de toutes les classes aux grades d'officier, réservés jusqu'alors à la seule noblesse. Jamais une pareille harmonie d'efforts combinés entre gouvernans et gouvernés ne s'était vue avant cette révolution pacifique, accomplie au milieu du deuil national. L'armée, reconstituée sous de tels auspices, devenait une armée réellement populaire, unie à son souverain par la conscience d'assurer le salut public, en faisant ensemble cause commune avec une égale abnégation.

La loi sur l'organisation de la landwehr est datée du 3 septembre 1814; l'ordonnance du 6 août 1808 fixe les conditions pour la nomination aux charges d'officiers. Ces deux actes proclament également l'un et l'autre le principe de l'obligation au service militaire pour tous les citoyens jouissant de la protection de l'état. Toutes les prescriptions essentielles de la constitution militaire en vigueur aujourd'hui dans tout l'empire allemand se trouvent exprimées en termes plus ou moins nets dans la loi organique de 1814. Touchant les conditions de l'avancement dans l'armée, l'ordonnance de 1808 décidait que : « A partir de maintenant, donneront seuls droit aux emplois d'officiers l'instruction et l'éducation en temps de paix; en temps de guerre, le coup d'œil et une valeur signalée. Tous les individus de la nation entière qui possèdent ces qualités peuvent ainsi prétendre aux fonctions honorifiques les plus hautes dans l'armée. Les privilèges de classes admis jusqu'à présent dans l'armée sont complètement écartés, et chacun, sans considération d'origine, a les mêmes devoirs et les mêmes droits. » D'un autre côté, l'application définitive de l'obligation universelle, mise en vigueur par la loi de 1814, en imposant à tous les citoyens de contribuer à la défense du territoire, avait pour but de développer la valeur individuelle des troupes autant que d'augmenter leur nombre. Incorporés avec les fils de paysans et d'ouvriers, les jeunes gens des classes supérieures pourvus d'une bonne éducation et instruits doivent améliorer, par un contact de tous les jours, leurs camarades moins favorisés. Le niveau intellectuel et moral s'élève ainsi pour l'ensemble, au profit de sa capacité militaire. Enfin, la formation de l'armée nationale sur la base du service obligatoire pour tous les citoyens du pays a mis un terme à l'engagement des mercenaires étrangers.

Déjà, avant cette réorganisation, les inconvéniens de l'emploi de soldats étrangers étaient devenus manifestes. La commission instituée pour préparer le projet de réformes militaires, devenues indispensables après les défaites de Jemmapes et de Valmy, proposa

la naturalisation de la moitié des étrangers engagés dans l'armée. L'autre moitié devait être congédiée et remplacée par des cantonistes pris en plus grand nombre à la conscription. Sous Frédéric le Grand, le recrutement par le système cantonal prenait un homme sur 54 de la population. Suivant la commission instituée en 1798, l'enrôlement d'un homme sur 66 devait suffire, alors, pour se dispenser des mercenaires étrangers. Mais les généraux Blücher et Scharnhorst se prononcèrent avec énergie contre les exemptions trop nombreuses accordées par le recrutement cantonal. Ce système avait fait son temps. Il n'était plus compatible avec le principe d'égalité posé comme base d'une vraie armée populaire. Les Mémoires de Blücher, *Gedanken über die Formirung einer preussischen National-Armee*, présentèrent des argumens décisifs pour l'abandon du recrutement cantonal. Contre le remplacement avec la conscription en vigueur en France, Scharnhorst présenta, en 1807, son *Vorlaüfigen Entwurf der Organisation der bewaffneten Macht*. Fichte soutint, dans sa chaire de philosophie, les idées des deux généraux sur l'organisation de toute la nation armée par les *Reden über den Begriff des wahrhaften Krieges*. Lors du soulèvement des Espagnols et des Tyroliens contre la domination française, la Prusse se décida pour le landsturm ou levée en masse. A la date du 17 mars 1813, le roi lança l'appel pressant : « A mon peuple, » qui créa l'armée territoriale, après la formation de nombreux corps de volontaires. Le peuple entier accourut sous les drapeaux, et la patrie allemande fut délivrée. Entre deux invasions en France, l'armée prussienne reçut l'organisation qui faisait dire à son chef le plus illustre : « Chez nous on ne sait pas où le citoyen finit et où le soldat commence. »

Quel est le nombre de soldats dont l'empire allemand dispose dans les conditions actuelles et à combien s'élève l'effectif de son armée? Actuellement, l'effectif de présence sous les drapeaux, fixé par la loi du 11 mars 1887, compte 468,409 hommes, non compris les engagés volontaires, pour l'ensemble des différens états de l'Allemagne, pendant une durée de sept années, à partir du 1er avril 1887. L'article 63 de la constitution de l'empire, cité plus haut, attribue bien à l'empereur la fixation de l'état de présence, comme la distribution des contingens de l'armée impériale. Mais, selon la remarque de M. Laband, dans son traité classique sur le droit public de l'empire *(Staatsrecht des deutschen Reichs)*, c'est la loi militaire du 2 mai 1874, dite du septennat, votée par le Reichstag, qui détermine les linéamens et les principes d'une organisation subordonnée à l'établissement du budget pour l'armée. Le budget pour l'entretien de l'armée dépend de l'acceptation du parlement, et le

gouvernement impérial ne peut retenir sous les drapeaux que l'effectif proportionné à ses ressources. Or, l'organisation de l'armée allemande, comme celle de l'armée française, repose maintenant sur le système des cadres, c'est-à-dire que les forces employées en cas de guerre sont tenues sous les drapeaux en partie seulement en temps de paix. Les formations du pied de paix constituent les cadres, qui sont remplis et complétés par l'incorporation des hommes et des officiers appelés, en cas de mobilisation, sur le pied de guerre. Ces cadres servent en même temps pour l'instruction des recrues et constituent l'école de l'armée, tandis que la durée du service sous les drapeaux représente le temps nécessaire pour l'éducation militaire de la nation. Idée exprimée par la loi fédérale du 9 novembre 1867, qui donne force légale au système des cadres quand elle déclare, au paragraphe 4, que l'armée permanente et la flotte militaire sont les écoles de la nation entière pour la guerre.

Dans l'organisation en vigueur, les unités fondamentales adoptées pour l'armée allemande sont le bataillon, l'escadron et la batterie, dont le nombre est fixé par la loi du septennat pour les trois armes de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie de campagne. L'unité tactique du bataillon, divisé en quatre compagnies, existe à la fois pour l'infanterie de ligne, les chasseurs, l'artillerie à pied, le train des équipages et les pionniers ou troupes du génie. Au-dessus de ces unités fondamentales vient comme unité supérieure le régiment, dont la formation dépend de l'empereur, avec la règle qu'un régiment ordinaire d'infanterie comprend trois bataillons au moins; un régiment de cavalerie, cinq escadrons; un régiment d'artillerie, deux ou trois sections. Deux ou trois régimens de la même arme forment une brigade; deux ou trois brigades d'infanterie et de cavalerie, une division. Pourtant, ni le nombre ni la composition des brigades et des divisions ne sont fixés par voie législative : l'empereur, comme chef suprême de l'armée, en dispose à son gré. D'après la loi du 11 mars 1887 sur le septennat en cours, l'armée active comprend actuellement 534 bataillons d'infanterie, dont 21 de chasseurs, avec 166 régimens de ligne, sur lesquels 15 à quatre bataillons; 465 escadrons de cavalerie pour 93 régimens; 364 batteries d'artillerie de campagne pour 37 régimens; 31 bataillons d'artillerie à pied pour 14 régimens employés au service des forteresses; 19 bataillons de pionniers ou du génie, dont un à cinq compagnies; 18 bataillons du train. A ces unités tactiques s'ajoutent les formations particulières, telles que le régiment de chemins de fer à quatre bataillons, avec une section d'aéronautes; un bataillon d'études et deux écoles de tir pour l'infanterie; trois écoles de cavalerie; une batterie école pour l'artillerie de campagne; une com-

pagnie école et une compagnie d'essai pour l'artillerie de forteresse; sept écoles de sous-officiers; la compagnie de gardes du château impérial; le personnel des écoles militaires supérieures; les officiers hors cadres, etc. Voici d'ailleurs l'état de présence indiqué au budget militaire pour l'année 1888 :

Armée allemande sur le pied de paix.

	Régimens.	Bataillons.	Cadres de landwehr.	Effectif sous les drapeaux			De plus officiers.
				Sous-officiers.	Ouvriers.	Total.	
	—	—	—	—	—	—	—
Infanterie..........	166	513	»	31,429	6,594	312,434	10,362
Chasseurs à pied....	»	21	»	1,218	252	11,816	446
Com[ies] de landwehr.	»	»	277	2,584	»	4,862	316
Cavalerie...........	93	»	»	7,197	1,875	64,590	2,358
Artillerie...........	52	31	»	9,284	1,517	55,324	2,671
Pionniers ou génie..	1	23	»	1,698	293	12,285	562
Train..............	»	18	»	1,247	281	6,111	256
Formations diverses.	»	1	»	787	18	922	359
Hors cadres........	»	»	»	60	»	65	1,964
Ensemble..........	312	617	277	55,503	10,830	468,409	19,294
Contingent prussien.	242	»	»	42,906	8,408	362,468	15,036
» saxon....	21	»	»	3,757	743	31,810	1,250
» wurtemb.	14	»	»	2,487	476	19,946	806
» bavarois..	35	»	»	6,353	1,203	54,185	2,202

Parmi les pionniers ou troupes du génie figure un régiment des chemins de fer. L'effectif total de 468,409 hommes sous les drapeaux ne comprend pas les officiers, au nombre de 19,294; ni les médecins militaires, au nombre de 1,770; ni les vétérinaires, au nombre de 516; ni les armuriers, selliers, payeurs, ni enfin les volontaires d'un an. Sur le pied de guerre, il y aurait actuellement un total d'environ 1,540,600 hommes, ainsi répartis entre les principaux contingens :

Armée allemande sur le pied de guerre.

Contingens.	Prussiens.	Bavarois.	Saxons.	Wurtembergeois.	Ensemble.
	—	—	—	—	—
Infanterie et chasseurs.....	885,300	130,100	80,700	55,900	1,152,000
Cavalerie.................	87,600	12,100	7,000	5,100	111,800
Artillerie................	135,600	20,300	10,700	8,100	174,700
Pionniers et chemins de fer.	35,200	4,900	2,200	2,200	44,500
Train....................	45,200	6,200	3,100	3,100	57,600
Force totale.......	1,188,900	173,600	103,700	74,400	1,540,600

En comptant, avec le colonel Rau, dans son livre sur l'*État militaire des principales puissances étrangères* au printemps dernier, les hommes plus ou moins aptes au service militaire fournis par les vingt-huit classes de dix-sept à quarante-cinq ans, l'armée allemande pourrait être portée à une masse de 8 millions d'hommes. Dans tous les cas, l'Allemagne peut appeler sous les drapeaux, en cas de guerre, actuellement plus de 3 millions de soldats instruits ou en voie d'acquérir l'instruction militaire, sans compter le landsturm, à savoir :

Armée active, trois contingens de 150,000 ou........	480,000	hommes.
Réserve, quatre contingens..........................	600,000	»
Landwehr du premier ban, cinq contingens............	600,000	»
Volontaires d'un an.................................	50,000	»
Réserve de remplacement.............................	250,000	»
Landwehr du second ban, six contingens..............	1,000,000	»
Troupes de marine, environ..........................	30,000	»

Les troupes de marine et les matelots recrutés pour la flotte impériale ne comptent pas dans l'effectif de présence fixé par la loi du septennat militaire. Actuellement, le personnel de la marine en activité de service s'élève à 14,672 hommes, dont 510 officiers, 9,007 matelots, 1,056 soldats d'infanterie, 3,283 hommes des Werftdivisionen, 511 mousses, 305 médecins, ingénieurs, payeurs, etc. La flotte militaire allemande comprend, en 1887, un total de 163 navires, dont 13 vaisseaux cuirassés, 26 croiseurs, 63 torpilleurs, etc., avec 623 canons ensemble et une force motrice nominale de 197,835 chevaux-vapeur. Le nombre de canons à mettre en campagne par l'armée de terre s'élève à 2,958 pièces; le nombre de chevaux appelés en cas de mobilisation, à 300,000 environ.

En regard de cette puissance militaire de l'empire allemand, Brachelli évalue les forces des principaux états européens, dans ses *Statistische Skizzen der europäischen und amerikanischen Staaten*, en 1887, comme suit :

	Pied de paix.		Pied de guerre.	
	—		—	
France...............	523,000	hommes.	1,905,000	hommes.
Russie...............	892,000	»	2,980,000	»
Autriche-Hongrie.....	302,000	»	1,580,000	»
Italie...............	267,000	»	1,118,000	»
Espagne..............	144,000	»	410,000	»

III.

Quel peut être exactement aujourd'hui le nombre d'hommes disponibles pour le recrutement de l'armée allemande? L'armée de l'empire comprend dans son ensemble dix-huit corps, formés dans autant de districts de recrutement particuliers, sauf celui de la garde impériale, recruté dans les diverses provinces de la Prusse et en Alsace-Lorraine. Parmi ces corps d'armée, deux se forment en Bavière, un en Saxe et un dans le Wurtemberg; les autres en Prusse et dans les états qui ont conclu avec le gouvernement prussien des conventions particulières pour leur administration militaire. En ce qui concerne l'Alsace-Lorraine, le corps d'armée stationné dans cette circonscription se recrute dans les autres parties de l'empire, de même que les conscrits alsaciens-lorrains sont disséminés dans les autres corps en dehors du pays annexé. Ainsi, le territoire de l'empire se divise, pour l'organisation militaire, en dix-sept circonscriptions de corps d'armée. Dans la règle, les recrues s'incorporent dans les cadres du corps de la région où résident les hommes appelés au service. Cette règle comporte pourtant des exceptions assez nombreuses.

Chaque année, le chancelier de l'empire soumet au Reichstag un aperçu des résultats du recrutement de l'armée pendant l'exercice précédent. En 1887, le duc de Mecklenburg-Strelitz a réuni ces documens sous le titre : *Die Statistik des Militärersatz-Geschäfts im Deutschen Reich*, substance d'une thèse présentée à l'université de Strasbourg pour obtenir le diplôme de docteur ès sciences politiques. La constitution impose l'obligation militaire à tous les sujets allemands âgés de dix-sept à quarante-cinq ans; mais la présentation au recrutement n'a lieu d'ordinaire que dans le courant de l'année où le conscrit a vingt ans accomplis au 1er janvier. Tous les hommes arrivés à l'âge de vingt ans sont inscrits dans les rôles de la conscription par ordre alphabétique. Ils se présentent à la revision annuelle (*Musterung*) jusqu'à ce que la commission de recrutement ait statué sur leur sort ou leur aptitude au service. Ceux qui paraissent trop faibles, sans avoir de défaut corporel assez fort pour être exemptés, sont ajournés à l'année suivante. L'appel sous les drapeaux des hommes valides (*Aushebung*) se fait par ordre de numéro, après un tirage au sort.

En examinant avec attention le tableau qui résume les résultats du recrutement en Allemagne, pendant la période décennale de 1876

à 1885, on constate tout d'abord une augmentation croissante du nombre d'hommes jugés propres au service, enrôlés immédiatement ou classés dans la réserve de remplacement. En même temps, le nombre de sujets exemptés ou réformés a diminué dans une proportion régulière d'année en année. La diminution des exemptions du service ne tient pas à une amélioration progressive de la race et des aptitudes corporelles des conscrits, mais à une sévérité moins grande pour les admissions à mesure que la loi du septennat militaire a élevé l'effectif de présence sous les drapeaux. En effet, cet effectif, qui était de 401,059 hommes en 1874, a été porté successivement à 427,274 hommes en 1881 et à 468,409 en 1887, le nombre d'hommes versés dans la réserve de remplacement augmentant encore plus vite que celui des enrôlemens immédiats dans l'armée active. D'un autre côté, le nombre des émigrans aussi a beaucoup augmenté dans le même intervalle, enlevant surtout les hommes valides à l'approche de la conscription, afin d'échapper au service militaire. Abstraction faite de ces observations, sur 100 cas jugés par les commissions de recrutement, il y a eu en moyenne, pendant la période susdite, 38 admissions au service immédiat, contre 39 classemens dans la réserve de remplacement et 22 exemptions définitives. Ces décisions portent sur l'ensemble des sujets présens à chaque revision annuelle, non sur les conscrits arrivés à leur vingtième année seulement.

En considérant le nombre d'hommes soumis à chaque opération de revision classés suivant leur âge, on trouve qu'en moyenne les conscrits âgés de vingt ans y figurent pour une proportion de 43 pour 100. D'après les calculs du bureau de statistique de l'empire, fondés sur la mortalité pendant les années de 1871 à 1880, le nombre d'hommes survivans à vingt ans se réduit à 59 pour 100 des naissances.

Comparés entre eux, les résultats de la revision donnent, sur 100 hommes inscrits sur les rôles pendant les années 1876 à 1885, en moyenne :

	Conscrits de vingt ans.	Contingent total.
	—	—
Enrôlés après revision	11.9	11.1
Engagés volontaires	2.4	1.5
Réserve de remplacement	2.8	11.5
Exclus pour indignité	0.4	0.1
Ajournés	45.9	34.8
Exempts ou réformés	6.9	6.6
Manquant à l'appel	8.3	8.5
Excédent disponible	1.5	1.4

Les hommes qui n'ont pas été enrôlés après la première revision, et, d'une manière générale, tous ceux sur lesquels les commissions de recrutement n'ont pas pris une décision définitive lors de cette présentation, sont tenus à se présenter de nouveau aux revisions des années suivantes. La proportion des enrôlés envoyés à l'armée est sensiblement la même pour la classe de vingt ans et pour le contingent total inscrit sur les rôles. Il n'y a de différence considérable que dans la proportion des sujets ajournés et des hommes classés dans la réserve de remplacement. Après la troisième revision, les commissions ne prononcent plus d'ajournement. L'ajournement a pour but de retarder d'un ou deux ans l'admission au service des sujets trop faibles à la première revision, ou qui demandent à être affranchis du service immédiat pour des raisons de famille ou autres, dont les commissions apprécient le bien-fondé. Dans la pratique, les étudians en théologie et les membres du clergé, ainsi que le personnel de l'enseignement, sont ajournés ou classés dans la réserve de remplacement. On peut être classé dans cette réserve après avoir été ajourné deux fois; mais la loi ne reconnaît en aucun cas l'exemption de plein droit, contraire au principe de l'obligation universelle. En somme, le contingent des hommes âgés de vingt ans ayant été de 542,843 conscrits en moyenne, pendant la période décennale de 1876 à 1885, avec un nombre total de 138,351 hommes enrôlés immédiatement et 18,666 engagés volontaires en sus, la proportion des sujets incorporés atteint réellement 28.9 pour 100 des sujets portés sur les listes de conscription, tandis que 26.6 sont inscrits dans la réserve de remplacement.

La réserve de remplacement se partageait avant 1888 en deux classes. Dans la première étaient versés les hommes en nombre nécessaire pour mettre l'armée sur pied de guerre et pour la formation de troupes de renfort. On procédait de manière à ce que les conscrits de cinq classes fournissent le nombre d'hommes voulu pour la réserve de première classe. Ce qui dépassait ce nombre était porté dans la seconde classe, composée des sujets les plus faibles et des hommes ajournés en raison de leur position. De fait, les hommes de la réserve de seconde classe n'étaient appelés que dans des cas de besoin extrême et ne faisaient pas en réalité partie de l'armée, tandis que les réservistes de la première classe étaient obligés de passer sous les drapeaux, afin de s'exercer, une durée de 112 jours, au moins, en quatre fois. Par suite de la loi nouvelle du 11 février 1888, qui a modifié les dispositions antérieures, la réserve de remplacement ne se compose plus de deux classes distinctes. D'après le § 9

de cette loi, la réserve de remplacement reçoit chaque année assez d'hommes pour fournir aux sept classes annuelles le nombre de recrues nécessaire à la mobilisation de l'armée. Elle prend en première ligne les hommes reconnus valides qui n'ont pas été enrôlés après la revision à cause de hauts numéros. En outre y sont versés les sujets exempts du service actif pour raisons de famille, pour défauts corporels légers ou pour faiblesse de constitution, quand la constitution s'est améliorée après la revision suffisamment pour supporter les exigences du service. En ce qui concerne les obligations, les hommes classés dans la réserve de remplacement sont soumis aux dispositions en vigueur pour les hommes de la landwehr et de la réserve en congé. Tout particulièrement ils doivent se présenter aux revisions de contrôle annuelles et sont appelés, en temps de paix, à des exercices militaires d'une durée de dix semaines pour la première fois, de six semaines pour la seconde fois, de quatre semaines pour la troisième fois. Dans la règle, la première période d'exercice a lieu dans l'année où les hommes sont inscrits dans la réserve de remplacement pour une durée de douze ans.

Maintenant encore, le nombre d'hommes à instruire chaque année est fixé au budget de l'empire; ceux qui s'entretiennent et s'équipent à leurs propres frais peuvent choisir le corps dans lequel ils veulent s'exercer. Le choix du corps de troupes appartient également aux engagés volontaires, quelle que soit la durée de l'engagement. Les volontaires d'un an, admis sous condition d'un examen spécial ou de la présentation de certificats d'études pouvant tenir lieu de cet examen, doivent aussi, dans la règle, s'équiper et s'entretenir à leurs frais pendant la durée de leur service. Ils n'entrent pas en compte dans la fixation de l'effectif de présence en vertu de la loi du septennat, qui a surtout une portée budgétaire. Pendant la période décennale de 1876 à 1885, la moyenne annuelle des engagés volontaires a été de 18,666, dont la moitié environ pour une durée de trois à quatre ans. Quant aux réservistes de remplacement, le nombre d'hommes inscrits dans la première classe a été, en moyenne, de 84,238 pour la première classe, et de 59,105 pour la seconde classe, pendant les dix dernières années, armée de terre et marine militaire prises ensemble.

Dans les pièces justificatives annexées au projet de loi sur le premier septennat en 1874, et dans les tableaux publiés dans les *Annalen des Deutschen Reichs* pour 1875, page 1514, nous trouvons sur les résultats du recrutement quelques détails qui manquent dans les aperçus soumis au Reichstag depuis cette époque. Notons entre autres les nombres relatifs aux hommes classés dans la ré-

serve de remplacement pour les motifs que voici, pendant les années 1871 à 1874 :

Hommes classés dans la réserve de remplacement.

	1871	1872	1873	1874
	—	—	—	—
Pour défaut de taille........	10,304	11,513	10,169	11,577
Petitesse..................	15,913	16,654	14,754	13,722
Incapacité partielle	42,066	43,685	40,627	40,580
Incapacité temporaire	41,421	40,957	38,352	42,082
Raisons de famille..........	6,732	6,647	6,306	8,038
Excédent disponible.........	6,334	9,699	9,332	6,499

Par défaut de taille, il faut entendre les cas où les sujets classés ont moins de 1^m,57 ; par petitesse, ceux où la taille atteint de 1^m,57 à 1^m,61. Quant aux sujets exempts ou réformés, nous trouvons pour la même période :

Exemptions.	1871	1872	1873	1874
—	—	—	—	—
Pour défauts visibles..........	9,506	10,052	9,968	9,584
Incapacité permanente........	33,074	30,715	29,026	28,102

Touchant l'aptitude des hommes enrôlés en 1874, le contingent des recrues de cette année se répartit suivant leur âge et les différens corps de troupes, les deux corps bavarois non compris, comme suit :

Corps.	Agés de 20 ans.	Agés de 21 ans.	Agés de 22 ans.	Au-dessus de 22 ans.
Garde impériale.........	5,182	2,134	1,064	26
Infanterie de ligne.......	31,412	19,565	19,461	914
Chasseurs à pied........	1,346	647	337	12
Cuirassiers..............	1,052	601	440	20
Uhlans..................	1,567	1,005	1,152	44
Dragons, hussards.......	3,116	1,942	2,417	68
Artillerie...............	5,142	3,038	2,208	99
Génie..................	1,138	673	563	39
Train des équipages.....	984	800	1,670	85
Instituteurs primaires....	397	323	415	96

Le contingent des recrues incorporées en 1874 dans les quinze premiers corps d'armée, les Bavarois non compris, s'élevait à 113,204 hommes pour les différentes armes ci-dessus, plus 34 infirmiers et 3,772 ouvriers d'administration, tailleurs, cordonniers et selliers, soit 117,010 hommes en tout pour l'armée de terre et 2,317 hommes pour la marine, dont les troupes ne comptent pas

dans l'effectif de présence septennaire. Telles qu'elles sont constituées, les unités tactiques de l'armée allemande exigent annuellement pour le recrutement normal 190 hommes par bataillon d'infanterie, 36 hommes par escadron de cavalerie, 30 hommes par batterie de campagne, 165 hommes par section d'artillerie à pied, 160 hommes par bataillon du génie ou des chemins de fer, 175 hommes par bataillon du train. A chaque renouvellement du septennat, l'augmentation de l'effectif total entraîne la création d'unités nouvelles, la formation de nouveaux cadres.

En résumé, les opérations du recrutement, sur la base de l'obligation universelle, telles que nous les voyons appliquer, ont amené sous les drapeaux de l'armée allemande un contingent de 157,027 hommes, une année dans l'autre, pendant la dernière période décennale. Avec ce contingent, il faut compter un excédent annuel disponible de 17,825 hommes, en sus de la réserve de remplacement de première classe, portée à 84,238 hommes annuellement. Cela fait un total de 259,090 hommes entrés au service ou désignés pour le remplir, représentant 47.7 pour 100 du contingent moyen des conscrits arrivés à vingt ans et portés sur les rôles pendant les années 1876 à 1885. La seconde classe de la réserve de remplacement, qui s'élevait pendant cette même période à 10.9 pour 100 du contingent de la conscription, à raison d'un total de 59,105 hommes, suffira pour fournir le nombre de recrues et de réservistes nécessaire pour augmenter de 41,135 soldats l'effectif de présence sur le pied de paix, à partir du 1er avril 1887. Quoique la durée légale du service soit fixée à trois ans, la présence réelle sous les drapeaux ne dépasse pas, dans l'infanterie, une moyenne de deux ans et cinq mois. Rappelons aussi que l'accroissement de l'émigration enlève de son côté un nombre de conscrits de plus en plus considérable. Pendant les dix dernières années, les relevés des commissions de recrutement accusent annuellement une moyenne de 106,590 conscrits manquant à l'appel sans autorisation et de 36,656 sujets introuvables, tandis que le nombre des condamnations pour émigration non autorisée s'est élevé de 11,446 en 1880 à 18,888 en 1886.

En ce qui concerne la landwehr, partagée maintenant en deux bans, la durée du service, dans le premier ban, est aujourd'hui de cinq ans et finit avec l'âge de trente-neuf ans révolus dans le second ban. Tous les hommes sortis de la réserve de l'armée active passent dans le premier ban de la landwehr. Sont classés dans le second ban de la landwehr les hommes sortis du premier ban ou de la réserve de remplacement. Les hommes du second ban de la landwehr ne peuvent être convoqués pour des exercices ni pour des

réunions de contrôle en temps de paix. Au moment de l'entrée en vigueur de la loi du 11 février 1888, l'effectif de la landwehr du premier ban, formé par les hommes sortis de la réserve, peut être évalué à 600,000 hommes au moins, contre environ 1 million d'hommes pour le second ban. Jusqu'alors, le budget militaire portait 277 commandemens de districts, *Landwehrbezirkscommandos*, dont les chefs s'occupent particulièrement des sujets du *Beurlaubtenstand*, c'est-à-dire de l'effectif des hommes en congé, soit qu'ils appartiennent à la réserve de l'armée active ou à la réserve de remplacement, soit qu'ils se trouvent inscrits dans l'un ou l'autre ban de la landwehr. En cas de mobilisation, le commandant de district de la landwehr est chargé de rassembler les réservistes et les hommes de l'armée territoriale pour les diriger sur leurs corps respectifs. Pour faciliter la tâche de ces officiers supérieurs, l'autorité militaire a partagé les districts de landwehr en circonscriptions de compagnie, délimitées de manière à correspondre aux subdivisions administratives inférieures. Ces circonscriptions de compagnies étaient au nombre de 1,140 au mois de janvier 1888, placées chacune sous la surveillance d'un sous-officier appelé *Bezirksfeldwebel*, intermédiaire immédiat entre l'autorité militaire et la population.

L'exposé des motifs de la loi du 11 février 1888, touchant le service dans la réserve et dans la landwehr, affirme l'obligation de rendre disponibles pour la défense du territoire national tous les sujets allemands capables de porter les armes. On y voit exprimé l'avis que cette obligation ne paraîtra trop lourde à aucun des intéressés en tant qu'il s'agit de défendre l'indépendance de la nation. Aussi bien, les hommes du landsturm ou de la levée en masse, qui comprend tous les sujets valides de dix-sept à quarante-cinq ans, non encore incorporés dans l'armée de terre ou dans la marine impériale, peuvent être appelés à renforcer les corps de la seewehr et de la landwehr. Avant l'application de la loi nouvelle, dont l'effet a été d'augmenter beaucoup les effectifs de la landwehr, on comptait dans toute l'étendue de l'empire, pour la formation des cadres de l'armée territoriale, 259 circonscriptions de bataillons ordinaires, 4 circonscriptions de régimens à 2 bataillons, 13 circonscriptions de bataillons de réserve, soit en tout 280 districts de bataillon. Il y avait alors par circonscription de recrutement, pour l'armée de ligne, 4 districts de landwehr, avec autant de bataillons, groupés deux par deux, qui formaient nominalement des régimens de landwehr correspondant à ceux de l'armée active. L'augmentation numérique des hommes inscrits dans la landwehr nécessitera la formation de nouveaux régimens, avec un plus grand nombre de bataillons. Pour l'équipement et l'armement de ces effectifs de la

landwehr, le Reichstag vient d'autoriser l'émission d'un emprunt de 280 millions de marcs.

Quant au landsturm, convoqué par décret impérial, et, en cas de besoin pressant par les généraux commandans des corps d'armée ou les gouverneurs des forteresses, il ne donne pas lieu à des formations déterminées en temps de paix. Ses effectifs se partagent en deux bans, comprenant : le premier, les hommes âgés au-dessous de trente-neuf ans ; le second, les hommes entre trente-neuf et quarante-cinq ans. Les sujets appelés sont soumis aux obligations propres à la landwehr ou à la seewehr, suivant qu'ils serviront dans la marine ou dans l'armée territoriale. Toutes les dispositions des lois militaires et le code pénal militaire leur sont applicables en cas d'indiscipline. L'appel au service doit se faire par ordre de classes annuelles, et contribue à renforcer les cadres de l'armée territoriale et de la flotte.

IV.

Un fait positif se dégage de ces arides énumérations, indispensables pour apprécier la capacité militaire du peuple allemand. Aucune autre nation ne dispose aujourd'hui d'une puissance supérieure par le nombre des soldats, comme par l'organisation et la discipline. La discipline éprouvée de l'armée allemande met aux mains de ses chefs un instrument docile et sûr. Ailleurs, les troupes peuvent avoir plus d'élan, plus de fougue entraînante, plus d'impétuosité dans l'attaque. Par tempérament et par éducation, le soldat allemand se plie à une obéissance stricte, qui est une qualité de plus, dans une armée, quand elle se trouve réunie à la supériorité du commandement et à la force numérique. Savoir obéir, avoir le respect de l'autorité, quelle garantie d'ordre pour la société et quel avantage à la guerre ! De même que la constitution politique donnée à l'Allemagne par la Prusse vise à régler tous les ressorts du gouvernement et les principaux services de l'administration, de manière à accroître la puissance militaire de l'empire, l'éducation publique tend à façonner les citoyens à la discipline dès l'école primaire. Le développement des qualités militaires du peuple est l'objet de préoccupations constantes et systématiques, présenté en toute circonstance comme la première condition de la prospérité nationale.

La prospérité nationale, le bien-être commun du peuple entier, comme celui de chaque sujet allemand, tient à la puissance de l'empire, fondée sur sa force militaire. Telle est du moins la doctrine

affirmée et soutenue par les hommes d'état prussiens depuis la création du royaume de Prusse. A ceux qui déploraient au Reichstag l'accroissement énorme des charges militaires, le maréchal de Moltke rappelait la maxime des lansquenets allemands d'autrefois, au dire desquels « les enveloppes de cartouches sont les papiers qui ont le meilleur cours. » Et pour justifier l'augmentation de l'effectif de présence de l'armée, le chef du grand état-major ajoutait, à la même séance du 4 décembre 1886 : « Les finances doivent être assurées par l'armée; une guerre malheureuse détruit la meilleure économie financière. » Quant aux alliances, pour la défense de ses intérêts, l'Allemagne agit sagement en ne comptant pas sur des secours étrangers, un grand état existant seulement par sa propre force : *Ein grosser Staat existirt nur durch seine eigene Kraft.*

Ce conseil donné au peuple allemand de compter sur lui seul, le vieux maréchal de Moltke le répète en toute circonstance, chaque fois qu'il s'agit de s'imposer de nouveaux sacrifices pour l'armée. « L'armée, selon lui, est la plus élevée de toutes les institutions dans chaque pays, car elle seule rend possible l'existence de toutes les autres. » Lors des premiers débats sur la loi militaire au parlement impérial, le 16 février 1874, il a dit : « Nous ne pouvons nous abandonner à aucune illusion là-dessus; depuis nos guerres heureuses, nous avons gagné en respect partout, nulle part en sympathie. De tous côtés, nous nous heurtons à cette idée préconçue que l'Allemagne, après être devenue puissante, pourrait être dans l'avenir un voisin mal commode. » Comme preuve à l'appui : « En Belgique, vous trouvez encore aujourd'hui des sympathies françaises; d'allemandes, peu... En Hollande, on a commencé à rétablir la ligne d'inondation et à se fortifier à nouveau.. Au Danemarck, on croit devoir augmenter la flotte pour la défense du littoral et fortifier les points de débarquement en Zélande, parce qu'on craint une invasion allemande. Tantôt nous sommes soupçonnés de vouloir conquérir les provinces russes de la Baltique, tantôt d'attirer à nous la population allemande de l'Autriche. » Quant à la France, « ce qui nous arrive de l'autre côté des Vosges, c'est un affreux cri de revanche pour la défaite appelée par ses propres fautes. »

Ainsi la France est l'épouvantail, la menace permanente évoquée devant le peuple allemand pour motiver ses armemens de plus en plus forts. Depuis les premières années du siècle, poètes et historiens rivalisent avec les hommes d'état pour désigner la nation française à l'Allemagne comme l'*Erbfeind*, — ennemi héréditaire. Ennemi héréditaire! mais l'histoire donne le témoignage que, dans les luttes déplorables engagés depuis cent ans, l'attaque est le plus

souvent partie de la Prusse. Sans parler de la guerre de l'indépendance entreprise pour délivrer le sol national, n'est-ce pas le roi de Prusse qui a attaqué la France de 1789, rien que pour combattre les principes de la révolution dont sont sorties la liberté politique et la proclamation des droits de l'homme? N'est-ce pas également un ultimatum prussien du 25 septembre 1806 qui a fait éclater le téméraire conflit résolu par les désastres d'Auerstaedt et d'Iéna, et par ce traité de Tilsit où faillit s'engloutir la monarchie du grand Frédéric? Les cris insensés de la marche sur Berlin, poussés lors de la déclaration de guerre à la Prusse, faite par Napoléon III en une heure d'affolement, n'effacent pas le manifeste ridicule du duc de Brunswick, en date du 25 juillet 1792, pour annoncer la « promenade militaire » des campagnes de Valmy et de Jemmapes! Et c'est d'un cœur également léger, d'un esprit aussi irréfléchi et imprévoyant, avec une présomption injustifiable à aucun titre, que la cour et les conseillers de Frédéric-Guillaume III ont entraîné le peuple prussien dans ces guerres malheureuses des années 1806 et 1807, dont les plaies ne sont pas encore complètement guéries. Erreurs pour erreurs, un juge impartial constate les mêmes fautes de part et d'autre du Rhin, relève des griefs semblables, également fondés, auxquels le salut commun conseille de faire trêve, sinon de les reléguer dans l'oubli.

Au lieu de l'oubli des haines nationales, les adversaires en présence, rebelles aux conseils de la raison et au sentiment de l'humanité, s'appliquent davantage à entretenir la discorde. Dans les écoles de l'Alsace, les hommes chargés de veiller sur l'éducation populaire et de former les générations nouvelles ne rougissent pas de contraindre de petits enfans à chanter des chants soi-disant patriotiques, remplis d'injures pour leurs pères, battus comme soldats français. Les égaremens du patriotisme, qui ne cessent de désigner la France comme l'ennemie héréditaire, et dénoncent au monde ses convoitises iniques, ont réclamé la conquête de l'Alsace-Lorraine bien avant l'événement, contre le gré manifeste de ses populations. Les mêmes voix allemandes qui se sont élevées pour secouer le joug étranger de leur patrie prêchent l'assujettissement des pays voisins. Écoutez seulement Arndt, l'émule poétique de Koerner, le collaborateur de Stein et de Scharnhorst pour la rénovation nationale! Arndt a enflammé l'Allemagne plus qu'aucun autre, pour exciter au sein de la nation l'enthousiasme de la revanche contre Napoléon. Mais après avoir chanté le *Vaterlandslied*, après avoir rédigé le catéchisme pour le soldat allemand, *Katechismus für den deutschen Kriegs-und Wehrmann*, après avoir expliqué au peuple ce que signifie l'institution de la landwehr et du landsturm, au point de vue de la défense du territoire, il a écrit

son fameux pamphlet sur le Rhin, fleuve allemand, mais non pas frontière de l'Allemagne : *Der Rhein, Deutschlands Strom, aber nicht Deutschlands Grenze.* Toute une pléiade de poètes inspirés illustre cette époque de la délivrance, et célèbre le patriotisme dans des chants immortels : Arnim d'Achim, Frédéric Schlegel, Henri-Joseph de Collin, Henri de Kleist, également grands à côté de Koerner et d'Arndt. Pourtant, si le sentiment de la patrie émeut tout cœur bien placé et commande le respect bien au-delà des conventions nationales, nous ne comprenons plus l'exagération de ce sentiment poussé à la haine, nous surtout, fils de l'Alsace, quand Arndt, en 1840 déjà, nous crie comme dernière solution de l'unité nationale allemande :

. . . . Zum Rhein! Uber'n Rhein!
All Deutschland in Frankreich hinein!

En Alsace-Lorraine, les patriotes rêvent l'accord, l'union, l'alliance de la France et de l'Allemagne, à une condition, il est vrai, que les maîtres du jour traitent de rêve chimérique. A ceux-là qui traitent de rêveurs les patriotes de notre espèce, nous répondons simplement, dans l'attente de l'avenir :

It was a dream, but it was not alone a dream.

Pour en revenir à l'organisation des forces militaires, les maîtres de l'art nous présentent la discipline comme première condition d'une bonne organisation de l'armée. Lors des débats sur le code pénal militaire allemand, le 7 juin 1872, le maréchal de Moltke a dit : « Autorité en haut, en bas obéissance, la discipline est toute l'âme de l'armée. La discipline seule rend l'armée ce qu'elle doit être; une armée sans discipline est une institution dans tous les cas coûteuse, insuffisante pour la guerre, et dans la paix pleine de danger... Plus importante que ce qui a été appris à l'école est l'éducation de l'homme qui vient après l'école, pour lui inculquer l'ordre, la ponctualité, la propreté, la docilité et la fidélité, bref la discipline. C'est cette discipline qui a mis notre armée en état de gagner victorieusement trois campagnes. » Avec raison, le grand homme de guerre qui a préparé les victoires de l'Allemagne pense qu'une autorité forte peut seule déterminer des milliers de gens à exposer leur santé et leur vie, au milieu des privations et des souffrances, pour l'exécution d'un ordre donné dans les circonstances les plus difficiles. Comme conséquence du principe d'autorité indispensable, garanti par le code pénal, le sous-officier doit avoir une position privilégiée par rapport au simple soldat, de même

que l'officier jouit de prérogatives par rapport aux uns et aux autres. La hiérarchie réalise l'obéissance des subordonnés envers leurs supérieurs, à tous les degrés, sans exception.

Un officier de mérite, M. Fritz Hoenig, capitaine dans l'infanterie allemande, maintenant retiré du service, a écrit un traité sur l'importance de la discipline pour l'état, l'armée et le peuple : *Die Mannszucht in ihrer Bedeutung für Staat, Volk und Heer.* Recommandable à bien des titres, cet ouvrage trouve la mesure de la civilisation des peuples dans le degré de discipline de leurs armées, inégal et variable suivant les temps et les lieux. Les lois qui règlent la discipline militaire suivent l'évolution de la civilisation, se perfectionnant à travers les siècles pour arriver à l'état actuel. Point d'armée possible sans discipline, point d'armée capable de remplir sa mission propre. Dans son acception entière, au sens large du mot, la discipline ne se réduit pas à l'obéissance stricte. Son essence, bien comprise, vise à développer d'une manière générale les vertus militaires. Plus ces vertus existent, plus elles sont vivaces et répandues, plus l'armée assez heureuse pour les mettre en pratique aura de succès à la guerre. Obéir avec intelligence, interpréter sagement les ordres reçus, savoir les prévenir au besoin, supporter avec résignation les maux inséparables de la guerre, se soumettre à tous les sacrifices jusqu'à la mort, telles sont les vertus militaires inspirées par une discipline parfaite. A la veille de la catastrophe où la Prusse faillit périr, Scharnhorst, le réorganisateur futur de l'armée allemande, écrivait à son roi : « Nous avons commencé à placer l'art de la guerre au-dessus des vertus militaires; cela a causé la perte des peuples dans tous les temps. » Qui dit vertu ne dit pas contrainte. L'obéissance imposée par la crainte de la répression ne peut engendrer la vertu. Aussi bien les promoteurs de l'armée allemande ont voulu fonder la discipline sur l'éducation morale, avec la religion pour base, plus que sur les peines inscrites dans le code.

L'éducation militaire commence donc, en Allemagne, avec l'école primaire, obligatoire pour tous les sujets de l'empire, comme le service à l'armée. A l'école primaire, les enfans reçoivent des leçons de gymnastique, préparation aux exercices futurs du soldat. Arrivés sous les drapeaux, les jeunes recrues doivent reprendre ou continuer leur éducation morale, en apprenant le maniement des armes. Comme le service à l'armée suit peu d'années après la sortie de l'école, on considère l'obligation universelle au service militaire comme un inappréciable bienfait pour l'éducation de la nation. Du moins est tel l'avis du maréchal de Moltke, selon qui le peuple allemand jouit, par ce fait, d'un avantage marqué sur tous les autres peuples. Cela étant, les adeptes du militarisme, juges inté-

ressés dans leur propre cause, en concluent à la nécessité d'appeler tous les citoyens du pays sous les drapeaux, rien que pour favoriser l'éducation nationale. A en croire le chef du grand état-major allemand, ce ne sont pas les maîtres d'école qui ont gagné les batailles de l'Allemagne, mais les éducateurs de la nation, l'état militaire, qui va avoir élevé bientôt soixante-quinze classes de soldats. Grâce au régime militaire en vigueur depuis les guerres de la délivrance, soixante-quinze classes de jeunes gens ont été successivement dressées à l'ordre, à la valeur personnelle, à l'amour de la patrie. Aux yeux du maréchal de Moltke, l'éducation importe plus que le savoir, parce que « le savoir ne donne pas l'abnégation voulue pour le service de son pays. » C'est aussi l'avis de M. Hœnig, dont l'ouvrage sur la discipline constitue, du commencement à la fin, un plaidoyer convaincu pour subordonner l'instruction scientifique de l'homme à l'éducation morale. Appelé à garantir l'ordre social à l'intérieur et au dehors le respect de la nation, le citoyen formé aux armes doit recevoir une éducation dirigée de manière à régler ses actes par la persuasion intime du devoir à accomplir, non par la crainte de la répression en cas de défaillance. Parce que, dans les mœurs populaires, la morale est inséparable de la religion, les rois de Prusse ont veillé constamment à maintenir le sentiment religieux au sein de leur armée, où le service divin a toujours été un service imposé par les règlemens disciplinaires. En un mot, la discipline militaire bien comprise, plaçant les qualités morales du soldat au-dessus de l'instruction, aspire avant tout à former le caractère et à développer le sens du devoir, le respect de la loi, l'amour de la patrie.

On a beaucoup exagéré le rôle du maître d'école dans les victoires des Allemands en Bohême et en France. Si la discipline des troupes allemandes a été exemplaire, il y a à rabattre considérablement sur le degré d'instruction des soldats. Pour gagner des batailles, il ne suffit pas d'ailleurs de savoir lire et écrire. L'auteur du traité sur la discipline au point de vue de l'armée, de l'état et du peuple, nous apprend que les recrues enrôlées dans sa compagnie ont peu conservé de ce qu'ils apprennent sur les bancs de l'école. Pendant des années, il s'est efforcé de constater le degré d'instruction de ses recrues. Or, souvent les faits les plus simples de leur propre pays étaient ignorés par les jeunes gens arrivés au régiment. « Nous réunissions de nombreuses questions sur la patrie d'origine, dit M. Hœnig. Les réponses étaient incroyables. Après la guerre de 1870-1871, beaucoup ne savaient même pas le nom de l'empereur d'Allemagne. » Nous voilà loin tout particulièrement des étonnantes connaissances en géographie, assez étendues chez les

simples soldats pour leur faire trouver tous les chemins sur le territoire envahi! En rendant hommage aux qualités morales développées par une bonne discipline dans l'armée allemande, nous devons également nous garder d'exagération, pour rester dans la mesure juste. Dans son livre sur *l'Armée française en 1870*, le général Trochu fait un grand éloge « des armées auxquelles une éducation perfectionnée a enseigné tous les respects. » Ces armées « sont remarquables par leur cohésion, et elles ont des principes de discipline et des habitudes de bon ordre assez solides pour survivre à tous les relâchemens inévitables de la guerre. Nous avons appris à nos dépens de quel poids accablant ces principes et ces habitudes d'un ennemi, grâce à eux toujours prêt, pèsent sur les armées décousues qui ne les ont pas. » L'éloge décerné à l'armée prussienne pendant la dernière guerre de France est mérité, et aucun juge impartial n'y contredira. Toutefois, et malgré l'école obligatoire pour tous en Allemagne, M. Hœnig constate l'existence de grandes inégalités d'éducation parmi les conscrits allemands appelés sous les drapeaux. Les villes manufacturières en particulier fournissent de mauvais contingens. « Au recrutement des villes industrielles, l'ivrognerie, l'immoralité, le vol, les rixes, reparaissent toujours... Ajoutez le faible respect de la loi, de l'ordre et de l'autorité dans lequel ont grandi la plupart des gens des villes d'industrie... Abandon de la garnison, absence du quartier, inexactitude et manque de fidélité sont choses habituelles dans cette classe. Le sentiment de l'honneur, sans lequel l'éducation n'est nulle part possible, s'est desséché dans l'atmosphère empestée des fabriques, comme la plante qui dépérit sous ses précipitations. » Avec ces élémens, le socialisme révolutionnaire entre dans l'armée et présente dès maintenant de sérieux dangers.

Darwin, dans ses études sur *la Descendance de l'homme*, considère « la supériorité que des soldats disciplinés manifestent sur des troupes sans discipline comme un effet de la confiance que chacun met dans ses camarades. » Cette appréciation est juste, car la discipline, en développant au sein de l'armée le sens du devoir, permet à tous les combattans, engagés dans la lutte pour la victoire, de compter sur l'appui de leurs voisins. Des hommes qui se sentent les coudes se trouvent toujours plus forts que quand ils sont exposés au danger isolément, sans se savoir soutenus. Un héros brave le danger sans souci d'être appuyé, sans crainte des ennemis plus puissans; il va de l'avant, impassible sous tous les coups, intrépide jusqu'à la témérité. Mais l'héroïsme, qui est la vertu poussée à l'extrême, au mépris de la vie, dépasse la capacité moyenne. Vouloir le demander à tout le monde, c'est s'exposer à

des mécomptes certains. Puis avec l'armement actuel et dans les prochaines batailles, les traits d'héroïsme individuels ou isolés ne peuvent produire des effets comparables à ceux d'une troupe ou d'une armée dont les mouvemens s'exécutent avec ordre, régulièrement, où chaque soldat en ligne avance avec la vitesse mesurée pour l'ensemble. Le feu à longue portée réduit les combats à des combinaisons mécaniques, calculées de manière à faire marcher d'accord tous les rouages en jeu, sans avance ni retard. Que la discipline tienne donc à son rang chacun des hommes qui ont à exécuter un commandement, ils se soutiendront entre eux, sans défaillance. Le sentiment de la solidarité affermit les moins vaillans. Le devoir et l'honneur triomphent de toutes les hésitations. Sous l'effet de la confiance établie, chaque corps séparé peut attaquer l'ennemi supérieur en nombre sans hésitation au moment propice, quand l'occasion paraît favorable. Pendant les dernières guerres de l'Allemagne, au dire d'un écrivain militaire, le baron von der Goltz, « chaque général qui tentait ce grave effort était sûr que les corps voisins accourraient aussitôt qu'ils entendraient tonner le canon, certain que, dans le cas de besoin, l'action engagée vigoureusement serait accomplie par ses camarades si les forces venaient à lui manquer. Tous les chefs pouvaient agir ainsi, avec la même initiative, jusqu'au plus jeune officier, à la tête d'un détachement de tirailleurs. On comprend, dans ces conditions, comment le commandement supérieur, malgré son influence limitée sur la marche des combats et des batailles, se trouvait néanmoins en mesure de combiner ses dispositions pour la solution définitive, avec une égale certitude. Le généralissime savait bien que, si les voies étaient diverses, toutes les forces en action concorderaient au but commun. En toute circonstance, il pouvait être persuadé qu'aucun chef de corps, en état de participer à la lutte sanglante, ne resterait en arrière. La discipline de l'armée allemande en répondait. »

Au point de vue de la stratégie, la discipline bien établie donne plus de mobilité aux armées. C'est une expérience attestée par les généraux allemands à la suite de leurs dernières campagnes. Avéré d'une part, le fait est aussi incontestable de l'autre. Pour notre malheur, l'histoire des batailles de Frœschwiller et de Wœrth, comme les opérations qui ont abouti au désastre de Sedan, ne témoignent pas des mêmes dispositions, d'une entente égale parmi les généraux français. L'intervention de la politique a suscité chez nous des jalousies et des rivalités dont la patrie gémit. Pauvre France, les dissensions politiques ont fait bien du mal à la nation ! Que de forces neutralisées ou perdues par le retentissement de ces discordes au sein de l'armée ! Avec une meilleure discipline, la po-

litique serait exclue de l'armée, si l'état mental de l'armée ne reflétait pas l'esprit du peuple dont elle sort. La division des partis affaiblit partout et toujours. En Allemagne, l'absence des compétitions dynastiques et l'homogénéité du corps d'officiers favorise la concorde au grand avantage de la puissance militaire. Par la constitution de l'unité nationale et sous l'effet d'une législation militaire commune à tout l'empire, les rivalités d'autrefois entre les différens pays allemands ont disparu.

Plus une armée sera nombreuse, plus sa discipline devra être parfaite pour faciliter le commandement. Avec le principe du peuple en armes, des masses de troupes prodigieuses vont se trouver en présence. Les guerres des derniers siècles ne donnent pas l'idée des chocs terribles qu'entraîneront des conflits futurs dans l'Europe centrale. Les difficultés qu'on aura pour conduire et approvisionner les immenses armées sur pied en France, en Allemagne et en Russie, confondent l'imagination. Sur le pied de guerre, des millions d'hommes seront debout sous les drapeaux. Un seul corps, avec son effectif normal de 30,000 combattans, en mouvement sur une route ordinaire, occupe une longueur de 24 kilomètres. Si tous les bagages du corps d'armée suivent immédiatement, avec les approvisionnemens et les munitions, avec le service des ponts et le service des ambulances, la longueur de la colonne atteindra 50 kilomètres. Dans ces conditions, l'extrémité du train des équipages se trouve éloignée de deux journées de marche de la tête du corps. Lors de la guerre de 1866, une seule des colonnes autrichiennes, que le feldzeugmeister Benedeck conduisit de Moravie en Bohême, avait une longueur de 118 kilomètres, soit la distance de Strasbourg à Mulhouse, mesurée en ligne droite, pour trois corps d'armée et une division de cavalerie, ensemble 90,000 combattans. Toute l'armée allemande actuelle devrait-elle se mettre en mouvement sur une chaussée unique, avec ses réserves et le train au complet, elle occuperait toute la largeur de l'empire. Vous verriez les têtes de colonnes arriver par Mayence à Strasbourg, que l'arrière-garde commencerait seulement de sortir de Memel, sur la frontière de Russie. Plus de quinze jours seraient nécessaires pour faire défiler cette troupe formidable d'une manière continue, sans interruption, à travers l'avenue des Tilleuls, devant le palais impérial à Berlin. En 1870, les seize corps d'armée allemands, qui se réunirent sur le Rhin, couvrirent 120 milles carrés d'un pays fertile. Pour assembler les forces militaires actuelles de l'empire, il faudrait plus de 200 milles carrés, environ 1,200,000 hectares, à peu de chose près la superficie de l'Alsace-Lorraine tout entière ! Quelles difcultés présentent l'approvisionnement et le ravitaillement de pa-

reilles masses réunies en pays ennemi ou même sur le territoire national! Songeons qu'une armée de 800,000 hommes avec 300,000 chevaux consomme en trois semaines 2 millions de quintaux en provisions diverses, sans compter la paille et le foin. Pendant la dernière guerre, les armées françaises ont eu à souffrir beaucoup du fait que leurs approvisionnemens étaient uniquement confiés à l'intendance militaire, sans jamais recourir à l'assistance des autorités civiles. De même, les vivres à fournir par les colonnes de ravitaillement ont manqué d'abord à l'armée allemande lors de sa concentration dans le Palatinat. Les seules ressources du territoire occupé, si riche que soit ce territoire, ne suffisent pas pour un grand rassemblement de troupes, qui consomment en l'espace de quelques jours les provisions des habitans, pareilles à des nuées de sauterelles dévorant tout sur leur passage.

Dans l'état actuel des choses, en cas de guerre, la frontière entre la France et l'Allemagne présenterait juste une étendue suffisante pour permettre aux armées des deux pays de se développer convenablement. Un seul corps d'armée, pour se développer comme il faut, a besoin d'un espace de 4 kilomètres en longueur, suivant les dernières expériences. L'armée française irait aujourd'hui d'Épinal à Verdun, avec les différens corps serrés les uns contre les autres, si elle était appelée à se placer sur une seule ligne. A la bataille de Gravelotte-Saint-Privat, le 18 mars 1870, les forces allemandes formées par cinq corps d'armée combattirent ensemble sur une longueur de 15 kilomètres. Avant l'introduction des armes à longue portée, les champs de bataille avaient l'étendue des places d'exercice d'une brigade de nos jours, où les soldats sont déjà exposés à un feu violent à grande distance de l'ennemi. En comparaison de cette distance où le combat s'engage maintenant, les troupes ennemies paraissent s'être trouvées à un jet de pierre les unes des autres à Waterloo et à Hochkirch. Le commandant en chef pouvait alors encore se rendre compte par lui-même de l'état des choses avant de prendre une résolution et de combiner ses ordres. Napoléon I[er] et Frédéric II suivaient les mouvemens de leur armée sur toute la ligne, jusqu'au moment de l'attaque; mais le roi de Prusse se trouvait le plus souvent à la tête de 30,000 à 50,000 hommes à peine, tandis que l'empereur des Français, si souvent victorieux, n'a jamais eu sous la main 200,000 hommes à la fois. Un nouveau conflit de l'Allemagne avec les nations voisines ne sera plus une lutte ordinaire entre les armées belligérantes : il aura le caractère d'une migration des peuples, *ein Voelkerauszug, kein blosser Streit der Heere*, selon l'expression de l'auteur du livre sur la nation en armes.

Sans pareil dans l'histoire, cet exode de toute la nation allemande en armes doit prendre des proportions formidables. Pour le nombre de soldats mis sur pied, pour la rapidité de la mobilisation et de la concentration, les guerres des derniers siècles n'ont rien eu de comparable. Être prêt à tout moment, prendre l'offensive avec toutes les forces disponibles, porter l'attaque sur le territoire ennemi comme un coup de foudre, voilà la note dominante des plans de campagne de l'avenir prochain, telle est la pensée inspiratrice des armemens en œuvre sous nos yeux. Les découvertes de la science la plus avancée, les plus merveilleuses acquisitions du génie humain, servent à donner sa dernière perfection à l'art de détruire. Les meilleures ressources des peuples sont employées à préparer la guerre. Une nation poussant l'autre, la plupart des états européens s'épuisent en préparatifs militaires. Au milieu de ce mouvement fatal, le monde semble pris de démence. Encore ceux qui poussent avec le plus d'acharnement aux mesures extrêmes protestent de leurs intentions pacifiques. Chacun aspire à devenir le plus fort avec la seule prétention avouée de mieux pouvoir se défendre. Le dernier message impérial, lu à l'ouverture de la session actuelle du Reichstag allemand, nous montre « la sollicitude de l'empereur et des gouvernemens confédérés appliquée sans relâche au développement plus étendu de l'armée. » Après l'augmentation de l'effectif, décidée par le nouveau septennat militaire, l'exposé des motifs du projet de loi pour élever la limite d'âge du landsturm exprime la résolution de « rendre disponible et d'appeler le dernier homme encore valide. » Le maréchal de Moltke, pour soutenir ces demandes, montre toute l'Europe roidie en armes, ce qui pousse nécessairement à des solutions prochaines : *Ganz Europa starrt in Waffen... Das drängt in Naturnothwendigkeit auf baldige Entscheidungen hin.* A entendre le prince de Bismarck, la guerre en perspective aura pour conséquence une saignée à blanc du vaincu, afin que l'ennemi terrassé ne se remette plus sur pied : *Damit der niedergeworfene Feind nicht wieder auf die Beine kommt.* Avertissemens significatifs dans la bouche des chefs de la nation et des fondateurs de l'empire, assez clairs pour persuader la génération présente, comme la génération qui s'élève, que l'Allemagne aura à soutenir une lutte suprême, inévitable pour assurer sa grandeur, son unité, son existence.

CHARLES GRAD.

LA

CONQUÊTE DE L'ALGÉRIE

LE GOUVERNEMENT DU MARÉCHAL BUGEAUD.

V [1].

GUERRE AVEC LE MAROC. — TANGER. — ISLY. — MOGADOR.

I.

Quand, en 1842, le général Bedeau avait été appelé au commandement de Tlemcen, il avait eu d'abord à combattre contre Abd-el-Kader, soutenu par les tribus marocaines voisines de la frontière, notamment par les Beni-Snassen. En transmettant à M. Guizot, ministre des affaires étrangères, le rapport du gouverneur de l'Algérie sur cet incident grave, le maréchal Soult le priait d'ordonner au consul-général de France à Tanger de faire à l'empereur Mouley-Abd-er-Rahmane les représentations les plus sérieuses. Il fut ré-

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1887, du 15 janvier, du 15 février et du 15 mars 1888.

pondu au consul-général qu'Abd-el-Kader avait sans doute avec lui un certain nombre de volontaires du Maroc attirés dans son camp par des promesses de pillage, mais que le kaïd d'Oudjda, la ville marocaine la plus rapprochée de la frontière, avait reçu de l'empereur l'ordre formel d'empêcher toute intervention de ses sujets en faveur de l'émir et d'arrêter même les chefs qui lui auraient prêté secours.

A la suite de cette communication, le général Bedeau eut, au mois de juin, une entrevue avec le kaïd. Celui-ci lui déclara officiellement qu'il avait des instructions précises pour maintenir la neutralité, que son maître voulait la paix et qu'il avait fait punir quelques-uns de ceux qui s'étaient rendus sans autorisation au camp de l'émir. Un des chefs des Beni-Snassen, Bechir-ben-Meçaoud, présent à l'entrevue, s'excusa personnellement en affirmant qu'Abd-el-Kader lui avait assuré que les Français voulaient s'emparer d'Oudjda.

Pendant neuf ou dix mois, la tranquillité parut être rétablie dans ces parages ; mais, le 30 mars 1843, le général Bedeau, qui parcourait avec une petite colonne le territoire des Beni-bou-Saïd, à 2 lieues de la frontière, se vit assailli tout à coup par une bande marocaine dans laquelle il reconnut des cavaliers réguliers du kaïd d'Oudjda. Le général, à qui ses instructions prescrivaient la plus grande prudence, arrêta le feu que ses troupes avaient déjà commencé ; mais, quand la marche fut reprise, le maghzen d'Oudjda poussa l'audace jusqu'à serrer de près l'arrière-garde en tirant des coups de fusil qui blessèrent grièvement deux hommes. Justement irrité de la récidive, Bedeau fit volte-face, riposta vigoureusement à l'attaque et mit les agresseurs en déroute.

Dans une nouvelle entrevue provoquée par le général, le kaïd désavoua le maghzen et promit de frapper d'une punition exemplaire le chef qui avait compromis sa troupe. Il promit également de demander à l'empereur l'internement des partisans et des serviteurs d'Abd-el-Kader, notamment de Bou-Hamedi, qui intriguait sur la frontière ; quant au tracé de la frontière même, le kaïd essaya d'alléguer quelques prétentions que le général Bedeau repoussa énergiquement.

Les affaires demeurèrent dans cet état d'équilibre instable jusqu'aux premiers jours de l'année 1844. Préoccupé du voisinage de l'émir, qui se tenait alors avec sa deïra dans la région des Chott, le général Bedeau sollicita du maréchal Bugeaud l'autorisation de se couvrir, au sud, par l'occupation des ruines de Sebdou, à l'ouest, par l'établissement d'un poste permanent dans la plaine des Angad. A ces deux demandes, le général de La Moricière en ajouta une troisième, l'occupation de Saïda, au sud de Mascara. Après avoir com-

mencé par jeter les hauts cris, le maréchal finit par donner son acquiescement.

Le commandant de Martimprey avait été envoyé d'avance à Bedeau par La Moricière, afin d'étudier le terrain et d'indiquer les emplacemens les plus favorables pour les établissemens projetés. Dans la plaine des Angad, l'attention de cet excellent officier d'état-major s'arrêta sur un mamelon couvert de débris romains, tout à côté du marabout de Lalla-Maghnia; puis il s'occupa de reconnaître la direction de la route à suivre entre Tlemcen et Sebdou, dont le capitaine de Lourmel était chargé d'organiser les ruines. Dans ce même temps, La Moricière préparait l'installation du poste de Saïda. Ainsi, tous les anciens établissemens fondés par Abd-el-Kader et détruits par les Français étaient successivement relevés par eux-mêmes. C'était sans doute pour son orgueil une satisfaction morale; mais il lui en fallait une autre plus profitable et plus concrète. C'était du Maroc qu'il en attendait la chance.

De la frontière son influence n'avait pas cessé de se propager dans l'empire de Mouley-Abd-er-Rahmane avec une force inquiétante pour l'empereur lui-même. Vers la fin de l'année 1843, il avait envoyé en députation à Fez Miloud-ben-Arach et Barkani, avec l'ordre de joindre aux présens qu'ils devaient offrir de sa part au sultan-chérif la demande formelle de son assistance contre les chrétiens. Entre la crainte d'Abd-el-Kader et la crainte de la France, le malheureux sultan était fort empêché; mais les plus grandes probabilités étaient qu'il céderait plutôt à la première. C'était l'opinion de La Moricière et du maréchal Bugeaud, et ils en prévoyaient les conséquences.

« Il n'est pas douteux pour moi, écrivait, dès le 9 janvier 1844, le gouverneur au maréchal Soult, que si, pour faire face à cette intervention marocaine, nous dégarnissions les autres parties de l'Algérie, il se manifesterait à l'instant des insurrections. Abd-el-Kader ferait courir partout des émissaires pour annoncer les Marocains et inviter les peuples à la révolte. Le cas échéant, il faudrait inévitablement des renforts de France pour remplacer les vieilles troupes que nous porterions sur la frontière de l'ouest. Il ne faudrait pas moins de quatre régimens d'infanterie et un de cavalerie légère, avec des chevaux choisis. Quant au résultat d'un engagement sérieux avec les troupes de l'empereur, il ne me paraît pas douteux, quelque disproportionnés que fussent les nombres des deux armées, pourvu que je puisse réunir 8,000 ou 10,000 hommes. Un grand combat refoulerait l'armée marocaine sur son territoire, et l'autorité de cette victoire, en rétablissant les choses en Algérie, consoliderait notre puissance. Les secours occultes donnés à Abd-el-Kader pour raviver la guerre en détail, çà et là, seraient

plus longtemps embarrassans qu'une intervention ouverte avec 20,000 hommes. Cette armée défaite, la dernière espérance des Arabes s'évanouirait, et ils se résigneraient. » Voilà, en quatre lignes, tout le programme de la campagne d'Isly.

Cependant, la diplomatie était sur le qui-vive. Dès le 27 décembre 1843, le consul-général de France à Tanger, M. de Nion, avait adressé, par ordre de M. Guizot, à l'empereur Abd-er-Rahmane une note réclamant « l'adoption franche et loyale des mesures qui pouvaient seules, en mettant fin à une pareille situation, assurer le maintien des relations pacifiques entre les deux états. » Très perplexe et pour gagner du temps, l'empereur n'avait imaginé rien de mieux que d'interdire au consul-général de correspondre directement avec lui et de le renvoyer au pacha de Tanger pour les négociations de toute espèce.

Vers le même temps, l'interprète principal de l'armée d'Afrique, M. Léon Roches, qui avait, en 1839, vécu dans la familiarité de l'émir, obtint du maréchal Bugeaud l'autorisation de se mettre en correspondance avec lui et de lui faire, entre autres propositions, celle de renoncer à la lutte et de se retirer à La Mecque, où le gouvernement français lui assurerait une grande et large existence.

Voici la réponse d'Abd-el-Kader : « Je peux accepter tout ce qui est d'accord avec ma loi et les prescriptions de ma religion, mais je refuserai tout ce qui serait en dehors de cette voie; car tu sais que je tiens peu aux jouissances de cette vie, tandis que je suis prêt à combattre et à souffrir, tant que j'existerai, serais-je même seul, pour la gloire de ma religion. Les propositions que tu me fais sont vraiment éloignées de la raison. Comment toi, qui portais le titre de mon fils, toi qui, dans cette démarche, te dis guidé par une amitié sincère, comment as-tu pu penser que j'accepterais comme une grâce un refuge qu'il est à ma disposition d'atteindre avec mes propres forces et avec le secours des fidèles qui restent encore autour de moi? Que les Français ne méprisent pas ma faiblesse! Le sage a dit : *Le moucheron remplit de sang et prive de la clarté l'œil du lion superbe.* Si le maréchal a l'intention de me faire entendre des paroles qui soient dans l'intérêt de tous, qu'il envoie un de ses confidens avec des lettres de créance; qu'il me fasse prévenir secrètement; alors j'enverrai aussi secrètement un de mes amis, Bou-Hamedi, par exemple, qui devra se rencontrer avec son envoyé aux environs de Tlemcen. Ils s'entendront ensemble sur les clauses à établir, sans prêter le flanc aux discours de l'envie et de la calomnie. Alors nous renouvellerons une alliance dont les bases solides seraient une sûre garantie d'une amitié et d'un accord durables. »

Ainsi, vaincu, errant, pauvre, mais indompté, Abd-el-Kader regar-

dait la France en face et prétendait, en traitant d'égal avec elle, renouveler l'alliance sur les bases peut-être du traité de la Tafna! Avec un si fier ennemi, la négociation était humiliante. Il n'y avait plus qu'à se tenir partout sur ses gardes et prêt à combattre.

Avant de partir d'Alger pour l'expédition de Kabylie, le maréchal Bugeaud envoya ses ordres : à La Moricière de s'établir, vers le milieu d'avril, sur la rive gauche de la Tafna et de hâter la construction du poste de Lalla-Maghnia ; au général Bedeau et au général Tempoure de sortir, celui-ci de Sidi-bel-Abbès, celui-là de Tlemcen, et de se mettre en observation sur la lisière du Tell, entre Sebdou et Daya ; au général de Bourjolly de surveiller les Flitta et les Beni-Ouragh ; au lieutenant-colonel Eynard de manœuvrer autour de Tiaret ; au colonel Cavaignac d'avoir toujours quelque renfort à envoyer d'Orléansville, soit à Bourjolly, soit à La Moricière.

II.

De Saïda, dont les terrassemens étaient à peu près achevés, La Moricière se rendit à Tlemcen. Le lendemain même de son passage à Mascara, le 30 mars, Abd-el-Kader mit toutes les tribus voisines en émoi par un coup de main d'une audace inouïe : en dépit des colonnes françaises, il vint surprendre et piller huit douars entre Mascara et Sidi-bel-Abbès.

Arrivé à Tlemcen, le 10 avril, La Moricière se porta en avant, sur la rive gauche de la Tafna, de manière à couvrir un convoi que conduisait à Lalla-Maghnia le général Bedeau. Arrivé à destination, celui-ci crut devoir en donner avis au kaïd d'Oudjda. « Tu me dis, lui écrivit-il, que tu as reçu de ton empereur l'ordre de maintenir les bonnes relations avec nous et d'empêcher que les Arabes de chez vous ne puissent mettre le trouble entre nous. J'ai reçu les mêmes ordres de mes chefs. Je sais que la parole de mon sultan est d'accord avec celle de l'empereur Abd-er-Rahmane pour assurer la paix et pour garantir le respect des limites. C'est pour cela que nous avons reçu l'ordre de placer un poste dans la plaine des Angad. Ce poste sera construit sur notre territoire. Les troupes qui l'occuperont surveilleront les Angad qui dépendent de notre autorité, comme les *mghazni* d'Oudjda peuvent surveiller les Angad qui dépendent du Maroc. Nos deux autorités régulières mettront fin aux désordres qui ont souvent existé dans ces tribus, et, s'il plaît à Dieu, l'ordre et la paix étant bien assurés, les relations de commerce pourront être reprises, comme par le passé, pour la prospérité des deux pays. »

Le 17 avril, le kaïd répondit que les Arabes avaient voulu monter à cheval pour aller attaquer les Français, mais qu'après les avoir

dissuadés de leur projet, non sans peine, il invitait le général à retarder d'un mois la construction du fort, afin d'avoir le temps de recevoir, sur ce grave sujet, les instructions de l'empereur son maître. La Moricière et Bedeau ne jugèrent pas devoir tenir compte de cette mise en demeure, et, le 27 avril, la construction fut entreprise.

Le 1er mai, les échos des montagnes marocaines répétèrent les salves d'artillerie tirées du marabout de Lalla-Maghnia en l'honneur du roi, dont c'était la fête. Le 3, on reçut du kaïd d'Oudjda une lettre encore toute pleine d'assurances pacifiques. Cependant, le 6, le chef des Ouled-Riah, Bel-Hadj, qui rentrait d'émigration avec deux douars de la tribu seulement, rapporta des nouvelles absolument contraires. Il assurait que partout, sur la frontière, on prêchait la guerre sainte, et que, près d'Oudjda, il y avait, sous les ordres de Si-el-Arbi-el-Kebibi, un camp de réguliers noirs. En effet, chaque matin, on entendait clairement le bruit des exercices à feu, et, des hauteurs voisines, on distinguait à la longue-vue les tentes dressées autour de la ville. D'Oudjda à Lalla-Maghnia, il n'y avait guère qu'une trentaine de kilomètres.

Pendant ce temps, la redoute, entourée d'un fossé profond de 2 mètres et large de 4, était armée sur ses saillans de canons en barbette ; dans l'intérieur, huit grandes tentes abritaient les vivres, le matériel et l'ambulance. Il y avait même un marché que les Arabes avaient fréquenté d'abord ; mais, depuis quelques jours, ils n'y venaient plus. Tous les symptômes étaient donc à la guerre.

En même temps que les dépêches allaient avertir le maréchal Bugeaud en Kabylie, La Moricière prescrivait au général Bedeau de ne laisser à Sebdou qu'une petite colonne et de se tenir prêt à le rejoindre ; au général Tempoure et au lieutenant-colonel Eynard de rester, l'un aux environs de Sidi-bel-Abbès, l'autre aux environs de Tiaret ; au général de Bourjolly d'expédier de Mostaganem à Oran deux de ses bataillons et d'en appeler deux autres d'Orléansville ; au général Thiéry de réunir en avant d'Oran, prêts à marcher au premier signal, quatre bataillons, la cavalerie disponible et le maghzen.

Les informations de la diplomatie concordaient avec les renseignemens militaires. « On écrit de Fez, disait dans une dépêche du 13 mai M. de Nion à M. Guizot, que la guerre sainte contre les Français est hautement proclamée. Ce ne sont plus seulement les Kabyles de la frontière qui prennent part au mouvement, ce sont aussi plusieurs grandes tribus du centre. Un seul mot d'ordre circule aujourd'hui dans tout l'empire : « Dédain des menaces de l'Espagne, haine et vengeance contre les Français, confiance dans la protection de l'Angleterre. »

Le 16 mai, dans la soirée, un juif de Nédroma, revenu d'Oudjda la

veille, annonça au général de La Moricière que les Marocains avaient toutes leurs dispositions faites pour l'attaquer, le 18 au matin. Le nouveau kaïd El-Ghennaouï devait longer les montagnes des Beni-bou-Saïd, tourner les Français et couper leurs communications avec la Tafna, pendant que les réguliers agiraient de front et les Beni-Snassen sur le flanc droit. Il n'y aurait d'autre préliminaire aux actes d'hostilité qu'une sommation d'évacuer immédiatement Lalla-Maghnia, et tout de suite l'attaque. Aussitôt La Moricière se fit rejoindre par Bedeau, qui arriva, le 17 au soir, avec les zouaves, le 8e bataillon de chasseurs à pied et trois escadrons de chasseurs d'Afrique. La Moricière avait dès lors sous la main six bataillons, quatre escadrons et huit obusiers de montagne, 4,500 combattans environ.

Le 18, l'ennemi attendu ne parut pas. Le 22, deux chefs des Abid-el-Bokhari, — c'était le nom des réguliers noirs, — apportèrent au général une lettre d'El-Ghennaouï ainsi conçue : « Nos camps sont dans Oudjda pour les intérêts de notre pays, alors que nous avons appris que les gens se disputaient entre eux ; et la nouvelle nous est arrivée que vous êtes à Maghnia, y séjournant pour quelques jours. Cet endroit n'est pas un lieu pour camper ni pour séjourner. Il ne peut résulter de cela que du trouble et de la mésintelligence entre les deux nations et du mal entre vous et nous. Si vous êtes toujours pour l'alliance et la conservation des traités entre notre sultan et le vôtre, retournez dans votre endroit, et, quand vous y serez, écrivez-nous selon vos intentions. Salut. »

La Moricière répondit aussitôt : « Je suis venu dans l'ouest du pays d'Oran à cause de l'insoumission de nos tribus voisines de la frontière, et, quand j'y suis venu, j'ai fait connaître au kaïd d'Oudjda la cause pour laquelle je venais, et je lui ai dit de plus que j'avais reçu l'ordre de bâtir un fort à Maghnia, afin d'obliger nos raïas des frontières à se soumettre ou à quitter le pays. Je l'informais en même temps que j'avais reçu l'ordre de maintenir la paix avec lui et d'observer les traités. Il y a bientôt un mois que je suis ici et personne de mon camp n'a commis d'hostilités sur votre territoire. Le fort Maghnia, au lieu d'être une cause de mésintelligence entre les deux nations, a pour objet de la prévenir au contraire, parce qu'il doit assurer la soumission de nos tribus de la frontière, comme Oudjda chez vous assure la soumission de vos tribus de la frontière. Tu me demandes de quitter Maghnia : je te répondrai que j'ai reçu ordre d'y venir et d'y bâtir et que je ne peux pas le quitter. Cette affaire doit s'arranger avec votre sultan et le nôtre. Je vais envoyer ta lettre au maréchal gouverneur d'Alger et au sultan mon maître ; de ton côté, écris à ton sultan. Lorsqu'ils seront informés, ton maître et le mien nous diront ce que nous avons à faire. Salut. »

Il était arrivé au camp d'Oudjda de nombreux contingens des tribus; mais comme il n'était fait à ces irréguliers de distributions ni de blé ni d'orge, ils se mirent à dévaster les champs des environs; de là des rixes entre les pillards et les gens de la ville, soutenus par les Abid-el-Bokhari; sur quoi El-Ghennaouï, désespérant de contenir cette foule affamée, lui donna congé jusqu'après la moisson.

Il semblait donc que l'ouverture des hostilités dût être ajournée d'autant. Des tribus qui s'étaient tenues à l'écart dans une attitude plus que suspecte se rapprochèrent alors du bivouac français et remirent au général des lettres que leur avait envoyées le kaïd; il y avait entre autres celle-ci à l'adresse des Trara : « Ne nous cachez rien des nouvelles du chrétien ; munissez-vous de ce qu'il faut en poudre et en balles, et quand nous voudrons nous battre avec lui, nous vous enverrons, pour vous aider, en nombre suffisant, des cavaliers de notre maître. »

D'après les renseignemens recueillis par La Moricière, depuis le renvoi des contingens, il y avait encore, autour d'Oudjda, 300 fantassins et 1,250 cavaliers de l'armée noire; quant aux congédiés, il écrivait gaîment au général Tempoure: « La troupe réunie pour la danse s'est dispersée, parce que le violon s'est brisé; mais elle reviendrait bien vite au premier coup d'archet. » Il convient d'ajouter qu'Abd-el-Kader se tenait, à quelque distance, comme en observation ou en réserve, avec 500 askers et 300 khiélas.

La redoute de Lalla-Maghnia mise en défense, La Moricière porta, le 28 mai, son bivouac au nord-ouest, près du marabout de Sidi-Aziz, à deux lieues de la frontière. Le 30, dans la matinée, le colonel Roguet du 41e, qui examinait les alentours, aperçut tout à coup, dans le champ de sa lunette, une grosse troupe de cavalerie qui marchait, drapeaux en avant, éclaireurs en tête, évidemment sur le bivouac. Aussitôt prévenu, La Moricière fit abattre les tentes, charger les bagages et prendre les armes. Une demi-heure ne s'était pas écoulée que, sans aucun échange de paroles, les Marocains commencèrent à tirer contre les grand'gardes. Alors les Français descendirent en plaine; le colonel Morris, avec quatre escadrons, couvrait la gauche, qui, sous les ordres du colonel Roguet, se composait de deux bataillons du 41e de ligne et du 10e bataillon de chasseurs à pied ; à droite, sous le général Bedeau, venaient les zouaves, le 8e et le 9e bataillon de chasseurs. C'était de ce côté-là que le feu des Marocains était le plus vif. Les troupes, qui marchaient l'arme au bras, ne commencèrent à y répondre qu'à moins de 60 mètres. L'ennemi s'était laissé peu à peu resserrer entre les zouaves et de grands escarpemens rocheux qui bordaient le vallon par où descendait La Moricière. Une charge, exécutée à propos par

deux des escadrons de gauche, accula quelques centaines de cavaliers à l'obstacle et les sabra vigoureusement, tandis que les autres regagnaient Oudjda au plus vite. Le soir, la colonne française alla se refaire de munitions et de vivres à Lalla-Maghnia.

On sut par les prisonniers qu'un grand personnage, du nom de Sidi-el-Mamoun-ech-Chérif, allié à la famille impériale, était arrivé le matin même, avec une troupe de 500 cavaliers, des environs de Fez, et qu'en dépit des représentations du kaïd El-Ghennaouï il avait voulu engager la bataille avec les chrétiens. Sa seule inquiétude, au dire des prisonniers, était que les *roumi* ne lui échappassent en se réfugiant sur leurs vaisseaux, et c'est pourquoi il avait envoyé un détachement pour leur couper le chemin de la mer.

La Moricière attendait avec impatience l'arrivée du maréchal Bugeaud. « Ma conduite, lui écrivait-il, le 2 juin, prenait une apparence de timidité fâcheuse ; on me disait bloqué sous les parapets de mon fort. Aucune défection n'a encore eu lieu ; mais il est grand temps d'agir d'une manière décidée, afin de dissiper les inquiétudes de nos amis et d'arrêter l'exaltation croissante chez nos ennemis. Ce que je crois du plus grand intérêt pour nous, c'est de vous voir arriver de votre personne à Lalla-Maghnia le plus tôt possible. »

Embarqué, le 26 mai, à Dellys, le maréchal, après avoir donné quelques jours aux affaires d'Alger, avait pris terre, le 5 juin, à Mers-el-Kébir ; le 7, il emmenait d'Oran quatre bataillons, deux pièces de campagne, 500 chevaux des Douair et des Sméla ; enfin, le 12, il faisait sa jonction avec La Moricière.

III.

Dans une dépêche datée du 10 juin, au bivouac sur l'Isser, le maréchal Bugeaud avait résumé en quelques lignes son opinion au sujet du conflit soulevé entre le Maroc et la France : « Si, disait-il, par le désir d'épargner à mon pays une guerre avec le Maroc, je reste dans une défensive timide, je m'expose à perdre l'Algérie. Le Maroc profitera de mon inaction pour accumuler devant moi de grandes forces ; s'il craint d'en venir à une bataille contre mes 7,000 hommes, il me débordera au loin, pénétrera derrière moi dans le pays, où ses excitations et ses proclamations l'auront précédé, pendant qu'Abd-el-Kader agira matériellement et moralement sur les peuples de l'Algérie, en longeant le désert et cherchant une trouée entre les colonnes très espacées qui gardent le Tell. Ainsi, je puis être ruiné par l'inaction où se tiendront mes principales forces sur la rive gauche de la Tafna. Quelques actes de vigueur sur les Marocains peuvent seuls, dans la situation où nous sommes,

maintenir l'autorité morale que nous avons acquise sur les peuples par nos succès. Je me crois assuré de battre plusieurs fois les troupes marocaines avec les 7,000 hommes que je vais avoir sur la rive gauche de la Tafna. »

Voici quelle était, à cette époque, la distribution des troupes françaises dans les provinces d'Alger et d'Oran, en commençant par les plus éloignées : au col des Beni-Aïcha, sur la limite orientale de la Métidja, trois bataillons sous les ordres du général Korte; autour d'Alger, les dépôts, les détachemens de l'artillerie et du génie, un escadron à Boufarik; à Blida, quatre bataillons sous les ordres du général Gentil; à Médéa, deux bataillons du 33e; à Miliana, trois petits bataillons du 64e, deux escadrons du 1er chasseurs d'Afrique, un de spahis; à Cherchel, le 2e bataillon d'Afrique; à Ténès et Orléansville, quatre bataillons et deux escadrons sous les ordres du colonel Cavaignac; entre Mostaganem et les Flitta, cinq petits bataillons sous les ordres du général Bourjolly; à Teniet-el-Had, un bataillon; à Tiaret, le général Marey, avec trois bataillons et 380 chevaux; un bataillon au sud-ouest de Mascara; le général Tempoure en avant de Sidi-bel-Abbès, avec deux bataillons et 400 chevaux; le colonel Chadeysson à Sebdou, avec trois bataillons et un escadron; les généraux de La Moricière et Bedeau, en présence des Marocains, avec neuf bataillons et cinq escadrons.

Dans sa dépêche du 10 juin au maréchal Soult, le maréchal Bugeaud disait encore : « Il est impossible de montrer plus de modération que ne l'a fait le général de La Moricière; je pars après demain pour aller le joindre; j'ai le projet de demander, dès mon arrivée, des explications sérieuses aux chefs marocains. Si leurs intentions sont telles qu'on puisse espérer de revenir à l'état pacifique, je profiterai de l'outrage qu'ils nous ont fait, en nous attaquant sans aucune déclaration préalable, pour obtenir une convention qui, en réglant notre frontière, établira d'une manière précise les relations de bon voisinage.

« Les principales bases de cette convention seraient : 1° la délimitation exacte de la frontière; 2° que les deux pays s'obligent à ne pas recevoir les populations qui voudraient émigrer de l'un à l'autre; 3° que l'empereur du Maroc s'engage à ne prêter aucun secours en hommes, en argent ni en munitions de guerre à l'émir Abd-el-Kader. Si celui-ci est repoussé dans les états marocains, l'empereur devra le faire interner avec sa troupe dans l'ouest de l'empire, où il sera soigneusement gardé. A ces conditions, il y aura amitié entre les deux pays. Si, au contraire, les Marocains veulent la guerre, mes questions pressantes les forceront à se déclarer. Nous ne serons plus dans cette situation équivoque qui peut soulever en Algérie de grands embarras. J'aime mieux la guerre ou-

verte sur la frontière que la guerre des conspirations et des insurrections derrière moi. S'il faut faire la guerre, nous la ferons avec vigueur, car j'ai de bons soldats, et, à la première affaire, les Marocains me verront sur leur territoire.

« Je vous avoue que, si j'eusse été à la place de M. le général de La Moricière, je n'aurais pas été si modéré, et j'aurais poursuivi l'ennemi, l'épée dans les reins, jusque dans Oudjda. Peut-être le général a-t-il mieux fait de s'en abstenir; c'est ce que la suite prouvera. »

Pressé par le désir d'en finir avec l'équivoque, le maréchal fit proposer, le 14 juin, au kaïd El-Ghennaouï, une entrevue pour laquelle Bedeau, qui croyait encore au rétablissement des relations pacifiques, s'était spontanément offert. Le kaïd répondit qu'il se trouverait, le lendemain, prêt à conférer avec l'envoyé du khalifa du sultan de France, au marabout de Sidi-Mohammed-el-Oussini, à 3 kilomètres du camp français, sur la rive droite de la Mouila. Le 15, La Moricière s'établit à 700 mètres en arrière du lieu de la conférence, avec quatre bataillons, quatre escadrons et deux obusiers de montagne; ces troupes étaient formées en bataille. En face d'elles, à 1,200 mètres environ, se tenaient, également en bataille, sous les ordres d'El-Kebibi, 4,500 cavaliers marocains, réguliers et Angad, avec une bande de 500 Kabyles.

A l'heure convenue, le général Bedeau se rendit au marabout, suivi du capitaine Espivent de La Villeboisnet, son aide-de-camp, de l'interprète principal de l'armée, M. Léon Roches, de l'interprète de la division d'Oran, de Si-Hammadi-Sakkal, ancien kaïd de Tlemcen, et de deux ou trois spahis. Comme il disparaissait derrière un pli de terrain, La Moricière, inquiet, envoya le commandant de Martimprey en avant, de manière à voir ce qui se passerait sur le terrain de la conférence. Arrivé sur une hauteur d'où les deux camps étaient en vue, le commandant mit pied à terre et s'assit à l'ombre d'un frêne.

Le général et le kaïd s'étaient rencontrés. Après les complimens d'usage, les pourparlers commencèrent. Le nom d'Abd-el-Kader ayant été prononcé : « Abd-el-Kader est un menteur, dit El-Ghennaouï avec vivacité; c'est un homme qui n'a jamais cherché que le désordre; ne nous occupons pas de lui; convenons bien de ce que nous voulons faire entre nous : il faudra bien ensuite qu'il soit écarté. » D'après les instructions du maréchal, le général Bedeau avait rédigé les termes d'une convention qu'il présenta au kaïd; celui-ci la lut attentivement, d'un air calme; mais, au moment d'entamer la discussion des articles, il fut obligé d'interrompre la conférence, parce que les cavaliers marocains s'étaient rapprochés en poussant des clameurs hostiles.

Dans le premier moment, il parvint à les faire reculer quelque peu; mais presque aussitôt ils revinrent à la charge, et, pendant trois quarts d'heure, le kaïd, aidé de quelques chefs du maghzen, fit de vains efforts pour mettre un terme à cette abominable bagarre. Le général et les siens restaient calmes sous un déluge d'injures et de menaces. Pendant ce temps, le commandant de Martimprey, sous son frêne, était pareillement injurié et menacé.

Enfin, le calme ayant été à peu près rétabli, la conférence fut reprise. « Nous ferons un arrangement pour Abd-el-Kader, dit le kaïd; nous nous consulterons pour qu'il quitte la frontière, pour qu'il aille au-delà de Fez, s'il le faut; mais vous reconnaîtrez que la limite entre les deux états de Maroc et d'Algérie sera fixée par la Tafna. » El-Ghennaouï avait à peine prononcé le dernier mot que le général se récria : « Était-ce la Tafna qui faisait frontière au temps des Turcs? — Du temps des Turcs, répliqua le kaïd, peu importait que des musulmans fussent entremêlés ; mais avec vous, chrétiens, la séparation que j'indique est nécessaire. » Et comme le général lui répétait que sa prétention était inadmissible : « Eh bien! il n'y a rien de fait, ajouta-t-il. Si le refus est maintenu, je suis pressé, il faut nous retirer. — Mais alors, reprit Bedeau, si l'entrevue se rompt sans qu'aucune garantie nous soit donnée contre le retour des actes dont nous avons à nous plaindre, c'est donc la guerre? — C'est la guerre, » répondit le kaïd.

Le général, sa suite et le commandant de Martimprey, qui les attendait au passage, se retirèrent sans hâte ; les balles marocaines sifflaient à leurs oreilles. Quand ils eurent rejoint les troupes, La Moricière donna l'ordre de retourner au camp; mais le maréchal, averti, accourait avec quatre bataillons. A peine arrivé sur le terrain, il commanda : « Halte! Face en arrière! » fit former ses huit bataillons en échelons sur le centre, plaça la cavalerie dans l'angle, prête à déboucher sur les cavaliers marocains qui suivaient en tiraillant l'arrière-garde. En voyant la retraite changée en offensive, les Marocains essayèrent d'éviter la rencontre; mais une charge vivement menée par le colonel Jusuf et le commandant Walsin Esterhazy les atteignit au passage de la Mouila. Cavaliers et fantassins sabrés laissèrent plus de 300 morts sur la place; près du gué, les spahis élevèrent une pyramide de 150 têtes. Le soir venu, les troupes reprirent leur bivouac.

Le lendemain 16, le maréchal écrivit au kaïd qu'il allait marcher sur Oudjda : « J'aurais le droit, disait-il, de pénétrer au loin sur le territoire de ton maître, de brûler vos villes, vos villages et vos moissons; mais je veux encore te prouver ma modération et mon humanité, parce que je suis convaincu que l'empereur Mouley-Abd-er-Rahmane ne vous a pas ordonné de vous conduire comme

vous avez fait, et que même il blâmera cette conduite. Je veux donc me contenter d'aller à Oudjda, non pour le détruire, mais pour faire comprendre à nos tribus qui s'y sont réfugiées, parce que vous les avez excitées à la rébellion, que je peux les atteindre partout et que mon intention est de les ramener à l'obéissance par tous les moyens qui se présenteront. Je te déclare en même temps que je n'ai aucune intention de garder Oudjda ni de prendre la moindre parcelle du territoire de l'empereur de Maroc ni de lui déclarer ouvertement la guerre; je veux seulement rendre à ses lieutenans une partie des mauvais procédés dont ils se sont rendus coupables envers moi. » Dans une lettre vague et embarrassée, El-Ghennaouï désavoua le guet-apens du 15 juin, protesta de ses bonnes intentions et déclara finalement qu'il « n'avait pas la permission de faire la guerre. »

En trois petites marches, le maréchal atteignit Oudjda, le 19 juin, à six heures du matin. Oudjda était une ville de 4,000 à 5,000 âmes, assez mal construite, avec un méchouar fortifié. Il n'y avait que quatre puits dans l'enceinte; mais, au dehors, les jardins bien cultivés et les vergers luxurians de beaux fruits, grenades, figues, abricots, etc., étaient arrosés par des canaux dérivés d'une source abondante. Le quart à peu près des habitans était demeuré dans les maisons; le maréchal leur fit déclarer que la ville ne serait occupée que par des postes de garde, et que, dans la campagne, il ne serait pris que le fourrage et l'orge pour la nourriture des chevaux.

Après le combat du 15, un sérieux dissentiment avait éclaté entre El-Ghennaouï et El-Kebibi; ils se reprochaient mutuellement les incidens fâcheux qui avaient troublé la conférence et les suites désastreuses qu'ils avaient entraînées. En fin de compte, les deux chefs s'étaient retirés avec 3,600 cavaliers réguliers, 1,500 hommes des contingens et quatre pièces de canon. Les poudres qu'ils avaient laissées dans le méchouar furent noyées et les balles fondues.

Avant de s'éloigner de Lalla-Maghnia, le maréchal avait envoyé aux commandans des postes situés en arrière les instructions les plus précises pour surveiller les mouvemens d'Abd-el-Kader; c'était d'une bonne précaution, car un Djafra, pris dans la nuit du 10 au 11 juin, avait appris au colonel Eynard, à Saïda, que l'émir, qui avait quitté, dès le 4, la deïra, se dirigeait par les Hauts-Plateaux vers l'est, avec l'intention de tomber sur les Harar. Il était suivi de plus de 2,000 cavaliers, quelques-uns khiélas, d'autres réguliers du Maroc, le surplus Hachem, Angad, Hamiane-Gharaba, recrutés pendant la marche. Surpris par la présence d'une colonne française à Saïda, l'émir se hâta de rebrousser chemin.

D'après les dires du prisonnier djafra, la misère était grande dans la deïra, campée à 10 lieues au sud-ouest d'Oudjda. Les as-

kers qui la gardaient et la plus grande partie des Hachem étaient obligés de gagner leur vie en travaillant à la terre pour les Kabyles de Beni-Zekri.

Ces nouvelles décidèrent le maréchal Bugeaud à renvoyer La Moricière à Sebdou pour centraliser l'action des forces réparties entre Saïda, Sidi-bel-Abbès et Mascara, et à rétrograder lui-même sur Lalla-Maghnia, où il rentra le 22 juin.

Le difficile était d'y faire subsister les troupes qu'il ramenait; il n'y avait de pratique que le ravitaillement par mer. Le maréchal inclinait d'abord pour l'établissement d'un dépôt de vivres à l'embouchure de la Tafna, sur l'emplacement du camp occupé de 1836 à 1837; mais La Moricière lui avait signalé un point de la côte beaucoup plus favorable à tous égards : c'était la petite crique de Djemma-Ghazaouat, qui n'était qu'à 9 lieues de Lalla-Maghnia. Il s'y rendit le 25 juin. Le village de Djemma-Ghazaouat, — en arabe la mosquée des pirates, — s'élevait au sommet d'un rocher à pic, à l'est d'une baie de 600 mètres d'ouverture, entre deux pointes avancées d'une centaine de mètres dans la mer. Le mouillage était médiocre, mais suffisant pendant la belle saison. Deux bâtimens à vapeur, venus d'Oran avec des bricks et des tartanes à la remorque, se trouvaient en rade. Les vivres qu'ils apportaient ayant été mis à terre, la plus grande partie, chargée sur les mulets du train ou des Arabes auxiliaires, prit le chemin de Lalla-Maghnia; le surplus resta confié à la garde du kaïd des Souhalia, qui devait s'entendre avec le kaïd de Nedroma pour les transports ultérieurs. Le problème du ravitaillement heureusement résolu, le maréchal rejoignit, le 29 juin, ses troupes au bivouac.

IV.

A Paris, dans la presse et dans les chambres, l'opposition contestait l'opportunité d'un conflit avec le Maroc, et ses récriminations allaient presque jusqu'à reprocher au maréchal de l'avoir volontairement provoqué. « Chose étrange et affligeante ! écrivait-il, le 25 juin, à M. de Corcelle; c'est quand, sous un soleil de 53 degrés (depuis dix jours nous avons ce chiffre), l'armée court du pays kabyle de l'est d'Alger aux frontières du Maroc pour repousser une injuste agression, qu'on vient lui dire : « Vous faites la guerre sans nécessité, sans utilité, uniquement pour satisfaire votre ambition personnelle. » Si la démocratie de la presse et des chambres savait tout ce que nous avons enduré avant de repousser l'agression par les armes, ce serait pour le coup qu'elle ferait des interpellations pour accuser le gouvernement d'avoir abaissé la France et compro-

mis l'honneur de son drapeau. Après avoir poussé la modération jusqu'à la faiblesse, quand nous rendons attaque pour attaque, on nous dit que nous allons chercher une autre guerre. Et ce sont les mêmes hommes qui veulent qu'on prenne Madagascar !.. »

Pour ce qui est du gouvernement, surpris et troublé d'abord par la nouvelle des combats du 30 mai et du 15 juin, surtout de la marche sur Oudjda, il avait été bientôt rassuré au sujet de cette opération simplement comminatoire. « Votre modération, écrivait le ministre de la guerre au maréchal Bugeaud, vous fait un grand honneur ; le roi et son gouvernement vous en louent, et ils considèrent qu'en agissant ainsi, vous avez fourni un moyen puissant pour aplanir les différends qui existent entre la France et le Maroc. »

Dès le 12 juin, aussitôt après avoir appris le combat du 30 mai, le ministre des affaires étrangères, M. Guizot, avait envoyé ses instructions à M. de Nion, consul-général à Tanger : « Vous devez, au reçu de la présente dépêche, écrire immédiatement à l'empereur pour lui adresser les plus vives représentations au sujet d'une attaque qui ne pourrait être justifiée, pour demander les satisfactions qui nous sont dues. Est-ce la paix ou la guerre qu'il veut ? Si, comme le lui conseillent ses véritables intérêts, il tient à vivre en bons rapports avec nous, il doit cesser des armemens qui sont une menace pour l'Algérie, respecter la neutralité en retirant tout appui à Abd-el-Kader, et donner promptement les ordres les plus sévères pour prévenir le retour de ce qui s'est passé. Si c'est la guerre qu'il veut, nous sommes loin de la désirer, nous en aurions même un sincère regret ; mais nous ne la craignons pas, et, si l'on nous obligeait à combattre, on nous trouverait prêts à le faire avec vigueur, avec la confiance que donne le bon droit, et de manière à faire repentir les agresseurs.

« Voici comment je résume vos instructions. Vous demanderez à l'empereur du Maroc : 1° le désaveu de l'inconcevable agression faite par les Marocains sur notre territoire ; 2° la dislocation du corps de troupes marocaines réunies à Oudjda et sur la frontière ; 3° le rappel du kaïd d'Oudjda et des autres agens qui ont poussé à l'agression ; 4° le renvoi d'Abd-el-Kader du territoire marocain. Vous terminerez en répétant : 1° que nous n'avons absolument aucune intention de prendre un pouce de territoire marocain, et que nous ne désirons que de vivre en paix et en bons rapports avec l'empereur ; 2° mais que nous ne souffrirons pas que le Maroc devienne pour Abd-el-Kader un repaire inviolable, d'où partent contre nous des agressions pareilles à celle qui vient d'avoir lieu, et que, si l'empereur ne fait pas ce qu'il faut pour les empêcher, nous en ferons nous-mêmes une justice éclatante. »

Dans cette même dépêche, M. Guizot annonçait à M. de Nion la prochaine apparition sur les côtes du Maroc d'une escadre commandée par le prince de Joinville. « Du reste, disait le ministre, les instructions de Son Altesse Royale sont pacifiques et partent de ce point que la guerre entre la France et le Maroc n'est pas déclarée. Sa présence sur les côtes de cet empire a plutôt pour but d'imposer et de contenir que de menacer. Nous aimons à penser qu'elle produira, sous ce rapport, un effet salutaire. »

Les coups de feu déjà tirés sur la frontière du Maroc, et surtout la démonstration navale de la France, ne pouvaient manquer d'exciter quelque émotion en Angleterre. C'est pourquoi M. Guizot prenait soin de mettre l'ambassadeur de France à Londres, le comte de Sainte-Aulaire, en état de donner aux ministres anglais les éclaircissemens qu'ils pouvaient demander. « Avant 1830, disait-il, le territoire qu'on nous conteste aujourd'hui a constamment fait partie de la Régence d'Alger ; nous occupons depuis longtemps ce territoire sans objection, sans contestation, soit de la part des habitans eux-mêmes, soit de la part des Marocains. C'est Abd-el-Kader qui, dans ces derniers temps, a cherché et trouvé ce prétexte pour exciter et compromettre contre nous l'empereur du Maroc.

« A vrai dire, ce n'est pas à l'empereur, c'est à Abd-el-Kader que nous avons affaire là. Il s'est d'abord réfugié en suppliant, puis établi en maître dans cette province d'Oudjda ; il s'est emparé sans peine de l'esprit des populations, il prêche tous les jours, il échauffe le patriotisme arabe et le fanatisme musulman ; il domine les autorités locales, menace, intimide, entraîne l'empereur, et agit de là, comme d'un repaire inviolable, pour recommencer sans cesse contre nous la guerre qu'il ne peut plus soutenir sur son ancien territoire. Jugurtha n'était, je vous en réponds, ni plus habile, ni plus hardi, ni plus persévérant que cet homme-là, et s'il y a de notre temps un Salluste, l'histoire d'Abd-el-Kader mérite qu'il la raconte. Mais en rendant à l'homme cette justice, nous ne pouvons accepter la situation qu'il a prise et celle qu'il nous fait sur cette frontière.

« Voilà près de deux ans que cette situation dure et que nous nous montrons pleins de modération et de patience. Nous avons obtenu des désaveux, des promesses, des ajournemens, et quelquefois des apparences : au fond, les choses sont restées les mêmes, pour mieux dire, elles ont toujours été s'aggravant. Depuis six semaines, la guerre sainte est prêchée dans tout le Maroc ; les populations se soulèvent et s'arment partout ; l'empereur passe des revues à Fez ; ses troupes se rassemblent sur notre frontière ; elles viennent de nous attaquer sur notre territoire. Cela n'est pas tolérable. Plus la démonstration, qui est devenue indispensable, sera

forte et éclatante, plus elle produira sûrement l'effet que nous cherchons. La présence d'un fils du roi y servira, bien loin d'y nuire, car elle prouvera l'importance que nous y attachons et notre parti-pris d'y réussir. »

A Londres, le premier ministre, sir Robert Peel, était inquiet et ombrageux; mais le ministre des affaires étrangères, lord Aberdeen, lié personnellement avec M. Guizot, était heureusement là pour calmer ses défiances. « Je l'ai vu hier, écrivait le 17 juin M. de Sainte-Aulaire; il m'a annoncé qu'il envoyait immédiatement à Tanger l'ordre au consul anglais, M. Drummond-Hay, d'aller trouver Abd-er-Rahmane en personne et d'employer tous les moyens en son pouvoir pour prévenir la guerre. » Les instructions données au consul d'Angleterre et communiquées par le ministre de la reine à M. de Sainte-Aulaire étaient très nettes et très positives; elles avaient pour objet de presser fortement l'empereur d'accorder toutes les satisfactions que réclamait la France. D'autre part, lord Aberdeen venait d'écrire aux lords de l'amirauté que le commandant de l'escadre de Gibraltar devait bien faire savoir et comprendre aux autorités marocaines que le gouvernement anglais n'avait pas l'intention « de prêter aucun appui au gouvernement marocain dans sa résistance aux demandes justes et modérées de la France, si malheureusement cette résistance devait avoir lieu. »

Après avoir mouillé, du 28 juin au 7 juillet, en rade de Mers-el-Kebir, pour se tenir en relations avec le maréchal Bugeaud, le prince de Joinville se présenta, le 9, devant Tanger. M. de Nion vint à son bord et lui apporta les preuves écrites de l'embarras où se perdait le faible Abd-er-Rahmane, ballotté entre des influences contradictoires. C'étaient deux lettres adressées au consul-général de France, l'une par Sidi-ben-Dris, principal ministre de l'empereur, l'autre par Bou-Selam-ben-Ali, pacha d'El-Araïch. Autant la première était arrogante et offensante, puisqu'elle rejetait tout le tort de l'agression du 30 mai sur les généraux français et réclamait leur punition, autant l'autre était modeste et conciliante, puisqu'elle exprimait le regret de l'empereur, éclairé par El-Ghennaouï sur les actes commis près de la frontière, et le désaveu de ces actes dont les irréguliers seuls se seraient rendus coupables. « Les affaires du Maroc, disait au maréchal Bugeaud un des notables d'Oudjda, sont conduites au hasard et selon la volonté de chaque individu; on peut dire qu'au fond il n'y a pas de gouvernement. Nous ne pouvons démêler si l'empereur veut la guerre ou ne la veut pas. »

L'intention du prince de Joinville était de se tenir à proximité, dans les eaux de Cadix, toujours prêt à faire son apparition dès

qu'il serait nécessaire, mais évitant jusque-là de donner, par sa présence, un nouvel aliment à l'excitation des esprits. « Un seul cas, écrivait-il au ministre de la marine, pourrait me faire passer par-dessus toutes ces considérations : c'est celui où une escadre anglaise viendrait sur les côtes du Maroc. Cette escadre est annoncée plus forte que la mienne ; si elle se borne, comme nous, à jouer de Gibraltar un rôle d'observation, rien de mieux ; mais si elle va sur les côtes du Maroc, je m'y rendrai à l'instant. Dans l'intérêt de notre dignité comme dans l'intérêt de l'influence que nous devons exercer sur les états limitrophes de nos possessions d'Afrique, il est essentiel que cette affaire du Maroc ne soit pas traitée sous le canon d'une escadre étrangère. »

V.

Cependant les incidens se succédaient sur la frontière. Des Angad algériens émigrés au Maroc avaient fait savoir au maréchal Bugeaud que, s'ils n'étaient pas surveillés par les Marocains, ils rentreraient volontiers sur leur ancien territoire. Afin de les aider dans leur projet de retour, le maréchal se décida, le 30 juin, à se porter, le long de la Mouila, sur le champ de bataille du 15.

Le 2 juillet, il prit son bivouac au point où la rivière reçoit un affluent nommé Bou-Naïm, ou plus communément Isly. Aussitôt le camp marocain, qui était à 2 lieues de distance, vint s'établir à deux portées de canon. Le lendemain, voyant que les Angad n'arrivaient pas, et sachant même qu'ils avaient changé d'idée, le maréchal se retirait, quand les coureurs ennemis vinrent tirailler contre son arrière-garde. Il avait fait ses dispositions en conséquence. Après avoir attendu que le grand arc de cercle dessiné par la ligne des Marocains se fût allongé sur les deux flancs de ses colonnes, il fit brusquement volte-face et marcha sur eux ; mais ils se dérobèrent au plus vite. Alors le maréchal rétablit ses troupes au bivouac de la veille, sur l'Oued-Isly.

Quelques jours après, il remonta la vallée de cet affluent de la Mouila, cherchant les traces de l'armée marocaine, qu'on disait campée plus haut. Il ne la trouva pas ; mais, à son approche, la deïra fut obligée de quitter le terrain qu'elle occupait depuis deux mois et de s'enfoncer plus loin dans les terres. Le 11 et le 12, il y eut de petits engagemens avec des bandes qui cherchaient à la rejoindre.

Il paraît certain que le maréchal, impatient des lenteurs de la diplomatie, eut en ce temps-là l'idée de marcher sur Fez. « On peut y aller, écrivait-il au prince de Joinville, avec 20,000 hommes d'in-

fanterie, trois régimens de cavalerie d'Afrique, une vingtaine de bouches à feu bien approvisionnées et des moyens suffisans pour transporter des vivres pour un mois. » Cette velléité d'aventure fut combattue par La Moricière : « Ce projet, disait-il, me paraîtrait gigantesque ; il y a plus de 90 lieues et de très longues marches sans eau. Il faudrait réunir des forces qui sont hors de proportion avec l'effectif de l'armée et dont l'appel dans l'ouest détruirait toute l'économie de notre occupation. La base d'opération contre Fez n'est pas à Lalla-Maghnia, mais à Tétouan, à Rabat et à Tanger. »

Néanmoins, à la date du 16 juillet, le maréchal écrivait encore au prince de Joinville : « Je n'ai qu'un regret, c'est que la saison et surtout l'exiguïté de mes moyens d'action ne me permettent pas d'aller en ce moment dicter la paix à Fez. J'irais, je n'en doute pas, avec les troupes que j'ai, c'est-à-dire 6,000 à 7,000 hommes d'infanterie et 900 à 1,000 chevaux réguliers ; mais il me manque des transports pour les vivres, des outres, un petit équipage de pont, de l'artillerie de campagne de réserve, et les troupes nécessaires pour l'établissement de trois postes intermédiaires où je déposerais des vivres pour assurer mon retour. »

Sur ces entrefaites, averti à Cadix qu'une escadre anglaise avait paru devant Tanger, le prince de Joinville appareilla sur-le-champ ; les Anglais n'ayant fait que passer, le prince reprit son poste d'observation. La correspondance était active entre lui et le maréchal, qui le pressait d'ouvrir le feu contre la côte. Les agressions marocaines étaient de véritables actes d'hostilité, de sorte que, si la guerre n'était pas déclarée officiellement, l'état de guerre existait de fait ; mais, comme les instructions du prince lui prescrivaient expressément de se tenir sur la réserve, à moins d'un outrage aux représentans diplomatiques de la France ou d'une insulte à son pavillon : « Le drapeau de l'armée, répliquait le maréchal, est aussi respectable que le pavillon ou, pour mieux dire, c'est tout un ; or, notre drapeau n'a-t-il pas été attaqué le 30 mai et outragé le 15 juin ? »

Une rumeur sourde arrivait du fond du Maroc, annonçant la marche de Mouley-Mohammed, fils du sultan-chérif, à la tête d'une innombrable armée. Sur ces nouvelles, le maréchal rappela de Sebdou La Moricière ; le 19 juillet, le corps expéditionnaire était concentré sous Lalla-Maghnia.

El-Ghennaouï, disgracié, n'était plus kaïd d'Oudjda ; Sidi-Hamida, son successeur, écrivit d'abord pour rejeter sur lui seul la responsabilité des actes agressifs. A cette ouverture le maréchal répondit, le 18 juillet, par une sorte de *memorandum* ou de résumé des demandes faites par la France : internement d'Abd-el-Kader et de sa

deïra, licenciement de ses bandes, renvoi immédiat des tribus émigrées. Le 21, nouveau message de Sidi-Hamida : « Nous savons que votre principal but est El-Hadj Abd-el-Kader et sa deïra; aussi lui avons-nous envoyé à l'instant même des messagers, qui ont ordre de le chercher partout où il sera, et il faut que je me rencontre demain avec lui, s'il plaît à Dieu. Je lui parlerai avec fermeté, jusqu'à ce qu'il aille à Fez ou qu'il sorte de notre royaume à l'instant même, par quelque moyen que ce soit, bon gré, mal gré, attendu que j'ai reçu des ordres de mon seigneur à ce sujet. » Les apparences retournaient donc à la paix ; quelques tribus émigrées demandèrent à rentrer sur leurs territoires.

Pour hâter la solution décisive, le maréchal prit le parti de se rapprocher d'Oudjda, en remontant la vallée de l'Isly. Ce mouvement eut pour conséquence un nouveau message de Sidi-Hamida, annonçant à la fois l'internement d'Ab-el-Kader et l'arrivée prochaine de Mouley-Mohammed, qui devait tout accommoder : « Je n'ai plus, disait le kaïd, voix délibérative en sa présence, et je ne puis terminer aucune affaire, qu'elle soit importante ou non. » Mais, pendant que le maréchal se repliait encore une fois sur Lalla-Maghnia, il reçut une communication toute contraire ; c'était une confidence faite par El-Kebibi à un ami en ces termes : « Dis à ton oncle, de ma part, que Sidi-Hamida ne parle que de paix, parce qu'il la veut sincèrement ; quant à moi, je n'y crois pas. Le fils de l'empereur ne peut venir à la frontière avec une nombreuse armée que pour la guerre. Il est suivi de très grandes forces ; il a 30 pièces de canon, des pelles, des pioches, pour faire le siège de Maghnia. On ne fait pas tant de préparatifs, si l'on vient pour la paix. »

Le 29 juillet, le maréchal, qui faisait, à l'extrémité nord de la frontière, une excursion chez les Msirda, dont la fidélité n'était pas sûre, fut averti que Mouley-Mohammed venait d'établir son campement non loin d'Oudjda ; aussitôt il reprit le chemin de Lalla-Maghnia. Le 4 août, il reçut de Sidi-Hamida une dépêche qui débutait de la sorte : « Nous sommes enfin sous l'ombre du drapeau de notre seigneur et maître, fils de notre maître et seigneur, — que Dieu lui soit en aide et perpétue sa gloire et son élévation ! — La veille de la date de cette lettre, il a campé sur l'Oued-el-Kessab avec son infanterie victorieuse et ses nombreuses armées formidables par Dieu et victorieuses par lui. L'heureuse venue de Son Altesse chérie du ciel est dans le dessein de terminer plusieurs affaires importantes. » Au nombre de ces affaires était le rétablissement de l'ordre et le châtiment des mauvais serviteurs qui avaient attaqué les Français sans l'assentiment et contre la volonté du sultan ; mais tout de suite après cette apparence de satisfaction et l'assurance

qu'Abd-el-Kader était interné dans l'empire, la dépêche reprochait au maréchal d'être sorti de ses limites, et surtout d'avoir fait un établissement militaire à Lalla-Maghnia, sur un territoire que le sultan d'ailleurs ne revendiquait plus; c'était contre le seul fait de l'établissement qu'il protestait, en demandant en termes péremptoires l'évacuation du poste.

Le maréchal répondit que les Français avaient le droit de faire sur leur territoire toutes les constructions qu'il leur plairait, tout comme il était loisible aux Marocains d'en faire autant sur le leur, et refusa, en termes non moins péremptoires, l'évacuation demandée. Depuis cet échange de messages, les communications entre les deux camps cessèrent; mais, huit jours après, le 11 août, le maréchal reçut de Tanger, par Djemma-Ghazaouat, des nouvelles d'une importance décisive.

Le 25 juillet, le prince de Joinville avait écrit au ministre de la marine : « Monsieur le maréchal Bugeaud me dit que la guerre n'est pas déclarée diplomatiquement, mais qu'elle existe de fait. Il ajoute que je suis libre de suivre une marche différente de celle de l'armée de terre, et d'employer des moyens dilatoires, alors qu'il en est venu à une offensive ouverte. Mes instructions me prescrivent de commencer les hostilités dans le cas prévu d'une semblable déclaration de la part du maréchal. J'ai fait mon possible pour lui faire partager mon opinion ; comme vous le voyez par sa lettre, je n'ai pas réussi. Il suit une marche contraire à mes idées; mais, outre que mes instructions me prescrivent d'agir comme lui, je crois qu'à une grande distance de France, quelle que soit la différence d'opinion, il faut unité de vue et d'action entre les agens du gouvernement. Or, entre M. le maréchal et moi, c'est moi qui dois céder; je m'incline devant son grade, son âge, son expérience. Puisqu'il fait la guerre sous sa responsabilité, puisqu'il a recours à ce moyen extrême pour obtenir la paix, puisqu'il me place dans un des cas prévus par mes instructions, celui où la guerre serait positivement déclarée et engagée, je me tais et je ferai tous mes efforts pour le seconder. »

Le 1er août, le prince parut devant Tanger. Son escadre comprenait trois vaisseaux de haut bord : *Suffren, Jemmapes* et *Triton;* la frégate à voiles *Belle-Poule;* trois frégates à vapeur : *Labrador, Asmodée, Orénoque;* quatre corvettes à vapeur : *Pluton, Gassendi, Véloce, Cuvier,* et plusieurs navires de rang inférieur, en tout vingt-huit bâtimens de guerre. Le 2, le délai donné au Maroc pour répondre à l'ultimatum de la France venait à son terme ; mais on n'avait aucune nouvelle du consul d'Angleterre, M. Drummond-Hay, qui s'était rendu à Rabat, par ordre de son gouvernement, pour y

faire entendre des conseils pacifiques. Le 4, M. de Nion, qui avait amené son pavillon et s'était retiré à bord du *Suffren*, reçut du pacha d'El-Araïch une réponse mesurée dans la forme, mais insolente au fond; car il exigeait, au nom d'Abd-er-Rahmane, l'évacuation de Lalla-Maghnia et la punition du maréchal Bugeaud. Le 5, enfin, on apprit qu'après avoir échoué dans sa mission, M. Drummond-Hay avait abandonné l'empereur aux ressentimens de la France et s'était embarqué à Mogador. Le 6, au matin, l'escadre attaqua les fortifications de Tanger, qu'elle avait ordre de détruire.

« En faisant un débarquement, dit le prince dans son rapport, j'aurais pu facilement atteindre ce but; mais j'ai préféré agir avec le canon et mettre les batteries hors de service, en respectant le quartier des consuls, où cinq ou six boulets à peine sont allés s'égarer. » Ouvert à huit heures et demie, le feu avait cessé avant onze heures; toutes les batteries marocaines étaient démantelées, la plus grande partie des pièces démontées; l'ennemi avait, de son aveu, 150 morts et 400 blessés; sur l'escadre, les pertes se réduisaient à 16 blessés et à 3 morts; les avaries étaient peu de chose.

« Pendant l'affaire, ajoute le prince de Joinville, M. Hay est arrivé de Rabat, où il s'était arrêté pour voir l'empereur; je l'ai reçu le lendemain. Il m'a dit qu'il avait trouvé l'empereur très abattu; la nouvelle du retrait des consuls lui était parvenue. M. Hay m'a remercié de la sollicitude que nous avons montrée à son égard. Maintenant je vais à Mogador, à l'autre bout de l'empire. Mogador est la fortune particulière de l'empereur; outre les revenus publics, la ville est sa propriété : il en loue les maisons, les terrains. C'est, en un mot, une des sources les plus claires de son revenu. Toucher à cette ville, la ruiner ou occuper l'île qui ferme le port jusqu'à ce que nous ayons obtenu satisfaction, c'est faire à Mouley-Abd-er-Rahmane et à tout le sud de son empire un mal sensible. »

Le 8 août, dans un accès d'impatience et de mauvaise humeur, le maréchal Bugeaud avait écrit au maréchal Soult, ministre de la guerre, une lettre acerbe : « J'ai, disait-il, devant moi un camp de 15,000 à 20,000 hommes; nous savons qu'il y a un autre camp à Taza, peut-être en route pour venir joindre celui-ci. On peut encore soulever toutes les montagnes de la côte du Rif et des Beni-Snassen, et amener contre nous tous ces montagnards; il faudra donc attendre la concentration de toutes ces forces! Si, au contraire, j'étais libre de faire la guerre comme elle doit être faite, je sommerais le fils de l'empereur de répondre, dans les vingt-quatre

heures, s'il accepte la suspension d'armes que je lui ai proposée, et s'il renonce à la prétention de nous faire évacuer Lalla-Maghnia. S'il me répondait non, je marcherais sur lui et j'attaquerais ce premier camp. Au lieu de cela, que m'ordonnez-vous? 1° d'attendre la concentration de forces énormes; 2° de perdre cette force morale sur les peuples et sur mes soldats que j'avais acquise par une attitude énergique et offensive. Plus j'y réfléchis, monsieur le maréchal, plus cette conduite me paraît funeste, je dirai même intolérable. Hier, j'étais fier de ma situation ; dans deux ou trois jours peut-être, je regretterai amèrement d'avoir prolongé aussi longtemps mon séjour en Afrique. C'est avec la tristesse dans le cœur que je trace ces dernières lignes. »

Mais, le 11 août, quand il reçut la nouvelle du bombardement de Tanger, ce fut un cri de joie qui sortit de sa poitrine. « Le 14 au plus tard, écrivit-il au prince, j'ai la confiance que nous aurons acquitté la lettre de change que la flotte vient de tirer sur nous. »

VI.

Les camps marocains s'étaient rapprochés; de la vigie de Lalla-Maghnia on les apercevait sur les collines de la rive droite de l'Isly, à 2 ou 3 kilomètres en arrière d'Oudjda. D'après les dires des espions, il y avait là un rassemblement de 30,000 cavaliers et de 10,000 fantassins, avec onze bouches à feu. L'élite de cette armée était la cavalerie noire ou mulâtre de la garde de l'empereur, les Abid-el-Bokhari.

Voici, d'après les mémoires du général de Martimprey, une esquisse de cette troupe, qui passait pour redoutable : « Une large culotte ou zeroual, un burnous de drap bleu, un grand bonnet rouge pointu, un sabre et un long fusil armé d'une baïonnette, leur constituaient une tenue et un armement à peu près uniformes. Toutefois, les fusils n'étant pas à cette époque du même calibre, il s'ensuivait qu'il ne pouvait être fait de distribution de cartouches. Dans le combat, chacun, muni de balles à sa convenance et d'une poire à poudre, chargeait son arme comme on le fait à la chasse, méthode délicate et lente dans la chaleur de l'action. »

La température était excessive; afin d'abriter ses troupes, le maréchal avait transporté le bivouac à l'est de Lalla-Maghnia, au bord d'un ruisseau, dans un bois de frênes d'une belle venue, de sorte que les rôdeurs marocains, ne voyant plus les Français à leur ancienne place, se figurèrent d'abord qu'ils avaient fait retraite sur Tlemcen. Ils se trompaient du tout au tout. Le maréchal n'atten-

dait, pour marcher à eux, que le retour du général Bedeau, détaché avec deux bataillons vers Sebdou en reconnaissance. « Je compte qu'il me rejoindra après demain matin, écrivait le gouverneur au maréchal Soult, le 11 août; le même jour, au soir, je ferai un mouvement en avant. Le 14, au matin, je serai de très bonne heure sur l'Isly, à une petite distance du camp ennemi. Si mes troupes ne sont pas trop fatiguées, et surtout si la chaleur n'est pas excessive, je continuerai mon mouvement, et j'attaquerai le camp marocain pour ne lui pas donner le temps d'évacuer les provisions et les *impedimenta* qu'il doit avoir réunis. Vainqueur, je le poursuivrai jusqu'à Aïoun-Sidi-Mellouk ; il ne m'est guère possible d'aller plus loin, à cause de l'éloignement des eaux. Après, je me jetterai sur le pays, à droite et à gauche, pour le ravager et faire vivre ma cavalerie. »

Le général Bedeau rejoignit le 12, plus tôt que n'avait espéré le maréchal; dans la matinée du même jour était arrivé un régiment de marche venu de France et composé de quatre escadrons, deux du 1er chasseurs à cheval, deux du 2e hussards. La petite armée comprenait dès lors 8,500 baïonnettes, 1,400 chevaux réguliers, 400 irréguliers et 16 bouches à feu, dont 4 de campagne. « Elle compte sur la victoire, tout comme son général, écrivait allégrement le gouverneur; si nous l'obtenons, ce sera un nouvel exemple que le succès n'est pas toujours du côté des gros bataillons, et l'on ne sera plus autorisé à dire que *la guerre n'est qu'un jeu du hasard.* »

La masse énorme de la cavalerie marocaine ne lui imposait pas; plus elle était nombreuse, plus il était assuré d'avoir raison d'elle. Il avait à cet égard une théorie depuis longtemps faite : « Vous vous attendez, écrivait-il dès 1841 à La Moricière, vous vous attendez à être attaqué par une nombreuse cavalerie et quelque peu d'infanterie. Vous n'êtes pas préoccupé et vous avez bien raison; passé un certain chiffre, comme quatre ou cinq mille, le nombre des cavaliers ne fait rien à l'affaire. Il suffit de marcher à eux en bon ordre et résolument, puis de les accueillir, s'ils viennent à vous, par un feu de deux rangs bien dirigé; mais il faut préalablement avoir bien convaincu les soldats que le nombre ne fait rien. Vous y parviendrez facilement en leur représentant que, même en Europe, la cavalerie régulière est impuissante contre la bonne infanterie, que la cavalerie arabe, n'ayant ni organisation, ni discipline, ni tactique, ne peut pas faire des charges successives, qu'elle n'a aucune force d'ensemble, et que, pourvu qu'on marche à elle, on la met dans une telle confusion et un tel découragement qu'elle ne peut plus revenir au combat. C'est une cavalerie absolument sans consistance pour

attaquer les carrés d'infanterie, et, plus elle est nombreuse, passé un certain chiffre, moins elle a de puissance. Il n'est pas plus difficile de repousser, avec des bataillons bien harmonisés, 15,000 chevaux arabes que 3,000 ou 4,000. Les courages individuels, quelque distingués qu'ils soient, ne sont plus indépendans; ils sont entraînés dans le tourbillon, et ils s'affaiblissent par le désespoir de l'impuissance. »

Le 12, dans la soirée, les officiers des chasseurs d'Afrique et des spahis offrirent un punch aux camarades des escadrons venus de France. La salle de réception était une enceinte de verdure, au bord du ruisseau; des lanternes en papier de couleur se balançaient aux branches des lentisques et des lauriers-roses; le punch flambait dans les gamelles; on buvait à la gloire et à la patrie, à l'Algérie et à la France. Cependant il manquait à la fête quelque chose, ou plutôt quelqu'un, le grand chef. L'interprète principal de l'armée, M. Léon Roches, qui vivait dans sa familiarité, fut dépêché vers lui en ambassade.

Le grand chef, accablé de fatigue, dormait tout habillé dans sa tente. Au premier abord, le réveil fut terrible et l'ambassadeur envoyé au diable; puis, grommelant, le maréchal se mit en route avec son guide; tous deux allaient, trébuchant dans l'obscurité contre les piquets des tentes, l'un grondant de plus en plus, l'autre de plus en plus bourré; mais quand, à la lueur des illuminations, un hurrah d'acclamations accueillit le maréchal, sa mauvaise humeur tomba soudain, sa figure s'éclaira d'un joyeux sourire, et, d'une voix forte, il fit, devant cette foule d'auditeurs qui buvaient ses paroles, la prophétie de la bataille : « Après-demain, mes amis, sera une grande journée, je vous en donne ma parole. Avec notre petite armée, je vais attaquer les innombrables cavaliers du prince marocain. Je voudrais que leur nombre fût double, fût triple, car plus il y en aura, plus leur désordre et leur désastre seront grands. Moi, j'ai une armée, lui n'a qu'une cohue. Je vais vous expliquer mon ordre d'attaque. » Et il expliquait le fameux ordre triangulaire, « la tête de porc ; » et, joignant l'action à la parole, « il accompagnait sa démonstration, dit le général de Martimprey, de violens gestes des coudes, très expressifs, qui mirent en gaîté son auditoire. »

La formation, d'ailleurs, avait été mise à l'ordre. L'infanterie était répartie en quatre commandemens : 1° avant-garde, sous les ordres du colonel Cavaignac, du 32e, comprenant le 8e bataillon de chasseurs, un bataillon du 32e, un du 41e, le 2e bataillon du 53e et deux compagnies d'élite du 58e; 2° brigade de droite, sous les ordres du général Bedeau, comprenant deux bataillons du 13e léger, deux du 15e léger, un bataillon de zouaves et le 9e bataillon de chasseurs;

3° brigade de gauche, sous les ordres du colonel Pélissier, comprenant deux bataillons du 6e léger, le 10e bataillon de chasseurs et trois bataillons du 48e; 4° arrière-garde, sous les ordres du colonel Gachot, comprenant deux bataillons du 3e léger et le 6e bataillon de chasseurs. La cavalerie, commandée par le colonel Tartas, marchait en deux colonnes encadrées par l'infanterie, celle de droite, sous les ordres du colonel Morris, formée du 2e chasseurs d'Afrique et du régiment de marche venu de France; celle de gauche, commandée par le colonel Jusuf, formée des spahis et du 4e chasseurs d'Afrique, et suivie du maghzen d'Oran, sous les ordres du commandant Walsin Esterhazy (1). Telle qu'elle était réglée par le maréchal, la formation de combat présentait la figure d'un losange irrégulier, dont les côtés postérieurs étaient réunis suivant un angle obtus.

Depuis quelques jours, le maréchal envoyait régulièrement ses fourrageurs de plus en plus près de la frontière. Le 13, à trois heures de l'après-midi, toute l'armée se mit en mouvement, comme pour soutenir un plus grand fourrage; mais, le soir venu, au lieu de rentrer au bivouac, elle s'arrêta sur place et passa la nuit, sans feux allumés, dans le plus grand silence. Le 14, à deux heures du matin, elle se remit en marche, passa l'Isly à gué et remonta la rive gauche, n'ayant devant elle que 5 ou 6 cavaliers marocains, qui se retiraient lentement en tiraillant sur les guides.

Le commandant de Martimprey marchait tout à fait en tête, ayant derrière lui l'étoile polaire. Tout à coup, il aperçut sur sa gauche le maréchal qui lui cria : « Êtes-vous sûr de la direction, Martimprey? — Oui, monsieur le maréchal. — *Bonô !..* » Faite d'une voix de stentor, en prolongeant la dernière syllabe, à travers l'air sonore et calme du matin, cette réplique excita dans les premiers pelotons

(1) En ordre de marche, le 8e bataillon de chasseurs tenait la tête de l'avant-garde, ayant sur ses flancs en échelons, à droite le bataillon du 32e, à gauche le bataillon du 41e, entre les deux, le maréchal et l'état-major-général, suivis du bataillon du 53e, des pièces de campagne et d'une section de montagne. Le général de La Moricière marchait en tête avec le 8e bataillon de chasseurs. En arrière, à droite du 31e, venait toute la brigade Bedeau; à gauche du 41e, toute la brigade Pélissier, chacune des deux sur une seule colonne; dans l'intervalle marchaient les deux colonnes de cavalerie, flanquant elles-mêmes de part et d'autre la réserve d'artillerie, le train des équipages, les bagages des corps et le troupeau. L'arrière-garde avait deux de ses bataillons dans les traces respectives des colonnes d'infanterie, et le troisième sur la ligne du centre en arrière, fermant le système. — Pour passer de l'ordre de marche à l'ordre de combat, l'avant-garde conservait sa formation; le premier bataillon de chaque colonne restait également à sa place; les autres s'échelonnaient successivement en dehors et à soixante pas chacun du précédent, sauf le dernier, qui s'échelonnait en dedans, de manière à se relier avec les bataillons d'arrière-garde.

une bruyante hilarité, qui, de proche en proche, gagna jusqu'à l'arrière-garde. Ce fut dans cette heureuse disposition qu'après avoir gravi allégrement une dernière hauteur, l'armée aperçut tout à coup, resplendissantes de blancheur au soleil, les innombrables tentes des camps marocains.

Tous les mamelons en étaient couverts, depuis Oudjda jusqu'à l'Isly. Au milieu de la foule qui s'agitait en prenant les armes, on distinguait parfaitement le groupe du fils de l'empereur, ses drapeaux, son parasol de commandement. Ce fut le point de direction donné à l'avant-garde. Tous les chefs des principales fractions de l'armée, appelés par le maréchal, reçurent ses dernières intructions; chacun retourna diligemment à son poste, la formation de combat fut prise, et le losange, éployant ses ailes, descendit, au son des musiques de régiment, vers la rivière qu'il fallait passer encore.

Les gués ne furent que faiblement disputés; mais, par-delà, le maréchal et ses troupes se trouvèrent entourés de toutes parts et disparurent dans les flots de poussière soulevés par le tumulte de la cavalerie marocaine comme un navire battu par des vagues dans les embruns d'une mer démontée. La gauche, particulièrement, fut assaillie avec une violence extrême; les Marocains, s'excitant par de bruyantes clameurs, se jetaient d'un échelon sur l'autre, en essayant de passer par les intervalles; partout leur effort échoua devant le feu des tirailleurs qui se flanquaient mutuellement; deux bataillons seulement furent obligés de former le carré; les autres continuèrent de rester en colonne à demi-distance.

Dès que le maréchal s'aperçut que, sous l'effet des balles et de la mitraille, la masse assaillante commençait à se disloquer, il donna au colonel Tartas l'ordre de faire sortir du losange ses dix-neuf escadrons et de les échelonner de sorte que le dernier échelon fût appuyé à la rive droite de l'Isly. A la tête des spahis soutenus par le 4e chasseurs d'Afrique, le colonel Jusuf mena la charge contre le camp de Mouley-Mohammed. Une batterie de onze pièces était déployée sur le front de bandière; mais elle ne put tirer qu'une salve; les canonniers sabrés se dispersèrent. En avant de la tente impériale, cavaliers et fantassins confondus essayèrent d'arrêter les spahis; mais les chasseurs, venant à la rescousse, culbutèrent l'obstacle, et, dès lors, tout le camp fut la proie du vainqueur.

Pendant ce temps, le colonel Morris, emporté par son ardeur, s'était lancé au loin, de l'autre côté de l'Isly, à l'attaque d'une grosse troupe de cavalerie ralliée sur la rive gauche. Ce fut le seul moment critique de la bataille; mais, pendant plus d'une demi-heure, les six escadrons du 2e chasseurs qu'il commandait, c'est-à-dire 550 hommes seulement, se trouvèrent sérieusement engagés

parmi des milliers d'ennemis. Comme les combattans étaient noyés dans des flots de poussière, on ne savait ce qui se passait derrière ce nuage ; mais enfin le général Bedeau, averti, envoya au pas de course les zouaves et deux autres bataillons, qui dégagèrent les chasseurs et décidèrent la retraite des Marocains. L'artillerie acheva de disperser ce qui essayait de résister encore.

A midi, la bataille était gagnée ; les troupes avaient exécuté résolument ce que le général avait supérieurement conçu. Toutes ses prévisions s'étaient réalisées, grand triomphe pour un homme de guerre, sans avoir été payées par de trop douloureux sacrifices. L'armée n'avait à regretter que quatre officiers, tous quatre aux spahis, et vingt-trois soldats ; sept officiers et quatre-vingt-douze soldats étaient blessés. Les Marocains laissaient 800 morts sur le champ de bataille. La tente et le parasol de Mouley-Mohammed, dix-huit drapeaux, onze pièces de canon, furent les principaux trophées de la victoire ; quant au reste, le butin fut immense.

Pour les Arabes, le vaincu est celui qui a tort ; les tribus au milieu desquelles se fourvoyaient les fuyards les poursuivaient à coups de fusil ou les dépouillaient impitoyablement. De cet immense rassemblement, il ne resta bientôt plus que les fidèles du maghzen autour du prince réfugié à Taza. La chaleur de plus en plus intense ne permettait pas au maréchal de l'y aller chercher.

Le 16 août, il lui écrivit, en vainqueur généreux, sans rien ajouter aux conditions qui lui avaient été posées avant la bataille. Le 23, dix cavaliers des Abid-Bokhari apportèrent la réponse du prince ; elle débutait mal, car elle portait contre le maréchal une accusation de perfidie : « Sache que, si tu as pris mon camp, c'est que tu as usé de ruse et que tu n'as pas tenu tes promesses ; sans cela, tu aurais vu ce qui te serait arrivé ; » mais, après cet accès de méchante humeur, elle devenait toute pacifique.

Le maréchal profita de ce temps d'arrêt pour ramener à Lalla-Maghnia d'abord, puis à Djemma-Ghazaouat, les troupes épuisées de chaleur et les malades, dont le nombre excédait de beaucoup les ressources de l'ambulance. A Lalla-Maghnia, le 28 août, il reçut la nouvelle d'un autre succès du prince de Joinville.

Le 11 août, l'escadre française était arrivée devant Mogador, mais l'état de la mer était tel que, pendant quatre jours, tout ce qu'elle avait pu faire avait été de tenir au mouillage. Enfin, le 15, le temps étant devenu meilleur, le bombardement avait commencé. Les batteries de mer ayant été détruites par le feu des vaisseaux *Jemmapes*, *Triton*, *Suffren*, et de la frégate *Belle-Poule*, les bricks *Cassard*, *Volage* et *Argus* débarquèrent dans l'île 500 marins qui, malgré la vive résistance de la garnison, s'emparèrent

des batteries et des postes fortifiés. Le lendemain, un second débarquement acheva de détruire les défenses de la ville. Les canons furent encloués ou jetés à la mer, les poudres noyées, les barques coulées à fond. Alors les montagnards des environs descendirent en foule sur Mogador, qu'ils mirent à sac. Le consul anglais et quelques autres Européens qui s'étaient obstinés à rester dans la place furent trop heureux d'être recueillis par l'escadre française.

Après avoir laissé 500 hommes bien établis dans l'île et quelques-uns de ses bâtimens dans le port, le prince de Joinville revint à Cadix avec la plus grande partie de l'escadre.

VII.

Plus encore que la victoire d'Isly, les succès de la flotte française excitèrent dans Londres une émotion vive. Le premier ministre, sir Robert Peel, était de plus en plus sombre et inquiet. « Il accueillait, dit M. Guizot dans ses mémoires, tous les renseignemens, tous les bruits qui lui parvenaient sur les immenses travaux que nous faisions, disait-on, dans tous les ports d'où l'Angleterre pouvait être menacée, à Dunkerque, à Calais, à Boulogne, à Cherbourg, à Saint-Malo, à Brest. Il se refusait à regarder nos assurances pacifiques et amicales comme des garanties suffisantes, et il insistait auprès de ses collègues pour que l'Angleterre se préparât promptement et largement à une guerre qui lui paraissait probable et prochaine. C'était contre ces dispositions et ces appréhensions du premier ministre que lord Aberdeen avait à défendre la politique de la paix ; il le faisait avec une habileté parfaitement loyale, opposant aux vaines alarmes de sir Robert Peel une appréciation plus juste et plus fine, soit des événemens, soit des hommes, soit des chances de l'avenir. »

Ce fut l'opinion de lord Aberdeen qui prévalut ; mais il importait que la paix entre la France et le Maroc ne tardât pas trop à se conclure. Le Maroc en prit l'initiative, d'abord par un message que Mouley-Mohammed adressa, le 1er septembre, au maréchal Bugeaud, puis par une lettre de Sidi-Bou-Selam au prince de Joinville. « J'atteste par ces présentes, disait expressément le pacha d'El-Araïch, que j'ai entre les mains l'ordre de l'empereur de faire la paix avec vous. »

Le maréchal Bugeaud aurait bien voulu présider aux négociations, mais la diplomatie refusa de se ranger sous la tutelle militaire. Les plénipotentiaires français, M. de Nion et le duc de Glücksberg, s'abouchèrent à Tanger, le 10 septembre, avec Sidi-Bou-Selam,

plénipotentiaire du sultan, et le traité fut immédiatement conclu. Il était conforme à l'*ultimatum* posé par la France, si ce n'est que la mise hors la loi était substituée à l'internement, en ce qui concernait Abd-el-Kader.

« Hadj Abd-el-Kader, était-il dit dans l'article 4, est mis hors la loi dans toute l'étendue de l'empire du Maroc, aussi bien qu'en Algérie. Il sera en conséquence poursuivi à main armée par les Français, sur le territoire de l'Algérie, et par les Marocains sur leur territoire, jusqu'à ce qu'il en soit expulsé ou qu'il soit tombé au pouvoir de l'une ou de l'autre nation. Dans le cas où Abd-el-Kader tomberait au pouvoir des troupes françaises, le gouvernement de Sa Majesté l'empereur des Français s'engage à le traiter avec égards et générosité. Dans le cas où Abd-el-Kader tomberait au pouvoir des troupes marocaines, Sa Majesté l'empereur du Maroc s'engage à le faire transporter dans une des villes du littoral ouest de l'empire, jusqu'à ce que les deux gouvernemens aient adopté de concert les mesures indispensables pour qu'Abd-el-Kader ne puisse, en aucun cas, reprendre les armes et troubler de nouveau la tranquillité de l'Algérie et du Maroc. » L'article 5 établissait la délimitation de la frontière comme au temps de la domination turque.

Disons tout de suite que, pour l'application régulière de cette clause, une convention spéciale fut signée, le 18 mars de l'année suivante, à Lalla-Maghnia, par le général de La Rue, assisté du commandant de Martimprey et de M. Léon Roches, pour la France, et par Sidi-Hamida, assisté de Si-Selaouï, pour le Maroc. Le tracé de la délimitation avait été fait par le commandant de Martimprey. « Dans le Tell, a-t-il dit modestement dans ses mémoires, ce travail était facile; dans le Sahara, c'était beaucoup moins clair, et je fus conduit à une erreur grave, en m'en rapportant aux témoignages du kaïd de Tlemcen et de l'agha de la montagne de l'ouest. Ils nous certifièrent que les Ouled-Sidi-Cheikh-Gharaba étaient Marocains. » C'est ainsi que les ksour de Figuig, sans qu'on se doutât du sacrifice, furent abandonnés au Maroc.

En fait, le traité de Tanger, conclu sans l'attache du maréchal Bugeaud, commença par lui déplaire. Il ne s'en cachait pas et poursuivait de ses sarcasmes La Moricière, à qui l'arrangement paraissait suffire. « Applaudissez-vous tout seul, je vous en prie, lui écrivait-il; car, moi, je ne m'applaudis pas le moins du monde, et je ne voudrais, à aucun prix, apposer ma signature au bas de ce traité. Je vous croyais un dragon d'opposition ; j'avais l'air devant vous d'un ministériel quand même, et voilà que vous approuvez tout, même ce qui est détestable. » — « Quant au traité, répliquait

La Moricière, sans doute sa rédaction trahit une ignorance absolue des hommes et des choses, et ce serait une bonne fortune pour *le Charivari* que de l'avoir avec le commentaire du maréchal; mais plutôt que de s'exposer à la guerre avec l'Angleterre, la France a bien fait de terminer elle-même ses affaires. Du reste, mon ignorance des affaires politiques, auxquelles je ne me suis jamais mêlé, que je n'ai jamais vues que dans les journaux, et encore d'une manière assez peu suivie, est la cause de l'incertitude et du vague que vous avez remarqués dans mes opinions politiques. Je prends acte toutefois du reproche que vous m'adressez de ne pas avoir conservé mes tendances à l'opposition, et de n'avoir pas trouvé les choses absolument mal, avant d'avoir examiné si elles pouvaient être mieux. »

Il y avait un autre motif de désaccord entre le grand chef et son lieutenant : celui-ci tenait pour l'occupation définitive du poste de Djemma-Ghazaouat, tandis que le maréchal voulait en confier la garde à une milice locale. La question fut portée devant le maréchal Soult, qui donna gain de cause à La Moricière. Le lieutenant-colonel de Montagnac, du 15ᵉ léger, fut nommé commandant de Djemma-Ghazaouat.

Le maréchal Bugeaud s'était embarqué pour Alger; il y trouva, le 5 septembre, un accueil enthousiaste. La victoire d'Isly faisait son tour d'Algérie; de toutes parts, les grands chefs arabes, khalifas, aghas, kaïds, arrivèrent, plus ou moins spontanément, pour rendre hommage au vainqueur. Il y eut, le 22 septembre, sur le champ de manœuvre de Moustafa, une fête magnifique. Quelques jours plus tard, les acclamations redoublèrent : on venait de lire l'ordonnance royale qui conférait au maréchal le titre de duc d'Isly.

Ses compagnons de gloire ne furent pas oubliés : La Moricière reçut la croix de commandeur; Bedeau fut nommé lieutenant-général et commandant de la province de Constantine ; Cavaignac maréchal de camp et commandant de la subdivision de Tlemcen. Le maréchal était loin d'avoir pour Cavaignac les sentimens d'affection qu'il portait à Bedeau ou à Saint-Arnaud, par exemple, et il avait été parfois sévère à son égard ; mais il rendait justice à son intrépidité calme et froide, à son caractère, à son esprit de devoir et de discipline.

Quand le général Cavaignac eut reçu des mains du maréchal sa lettre de service, il écrivit à l'un de ses amis la lettre suivante, qui lui fait le plus grand honneur : « Je partage complètement votre opinion sur ce qui doit rester de mes anciennes relations avec notre gouverneur-général, et je sais qu'il a mis une grande

chaleur et une grande loyauté dans ses démarches. Du reste, si j'avais une nature assez rancunière pour penser au passé en face du présent, je crois que les immenses services rendus par le maréchal en Afrique, depuis un an surtout, doivent, dans l'esprit d'un vieil Africain comme moi, dominer tout autre sentiment. C'est là ma disposition véritable, et c'est ainsi que vous me trouverez. »

VIII.

Le maréchal duc d'Isly avait demandé deux mois de congé, afin de se rendre à Paris et de prendre part aux discussions de la Chambre; mais, avant de s'éloigner, il voulut achever, chez les Kabyles de la vallée du Sébaou, toujours agitée par les intrigues de Ben-Salem, l'œuvre que les affaires du Maroc l'avaient contraint de laisser, au mois de mai précédent, à l'état d'ébauche. Les opérations commencèrent à la fin de septembre, sous la direction du général Comman, qui partit de Dellys à la tête d'une colonne de 2,800 hommes. Pendant une quinzaine de jours, il manœuvra sur les deux versans de la vallée sans éprouver de résistance; mais, le 17 octobre, chez les Flisset-el-Bahr, il se trouva en présence d'un gros rassemblement de Kabyles groupés au-dessus du pic du Tléta, près du village de Tiferâa. Malgré l'entrain des troupes que menaient à l'attaque le colonel de Saint-Arnaud et le lieutenant-colonel Forey, les Kabyles ne purent pas être débusqués de toutes leurs positions, et le général Comman dut se replier sur Dellys, où il rentra, le 19, avec une perte de 26 tués et de 167 blessés. Ce petit combat avait donc coûté plus cher que la bataille d'Isly.

Averti de l'échec, le maréchal prit immédiatement la mer avec quatre bataillons, descendit à Dellys et se porta, le 25, contre les Flisset-el-Bahr. Le 28, il les fit attaquer par trois colonnes, à une lieue en arrière des positions qu'ils avaient si bien défendues, le 17, et les culbuta de telle sorte qu'ils se hâtèrent, eux et les voisins, de faire leur soumission. Le 5 novembre, la colonne expéditionnaire fut dissoute, et les corps regagnèrent leurs cantonnemens.

A tout prendre, cette campagne d'automne en Kabylie ne fut guère plus décisive que la campagne du printemps; mais la saison devenait mauvaise et le maréchal avait hâte d'être à Paris. Il partit d'Alger le 16 novembre, laissant l'intérim du gouvernement au général de La Moricière.

Le 24 janvier 1845, le vainqueur d'Isly prononça, dans la chambre des députés, un grand discours d'une haute importance. Après avoir commencé par avouer le peu de goût que le traité de Tanger lui avait inspiré d'abord, et déclaré loyalement que l'exa-

men des faits et des circonstances avait modifié son impression première, il aborda de front le problème général de la conquête. « Quoique notre armée d'Afrique vous paraisse souvent beaucoup trop forte, surtout quand il s'agit de voter le budget, dit-il aux députés ses collègues, je vous déclare qu'elle est faible, comparativement à la surface du pays qu'elle a à dominer, à protéger. Si elle y suffit, ce n'est qu'en multipliant ses fatigues. J'ai demandé à nos soldats en mobilité plus peut-être qu'on ne pouvait. C'est en répétant leurs marches à l'infini, c'est en leur imposant des privations presque continuelles, que je suis parvenu à suffire aux besoins de notre domination sur cet immense territoire.

« On s'est étonné qu'il ait fallu 80,000 hommes pour faire la conquête de l'Algérie, où on n'a jamais vu, dit-on, 20,000 hommes en ligne, lorsque, avec des armées de 30,000 hommes, on a fait la conquête de l'Italie et de l'Égypte. Je ne saurais trop le redire, c'est que, dans la plupart des autres pays, surtout en Europe, il suffit de gagner une ou deux batailles décisives pour s'emparer des grands intérêts de l'ennemi, qui se trouvent concentrés sur quelques points; mais, en Afrique, des combats même convenables n'ont rien de décisif. Ce n'est que par leur multiplicité, et en prenant les tribus les unes après les autres, que nous sommes parvenus à soumettre les Arabes. Réduire l'armée serait donc la chose la plus contraire à notre entreprise; ce serait compromettre la conquête, ou tout au moins retarder l'époque des compensations à nos sacrifices. L'armée, par les routes qu'elle a ouvertes, n'a pas fait seulement de la stratégie, elle a encore créé des voies commerciales.

« On a blâmé trois expéditions faites l'année dernière; on a prétendu que ces expéditions avaient uniquement pour but de conquérir de la gloire, de faire des bulletins et, passez-moi l'expression un peu triviale, de recueillir de la graine d'épinards! *(Hilarité générale.)* Eh bien! messieurs, on s'est trompé. L'armée française ne fera jamais la guerre dans ses propres intérêts : elle a trop de patriotisme pour cela. Elle la fera, quand il sera nécessaire de la faire, dans les intérêts du pays, et pas autrement. Et savez-vous pourquoi nous sommes allés à Biskra et chez les Ouled-Naïl, qui sont à 130 lieues des côtes? Pour nous ouvrir des routes commerciales à l'intérieur. Nous avons fait ce que font les Anglais, la guerre d'intérêt; nous avons marché, l'épée dans une main et le mètre dans l'autre.

« Les résultats généraux, vous les connaissez. Vous savez qu'Abd-el-Kader a été successivement chassé de l'édifice de granit qu'il avait créé; cet édifice, nous l'avons démoli pièce à pièce. Nous avons soumis les tribus, une à une, par cette activité de jambes

dont j'ai parlé. Nous avons rejeté Abd-el-Kader dans l'intérieur du Maroc, ce qui ne veut pas dire qu'il ne reviendra pas; je crois même pouvoir vous prévenir qu'il reviendra. Il ne reviendra pas dangereux, mais tracassier, et voilà pourquoi il faut que nous restions toujours forts et vigilans : c'est là mon adage.

« Vous dominez tout le pays depuis la frontière de Tunis jusqu'au territoire du Maroc. Il ne reste qu'un petit pays de quatre-vingts lieues de longueur sur trente de largeur, qu'on appelle vulgairement la Kabylie. Ce sont les montagnes de Bougie à Djidjeli, pays très difficile, montagnes très âpres, peuplées par des hommes très vigoureux, énergiques, excellens fantassins. Il n'est pas du tout impossible de les soumettre; l'armée d'Afrique ne connaît pas beaucoup d'impossibilités dans ce genre; toutefois, ce n'est pas urgent, mais c'est une chose qui doit être faite tôt ou tard. Comme le disait M. Thiers, l'occupation restreinte est une tâche impossible ; il est plus facile de prendre le tout que la partie. On ne peut pas faire la conquête à demi.

« Nous serons donc contraints de prendre la Kabylie, non pas que les populations soient inquiétantes, envahisseuses, hostiles; non ; elles défendent vigoureusement leur indépendance quand on va chez elles, mais elles n'attaquent pas. Mais ce territoire insoumis au milieu de l'Algérie obéissante est d'un mauvais exemple pour les tribus qui paient l'impôt et voient auprès d'elles des voisins qui ne le paient pas. C'est un témoin vivant de notre impuissance, de notre respect pour les gens forts, et cela diminue notre force morale. C'est un refuge pour les mécontens de nos possessions; c'est là qu'un lieutenant d'Abd-el-Kader, Ben-Salem, s'est retiré et maintient encore le drapeau de son maître; il pourrait sortir de là quelque jour un gros embarras.

« Il y a encore une autre considération, c'est que nous ne pouvons rester continuellement à Bougie et à Djidjeli bloqués et regardant les montagnes, sans y avoir aucune espèce d'action. Si l'on veut renoncer pour toujours à ces montagnes, en vertu de sentimens philanthropiques ou dans la crainte d'augmenter l'effectif de deux ou trois régimens, il faut s'empresser d'évacuer Bougie et Djidjeli, occupations très onéreuses et qui ne servent absolument, dans l'état actuel des choses, qu'à nous faire perdre des soldats et dépenser de l'argent. Sinon, nous serons obligés de prendre toute la Kabylie un jour ou l'autre. »

Tout était dans ce discours : le passé, le présent, l'avenir de la conquête.

CAMILLE ROUSSET.

JACOB RUYSDAEL

Dans l'art comme dans la vie, les choses les plus simples ne sont pas celles dont on s'avise d'abord. L'histoire de la peinture de paysage nous en fournirait au besoin la preuve. S'il est un genre pour lequel les voies semblent toutes tracées, n'est-ce point celui qui, s'inspirant directement de la nature, peut trouver en elle des sujets d'étude immédiats? Et cependant, nous l'avons constaté à diverses époques et chez des peuples différens (1), le paysage n'apparaît que tardivement; et quand, avec un état de civilisation très avancé, il arrive à se constituer, il commence par une extrême complication. Au lieu de se contenter des élémens pittoresques qu'ils ont sous la main et de les copier fidèlement, les premiers paysagistes vont chercher au loin des modèles, et ils s'ingénient à entasser dans leurs œuvres les accidens les plus bizarres et les plus disparates. Ce n'est qu'après avoir épuisé les étrangetés et les accumulations de détails hétérogènes que cet art revient à la simplicité.

Telle a été, en effet, la marche suivie par le paysage dans les Flandres jusqu'à son complet développement. L'école hollandaise avait déjà conquis son indépendance, que l'on continuait encore à y observer ce courant d'émigration qui avait anciennement attiré vers l'Italie un grand nombre de ses artistes et qui persista jusqu'au

(1) Voir, dans la *Revue : le Paysage dans les arts de l'antiquité* et *les Commencemens du paysage dans l'art flamand* (15 juin 1884 et 15 août 1885).

bout. Laissant aujourd'hui de côté ces transfuges, nous voudrions nous attacher exclusivement à des peintres qui, sans s'éloigner jamais de leur patrie, ont su y découvrir cette intime poésie qu'un commerce plus familier avec la nature pouvait seul leur révéler. Parmi ceux-ci, il n'en est pas de plus justement célèbre que Jacob Ruysdael. Mais avant d'aborder l'étude de sa vie et de ses œuvres, nous avons cru bon de rechercher les enseignemens qu'il avait pu recueillir, non-seulement de ses prédécesseurs, mais des membres mêmes de sa famille. Des documens nouveaux nous ont permis de déterminer la filiation assez compliquée de cette famille et d'établir, parmi les paysagistes qu'elle a produits, des distinctions qu'il était jusqu'ici difficile de justifier.

I.

Après avoir donné le spectacle de sa résistance héroïque contre l'Espagnol, la ville de Harlem était appelée à jouer un rôle décisif dans la fondation de l'école hollandaise. C'est pour les associations civiques ou charitables de Harlem que Frans Hals, avec plus d'art que n'en avaient mis ses devanciers, exécutait cette brillante série d'ouvrages qui font aujourd'hui le principal ornement du musée municipal de Harlem. Il renouvelait ainsi avec éclat un genre de peinture vraiment national et depuis longtemps populaire dans les Pays-Bas, celui des *Tableaux de corporations*. A son exemple, un groupe d'artistes, résidant comme lui à Harlem, allait bientôt après répudier les traditions académiques qui jusqu'alors avaient prévalu. Prenant autour d'eux leurs modèles dans la société contemporaine ou dans la nature, ils apportaient dans le choix de leurs sujets aussi bien que dans l'exécution de leurs ouvrages les qualités d'observation pénétrante, de sincérité et de véracité entières qui donnèrent à l'école sa physionomie. Pieter Molyn et Esaias Van de Velde les premiers, par l'élan qu'ils imprimaient à ce mouvement et par la confiance absolue avec laquelle ils s'avançaient dans ces voies nouvelles, y entraînaient à leur suite de nombreux imitateurs. Sans plus regarder désormais du côté de l'Italie, ils s'étaient appliqués à retracer tout ce qui, dans la campagne ou dans la vie de tous les jours, frappait leur attention. Les scènes de la vie politique, les derniers épisodes de la lutte pour l'indépendance, des embuscades, des attaques de convois, des pillages de villages ou d'habitations isolées, ou moins que cela encore, les divertissemens populaires, les aspects des marchés, des rues, des canaux, des plages ou des campagnes voisines, sollicitaient tour à tour leurs pinceaux, et ces productions d'un art si franchement hollandais étaient bien faites pour éveiller l'intérêt et mériter la sympathie de leurs

contemporains. Aussi les deux artistes jouirent-ils en leur temps d'une grande renommée.

Ni l'un ni l'autre n'étaient originaires de Harlem, mais de bonne heure tous deux s'y étaient fixés. Molyn, né à Londres vers la fin du XVIe siècle, était arrivé bien jeune encore en Hollande. Dès 1616, il faisait à Harlem partie de la gilde de Saint-Luc, dont il devenait le doyen en 1633. Il s'était marié en 1624 dans cette ville, où il était également affilié à une compagnie de francs-tireurs. C'était un dessinateur excellent, plein de fécondité et de verve, ainsi que l'attestent les nombreux et charmans croquis que possède de lui le musée Teyler. Quant à ses peintures, la finesse et la perfection de quelques-uns de ses tableaux, disséminés dans les musées de l'Europe, suffiraient à nous convaincre de leur mérite. Leur rareté était restée jusqu'à ces dernières années assez inexplicable, mais les recherches récentes faites par M. Olof Granberg dans les collections privées de la Suède nous ont appris que la plupart des œuvres de l'artiste avaient été autrefois accaparées par les amateurs de cette contrée. Quant à Esaias Van de Velde, issu d'une famille émigrée d'Anvers et dans laquelle le talent devait être héréditaire, il était de son temps encore plus en vue que Molyn. Si, en traitant les mêmes sujets que lui, il montre une exécution moins souple et un fini moins délicat, il y manifeste en revanche plus de décision et plus d'ampleur. Comme son confrère, il s'était marié (1611) à Harlem, où il était inscrit non-seulement sur les listes de la gilde (1612), mais sur celles de la chambre de rhétorique (1617-1618). C'était de plus un patriote très fervent, très militant, fort attaché à la grande cause de l'indépendance nationale. Les sujets qu'il traitait, aussi bien que le mérite même de sa peinture, attiraient bientôt sur lui l'attention du prince Maurice, qui le mandait auprès de lui à La Haye (1618), et, après avoir été honoré de sa faveur, Esaias retrouvait dans le prince Frédéric-Henri, son successeur, un protecteur tout aussi dévoué.

L'influence que P. Molyn et Van de Velde exercèrent sur l'art de cette époque fut considérable, celle de ce dernier surtout, puisqu'il devait tant contribuer au développement de Van Goyen, et, par conséquent, à la création du paysage hollandais. Né à Leyde en 1596, Van Goyen n'était guère plus jeune que Van de Velde, et, avant de recevoir ses leçons, il avait fréquenté plusieurs autres ateliers, notamment celui d'Isaac Swanenburch, le père du maître de Rembrandt, et celui de C. Van Schilperort, un peintre peu connu aujourd'hui, mais qui jouissait alors de la réputation d'un homme de goût et d'un lettré. Il faut croire que le jeune artiste était peu satisfait des enseignemens qu'il avait trouvés jusque-là, car, apres avoir eu déjà cinq maîtres, il avait encore été pendant un an l'élève

de Van de Velde. Il rencontrait cette fois la direction qui lui convenait et qui achevait de décider sa véritable vocation. Avec Van Goyen, les derniers liens qui rattachaient l'école hollandaise à l'école flamande allaient être rompus.

Par sa manière de comprendre le paysage, par sa facture même, singulièrement plus large que celle de P. Brill et de J. Brueghel, Van Goyen diffère complètement de ses prédécesseurs. Il accepte franchement les données les plus modestes : ce sont même celles qu'il recherche de préférence. Loin de prétendre embellir la nature, il s'applique à en accuser les côtés caractéristiques, sans s'écarter jamais de la réalité. Le ciel et l'eau lui fournissent de précieuses ressources pour exprimer la poésie propre à son pays, celle de l'espace et des jeux de la lumière, qui en modifient à chaque instant les aspects. D'ordinaire, le ciel remplit les trois quarts de ses tableaux, et parfois même cette proportion est dépassée. Au-dessous de ces grands ciels où se meut la troupe légère des nuages, l'eau des fleuves ou des canaux réfléchit leurs formes et leur fait écho. Appuyées à la bordure du cadre, les valeurs les plus fortes vont en s'atténuant de part et d'autre vers le centre de la toile, dont la partie moyenne reste claire et dégagée. C'est là que les yeux sont naturellement attirés, qu'ils sont comme invités à se reposer. Pour indiquer ces immenses étendues de l'espace, il n'est pas besoin de colorations bien vives : elles attireraient inutilement le regard. En s'appliquant à restreindre leur diversité, l'artiste atteindra plus sûrement son but. Mais, sur cet effacement général des colorations, quelques tons à peine plus accusés, — un bleu pâle dilué dans le ciel, une voile jaunâtre penchée sur le flot, ou quelque tache d'un rouge affaibli accrochée aux vêtemens des personnages, — vibrent et prennent une signification inattendue. A part ces accens discrètement ménagés, l'ensemble est presque monochrome. On dirait des dessins, n'était la distinction de ces gris subtils, de ces tons froids, verdâtres ou gris perle, qui contrastent ou se mêlent avec les dessous de bistre de la préparation restés très apparens. C'est par la justesse extrême des valeurs que la composition s'établit, se tient de loin, et le tableau, irréprochablement construit dans ses lignes, s'explique dans la diversité de ses plans par des dégradations d'une souplesse merveilleuse.

Comme Van de Velde d'ailleurs, Van Goyen connaît à fond toutes les parties de son art. Sans recourir jamais au pinceau d'autrui, il sait animer ses paysages, y mettre tout ce qui peut leur donner de l'intérêt, des barques, des monumens, des personnages, des animaux. Aussi a-t-il peint des marchés, des foires, des fêtes de village, avec des foules assemblées, pleines de vie et de mouvement. Mais où il excelle, où il montre sa véritable originalité, c'est dans

la représentation des grands cours d'eau: en ces sortes de sujets, il est maître et n'a point été dépassé. La plupart des villes hollandaises nous apparaissent ainsi dans son œuvre, avec leurs abords et leurs silhouettes pittoresques : Flessingue et son fort, Nimègue et ses vieilles murailles, Utrecht et le clocher gothique de Saint-Martin, Dordrecht surtout, avec sa tour élégante qu'on aperçoit de loin au-dessus des plaines verdoyantes et des immenses nappes d'eau de cette contrée étrange, où les fleuves viennent s'étaler, se réunir pour se séparer et se rejoindre encore, dans une confusion que les géographes ont peine à démêler. C'est là le centre préféré des études de l'artiste, et personne n'a rendu comme lui ces flots grisâtres et limoneux qui clapotent contre les rives, le désordre piquant des bateaux échelonnés à divers plans sur ces « chemins qui marchent, » comme pour en jalonner les distances. Derrière ces embarcations disposées avec goût, l'atmosphère se déploie, se creuse, et aboutit vers l'horizon à ces tons indéfinissables, neutres et cependant lumineux, dont la profondeur égale la limpidité.

Tout cela pourtant semble comme improvisé et peint au courant du pinceau, avec une pratique d'une simplicité élémentaire. Par places, le panneau, à peine couvert d'un léger frottis, laisse voir encore le trait noir de l'esquisse; mais dans cette facture expéditive, aucune incertitude, aucun repentir. Tous les coups ont porté avec une précision et une sûreté remarquables; et la touche, par sa vivacité spirituelle et sa crânerie, rappelle la désinvolture de Hals. On comprend qu'avec cette facilité de travail Van Goyen ait beaucoup produit, et les musées de Hollande et d'Allemagne possèdent, en effet, de nombreux tableaux de lui; mais nulle part, croyons-nous, on ne peut se faire une idée plus juste ni plus haute des acceptions variées de son talent que dans la collection formée par un écrivain cher aux lecteurs de la *Revue*, M. G. Rothan, qui, ayant pour le maître une prédilection particulière, a su choisir et réunir chez lui quelques-uns de ses meilleurs ouvrages.

Un précieux petit album qui appartient à M. Warneck nous renseigne sur les procédés d'étude de Van Goyen et sur sa vie elle-même. C'est un carnet de poche que, dans le courant de l'année 1644, il emportait avec lui dans ses excursions à travers la campagne. De feuille en feuille, on y peut suivre les étapes de ses tournées fluviales. Installé sur quelque bateau, il partageait sans doute la rude existence des mariniers, et, — à l'aide de la pierre noire et de quelques teintes de sépia pour indiquer les grandes masses d'ombre, — il dessinait au passage tout ce qui s'offrait à ses yeux : les barques avec les détails de leur gréement et de leur voilure, les quais où l'on aborde pour décharger les marchandises, les estacades contre lesquelles le flot vient se briser en écumant,

les rives basses et les touffes d'arbres d'où émerge, çà et là, le clocher de quelque hameau, tout ce qui peut caractériser la physionomie du paysage a été noté par Van Goyen. Ces croquis sont bien sommaires; mais l'artiste est tellement familiarisé avec ces aspects que, rentré à l'atelier, il saura, sur ces simples indications, reconstituer dans leur entière vérité les motifs qui l'ont frappé pendant son expédition.

Les tableaux de Van Goyen étaient fort recherchés de son vivant; nous les voyons figurer souvent dans les catalogues des loteries organisées par la gilde de Harlem. Leurs prix, il est vrai, ne sont pas très élevés et ne varient guère qu'entre 20 et 100 florins; mais, grâce à sa fécondité et à son esprit d'ordre, l'artiste jouissait d'une honnête aisance. Fixé à La Haye en 1631, il y était bien vite apprécié à sa valeur. Le prince Frédéric-Henri lui faisait des commandes, et il exécutait pour la ville elle-même une grande vue de La Haye, toile assez médiocre du reste, exposée aujourd'hui dans le nouveau musée municipal de cette ville. Van Goyen était dès lors très en vogue, très estimé de ses confrères; entré dans la gilde de Saint-Luc, il en est nommé président dès 1640. Il a pignon sur rue, et dans l'une des maisons qu'il achète en 1639, Paul Potter devenait, en 1649, son locataire; lui-même habitait une autre maison acquise en 1646. Il mariait ses deux filles à des peintres, l'un assez peu connu, Jacob de Claeu; l'autre célèbre, Jean Steen, le joyeux compère qui, dans plus d'un de ses tableaux, prenait plaisir à placer le portrait de Marguerite Van Goyen, qu'il avait épousée le 3 octobre 1649. Enfin, nous trouvons une nouvelle preuve de la considération dont l'habile paysagiste jouissait dans ce fait que Van der Helst et Van Dyck ont tous deux reproduit ses traits.

Désormais la voie était ouverte, et l'exemple de Van Goyen devait être aussitôt suivi. Les beautés pittoresques qui s'étaient révélées à lui le long des cours d'eau de la Hollande, d'autres allaient les découvrir parmi ses pâturages, ses forêts et ses dunes. Il appartenait à Salomon Ruysdael, le contemporain et peut-être même l'élève de Van Goyen, de continuer et d'étendre l'œuvre que celui-ci avait ainsi commencée. La famille de Salomon était depuis peu établie à Harlem; elle venait des environs de Naarden, où il existait encore, vers 1625, quelques maisons et un château, aujourd'hui détruits, qui portaient ce nom de Ruysdael. La filiation de cette famille, assez compliquée, nous l'avons dit, était jusqu'à ces derniers temps demeurée fort obscure. Trois et peut-être même quatre de ces Ruysdael ont été paysagistes, et comme deux d'entre eux portaient le même prénom de Jacob et qu'ils ont peint des sujets à peu près pareils, on s'explique facilement les confusions qui ont pu être faites entre eux. Peu à peu, cependant, les inégalités de leurs œuvres et

une vérification plus attentive de leurs signatures ont amené sur ce point quelque lumière et permis de distinguer avec plus de précision leur personnalité. Après Van der Willigen, qui, dans son excellent livre sur les artistes de Harlem, nous avait le premier révélé l'existence de ces quatre Ruysdael, Burger essayait de marquer les différences qu'il croyait pouvoir faire dans leur talent (1). C'est à M. A. Bredius, le savant conservateur du musée néerlandais, que revient l'honneur de nous avoir apporté sur ce point des informations décisives.

Un document cité par Van der Willigen, et qui confirme l'origine de la famille, nous apprend que, le 9 mars 1642, un certain Isaac Van Ruysdael, veuf, natif de Naarden, contractait un nouveau mariage avec une jeune fille de la ville de Harlem, où il s'était établi. Cet Isaac, qui, cette année même, figure sur les listes de la gilde de Saint-Luc, était un fabricant de cadres, et probablement aussi un marchand de tableaux. C'est sans doute à ce titre qu'il avait été admis dans la gilde; mais M. Bode croit qu'il peignait aussi, et lui attribue, non sans quelque vraisemblance, plusieurs paysages signés des initiales J. V. R.., notamment celui que possède la Pinacothèque de Munich, — une chaumière entourée d'arbres et de buissons à laquelle conduit un chemin frayé dans les dunes, — deux autres au Staedel's-Institut de Francfort, attribués à R. de Vries, et un au musée de Darmstadt. Ces divers ouvrages, d'une couleur terne et dure, d'une facture lourde, appuyée et assez sommaire, ne mériteraient guère d'être remarqués si le nom de leur auteur probable ne les recommandait à notre attention. Après avoir perdu sa seconde femme, au mois de janvier 1672, Isaac avait été lui-même enterré, le 4 octobre 1677, dans la Nouvelle-Église, à Harlem.

Un frère d'Isaac, Salomon Ruysdael, s'était, comme lui, fixé dans cette ville, et son talent, très goûté de ses contemporains, commençait la réputation de la famille. L'époque précise de sa naissance est restée inconnue; mais la date de 1610, qu'on lui assignait autrefois, doit évidemment être reculée de plusieurs années et reportée tout au début du XVIIe siècle, vers 1600, car, dès 1623, nous trouvons l'artiste inscrit parmi les membres de la gilde. On ne connaît pas davantage les maîtres de Salomon, et l'on ne peut à ce propos que signaler, d'après de nombreuses analogies, l'influence qu'Esaias Van de Velde, et surtout Van Goyen, ont exercée sur son éducation artistique. Les détails qui nous ont été transmis sur sa vie sont aussi bien rares. Son talent et la sûreté de son caractère lui avaient fait confier à diverses reprises la gestion des

(1) Pour trois d'entre eux du moins, car, ainsi que Van der Willigen, il croyait que trois seulement avaient été peintres.

intérêts de la gilde. En 1647, il était commissaire de cette association, puis doyen en 1649, et jusqu'à sa mort il ne cessait plus de participer à son administration. En reconnaissance de ces marques de confiance réitérées qu'il en avait reçues, il faisait don à la compagnie d'une de ses peintures pour orner la salle de réunion dont celle-ci disposait au Prinzenhof depuis 1636. Ainsi que son frère, Salomon était affilié à la secte des mennonites, et il avait certainement acquis quelque aisance, car les frais de son enterrement, qui eut lieu le 1er novembre 1670, dans l'église Saint-Bavon, montèrent à 24 florins, somme considérable pour ce temps-là.

Salomon Ruysdael est un artiste d'un véritable mérite, et si, au commencement de sa carrière, ses œuvres présentent avec celles de Van Goyen des ressemblances qui les ont souvent fait confondre, elles manifestent par la suite une originalité croissante et justifient la faveur dont le maître jouit aujourd'hui. Leurs dates, comprises entre 1631 et 1667, permettent de constater une véritable évolution dans la progression de son talent. Tout d'abord, en effet, dans ses premiers tableaux, — musée de Berlin (1631), galerie de Dresde (1633), musées de Bruxelles et de Bordeaux (1634 et 1635), — on a peine à le distinguer de Van Goyen. Ses motifs sont pareils; sa peinture est, comme la sienne, fine et légère, presque diaphane et un peu inconsistante. Ses arbres, dont il indique vaguement le feuillé par des touches claires et empâtées, ne sont pas non plus d'une exécution bien variée. Mais bientôt les deux artistes semblent suivre une marche inverse. Tandis que Van Goyen, recherchant l'effet plus que la couleur, va restreindre peu à peu les élémens de sa palette et tendre, à force de simplicité, à la monochromie, Ruysdael, au contraire, nous montrera graduellement des colorations plus riches. Avec une pâte plus généreuse, ses paysages deviennent d'un ton plus nourri, plus intense, et dans les derniers qu'il a peints, il atteint à une puissance extrême. L'exécution aussi est poussée plus avant : les essences des arbres sont nettement spécifiées, et leur étude plus consciencieuse, loin d'alourdir le travail, arrive par la souplesse de la touche à nous donner idée de la mobilité de leur feuillage. Les êtres animés tiennent d'ailleurs une grande place dans les compositions de Salomon Ruysdael; il sait, en les multipliant, varier ses données, et bêtes ou personnages sont rendus avec une vérité d'allures qui suffirait à la renommée d'un peintre. On sent, à l'harmonie parfaite qui règne entre tous ces détails, que ce ne sont pas là des additions imaginées après coup, exécutées par une main étrangère, mais que l'œuvre entière a été conçue et terminée par le même artiste. Parfois, chez lui comme chez ses prédécesseurs, chez Esaias Van de Velde ou Pieter Molyn, on retrouve encore, — par exemple dans le

paysage du musée de Berlin (901 B), — la trace de ces pillages auxquels les campagnes de la Hollande commençaient à peine à échapper. Cependant ses sujets favoris sont ceux-là mêmes que Van Goyen a le plus souvent traités : des bords de fleuves ou de canaux, comme à la Pinacothèque de Munich (n°s 540, 541, 542 du catal.), ou dans le charmant tableau de M. A. Smits à Amsterdam. Il leur donne cependant une signification très personnelle par son exécution autant que par les épisodes variés qu'il y introduit : des cavaliers ou des carrosses arrêtés devant quelque hôtellerie, un bac chargé de bestiaux qui traverse un fleuve, ou des pêcheurs qui y jettent leurs filets.

Le Louvre ne possède aucun tableau de ce maître excellent, qui à Berlin, à Munich, à Rotterdam, à Copenhague, à Francfort et dans mainte collection particulière, comme chez MM. Rothan et L. Goldschmidt, est représenté par des ouvrages remarquables. Mais le *Bac* de Bruxelles (1647), le tableau du même nom (1657), récemment entré au musée d'Anvers (n° 665 du catal.), et surtout la *Halte* du Ryks-Muséum d'Amsterdam (1660), nous semblent ses chefs-d'œuvre. Dans ce dernier tableau, légué au musée par M. Dupper (1), on trouve comme un résumé du talent de Salomon. Vous diriez qu'il a voulu y accumuler les preuves de son habileté, tant l'œuvre est riche en détails de toute sorte. Cette eau courante, à laquelle s'abreuvent des vaches admirablement dessinées, ces deux coches attelés, ces cavaliers et ces dames arrêtés devant la porte d'une auberge, l'hôte et l'hôtesse qui s'empressent autour d'eux; près de là une femme qui lave, une autre qui porte son enfant, un berger, un chien, des dindons et des poules; au-dessus des chênes au feuillage dentelé et à l'horizon une mer de verdure que dominent au loin les deux clochers d'une église, tout cela est peint avec une sûreté magistrale et forme un ensemble dont l'harmonie olivâtre est très distinguée. Malgré la plénitude de vie qui l'anime, le tableau a une grande simplicité d'aspect, et la puissance du ton en est tout à fait merveilleuse.

Comme son frère Isaac, Salomon avait eu aussi un fils peintre, et les deux cousins, paysagistes tous deux, traitant aussi des données analogues, avaient reçu tous deux (comme pour augmenter entre eux les chances de confusion) le même prénom de Jacob (2).

(1) Une variante un peu modifiée de ce tableau, antérieure de quelques années (1655), a été également léguée au musée d'Amsterdam, en 1880, par M. Van de Poll : elle est aussi très remarquable, mais cependant de qualité un peu moindre.

(2) Suivant l'usage hollandais, on les distinguait par les noms de leurs pères, qu'ils joignaient aux leurs : Jacob Isaacszoon (fils d'Isaac) et Jacob Salomonsz. C'est ainsi qu'ils ont signé eux-mêmes au contrat de mariage de ce dernier, d'après l'acte récemment retrouvé par M. Bredius, et qu'il a bien voulu me communiquer.

Mais Salomon Ruysdael ne devait pas transmettre son talent à son fils. Les tableaux qui portent le monogramme de celui-ci : un J, un V et un R entrelacés (1), nous donnent une assez médiocre idée de cet artiste. Le plus important de ses ouvrages, le grand *Paysage boisé* du musée de Rotterdam, signé et daté de 1665, offre, comme les précédens, bien des analogies avec ceux de son illustre homonyme; mais la lourdeur et la sécheresse de l'exécution, la dureté de sa couleur, témoignent nettement de l'infériorité du fils de Salomon. Il paraît du reste qu'à côté de sa profession de peintre, il exerçait aussi le métier de chaussetier. Il fut cependant admis à la gilde en 1664, et Van der Willigen, qui nous apprend qu'il avait cette année même épousé, le 3 février, une jeune fille d'Alkmar, rapporte qu'accusé de séduction par une domestique attachée à son service, il était parvenu à se disculper devant ses coreligionnaires. Nous en aurons fini avec lui en ajoutant qu'après s'être établi à Amsterdam en 1666, peut-être à la suite des ennuis que lui avait occasionnés cette affaire, il devait plus tard revenir à Harlem, où il était enterré, le 16 novembre 1681, dans le cimetière de Sainte-Anna.

II.

Malgré les dernières découvertes faites dans les archives néerlandaises, les informations recueillies jusqu'à présent sur le plus grand paysagiste de la Hollande ne nous apportent malheureusement pas encore des lumières bien vives sur sa vie. Cependant, d'après un document dû aux récentes recherches de M. Bredius, et qu'il m'a également communiqué, Jacob Ruysdael, le 9 juin 1661, se déclarait âgé de trente-deux ans, ce qui nous permet de fixer d'une manière certaine sa naissance en 1628 ou 1629, par conséquent trois ou quatre ans après la date généralement adoptée jusqu'ici. Nous savons d'ailleurs qu'il naquit à Harlem du premier mariage d'Isaac, le fabricant de cadres. Avancée ainsi de quelques années, la date de la naissance de Ruysdael non-seulement confirme ce que ses biographes nous disent de sa précocité, mais la font paraître plus extraordinaire encore. Nous avons en effet de lui deux eaux-fortes de 1646, — il avait alors dix-sept ou dix-huit ans, — et deux tableaux de cette même année : l'un à Londres, à Beaumont-House, avec des figures d'Adrien Van Ostade, et l'autre à l'Ermitage de Saint-Pétersbourg, qui possède également deux autres paysages de 1647. Nous relevons de plus le nom du jeune artiste

(1) Quatre au musée de Bordeaux, l'un daté de 1669; un à Cassel, un chez M. le conseiller Pfeiffer, à Stuttgart, un autre à Prague, chez M. D. Toman.

sur les listes de la gilde de Harlem dès 1648. Son oncle, Salomon Ruysdael, que l'on considérait autrefois comme son frère aîné, passe pour avoir été son maître; mais il a bien pu recevoir également les leçons de son père, si, comme le pense M. Bode, celui-ci a aussi été peintre. Cependant Houbraken, qui nous a exactement renseignés sur la profession d'Isaac Ruysdael, rapporte qu'il fit apprendre la médecine à son fils, et il ajoute même que ce dernier « avait acquis à Amsterdam une grande réputation pour son habileté comme chirurgien. » L'assertion est faite pour étonner, et l'on n'a pu fournir à son appui que la mention donnée par Immerzeel d'un paysage figurant dans le catalogue d'une vente réalisée à Dordrecht en 1720 : « Une cascade peinte par le docteur Jacob Ruysdael. » Sans contester la valeur de ces indications, nous ferons observer qu'elles ne s'accordent guère avec ce que nous savons de la précocité du peintre et de sa fécondité artistique. Ajoutons que le nombre des Jacob Ruysdael vivant à cette époque, — M. Scheltema en a trouvé jusqu'à cinq habitant Amsterdam vers 1660, — a pu prêter à des erreurs bien naturelles, et que les recherches faites dans les registres de la corporation des médecins ou des chirurgiens de cette ville n'ont pas jusqu'ici confirmé l'indication donnée par Houbraken.

Quoi qu'il en soit, et bien que Ruysdael n'ait que rarement daté ses tableaux, leur nombre, les dates portées sur quelques-uns d'entre eux, et le caractère même de leur exécution, permettent d'établir une succession d'œuvres à peu près ininterrompue de 1646 à 1669. Ces œuvres, étudiées avec soin, suppléent en quelque manière à la pénurie des renseignemens qui concernent la vie du peintre. Cependant là encore se rencontrent des causes d'incertitude. En effet, si l'on met à part les productions de son extrême jeunesse, qui, ainsi que nous allons le voir, ont une physionomie particulière, l'artiste parvint de bonne heure à la maturité, et, dès qu'il l'eut atteinte, il sut s'y maintenir jusqu'à la fin de sa carrière. On ne remarque donc chez lui ni cette progression de talent, ni ces manières successives qui apparaissent nettement chez d'autres artistes, et, à défaut d'indications positives, il convient de ne se prononcer à ce sujet qu'avec une extrême prudence.

Les premiers paysages que nous connaissions de Ruysdael (1) nous offrent généralement des motifs très simples, pris aux environs de Harlem : un pays plat, sablonneux, à peine couvert par

(1) Celui de Beaumont-House, ceux de l'Ermitage, datés : l'un (n° 1143) de 1646, et deux (n° 1139 et 1148) de 1647 ; un autre au musée d'Anvers (n° 320), et un au musée de Nancy (n° 240), tous deux de 1649, et d'autres encore au musée du Mans (n° 227), au musée de Berlin (n° 899 C), et au musée de Bruxelles (n° 423), qui nous paraissent de cette époque.

places d'un maigre gazon, une route qui serpente à travers la campagne, animée çà et là par un voyageur qui se repose ou des paysans qui devisent entre eux; quelques pauvres chaumières tapies sous des arbres rabougris, et au loin une échappée vers l'horizon bleuâtre, semé de bois ou de forêts au-dessus desquels s'élève un moulin à vent ou la tour d'une église. Les premiers plans sont d'une exécution sommaire, et les détails restent noyés dans le ton roussâtre d'une préparation sur laquelle le peintre est à peine revenu, tandis que les fonds et les arbres surtout, très scrupuleusement étudiés, montrent une coloration âcre et froide et une facture appuyée, un peu pénible. Mais, dans son extrême précision, le dessin de ces arbres dénote une application d'une ténacité singulière. Les moindres branches y sont suivies dans l'enchevêtrement de leur ramure, et la dentelure compliquée de leur feuillage se découpe nettement, non sans quelque dureté, sur le ciel. Malgré l'exiguïté habituelle des dimensions de ces premiers ouvrages, la fermeté de la touche y est surprenante, et l'artiste, sévère pour lui-même, poursuit l'étude de ces végétations microscopiques avec une patience et une volonté prodigieuses. Il se familiarise ainsi peu à peu avec les divers élémens du paysage, s'attache à en exprimer la variété, en maintenant toujours la grande silhouette des masses, malgré cette minutieuse complication des détails.

Parfois, comme dans l'*Entrée de forêt* du musée de Nancy, les arbres ont plus d'importance, et forment le principal intérêt du tableau. On y trouve déjà cette impression de solitude et ce charme mélancolique des jours voilés qui s'accusera de plus en plus dans les compositions du peintre. Ces simples motifs sont l'objet de ses préférences, et, sans se lasser jamais, il ne cessera plus de les reproduire. Parmi les tableaux peints dans sa jeunesse, la *Dune* de la Pinacothèque de Munich est un des plus remarquables. La sûreté, l'ampleur de l'exécution, la simplicité même de la donnée et le parti que Ruysdael en a tiré, m'avaient autrefois fait croire l'œuvre postérieure de beaucoup d'années (1); mais une étude plus attentive m'a convaincu que sa facture se rapporte à celle d'autres œuvres de cette époque maintenant mieux connue. En même temps qu'elle nous fournirait au besoin une nouvelle preuve de la précocité du talent de Ruysdael, la *Dune* nous apprend par quels moyens il s'est développé. Dès l'abord, l'analogie du motif avec celui du *Buisson*, du Louvre, m'avait frappé et démontré clairement que

(1) Voir, dans la *Revue*, l'étude sur *les Musées de Munich* (15 décembre 1877); dans le troisième chiffre du millésime de ce tableau, chiffre à moitié effacé, on peut aussi bien lire un 4 ou un 6.

tous deux étaient empruntés à la même contrée. En réalité, dans la *Dune* et dans le *Buisson*, le motif est identique, mais pris à quelques pas de distance, en se retournant, et un dessin des deux tableaux m'a permis de reconnaître que la silhouette du groupe d'arbres s'y rencontre trait pour trait, absolument semblable, mais renversée. Mis en éveil par cette observation, j'ai pu retrouver encore, et sans aucune modification, la silhouette de ce même groupe dans le paysage du musée du Mans, que j'ai déjà signalé.

C'est par des études aussi suivies et aussi sincères que Ruysdael arrivait à comprendre et à exprimer le vrai caractère du paysage hollandais. Ce pays où il était né et dont il nous a laissé de si fidèles images, le maître l'a-t-il jamais quitté? la question est délicate, et, en l'absence de documens formels, elle n'a pu être jusqu'à présent résolue d'une manière positive. Il est avéré du moins qu'il n'a pas cédé au courant de migration qui entraînait alors vers le Midi la plupart de ses confrères; rien dans son œuvre ne justifie l'hypothèse, qui eut cours autrefois, d'un voyage en Italie, fait par lui en compagnie de son ami Berchem. C'est vers les contrées du Nord qu'il se sentait attiré, et elles lui ont fourni les motifs d'un grand nombre de ses tableaux. La similitude de ces motifs avec ceux qu'a souvent traités Everdingen a sans doute accrédité la croyance que ce dernier aurait été le maître de Ruysdael. Nous devons nous arrêter un moment aux diverses opinions professées à cet égard.

Allart Van Everdingen, né à Alkmar en 1621, avait reçu à Utrecht les leçons de Roelandt Savery, puis était venu chercher à Harlem celles de P. Molyn. Après s'être marié dans cette ville le 21 février 1645, il y avait été admis la même année dans la gilde de Saint-Luc. Il est donc difficile de supposer que Jacob Ruysdael, à peine moins âgé que lui, pouvant d'ailleurs profiter des enseignemens de son oncle et peut-être même de son père, ait été son élève. Tout au plus a-t-il subi son influence, car bien que le talent d'Everdingen soit assez inégal, celui-ci est, à ses heures, un paysagiste d'un rare mérite. Il ne s'est pas borné, ainsi qu'on est trop disposé à le croire, à la seule représentation de la nature norvégienne; c'est un chercheur, et l'on peut voir de lui, dans la collection de M. Six, à Amsterdam, un excellent *Effet d'hiver*, avec un canal glacé, des roseaux jaunis et des arbres dépouillés, couverts de givre, qui s'enlèvent sur un ciel gris. L'impression de la *Tempête dans le Zuyderzée*, appartenant au duc d'Aumale, et qui offre une grande analogie avec un autre de ses ouvrages qui se trouve au Stœdel's-Institut, est peut-être encore plus saisissante. Cette *Tempête* nous paraît le chef-d'œuvre du maître, et la poésie de cette mer houleuse, qui, par un jour d'hiver, vient battre avec fureur une plage hollandaise, atteint une puissance d'expression tout à fait pathétique. En ce qui touche ses œuvres inspi-

rées par la Norvège, on s'accorde généralement à fixer entre 1640 et 1645 le séjour qu'Everdingen aurait fait dans ce pays; après cette époque, nous savons qu'il vint s'établir à Harlem, où l'on suit sa trace pendant quelques années, au moins jusqu'en 1651. Quant au naufrage qui aurait jeté le peintre sur les côtes de Norvège, s'il est réel, rien n'empêche cependant qu'Everdingen ne soit revenu plus tard dans ce pays. Il était d'humeur voyageuse, et, très jeune encore, il avait parcouru le Tyrol avec Savery, son maître. D'Alkmar, sa patrie, les relations avec la Norvège étaient faciles et fréquentes, car c'est de ce pays que, depuis longtemps, les Hollandais tiraient les bois pour leurs navires et leurs constructions. Il n'était donc pas besoin d'un accident pour y aborder, et un artiste néerlandais y trouvait certainement à qui parler avec ses compatriotes installés dans le pays. Les eaux-fortes, gravées par Everdingen, très probablement de 1645 à 1654 (1), et qui représentent des vues de ces contrées lointaines, — des cascades, des rochers, des forêts de sapins, — nous fournissent des indications relatives aux conditions dans lesquelles l'artiste y a vécu. Il n'y était pas seul, et l'on peut voir dans l'une d'elles (Bartsch, n° 72) des voyageurs, au nombre de trois, cheminant sur une route, suivis par un homme qui porte leur bagage, tandis que, dans une autre planche (B. n° 54), nous retrouvons les mêmes voyageurs, — enveloppés de manteaux, coiffés de chapeaux à haute forme et vêtus du costume hollandais de cette époque, — qui, assis l'un près de l'autre, sont occupés à dessiner sur leurs albums des rochers d'aspect assez étrange parmi lesquels ils sont installés. N'était l'extrême jeunesse de Ruysdael à ce moment, nous aurions été tenté de le reconnaître parmi ces compagnons d'Everdingen, si nous ne savions, d'autre part, que les sujets norvégiens n'ont été abordés par notre artiste qu'à une époque assez avancée de sa carrière, ainsi que le prouvent leur exécution, toujours large et sûre, et les dates que l'on a pu relever sur quelques-uns d'entre eux.

Suivant la remarque de M. A. de Wurzbach, un des derniers biographes de Ruysdael, il est peu probable qu'à ce moment, en pleine possession de son talent, celui-ci, comme on le prétend d'ordinaire, se serait avisé de faire des pastiches d'Everdingen, en se servant de ses dessins ou de ses études. Sans vouloir égaler à ses paysages hollandais les cascades et les sites norvégiens de Ruysdael, nous trouvons dans ces tableaux une précision de détails, une variété, un sentiment poétique, qui nous paraissent très personnels et rendent ces interprétations de la nature supérieures à celles qu'Ever-

(1) Voir à ce sujet la brochure : *Allart Van Everdingen; Catalogue des estampes qui forment son œuvre gravé*, par W. Drugulin. Leipzig, 1873.

dingen nous en a données. Comment, avec sa sincérité si scrupuleuse, le maître aurait-il ainsi multiplié les images d'un pays qu'il n'aurait point vu? Comment serait-il parvenu à mettre dans ces œuvres de seconde main plus d'originalité, plus de vérité qu'Everdingen lui-même n'a pu le faire, lui qui, ayant habité cette contrée, en avait rapporté de nombreuses études? Nous croyons donc, pour notre part, que Ruysdael aussi a visité la Norvège, et qu'il a puisé dans ses propres études les élémens de ses tableaux. Peut-être est-ce à la suite des récits d'Everdingen que l'idée de ce voyage lui était venue; peut-être aussi, à raison du peu de succès qu'obtenaient près de ses contemporains ses premiers ouvrages, se décida-t-il à chercher au milieu d'une nature plus accidentée des sujets qui auraient chance d'être mieux goûtés par eux. A défaut d'Everdingen, Ruysdael, s'il voulut pousser jusqu'en Norvège, aurait pu d'ailleurs trouver d'autres compagnons, Pieter Molyn, par exemple, avec qui il était naturellement en relations à Harlem, et qui devait aussi lui-même se décider à faire cette expédition, puisqu'on a de lui, à la Pinacothèque et au Stædel's-Institut, des études et des dessins remarquables faits d'après des paysages norvégiens, en 1658 et 1659 (1).

Cette tentative, en tout cas, ne devait pas mieux réussir à Ruysdael, et l'espoir que ces tableaux, inspirés par une contrée plus pittoresque, obtiendraient plus de succès, fut tout à fait déçu. Avec les années, sa situation allait devenir toujours plus précaire. Il n'avait jamais été en possession de la vogue, et sa vie à Harlem demeura toujours difficile et obscure. Son nom ne figure point parmi ceux des dignitaires de la gilde, et ses œuvres ne lui étaient payées qu'un prix fort modique. Amsterdam, où le nombre des artistes était relativement moins considérable et la richesse plus grande, parut sans doute lui offrir les conditions d'une existence moins pénible, et il alla s'y fixer. En 1659, il obtenait le droit de bourgeoisie dans cette ville, qu'il habita jusqu'en 1681; mais il ne semble pas qu'il parvînt à s'y créer plus de ressources. Il se trouvait cependant alors dans toute la force de son talent. Grâce à son travail et à ses études incessantes, son exécution était devenue plus facile et plus large. Sa couleur non-seulement n'avait plus la dureté qui dépare ses premiers ouvrages, mais elle avait acquis une souplesse et une harmonie extrêmes. Tout en restant discrète et générale-

(1) Le grand nombre des tableaux de P. Molyn qui se trouvent en Suède, tandis que ses œuvres sont d'une extrême rareté dans le reste de l'Europe, nous semble également une confirmation de son séjour dans le Nord. Les dates que nous donnons s'accorderaient assez, du reste, avec l'apparition un peu postérieure des paysages norvégiens dans l'œuvre de Ruysdael.

ment grave dans les intonations, elle montrait cette finesse de reflets et cette délicatesse de modulations qui font le charme des pays du Nord. Son dessin plus savant, toujours d'une correction irréprochable, était mis en relief par la précision de sa touche, fidèlement appropriée au rendu des nombreux détails qui entrent dans ses paysages et y mettent la variété et la vie. Cependant, le sentiment élevé qu'il avait de la nature l'empêchait de s'absorber dans ces détails; sans jamais faire parade de sa virtuosité, il les subordonnait à l'ensemble; tous concouraient à l'impression qu'il se proposait de produire. Aussi les tableaux de sa maturité ont-ils une tenue superbe. Dans un musée, la simplicité, la force de leur aspect, les font reconnaître entre tous et vous attirent à eux; leur perfection vous retient, et un examen prolongé ne peut qu'accroître pour eux votre admiration.

Cet art si complet, si sérieux, si nouveau, n'était pas apprécié à sa valeur par le public; mais Ruysdael trouvait un dédommagement de son indifférence dans la sympathie de ses confrères. Les nombreux collaborateurs auxquels il eut recours pour animer ses paysages, et la durée des relations qu'il entretint avec plusieurs d'entre eux, témoignent de l'estime qu'ils avaient pour lui. Les noms d'Adrien Van Ostade, de Berchem, qui, dès 1653, peignait les figures de ses tableaux, ceux d'Adrien Van de Velde, de Lingelbach, de Vermeer de Delft, de Gérard Van Battem et de Philippe Wouwerman, que nous retrouvons parmi eux, nous montrent que Jacob frayait avec les premiers artistes de son temps. Ce n'est pas que leur collaboration ajoute beaucoup, à notre avis du moins, au mérite de ses ouvrages. Si les plus distingués de ces artistes, Adrien Van de Velde et Vermeer, ont su sobrement, avec à-propos, associer leur talent à celui du maître, d'autres, comme Lingelbach et Berchem lui-même, ne s'effacent pas assez devant lui. Les personnages ou les animaux qu'ils peignent dans ses compositions sont trop en vue; leur couleur, parfois un peu brutale, fait tache et détonne sur l'harmonie sévère de ses colorations. Leur présence même n'est pas toujours justifiée et s'accorde mal avec le caractère des paysages où ils sont placés. Le plus souvent on préférerait pour ceux-ci une solitude complète, et peut-être le grand artiste l'eût-il lui-même préférée. Il était sans doute obligé de reconnaître par quelque salaire le prix du concours qu'on lui prêtait, et l'argent n'était pas chez lui trop abondant. Mais il espérait trouver ainsi meilleur accueil auprès des amateurs, et modeste comme il était, mauvais juge d'ailleurs des goûts du public, il laissait ses collaborateurs s'étaler à leur gré, sans se préoccuper assez des convenances de l'œuvre à laquelle ils participaient. Pour lui, il se contentait de faire de son mieux, sans

que jamais, malgré sa gêne, on puisse rencontrer dans ses œuvres la trace d'un travail trop hâtif ou d'une négligence.

Cependant cette gêne allait croissant. C'est encore à M. Bredius que nous devons la récente découverte d'un document d'où il résulte qu'au mois de mai 1667 Ruysdael, qui habitait alors la Kalverstraat, « vis-à-vis la cour de Hollande, » se trouvait dans un état très maladif. Il avait pu toutefois se rendre chez un notaire pour y signer un testament par lequel il léguait tout son avoir à une demi-sœur née du second mariage d'Isaac, à charge par elle de payer à ce dernier toutes les rentes qu'il lui servait. Les tuteurs de la légataire, Salomon Ruysdael et son fils Jacob, le cousin du testateur, devaient veiller à l'exécution de cette clause. De quel mal souffrait le grand artiste, nous l'ignorons. Ploos Van Amstel parle de douleurs rhumatismales contractées dans ses stations au bord des marécages, et il est certain que, dans ces contrées humides et fiévreuses, l'existence du paysagiste, exposé aux intempéries, obligé de s'accommoder de tous les gîtes, devait être, en ces temps-là surtout, rude et périlleuse. La générosité de Ruysdael vis-à-vis de son père contribuait sans doute aussi beaucoup aux difficultés de sa situation. En fils dévoué, il était venu plus d'une fois à son aide, et il continua toujours à lui faire des avances, car dans un autre acte cité par Van der Willigen, Isaac, à la date du 11 avril 1668, cède à son fils, « l'honorable Jacobus, demeurant à Amsterdam, » le mobilier composant son petit avoir et « tout ce qu'il pourrait posséder à l'avenir, » afin de s'acquitter autant qu'il le peut des dettes qu'il reconnaît avoir contractées vis-à-vis de lui.

Pour essayer de se tirer d'affaire, Ruysdael acceptait toutes les tâches; outre ses paysages norvégiens, il peignait des vues d'Amsterdam ou même des portraits de maisons de campagne appartenant à de riches Hollandais. Souvent aussi, pour se dédommager de ces travaux peu faits pour l'intéresser, il se dirigeait du côté de Harlem, et il retraçait une fois de plus les aspects familiers d'une contrée qui lui était chère. La mélancolie et la tristesse à laquelle il était enclin s'accentuaient de plus en plus dans ses œuvres, et cette disposition d'esprit n'était pas de nature à lui ramener des acheteurs. Après la gêne, la misère était venue, et sa maladie s'était probablement aggravée. Le jour arriva où il fut forcé de renoncer à ses études au dehors et même à son travail, car on ne connaît pas de tableaux de lui datés de ses dernières années. Il se sentait de plus en plus délaissé. Il ne s'était point marié; de bonne heure, il avait perdu sa mère, et son père était mort au commencement d'octobre 1677. Malgré son talent, il n'avait pas eu d'élèves. Dans son extrême détresse, Ruysdael était donc entièrement isolé à Amsterdam. Il trouva du moins un appui dans ses coréligionnaires de Har

lem. Les membres de la secte des mennonites, à laquelle, ainsi que toute sa famille, il avait appartenu, « ses amis, » comme ils s'appelaient, sollicitèrent pour lui une place à l'hospice de sa ville natale, offrant généreusement de payer sa pension. A la date du 28 octobre 1681, leur requête était appuyée par les bourgmestres de Harlem, qui, en la transmettant aux régens de l'hospice, les engageaient, avec une naïveté un peu cynique, « à se faire bien payer, afin que le susdit pensionnaire ne devînt pas une charge pour l'établissement, mais fût plutôt pour lui une cause de profit. » Les *amis* de Ruysdael n'eurent pas à fournir longtemps la cotisation qu'ils s'étaient imposée, car, le 24 mars 1682, un dernier document, cité par Van der Willingen, vient clore ce lugubre dossier des informations qui ont rapport au grand artiste : c'est l'enregistrement d'une somme de 4 florins pour « frais d'ouverture du tombeau de Jacob Ruysdael en l'église de Saint-Bavon. »

La vie n'avait pas été clémente à Ruysdael ; après bien des traverses, méconnu de ses contemporains, il était mort misérable comme Frans Hals. Mais, tandis que l'inconduite et le désordre avaient eu leur part dans l'infortune de ce dernier, on ne trouve à relever dans l'existence laborieuse du paysagiste que des traits de désintéressement et des preuves de consciencieuse activité. Moins heureux d'ailleurs que son compatriote, qui, au musée de Harlem, apparaît dans tout son éclat avec dix toiles d'une importance capitale, Ruysdael est absent de ce musée. On y cherche en vain son nom, et, après deux siècles révolus, il attend encore la réparation que, justement soucieux de l'honneur de la cité, Van der Willigen réclamait déjà pour lui en 1870, dans l'appel chaleureux qu'il adressait aux habitans de Harlem, et qui jusqu'à présent n'a point été entendu.

III.

La négligence des concitoyens de Ruysdael à se faire honneur de sa gloire continue de les accuser ; elle paraît d'autant moins explicable qu'en Hollande même et dans la plupart des musées de l'Europe, les œuvres du maître sont nombreuses et universellement admirées. Avec sa renommée toujours grandissante, le prix de ses tableaux a suivi une progression, lente d'abord, mais constante. Tel d'entre eux, et non des plus importans, une *Marine*, par exemple, qu'il aurait de son vivant cédée pour 16 ou 20 florins, était vendue 200 florins à Amsterdam cent ans après ; puis successivement payée 1,500 francs au commencement de ce siècle, 9,000 en 1824 et 14,000 en 1829. Mise aux enchères, elle atteindrait maintenant au moins deux ou trois fois ce chiffre. Ruysdael a cependant beaucoup produit, et,

bien que grossi de quelques ouvrages douteux, le total de 344 peintures donné par Smith dans son *Catalogue raisonné* (tome VI) serait aujourd'hui certainement dépassé. Ces peintures, nous l'avons dit, sont rarement datées, et, à part celles de l'extrême jeunesse de l'artiste, il est en général difficile de leur assigner une chronologie bien précise. En essayant de les grouper ici d'après la nature même des motifs et suivant les contrées qui les ont inspirées, nous nous bornerons à signaler celles qui nous paraissent capitales dans son œuvre et qui permettent le mieux de caractériser son talent. A l'occasion d'ailleurs, et d'après l'exécution de ces ouvrages, nous ne négligerons pas de dire à quelle époque de la vie de l'artiste elles peuvent être rapportées, toutes les fois que cette détermination nous aura semblé offrir quelque vraisemblance.

Bien que son œuvre soit très variée, Ruysdael ne s'est guère éloigné de sa ville natale. A part cette excursion en Norvège dont nous avons parlé, qui, toute probable qu'elle soit, ne peut cependant être constatée d'une manière positive, il n'a jamais quitté son pays, et, dans son pays même, il s'est contenté de rayonner autour de quelques stations d'étude que la sincérité extrême avec laquelle il interprétait la réalité permet le plus souvent de reconnaître. Les paysages norvégiens tiennent, il est vrai, une assez grande place dans son œuvre, et Smith en compte soixante-quinze. Tous appartiennent à la période de sa maturité ; malgré le talent qu'y montre l'artiste, ils nous laissent assez indifférens. Le caractère très spécial d'une végétation où domine le sapin, les entassemens énormes de rochers, le contraste violent qu'offrent leurs colorations brunes et très intenses avec la blancheur des eaux écumantes, l'extrême complication des détails, ne fournissent pas, comme on pourrait trop facilement le croire, des motifs très favorables à l'artiste. Dans ces contrées si riches en accidens, son rôle se réduit bien souvent à simplifier, à élaguer ces détails trop nombreux, et par une conséquence assez inattendue, mais cependant conforme aux conditions mêmes de l'art, cette complication, à la longue, arrive à produire une certaine monotonie. Ruysdael ne l'a pas toujours évitée.

Nous goûtons encore moins ses tentatives de fondre dans une même œuvre des élémens empruntés à des pays très différens. Si nous en exceptons la grande *Forêt de chênes* de la collection Van der Hoop, au premier plan de laquelle une chute d'eau épand ses flots tumultueux et dont l'imposant aspect mérite d'être signalé, l'incohérence de ces compositions s'accuse généralement de la manière la plus fâcheuse. Leurs détails ainsi juxtaposés paraissent d'autant moins vraisemblables que chacun d'eux, étant rendu avec une extrême précision, trahit son origine et fait sentir

plus vivement le manque d'unité de l'ensemble. Quiconque est familier avec l'œuvre du maître pourrait à la rigueur, dans le triage de ces détails hétérogènes, démêler leur provenance et les restituer au milieu d'où ils ont été tirés. Nulle part ce défaut n'apparaît avec autant de force que dans une des productions les plus célèbres de Ruysdael, et qui, bien à tort, suivant nous, passe pour un de ses chefs-d'œuvre. Nous voulons parler du tableau de la galerie de Dresde, désigné sous le nom de *Cimetière des juifs*. On connaît cette composition, qui, très probablement, appartient aux dernières années de l'artiste, et dans laquelle on dirait qu'il a voulu mettre comme un écho des tristesses et des rigueurs dont sa vie était alors accablée. On y relèverait facilement la trace d'une sentimentalité contre laquelle il s'est d'ordinaire mieux défendu et qui entre sans doute pour une trop grosse part dans la réputation de ce tableau. Certes, l'idée de cette inclémence de la nature qui, dans ce cimetière abandonné, semble s'acharner au-delà même de la mort contre une race proscrite, cette idée était faite pour tenter Ruysdael. Mais ces nuées d'orage sur lesquelles l'arc-en-ciel décrit deux fois sa courbe, ce temple en ruine, ces arbres desséchés, ces eaux qui se brisent avec fureur contre les rochers, l'impétuosité du vent qui secoue les feuillages, ces tombes bizarres, disjointes et à demi brisées sur l'une desquelles le peintre a mis sa signature, cette lumière blafarde qui les éclaire, tous ces appels à l'émotion, tous ces moyens d'expression un peu factices et dont on a tant abusé depuis, nous paraissent accumulés ici avec plus de complaisance que d'à-propos. La dureté et la sécheresse même de l'exécution ajoutent encore à leur exagération, et devant ce désir trop évident d'exciter notre sensibilité, involontairement nous nous raidissons. Jaloux de notre liberté, nous n'aimons pas qu'on presse ainsi sur elle ; pour goûter pleinement une œuvre d'art, nous lui demandons de laisser une part, si restreinte qu'elle soit, à notre imagination, et, sans appuyer autant, de nous permettre d'y mêler quelque chose de nous-mêmes. Comme pour condamner d'ailleurs d'une manière irrécusable le procédé de composition auquel Ruysdael a eu recours ici, nous sommes en possession de renseignemens formels qu'il nous a fournis lui-même. Un dessin de la collection His de La Salle, entré récemment au Louvre, nous montre l'étude du motif qui a inspiré le *Cimetière des juifs*, étude reproduite presque sans aucune modification dans un tableau appartenant à lord Ellesmere (Bridgewater-House). Dans l'une et dans l'autre, le torrent, les terrains, le hêtre mort et le groupe d'arbres sont figurés, mais non pas la ruine, ni les tombes qui ont donné son nom au tableau de Dresde. Quant à celles-ci, elles sont empruntées à deux autres dessins faits

d'après nature par Ruysdael dans le cimetière israélite d'Amsterdam (1).

Il n'est guère plus heureux dans ces vues d'Amsterdam, fort rares, du reste, qu'il a probablement exécutées sur commande, tenté par le modeste salaire qu'il en pouvait tirer. Le musée de Berlin et celui de Rotterdam en possèdent chacun un exemplaire : la *Vue de la place du Dam* et l'*Ancien marché aux poissons*, à Amsterdam, deux pendans animés de nombreuses figures assez médiocrement peintes par Gérard Van Battem (musée de Berlin, n° 885 D, et musée de Rotterdam, n° 279). La facture de ces tableaux est lourde et un peu gauche, leur couleur étouffée et terne ; les ciels seuls ont les qualités habituelles du maître. On dirait que, sorti de ses chères campagnes, il se sent mal à l'aise au milieu de ces rues populeuses, parmi ces édifices aux lignes rigides, et il est loin d'atteindre la perfection et la sûreté d'un Van der Heyden ou d'un Berck-Heyde.

Laissant de côté ces œuvres sans grand caractère, nous avons hâte d'aborder maintenant les paysages purement hollandais, ceux dans lesquels apparaît toute l'originalité de Ruysdael. Si, dans ses tableaux d'architecture, il est certainement inférieur à ceux qui se sont fait de ce genre une spécialité, comme peintre de la mer, en revanche, il dépasse singulièrement tous les *marinistes*. Nous avons vanté ici même (2) l'impression saisissante et la facture accomplie des deux *Tempêtes* de la galerie de Berlin. Avec un effet moins dramatique, la *Marine* du musée de Bruxelles n'est peut-être pas moins remarquable, et l'artiste a rendu avec une poétique fidélité l'aspect de cette eau morne et grise qui va se confondre à l'horizon avec un ciel gris et morne comme elle. Dans ses *Plages*, Ruysdael se montre, avec un sens un peu différent, le digne émule d'Adrien Van de Velde. La *Plage* du musée de La Haye, et surtout celle qui appartient au duc d'Aumale, peuvent être comptées parmi ses meilleures productions. Ces nuages rapides qu'un air frais et vif chasse devant lui en légers flocons, ces vagues courtes et pressées, couronnées d'écume, ce sable où percent çà et là quelques touffes d'une herbe maigre et sèche, ces tons mobiles et transparens, tout cela est d'une justesse surprenante. Les petits personnages qui circulent sur la grève, alertes et joyeux, ajoutent à l'animation de la scène. Par un heureux artifice, le collaborateur de Ruysdael, probablement Vermeer, les a vêtus de noir et de blanc, et ces deux notes extrêmes font encore ressortir la pâleur exquise de la tonalité générale du paysage.

(1) Le musée Teyler possède aujourd'hui ces dessins, qui ont été gravés en 1670 par Blotelingh.

(2) Voyez la *Revue* du 1er mai 1882.

Avec la *Tempête* du Louvre, au contraire, nous retrouvons les oppositions violentes que réclamait cette pathétique composition. Un ciel d'orage pèse sur l'horizon encore éclairé par une lueur sinistre, qui bientôt va disparaître, car déjà la tourmente s'est élevée, et les barques, penchées, secouées par le vent, regagnent en toute hâte la côte prochaine. Mais Ruysdael ne s'est pas borné, cette fois, à nous peindre l'agitation de la mer et les dangers dont elle menace les embarcations éparses sur ses flots. Une chaumière, à peine protégée par des pieux grossièrement reliés entre eux, est exposée aux furieux assauts de la vague, qui déferle et remplit l'atmosphère d'une buée moite et saline. La simplicité de la composition est en rapport avec la grandeur de la scène, et tandis que, dans le *Cimetière des juifs*, les divers élémens mis en jeu juraient de se trouver réunis, l'unité ici est parfaite et la sûreté magistrale de la facture augmente encore la puissance de l'impression (1).

Ces aspects mélancoliques ou terribles de la mer sur les côtes de la Hollande, Ruysdael les trouvait dans le voisinage de Harlem, réunis au charme de la campagne elle-même. Bien souvent, à toutes les époques de sa vie, il se sentit attiré vers sa ville natale, parmi cette nature qui lui fournissait à chaque pas des motifs appropriés à son talent. Cette campagne de Harlem semble, en effet, un lieu privilégié pour les peintres, et, à voir les élémens pittoresques qu'elle offre à leurs études, on comprend les nombreuses inspirations qu'ils y ont puisées. Il n'est guère de contrée qui présente des aspects à la fois plus logiques et plus différens. Vers la mer, le vent qui souffle incessamment du large règne en maître. Il dispose à son gré le rythme des nuages, soulève les flots, disperse au loin le sable du rivage et plie ou rase sous ses assauts réitérés les buissons rabougris qui s'accrochent çà et là aux croupes pelées de la dune. Du côté opposé, une riche végétation, abritée par la dune elle-même, s'épanouit librement, et des bois respectés marient leur sombre verdure au vert éclatant des prairies. La physionomie déjà si variée du paysage change à chaque instant avec les jeux capricieux de la lumière: tantôt égayée par le soleil des colorations les plus fraîches et les plus brillantes, tantôt remplie de contrastes quand les grandes ombres des nuées promènent à travers la plaine leurs découpures étranges; tantôt enfin, aux approches de l'orage, livide, sinistre et désolée. Sous ces aspects mobiles, les harmonies restent toujours franches; jamais rien qui soit crû, rien qui détonne. Même au cours de l'été, les gazons, éclatans ou flétris, ont des reflets de

(1) L'œuvre a, par malheur, beaucoup souffert; elle gagnerait, en tout cas, à être débarrassée des traces nombreuses de repeints déjà anciens qui, ayant beaucoup noirci, font aujourd'hui autant de taches.

velours, les grandes herbes ondulent gracieusement parmi les terrains vagues, et des pousses d'un rouge vif réveillent le feuillage austère des vieux chênes auxquels des bosquets de saules ou de peupliers blancs mêlent leurs pâles frissons.

Cette nature si attachante, Ruysdael en a merveilleusement exprimé la poésie. A chaque instant, aux alentours de Harlem, son nom revient à l'esprit avec le souvenir de quelqu'une de ses œuvres. Vous y pouvez suivre sa trace, retrouver la place même où il s'est assis. Ce château en ruine avec son enceinte, ses fossés et le lierre accroché à ses briques, après plus de deux cents ans, il est encore tel que le maître l'a peint, et l'eau continue à croupir dans les fossés de Bréderode, le lierre à grimper le long de ses murailles. Ces horizons immenses que l'on découvre du haut de la dune, bien souvent aussi Ruysdael en a retracé les espaces infinis. Plus souvent encore, à mi-hauteur, près d'Overveen, il s'est plu à dérouler le panorama de sa ville natale avec ses maisons, ses monumens, les tours de ses églises. Les blanchisseries et leurs pièces de toile étalées qu'il plaçait au premier plan ont disparu; mais la silhouette de Harlem, dominée par le clocher de Saint-Bavon, se déploie comme autrefois au-dessus du bois séculaire qui fait à la vieille cité une verte ceinture (1).

Peut-être l'originalité du peintre apparaît-elle mieux encore dans des motifs plus simples dont à force de talent il a tiré un si merveilleux parti. Au milieu de ces campagnes pittoresques qui avoisinent Harlem, les moindres accidens, les coins les plus modestes suffisaient pour l'inspirer. Vous imagineriez difficilement qu'il pût trouver le sujet d'un tableau dans ce *Champ de blé* dont il a plus d'une fois varié les dispositions, et dont un des types les plus accomplis appartient à M. Rothan. C'est en insistant sur l'humilité même de ce sujet que Ruysdael a su le rendre expressif. Au lieu de ces blondes et abondantes moissons que, dans les contrées méridionales, un sol généreux fournit à l'homme presque sans culture, ici des épis à peine jaunissans s'agitent grêles et chétifs sous un ciel pâle, menacés par le sable qui les presse et les enserre de toutes parts. La même impression de lutte et de tristesse, nous la retrouvons plus saisissante encore dans le *Buisson* du Louvre, cette toile célèbre dans laquelle le maître s'est élevé à une éloquence si pathétique (2).

(1) Le musée d'Amsterdam, celui de La Haye et la collection de M. Holford, à Dorchester-House, possèdent d'excellens spécimens de ces *Dunes d'Overveen*, dont on peut voir aussi à la galerie de Berlin deux remarquables exemplaires.

(2) Le musée de Copenhague possède un tableau dont le motif est presque pareil et la valeur à peu près égale.

Si Ruysdael n'a jamais cessé de s'inspirer de cette nature mélancolique et grandiose, il a cependant cherché dans d'autres parties de la Hollande des sujets d'étude. Rarement, il est vrai, il a peint, — ainsi que l'avaient fait son oncle Salomon et Van Goyen, — le cours des grands fleuves, et l'on ne peut guère citer que comme une exception ce *Moulin à vent* de la collection Van der Hoop, dont il a trouvé le motif sur les bords du vieux Rhin, aux environs de la petite ville de Wyck-by-Dursteede, encore facilement reconnaissable à sa tour tronquée. L'œuvre, il est vrai, est de prix, et Fromentin en a fait ici même un légitime éloge. Dans l'interprétation de ce motif qu'avaient si souvent traité ses prédécesseurs, Ruysdael s'est montré à la fois très puissant et très personnel. D'après la configuration assez accidentée des terrains, d'après leur végétation et la forme même des collines qu'on peut observer dans un assez grand nombre de ses paysages, il est permis de penser qu'ils lui ont été inspirés par une même contrée, que l'on croit être la Gueldre ou l'Over-Yssel, sur les confins du Hanovre. Au sein de ce pays retiré, sauvage, l'artiste amassait des impressions nouvelles qu'il a, bien souvent aussi, fixées dans des tableaux importans qui appartiennent à sa première époque. C'est de là qu'il rapportait les études du *Monastère*, de la galerie de Dresde, et celles de ce beau paysage du musée de Brunswick, dans lequel il a rendu avec une si pénétrante harmonie le charme d'une après-midi d'été, tiède, demi-voilée, pleine de silence et de molles langueurs. Au premier plan, fortement attaché au sol par ses puissantes racines, un grand chêne, au tronc noueux, élève jusqu'au haut du ciel sa robuste ramure. A gauche, un large chemin gravit une pente assez raide, et de l'autre côté, dominant le pays, une chapelle, une tour et quelques autres constructions semblent les dépendances d'un riche domaine. Des forêts montent du fond de la vallée jusqu'au sommet des coteaux. Le soleil est caché, et dans l'air assoupi les feuillages tranquilles se dessinent nettement; à peine si un léger souffle balance doucement des épis mûrs dans un champ voisin. Il y a comme un accord secret entre la beauté du site, la tiédeur de l'atmosphère, la limpidité de la lumière et l'exécution même de cet ouvrage accompli. Tandis que souvent, chez Ruysdael, les oppositions sont plus tranchées, les colorations plus froides et les végétations plus tourmentées, cette fois les intonations ont gardé leur transparence, les formes leur souplesse, et une impression de sérénité, de bonheur et d'apaisement se dégage de cette aimable nature.

Mais les forêts de cette région privilégiée devaient inspirer au maître des œuvres encore plus originales et plus élevées. Comme

ces œuvres sont également très nombreuses, nous ne pouvons citer ici que les plus importantes (1). Mentionnons d'abord la *Forêt,* du Louvre, cette composition d'une si belle ordonnance, dans laquelle, au milieu d'un massif de grands arbres qui bordent un étang, une percée, pratiquée parmi les hêtres et les chênes, laisse apercevoir des coteaux bleuâtres. L'ampleur de l'exécution est ici proportionnée aux dimensions du tableau. Les intonations ont aussi plus d'éclat que d'habitude, et le bleu franc du ciel s'accorde harmonieusement avec les feuillages dorés par l'automne. Malheureusement les personnages que Berchem a introduits au premier plan, — un paysan italien rougeaud qui, la main sur son cœur, déclare ses feux à une bergère rebondie juchée sur un âne, — semblent ici d'autant plus déplacés que la brutalité de la touche et la crudité intempérante des rouges font ressortir encore le peu d'à-propos de cet épisode. Supprimez-le par la pensée, pour ne laisser que les vaches buvant au bord de l'eau ; ou, mieux encore, supposez une solitude absolue dans ce paysage, et il reprendra aussitôt, avec sa gravité, sa vraie signification. La *Chasse*, de Dresde, ne tire pas non plus une grande valeur des personnages et des animaux que Van de Velde y a peints et qui ont donné son nom au tableau. Mais, par la douceur de l'aspect et la largeur de la facture, la *Chasse* se distingue des autres ouvrages de Ruysdael réunis au musée de Dresde, qui, tout remarquables qu'ils sont, nous paraissent, en général, avoir beaucoup noirci. La découpure des silhouettes et la sombre intensité des verdures vont même, pour plusieurs d'entre eux, jusqu'à la dureté, et ce défaut, que probablement il convient d'imputer à leur mauvaise conservation plutôt qu'au peintre lui-même, est encore exagéré par le luisant des glaces dont ils sont recouverts. Malgré tout, au musée même de Dresde, nous préférons, du moins pour l'originalité du motif, un paysage de dimensions bien plus restreintes, que Ruysdael a également reproduit dans une de ses meilleures eaux-fortes. Comme en un sombre miroir, l'eau de cet *Étang dans les bois* reflète avec une exactitude absolue les vieux chênes qui, déjà découronnés par les injures du temps, tordent leurs ramures ou allongent leurs grands bras en quête d'un peu d'air et de nourriture. L'*Entrée de forêt*, du Belvédère, à Vienne, dont le musée de Rotterdam possède une répétition moins importante, doit être également citée pour la beauté sévère de la composition. L'aspect grandiose de cette forêt, dans laquelle s'engage un chemin traversé par un ruisseau, recommande à notre

(1) On compte, en effet, parmi les paysages de cette catégorie, des tableaux appartenant à M. Six, au comte Ellesmere, à sir Richard Wallace, deux à lord Overstone, d'autres à la National-Gallery et aux musées de Bruxelles, de Dresde, de Berlin, de Vienne et de Saint-Pétersbourg.

admiration cette toile, une des plus grandes que Ruysdael ait peintes (1m,80 sur 1m,40). A côté de cette œuvre remarquable, qui a malheureusement aussi un peu foncé, prennent place une autre *Entrée de forêt* (au Worcester-College d'Oxford), de dimensions presque pareilles, et les deux intérieurs de forêt de l'Ermitage, le *Bois* (n° 1138 du Catal.), et surtout le *Marais* (n° 1136), certainement un des chefs-d'œuvre du peintre. Jamais mieux que dans ce dernier paysage il n'a exprimé le charme auguste de la nature abandonnée à elle-même. Au sein de cette antique forêt, où les arbres croissent et meurent respectés, les tiges vigoureuses des jeunes rejetons se mêlent aux squelettes des chênes ou des hêtres, les uns encore debout, mais dépouillés, les autres couvrant le sol de leurs débris épars. Sur le premier plan, un chêne rugueux et trapu étend ses branches décharnées au-dessus d'une mare bordée de roseaux et tapissée de nénufars. Des canards sauvages, troublés dans leurs ébats par l'approche d'un passant, s'envolent en rasant la surface de l'eau. Entre les troncs des arbres, des échappées permettent de mesurer la profondeur du bois. Quelle admirable contrée, bien faite pour provoquer l'enthousiasme d'un paysagiste! Que de bonnes heures de travail et de solitude, — à en juger du moins par la riche moisson d'études qu'il en a rapportées, — Ruysdael y a passées, découvrant à chaque pas des aspects nouveaux qui le tentaient, se laissant pénétrer peu à peu de cette rustique poésie! Ce furent là, sans doute, des momens de calme et de bonheur bien rares dans la vie du pauvre artiste. Ces actives contemplations lui faisaient oublier les injustices de sa destinée, et avec la conscience de son génie, quelque chose de la sérénité de ces beaux lieux descendait dans son âme.

IV.

« Ruysdael dessinait-il ou peignait-il d'après nature? S'inspirait-il ou copiait-il directement? » Telles sont les questions que se posait Fromentin dans les pages charmantes consacrées par lui au grand paysagiste, questions qu'il aurait pu facilement résoudre, car Ruysdael a pris soin d'y répondre lui-même de la manière la plus formelle. Il existe, en effet, un grand nombre de dessins de lui, rapidement enlevés sur les pages d'un album, ou poussés plus avant sur des feuilles de dimensions plus grandes, mais qui certainement ont tous été faits d'après nature. Pour ces diverses études, Ruysdael se servait, soit de la pierre noire, soit de la mine de plomb, ou, plus souvent encore, il avait recours à un procédé généralement employé par les artistes hollandais, à cause des avantages qu'il présente. Sur une esquisse établie avec soin, il poursuivait son travail à l'aide

d'un lavis à l'encre de Chine ou au bistre, ce qui lui permettait d'obtenir à la fois une grande précision dans les formes et aussi une indication de l'effet, grâce aux teintes plus ou moins foncées au moyen desquelles il notait exactement la relation des ombres et des lumières.

Les dessins du Louvre, ceux du *British-Museum* ou du musée Teyler, à Harlem, et ceux d'autres collections encore, nous fournissent de précieuses informations sur le talent de l'artiste et sur les motifs qu'il affectionnait le plus. Les aspects divers de la dune, les bords des canaux, des intérieurs de forêts, des groupes d'arbres battus par le vent, des chaumières, des ruines ou des moulins, dessinés dans la campagne de Harlem ou le long de la côte, à Béverwyck, à Kostverloren, s'y trouvent reproduits avec une entière sincérité. Deux importans lavis à la sépia, appartenant à la collection de l'Albertine, à Vienne, permettent d'apprécier dans tout leur éclat les meilleures qualités du maître. L'un d'eux, — un motif charmant dont, à notre connaissance du moins, Ruysdael n'a pas tiré de tableau, — nous montre, au bord d'une eau calme, une tour en ruine et l'enceinte d'un château, avec des habitations de paysans pratiquées dans ses vieilles murailles, qu'envahit une riche végétation. L'autre, plus remarquable encore, est une vue prise dans la dune, dont les sables occupent le premier plan (1). Dans la bande étroite des terrains qui s'étend au-dessus, l'artiste a su faire tenir en raccourci un immense horizon. C'est d'abord une zone de forêts que domine la silhouette compliquée d'une ville, et au-dessus encore, de vastes étendues de pays, des bois, des villages, des moulins à vent et des cours d'eau. Un grand ciel d'un beau mouvement remplit les deux tiers de la feuille et projette à travers la plaine l'ombre de ses nuages. L'aisance et la justesse extrême du dessin, la souplesse et la vérité du clair-obscur, donnent dans ce précieux croquis la plus haute idée du talent du maître et de la sûreté des indications qu'il savait prendre en face de la nature.

Ces qualités du dessinateur, nous les retrouvons à un degré pareil dans les eaux-fortes gravées par Ruysdael. M. G. Duplessis, dans l'étude qu'il en a faite (2), en compte à peine une douzaine; encore l'attribution des trois dernières, bien qu'elles soient signées, nous semble-t-elle assez douteuse; si elles sont du maître, elles ne

(1) Deux petits personnages placés vers la droite, l'un assis et dessinant, l'autre debout, à côté, et lui indiquant de la main un point de l'horizon, sont tous deux d'une désinvolture et d'une exécution très élégantes. En y regardant de près, on peut se convaincre qu'ils ont été ajoutés après coup, et y reconnaître la main d'un artiste du siècle dernier; les deux figures portent d'ailleurs le costume de cette époque.

(2) *Les Eaux-fortes de Ruysdael reproduites par Amand-Durand*, texte par G. Duplessis, directeur du Cabinet des estampes, 1 vol. gr. in-4°; Paris, 1878.

lui font certainement pas grand honneur. Était-ce d'Everdingen qu'il avait appris les procédés de ce genre de gravure? Nous ne saurions le dire; mais Ruysdael est, comme aquafortiste, bien supérieur, et si c'est d'Everdingen qu'il tient la connaissance des procédés de la gravure, son apprentissage n'a pas dû nécessiter une bien longue durée. Sa pratique, en effet, est des plus simples et se borne à l'emploi de la pointe pour dessiner sur le cuivre. Mais peut-être ce travail peu chargé met-il mieux en relief la savante concision de son burin. Ses deux premières planches connues, datées toutes deux de 1646, dénotent encore, il est vrai, une assez grande inexpérience, et, ainsi que le remarque M. Duplessis, c'est probablement pour ce motif que Ruysdael, sans doute peu satisfait de ses tentatives, n'en a tiré qu'un très petit nombre d'exemplaires. L'une d'elles, qui n'est point cataloguée dans Bartsch, n'existe qu'en épreuve unique au cabinet d'Amsterdam. Elle représente une chaumière et un hangar placés sur la pente d'une colline, avec des traits assez gauchement tracés dans tous les sens pour simuler une pluie d'orage. Dans l'autre, le *Ruisseau traversant un village* (Bartsch, n° 7), les feuillages des saules et des autres arbres sont exprimés par un vague gribouillage dans lequel les masses restent molles et indécises. Mais déjà dans le *Paysage avec un marais*, daté de 1647, le progrès est manifeste. Malheureusement la planche ayant été, à la suite de frottemens, rayée de traits horizontaux, l'artiste n'en a pas non plus tiré beaucoup d'épreuves, et elles sont aussi d'une rareté extrême. Dans les *Deux Paysans et leur chien*, la *Chaumière au sommet de la colline* et les *Voyageurs* (Bartsch, n°s 2, 3, 4), les motifs, plus pittoresques, ont été empruntés à une même contrée, qui, à en juger par le caractère de la végétation et les formes des montagnes, doit être celle du *Monastère*, de Dresde, et de la *Forêt*, du Louvre. Ruysdael atteint à la perfection dans la dernière de ces eaux-fortes; le fouillis des arbres, et surtout le chêne mutilé, dont les racines à demi submergées plongent dans le marais, sont indiqués avec une largeur tout à fait magistrale. Une science sûre d'elle-même se cache sous l'apparent abandon de la facture, et pour pouvoir, avec cette grande tournure et cette entente des masses, indiquer ainsi en quelques traits les côtés les plus significatifs de la nature, il faut à la fois un intelligent amour de ses beautés et une connaissance parfaite des ressources de l'eau-forte.

Pour ses eaux-fortes comme pour ses tableaux, Ruysdael n'a donc pas cessé de consulter la nature, et les nombreux dessins qui nous restent de lui attestent la constance et le soin qu'il mit à ses études. Quant à peindre et à reproduire sur le terrain même les colorations réelles du paysage, nous ne croyons pas qu'il l'ait jamais fait. Tout au plus, à l'exemple d'Everdingen, lui est-il arrivé parfois de rehausser

par quelques touches d'aquarelle ses dessins exécutés sur place. On a pu voir, en effet, à l'exposition de 1879, à l'École des Beaux-Arts, deux de ces études (appartenant l'une au duc d'Aumale, l'autre à M. Dumesnil) travaillées minutieusement comme dessins et simplement lavées par-dessus de teintes légères et transparentes. Mais là se bornent ses tentatives en ce genre. Est-ce à cette absence d'études peintes qu'il faut attribuer le parti-pris évident qu'on observe dans les colorations des paysages du maître? Il serait difficile de le dire; cependant il convient de remarquer ici que, d'une manière générale, les verts si variés et si riches des prairies et des arbres, dans les contrées du Nord, verts qui avaient été reproduits avec tant de vérité et d'éclat par les Van Eyck et leurs successeurs immédiats, ne se rencontrent presque jamais plus après eux chez les peintres flamands ou hollandais. A peine en pourrait-on retrouver la trace, fort atténuée, dans quelques rares paysages d'Adrien Van de Velde, notamment dans une *Chasse* où il a su rendre les végétations tendres et fraîches de la forêt au printemps, et dans plusieurs tableaux de Paul Potter, qui ont pris avec le temps un aspect bleuâtre. Soit faute des couleurs nécessaires, soit plutôt en raison de la difficulté reconnue de manier des tons qui deviennent aisément durs et criards, la plupart des paysagistes, sans vouloir imiter les colorations réelles de la végétation, en remplacent systématiquement les verts par des tons roux ou jaunâtres qu'ils opposent aux tons bleus des lointains. C'est également le parti que devait adopter Ruysdael, et l'on est frappé du contraste qu'on relève chez lui entre la vérité absolue du dessin ou des valeurs et ces colorations toujours fort arbitraires. Seulement, dans cette gamme de bruns où il se maintient, il obtient des harmonies moins sommaires, moins monotones que celles dont s'étaient contentés ses devanciers. Avec la simplicité d'aspect qui distingue les paysages de Van Goyen, les siens ont une couleur plus pleine et plus riche. Il aime par-dessus tout d'ailleurs ces temps gris, clairs ou sombres, qui laissent aux formes comme aux valeurs normales toute leur netteté. Ni les grâces fugitives du printemps, ni les magnificences empourprées de l'automne, ni les splendeurs du soleil à son déclin, ni les vapeurs matinales de la campagne, ni ces brouillards lumineux qui flottent au-dessus des grands fleuves dans les ciels hollandais, ne l'ont tenté. Parfois, il est vrai, comme dans un petit paysage de M. Rothan, — dans ceux du Ryks-Museum et de M. Six, à Amsterdam, ou dans ceux du comte de Lespine et du duc d'Aremberg, à Bruxelles, de la Pinacothèque et du musée de Douai (où il est catalogué Molenaer), — il nous montre l'hiver avec toutes ses tristesses : des arbres dépouillés, des roseaux jaunis qui grelottent sur les rives d'un canal glacé, ou bien les abords d'un pauvre village couverts d'une neige sale et détrempée, et quelques

misérables chaumières dont les modestes fumées se dissipent dans un ciel zébré de nuages noirâtres, déjà assombri par la nuit. D'autres fois encore, plus rarement, comme dans le petit tableau qui appartient à M. le baron Lippmann, à Vienne, c'est la nuit elle-même qu'il a peinte avec son silence, ses mystères, et, sous les clartés douteuses de la lune qui s'élève au-dessus d'un colline, un étang où tremble son image et un hameau endormi dont on entrevoit confusément les maisons à travers les grands arbres d'une forêt.

Mais ce sont là des exceptions dans son œuvre; le plus souvent, c'est la même saison, la même heure du jour que nous retrouvons dans ses tableaux : une après-midi du commencement de l'automne et des végétations mûries, avec ces teintes discrètement variées qui lui plaisaient et qu'il excellait à rendre. Dans ces conditions, sous une lumière presque toujours pareille, Ruysdael semble cependant se renouveler toujours, tant ses compositions sont variées. Et pourtant son exécution n'a jamais rien de bien rare, rien de cet entrain ni de cette virtuosité qui attirent le regard et sollicitent l'attention. A vrai dire, on ne pense guère à cette exécution, et l'on a peine à discerner tous ses mérites, tant elle est peu apparente, toujours égale à elle-même, serrée et soutenue. Sans trace de hâte ou de fatigue, sans défaillances, sa touche accuse nettement les différences essentielles des objets. Si elle a plus de plénitude et de force que d'abandon et de souplesse, rien n'égale sa sûreté. Il faut copier un paysage de Ruysdael pour savoir tout ce qu'elle vaut, et la comparer à celle des autres pour apprécier son excellence. Vous vous sentez avec lui en présence d'un de ces hommes vraiment supérieurs qui, peu empressés à se produire, restent avant tout simples et naturels. Leur conversation ne vous frappe guère au premier abord, privée qu'elle est de ces traits piquans qui foisonnent chez les gens d'esprit. Peu à peu cependant, vous êtes surpris de la signification qu'ils donnent à leurs moindres paroles. Les idées qui chez d'autres passeraient inaperçues acquièrent sur leurs lèvres un intérêt particulier, et les vérités qu'on serait tenté de traiter de lieux-communs, exprimées par eux, reprennent leur saveur et leur prix. Tout se tient, tout est clair, solide, substantiel dans leur langage, et la force morale, qui est le privilège d'une nature robuste et saine, prête à leurs entretiens une éloquence significative. Tel est le charme austère de Rusydael, tel est le secret de l'irrésistible autorité qu'il prend sur vous et qu'un long commerce ne peut que rendre mieux assurée.

Mais peut-être le mérite de la composition est-il chez lui supérieur encore à celui de l'exécution. Certes, le pays qui l'a inspiré est pittoresque et plein de caractère. Tandis qu'en d'autres contrées il semble que le hasard règne en maître, qu'on y cherche

vainement un plan et un ordre suivis, ce pays par lui-même est déjà une œuvre d'art. Tout y paraît logique; on dirait que tout y répond à un dessein qui se marque nettement. Mais bien d'autres que Ruysdael, parmi ses prédécesseurs ou ses contemporains, ont été sensibles à ces beautés et ont trouvé dans ces campagnes des motifs pareils à ceux qu'il a traités. Wynants, qui, peu après Van Goyen et Salomon Ruysdael, fut aussi un de ses devanciers, et, parmi ses contemporains, d'autres paysagistes moins connus, comme Frans de Hulst, Roelof de Vries, Cornelis Dekker, H. Verboom, J. Van Kessel et G. Dubois, qui, par leur naissance ou leur éducation, se rattachent à Harlem, présentent, il est vrai, avec Ruysdael plus d'une analogie, soit dans leur exécution, soit dans le choix de leurs motifs. Mieux qu'eux encore, Myndert Hobbema, que l'on croit avoir été son élève (1), et qui a aussi reproduit souvent les mêmes sites, a pu passer pour son rival. On sait la vogue extrême dont jouissent aujourd'hui les œuvres d'Hobbema, vogue que justifient quelques-uns de ses meilleurs ouvrages, comme le *Moulin*, du Louvre, et l'*Allée de Middelharnis*, de la National-Gallery. Mais, à côté de ces réussites passagères, combien de productions inégales, incomplètes, dures ou monotones, médiocres ou insignifiantes on pourrait citer de lui! Chez Ruysdael, au contraire, quelle fécondité et quelle perfection! Toutes les qualités qu'il faut chercher éparses chez les autres, avec quelle constante supériorité il nous les montre réunies! Cette nature si particulière, avec quelle intelligence il l'a interprétée! Alors que trop souvent les tableaux de ses confrères sont comme découpés au hasard dans la campagne, chacun des siens est un tout, arrêté d'une manière précise dans sa silhouette, solidement construit par l'effet et par la franche répartition des masses. L'aspect, toujours très puissant, résulte de la forte unité de l'œuvre. Bien que nombreux, les détails restent subordonnés à l'ensemble; ils se conviennent, s'accordent et se complètent mutuellement : leur extrême netteté ne fait qu'ajouter à l'impression. L'artiste, d'ailleurs, n'enferme pas dans une œuvre plus d'intentions qu'elle n'en peut contenir; sa fécondité même le préserve d'une concentration ou d'une complexité excessives et, dans cette gravité qui est la note dominante de son talent, il sait réunir une foule de nuances prochaines et cependant variées.

Pour comprendre ainsi la poésie d'un pays, pour l'exprimer avec

(1) On a constaté qu'au mariage contracté à Amsterdam, en novembre 1668, par Hobbema, alors âgé de trente ans, un certain Jacob Ruysdael figurait comme témoin; mais, bien que la chose soit probable, rien ne prouve d'une manière absolue qu'il s'agisse ici du célèbre paysagiste; puisque, sans compter son cousin, le fils de Salomon, il avait alors à Amsterdam plusieurs homonymes.

cette puissance, il faut avoir appris à le bien connaître. Ruysdael y était né, il y avait vécu et ne s'en était jamais beaucoup écarté. A l'exemple de Rembrandt, qui aimait souvent à se prendre lui-même pour modèle, nous l'avons vu chercher autour de Harlem ses sujets d'étude habituels. En parcourant cette campagne, il lui arrivait souvent de s'y rasseoir aux mêmes places pour y recommencer les mêmes tâches. La fièvre de nouveauté, qui avait emporté tant d'autres de ses confrères vers l'Italie, ne l'avait jamais pris ; à tant courir et à se disperser ainsi, on ne peut guère approfondir. Pour lui, il était resté dans sa contrée natale ; il la connaissait sous tous ses aspects, à toutes ses heures. Loin d'en être lassé, il y découvrait chaque jour des beautés nouvelles. S'il l'avait un moment quittée, c'était pour y revenir plus épris. Sa vie se trouvait comme mêlée à cette nature, et il n'était guère de coin qui ne lui rappelât quelque cher souvenir. Exempt de ces hésitations et de ces recherches inquiètes qui, en des pays qu'il n'a pas pratiqués, empêchent souvent l'artiste de se fixer pour s'absorber tout entier dans une œuvre caractéristique, il pouvait, sans épargner ni son temps ni sa peine, profiter des précieuses ressources qu'il avait sous la main. Ainsi poursuivies, ces études lui permettaient de pénétrer toujours plus profondément le sens de cette nature aimée et d'en imaginer des interprétations plus expressives.

Peu à peu, qu'il le sût ou non, il avait consacré dans le paysage une poétique nouvelle. Ce n'était plus seulement le plaisir des yeux qu'à son exemple ses successeurs allaient y chercher. Suivant l'idéal que, plus d'un siècle après, Goethe devait se proposer, il leur fallait désormais dégager des entrailles mêmes de la réalité tout ce qu'elle contient d'intime poésie. On avait pu jusque-là, dans des contrées réputées plus pittoresques, rapprocher arbitrairement les uns des autres les accidens variés qui y abondent, et, en les groupant sans grande vraisemblance, viser surtout à des aspects décoratifs. Claude, mieux qu'aucun autre, y avait excellé. Avec une perfection désespérante pour ses imitateurs, il avait exprimé, sous les splendeurs de la lumière du Midi, le charme des vastes perspectives, la grâce de cette mer paresseuse qui, par une suprême caresse, vient expirer au pied des grands palais, la superbe élégance de ces arbres majestueux dont les cimes élevées s'épanouissent dans une atmosphère toujours sereine. Ruysdael vivait au milieu d'une nature plus modeste et moins clémente. La mer, dans ces pays du Nord (en Hollande surtout), a des sauvageries singulières. Derrière ces misérables défenses qu'on oppose à ses fureurs, dans ces chaumières basses et mal protégées, on passe parfois des nuits anxieuses à veiller contre cet ennemi toujours

menaçant. Cette eau épaisse des rivières ou des fleuves hollandais, c'est le sol même du pays qu'elle délaie et qu'elle charrie, tandis que, poussé par le vent, le sable des rivages porte devant lui la destruction. Les arbres, là aussi, sont la parure du paysage ; mais on sait mieux ce que vaut cette parure, ce qu'elle coûte de temps et de soin. Ce n'est point sous ce rude climat que vous rencontreriez parmi eux ces silhouettes arrondies, molles et indécises, de l'arbre italien tel qu'après Claude et Poussin l'école académique allait nous le montrer, arbre banal, aux contours prévus, passé à l'état d'abstraction, qui sert de coulisse, qu'on déplace à volonté et qu'on accommode aux besoins de la composition. Chez le paysagiste hollandais, non-seulement les essences sont nettement spécifiées, mais chaque individu a sa physionomie propre résultant des conditions mêmes de sa croissance, du sol où il est attaché, de son orientation, de ses voisinages : chacun à sa manière raconte son histoire. Comme les arbres, les herbes, les terrains, les moindres élémens pittoresques sont façonnés par ce milieu très particulier dans lequel tout se tient, et où les forces de la nature, toujours impétueuses, règlent et modifient les formes, les couleurs et les harmonies. Qui songerait à faire intervenir les héros de l'histoire ou de la fable dans un pareil milieu? Quelle place y pourrait-on trouver pour les fêtes ou les joyeux cortèges dont les amours mythologiques ont si souvent fourni aux peintres l'occasion? Les seuls êtres humains qui puissent y figurer, des matelots, des pâtres, des paysans ou des promeneurs, y semblent bien chétifs, bien petits. Dans les meilleurs ouvrages de Ruysdael, l'homme est donc peu apparent, souvent même il est absent.

C'est ainsi que, par une série de transformations successives, le paysage était arrivé au terme extrême de son développement. L'homme, qui seul autrefois remplissait l'art, en avait été graduellement évincé par la nature. Au début, celle-ci n'apparaissait que timidement, souvent même symbolisée dans ses grâces ou ses énergies par des types convenus ; mais peu à peu son importance avait grandi, et de plus en plus sa représentation avait gagné en réalité et en précision. Avec Ruysdael, le jour était venu où, se suffisant à elle-même, elle s'était complètement substituée à l'homme, et celui-ci avait disparu. Et, cependant, cet art où on ne le retrouve plus, c'est pour lui qu'il est fait, c'est à lui qu'il s'adresse, c'est lui qu'il rend juge de ses efforts et de sa perfection; et même, à le bien prendre, c'est toujours lui qui l'anime. Il s'était dégagé de la nature pour la maîtriser; il avait asservi et plié à son usage les mystérieuses puissances de l'univers qui faisaient d'abord son épouvante. Mais la nature ainsi domptée se venge à sa manière ; elle

reprend par mille charmes secrets son vainqueur, elle l'enlace dans ses liens et le rend esclave de ses beautés. Lassé de ses semblables et de lui-même, c'est vers elle qu'il va se tourner pour se perdre et s'écouler en elle. Il l'associe à sa vie, il croit qu'elle compatit à ses peines ou qu'elle partage ses joies, qu'elle les raille ou qu'elle les insulte; il la remplit de ses souvenirs, il lui confie ses désespoirs ou ses amours, il lui prête tous ses sentimens. Un nuage au ciel, un bruissement de feuilles, le flot qui se soulève ou qui meurt à ses pieds, voilà de quoi l'émouvoir et provoquer au fond de son être des résonances qui sont sans doute dans l'harmonie des choses, mais que son imagination maladive et fatiguée exalte à plaisir, quand elle ne les crée pas de toutes pièces. Et cependant, encore qu'on l'ait décrite à outrance, peinte dans tous ses aspects, mêlée à des situations où elle n'avait que faire, elle restera toujours la source de bien des impressions saines et vivaces. C'est elle qui repose les forts du combat de la vie, et près d'elle les endoloris, les blessés retrouvent quelque chose de la paix qui les avait fuis.

Appelé à ressentir avec une vivacité plus puissante des séductions qui ont décidé de sa vocation, le paysagiste n'a pas seulement à en subir le charme, il doit l'exprimer. Par quels secrets ressorts pourra-t-il communiquer ce sens caché des choses qui l'ont ému? Comment, sans se perdre dans ces mille détails, leur donnera-t-il la vie, la signification qu'ils comportent? Dans cette diversité extrême qui fait la richesse de la nature, quels traits choisira-t-il? Suivant son sujet, lesquels sont essentiels et mettront le mieux en lumière les côtés saillans de ce sujet? Il y a là une lutte de tous les instans où, bien souvent, les plus habiles confessent leur impuissance, trouvant à chaque œuvre nouvelle, avec des problèmes différens, des difficultés égales, en présence desquelles un amour constant et une étude assidue de leur art peuvent seuls les soutenir.

Dans cette tâche pleine à la fois de tant d'attraits et de déceptions, le commerce de Ruysdael est fortifiant. Il y a toujours à profiter avec lui comme avec un des tempéramens de peintre les mieux équilibrés et les plus complets. Pas plus que le talent, la pensée n'est jamais absente de ses œuvres. C'est elle qui, après avoir fixé le choix du sujet en a déterminé le caractère et prescrit les moyens d'exécution le plus propres à faire ressortir l'impression. Toujours présente et toujours cachée, la pensée préside chez Ruysdael à toutes les phases de cette œuvre, depuis sa conception jusqu'à son entier achèvement; elle assure ainsi sa parfaite unité. Cette force d'expression qu'il a enfermée dans tous ses ouvrages, aucun paysagiste de l'école hollandaise ne l'a possédée à un degré pareil. S'il en est qui peignent aussi bien que lui, si quelques-uns ont plus

de dextérité, des qualités plus brillantes, il n'en est pas qui ait atteint cette élévation de style, si par là il faut entendre l'accord intime de la pensée avec la forme qui lui convient le mieux.

Mais un tel art était trop en dehors de toute tradition reçue pour être goûté à cette époque. Bien avant que J.-J. Rousseau donnât chez nous dans les lettres le branle au sentiment de la nature, Ruysdael en avait montré dans sa peinture la plus éloquente expression. Devançant ainsi l'éducation du public de son pays, il devait rester ignoré de lui et mourir comme Rembrandt dans le dénûment le plus complet. Cet amoureux de la campagne et de la vie au grand air allait s'éteindre dans la tristesse et la réclusion d'une chambre d'hôpital. Mais peut-être les rigueurs de sa destinée et cette obscurité d'où il ne sortit guère ont-elles contribué à développer son talent. Pour certains artistes plus profondément épris de leur art et qui se sont donnés à lui sans partage, il semble, en vérité, que le génie soit fait de souffrance et qu'il doive payer sa rançon. Les amertumes ne furent pas épargnées à Ruysdael, et cette nature du Nord, dont il nous a montré la mélancolie et les rudesses, s'accorde de tout point avec une existence aussi tourmentée. Doux et modeste comme il l'était, il ne paraissait pas fait pour les grands succès; ce n'était cependant pas un misanthrope, et ses amitiés, sa générosité pour les siens, témoignent de la bonté de son cœur. Mais si, avec sa réserve et sa pauvreté, il ne se sentait pas toujours à l'aise au milieu des hommes, il reprenait en face de la nature la pleine possession de lui-même. Avec quel intime contentement il retrouvait cette amie éprouvée! Quel accueil elle réservait à ses disgrâces! Dans ses longues séances d'étude et de contemplation, que de pensées échangées avec elle! Parfois trop vagues pour être dites, elles se seraient mal accommodées de la précision du langage; mais son art leur prêtait une voix touchante et des nuances d'une délicatesse infinie. Aussi ce grand méconnu s'absorbait-il toujours plus dans cet art, et il lui demandait les consolations que lui refusait sa destinée. Sans céder au découragement, il continuait jusqu'au bout à peindre ces paysages austères qui ont rendu son nom immortel. Il y mettait, avec son talent, son âme tout entière. Cette âme vit encore dans ces œuvres qu'il faisait pour lui-même et dont notre époque seule devait apprécier toute la valeur. Avec une poésie communicative, elles nous associent aux douloureuses confidences de celui qui fut certainement, après Rembrandt, le plus grand artiste de la Hollande.

ÉMILE MICHEL.

LES

GUEUX D'ESPAGNE

LAZARILLO DE TORMES.

L'Espagne du XVI[e] siècle nous apparaît de loin, peuplée de figures héroïques. Elle a toutes les folies : folie des conquêtes, folie de l'or, folie du ciel, folie de l'honneur et de l'amour, du sang et des tortures. Elle a des façons à elle, très nobles et un peu extravagantes, de sentir et d'agir. Ses cavaliers ressemblent au Cid, leur aïeul. Ses filles ont les traits de Chimène. Son Fernan Cortez met en action les poèmes de chevalerie. Sa sainte Thérèse (1) s'enivre d'extases. Tout ce monde est si grand, si beau, que son éclat empêche de bien distinguer les figures restées au second plan, dans l'ombre. Nous savons que Gil Blas est là, leste et fripon, et que derrière lui s'agite une foule bariolée de mendians, de voleurs de grand chemin, de gitanos et de spadassins; mais, malgré Le Sage et les autres imitateurs des conteurs espagnols, — peut-être à cause d'eux, — cette populace, ainsi entrevue, n'a pas un aspect de réalité; elle a des airs de populace d'opéra comique.

Les écrivains nationaux avaient pourtant pris soin de nous en

(1) Sur sainte Thérèse, voir, dans la *Revue* du 1[er] juin 1886, *la Psychologie d'une sainte.*

laisser des portraits fidèles. Elle nous est dépeinte dans une série d'œuvres d'une originalité puissante, comme tout ce que produisait l'Espagne en ce temps-là, œuvres cruelles, grossières souvent, mais vivantes, éclatantes, œuvres d'un réalisme aigu, qui s'espacent sur une centaine d'années. Le premier roman picaresque, *Lazarillo de Tormes*, parut en 1554. S'il eut une vogue qui dure encore et s'il donna naissance à un genre littéraire, c'est qu'il reflétait la vie, les mœurs, les idées, les joies et les souffrances de toute une classe de la nation. Les romans qui suivirent montrent, comme lui, la bourbe des bas-fonds ; vue ainsi de près, sous une lumière crue, elle est hideuse et répugnante, et, néanmoins, on aperçoit peu à peu, à force de regarder, le sentier qui mène de cette fange aux flammes des sommets, le lien qui rattache le gueux picaresque au noble soldat, compagnon de Charles-Quint. Confusément d'abord, puis avec une netteté croissante, nous démêlons comment les sentimens exaltés d'en haut ont enfanté des idées fausses, des déceptions, des découragemens qui ont produit les hontes d'en bas. Ce n'est pas impunément que tout un peuple se mêle de faire le héros et le grand seigneur. Nombreuses furent les chutes, et les romans picaresques sont pleins de leurs victimes.

Nous voudrions conduire le lecteur dans cette société équivoque, lui montrer où elle se recrutait, et sous l'empire de quelles influences jeunes garçons bien nés et nobles hidalgos venaient grossir ses rangs. Nous prendrons pour guide *Lazarillo de Tormes,* le premier en date de ces romans et le chef-d'œuvre du genre.

I.

Nous ne dirons rien de l'auteur du chef-d'œuvre, pas même son nom, par la bonne raison qu'on ne le sait plus. La tradition attribuait *Lazarillo de Tormes* à un savant jurisconsulte, Hurtado de Mendoza, ambassadeur de Charles-Quint. Un érudit (1) l'a ôté dernièrement à Mendoza sans le rendre à un autre, de façon que le livre se présente, comme les gueux dont il est l'épopée, sans papiers, famille ni répondant, avec sa mine effrontée pour tout passeport. Au temps où il fut écrit, la discrétion était chose sage et prudente. Le seigneur Monipodio, supérieur des voleurs de Séville et homme de grande expérience, disait qu'il était d'un usage profitable de taire son pays, cacher sa naissance et changer son nom. « Car, ajoutait-il, si la chance tournait autrement qu'elle ne doit, il n'est

(1) M. Morel-Fatio, dans la préface de son excellente traduction de *Lazarillo de Tormes*.

pas bon qu'on laisse inscrit sous paraphe de greffier et sur le livre des entrées : un tel, fils d'un tel, habitant de tel endroit, fut pendu tel jour, ou fouetté, ou autre chose semblable, qui pour le moins sonne mal aux oreilles délicates (1). » L'auteur de *Lazarillo de Tormes* était ennemi du scandale, comme le seigneur Monipodio. Il ne se vanta jamais de son œuvre, qui fut d'abord imprimée à Anvers et largement expurgée par l'inquisition avant d'être autorisée en Espagne.

Le récit a la forme d'une autobiographie. Lazarillo commence son histoire au commencement, afin que nous ayons « entière connaissance de sa personne, » et nous savons au bout de deux pages qu'il a de qui tenir. Son père était un coquin, sa mère une coquine, et lui-même de la graine de coquin. La Providence lui avait fait la grâce de naître libre de ces préjugés dont peuvent s'accommoder les riches et les puissans, mais qui coupent bras et jambes au pauvre homme n'ayant que son industrie pour tout patrimoine. Il n'était pas méchant ; c'était seulement un esprit large, prêt à profiter de toutes les chances de l'existence humaine, pourvu que le ventre y trouvât son compte. Le préjugé du dîner est le seul qu'on lui découvre.

L'Espagne du XVIe siècle offrait un beau champ aux ambitions d'une âme libre et hardie. Jamais et nulle part, dans aucun temps et dans aucun pays, les chances de l'existence humaine n'ont été plus nombreuses, plus variées, plus singulières en bien et en mal. On pouvait débuter par garder les cochons, comme Pizarre, et finir par conquérir le Pérou. On pouvait être marquis de Pescaire et prendre le roi de France à Pavie, ou spadassin à grandes moustaches, la longue rapière au côté et le chapeau à larges bords sur les yeux. On pouvait être grand inquisiteur comme Quiroga et brûler 2,816 hérétiques, ou fonder l'ordre des jésuites, comme Ignace de Loyola. On pouvait remuer les pierreries à la pelle, paver sa grande salle de pièces d'or et en poser les voûtes sur des piles de plats d'argent, ou être mendiant, faux perclus, diseur de patenôtres, coupeur de bourses, valet de rufian, montreur de chiens savans, pour tout dire, en un mot, on pouvait être *picaro*, affamé et déguenillé, mais en possession de cette « glorieuse liberté auprès de laquelle tout l'or et toutes les richesses de la terre sont de peu de prix (2), » et dont les fumées troublaient alors bien des cerveaux en Espagne, car beaucoup se firent gueux qui auraient pu vivre honnêtement. Plus d'un fils de famille s'échappa du logis pa-

(1) Cervantes, *Rinconete y Cortadillo*.
(2) Toutes ces citations sont tirées de romans picaresques.

ternel pour « s'en aller par ce monde de Dieu, » si content de la vie libre, qu'au milieu de ses misères et de ses dangers, il ne regrettait jamais l'ancienne aise et sécurité. « Pain d'autrui est pain de douleur, pain de sang, dit un autre *picaro,* quand même tu le recevrais de la main de ton propre père. » Pain mendié et pain volé honoraient au contraire leur homme ; c'était preuve qu'il avait « eu du cœur » et refusé de se soumettre à une discipline ou un travail.

La passion de l'indépendance et du mouvement avait été déchaînée sur l'Espagne par les événemens de la fin du xve siècle. La même année 1492 avait vu la découverte de l'Amérique, la prise de Grenade sur les Maures et l'expulsion des Juifs, qui donnaient l'exemple avilissant du travail. Presque aussitôt, l'Espagne se jeta sur l'Italie, où ses soldats, selon l'expression du pape Paul IV, de valets d'écurie qu'ils étaient, devinrent les seigneurs du pays. Des récits inouïs arrivaient du Nouveau-Monde, terre du rêve, terre des découvertes mirifiques, des conquêtes romanesques et des fortunes fabuleuses. D'autres récits inouïs arrivaient d'Afrique et d'Orient, disant les souffrances des chrétiens esclaves chez le Turc ou l'Algérien et excitant à la lutte sainte contre l'infidèle. De tous les côtés, par toutes les mers, c'était une invasion de nouvelles extraordinaires, de nouvelles à tourner les têtes, que le peuple colportait à travers le royaume au moyen des hôpitaux et des cabarets. « C'est là, disait Yañez y Rivera, que l'on apprend les nouvelles d'Italie, de Constantinople, des Indes ; car les pauvres passent leur temps, dans les hôpitaux et les cabarets, à se les communiquer et à en raisonner. » L'hôpital surtout était le journal du peuple, au point qu'on y entrait sans nécessité, pour « savoir les nouvelles. » De plateau en plateau, de sierra en sierra, l'histoire merveilleuse volait, et, à mesure qu'elle pénétrait au fond des provinces, on voyait s'établir un courant en sens inverse. Du haut des montagnes des Asturies, de la Castille et de la Navarre, des bandes descendaient vers les ports d'Andalousie où galères et caravelles étaient sans cesse en partance pour l'Italie et l'Amérique. Mais, quelque grandes que fussent les armées et les flottes, elles ne pouvaient accueillir tous ceux qui auraient voulu être soldats ou explorateurs. Les hommes rebutés par les recruteurs traînaient leur déception jusqu'à la mort. Il suffisait d'avoir eu la vision des batailles et des expéditions à la découverte pour ne plus trouver d'occupation qui ne fût au-dessous de soi, et l'Espagne se couvrait de désœuvrés de l'orgueil.

Si l'on ajoute que cette commotion se produisait au moment où l'Espagne entrait dans le mouvement qui a transformé, dans toute

l'Europe, les royaumes du moyen âge en états modernes; où ses grands perdaient leur influence, ses villes leurs libertés; où son clergé se détachait de Rome pour se rattacher au roi; où une ère nouvelle enfantait des mœurs nouvelles et ébranlait l'ancienne hiérarchie des classes; si l'on ajoute encore que la secousse de la réforme se joignait à toutes les autres, on conviendra qu'il y avait de quoi donner la fièvre à un peuple, et Charles-Quint acheva de mettre le feu aux imaginations par son exemple. Le grand politique a quelque peu masqué chez ce prince, aux yeux de la postérité, le roi-chevalier. La silhouette familière à tous est celle de l'homme d'état dissimulé, habile et froid, qui tint sa mère en prison pendant trente-neuf ans. On en a presque oublié le Charles-Quint des tournois et des batailles, le dernier roi paladin de l'Espagne.

Nous possédons un portrait immortel du Charles-Quint paladin, le portrait équestre de Titien que l'on voit au musée de Madrid. Le monarque est représenté sur le champ de bataille de Muhlberg. Il galope. Cuirassé, casqué, panache au vent et lance au poing, il a les yeux pleins de feu, il est très laid et il a un air d'Amadis. C'est bien le cavalier fameux dont ses soldats disaient qu'en naissant roi, il leur avait fait perdre le meilleur chevau-léger du siècle. Il a l'air en route pour Tunis, où il fit tant et si bien le chevau-léger à l'avant-garde, tout roi qu'il était, que le marquis de Gouast, commandant de l'armée, lui donna l'ordre de se retirer. Le discours qui va s'échapper de sa bouche entr'ouverte est certainement celui qu'il prononça à Rome devant le pape et ses cardinaux, et dans lequel il surpassa don Quichotte en offrant de terminer la guerre avec François I[er] par un duel, où tous deux seraient en chemise et se battraient sur un pont ou une galère. Tel Titien l'a peint, tel les contemporains le décrivent, roi-chevalier en paix comme en guerre, l'un des premiers de son temps pour rompre une lance, courir la bague, lutter à la barre, trois et quatre fois paladin pour ses sujets espagnols, car « il tuait le taureau ! » Il descendait dans l'arène, et il était l'*espada* qui attend le taureau et le tue en face, d'un coup droit. Être le roi et « tuer le taureau, » c'est être roi d'Espagne jusqu'aux moelles, avec intensité et à outrance.

L'esprit chevaleresque se gagne, tout comme la peur et la férocité. Un prince ainsi fait, la fleur des tournois, carrousels et escarmouches, la terreur de l'hérétique et de l'infidèle, devait exaspérer la folie héroïque et aventureuse chez un peuple imaginatif. A mesure qu'elle grandissait, le mépris du travail croissait d'autant, et aussi l'orgueil, magnifique à force d'absurdité; on se traitait entre mendians de *señor hidalgo*, de *votre grâce* ou *votre noblesse*. Il devenait impossible de rester en place, de se contenter d'un sort

humble et laborieux. L'Espagne s'élançait à la conquête du monde, l'ancien et le nouveau, et, en fin de compte, l'inquiétude des esprits profitait à la gueuserie. On voit dès Charles-Quint l'armée des *picaros* se mettre en route vers les hautes destinées qui l'attendaient sous Philippe II. L'aventurier revenu d'Amérique, désaccoutumé du travail et la poche vide, lui était tout acquis. A elle les éclopés de la guerre, gent hautaine qui n'admettait que la vie noble, pure de négoce et d'industrie. A elle le paysan ruiné par le passage incessant des recrues et des *peruleros* (1). A elle, par la contagion de l'exemple, le fainéant et l'irrésolu. A elle enfin, par les facilités qu'offrait tant d'eau trouble, quiconque se sentait la vocation de la friponnerie. C'est dans la dernière catégorie qu'il convient de ranger ce petit vaurien de Lazarillo de Tormes, la gloire de la confrérie, venu au monde lorsque celle-ci commençait à être en beau chemin. L'illustre garnement ne nous donne pas son extrait de baptême, mais il dut entrer dans la carrière à peu près au temps où le premier arrivage de l'or du Pérou (1533) confirmait les Espagnols dans l'idée qu'il était beau de ne rien faire.

II.

Le père de Lazarillo avait « souffert persécution à cause de la justice, » et le pauvre homme était mort. Son fils ajoute dévotement : « J'espère qu'il est dans la gloire, car l'évangile nomme bienheureux ceux qui ainsi souffrent. » Il est à noter que les héros des romans picaresques se croient tous au mieux avec le ciel et comptent avec pleine confiance sur leur part de paradis. Dans leur théologie, « faire le mal vient de notre fonds naturel, » de sorte que nous n'en sommes pas responsables. D'ailleurs, il y a manière de s'y prendre avec Dieu. Il n'est pas de métier où l'on ne puisse le servir. Lorsqu'un voleur n'avait jamais failli à offrir, sur ses profits, des cierges au saint son patron ; lorsque, de plus, il était humble de cœur et « remettait tout à la miséricorde de Dieu, rien à sa justice, » il pouvait avoir l'âme en paix : son patron veillait sur lui du haut des cieux et Dieu le recevrait dans sa gloire. En revanche, le négligent, qui laissait à ses héritiers le soin de faire prier pour son salut, courait grand péril. « Il est bien important, dit une vieille *picara* de Cervantes, qu'on porte ses cierges devant soi avant l'heure de la mort... Allons, ma fille, ne sois pas chiche. »

La mère de Lazarillo avait aussi « souffert persécution, » et la

(1) Surnom de ceux qui allaient chercher fortune en Amérique.

bonne dame n'avait jamais prospéré depuis le jour où elle avait été fouettée sur la place de Salamanque. Son fils était une charge. Elle s'en débarrassa en le cédant à un vieil aveugle. C'était d'une bonne mère, car le métier de conducteur d'aveugle passait pour la meilleure de toutes les écoles. « Le garçon de l'aveugle, disait le maître de Lazarillo, doit en savoir plus que le diable. » Il disait aussi à son élève : « Je ne puis te donner ni or ni argent, mais bien beaucoup d'avis qui t'apprendront à vivre. » Le bonhomme ne se vantait point. Il était véritablement « un aigle en son métier. » Depuis que Dieu avait créé le monde, il n'avait pas fait un aveugle aussi sagace, et Lazarillo avait à peine franchi le pont de Salamanque, qu'il se sentait tout autre. « Il me semble, raconte-t-il, que je m'éveillais de la simplicité dans laquelle j'étais jusqu'alors endormi, comme un enfant que j'étais. » Il commença à ouvrir l'œil, à aviser et réfléchir, et, comme il était intelligent, il fit des progrès rapides dans l'art de vivre.

Quelle que fût la branche de la profession qu'on embrassât, le métier de *picaro*, où chaque bouchée de pain coûtait un effort d'ingéniosité, était connu pour développer l'intelligence. Guzman de Alfarache (1), confrère de Lazarillo et garçon de bonne famille, rapporte que, dès le début de ses « études » de « pipeur, » il reconnut qu'il n'y avait pas de meilleure gymnastique intellectuelle. « Mon esprit, dit-il, devenait plus subtil d'heure en heure. J'aiguisais mon entendement. » Lui aussi se sentait tout autre, et tellement supérieur à l'ancien Guzman, qu'il n'aurait pas voulu troquer sa nouvelle existence contre celle du plus riche de ses nobles ancêtres. « Quoi qu'il arrive, pensait-il, mieux vaut savoir qu'avoir; car, si la fortune vous abandonne, la science reste. Les affaires se gâtent : la science croît, et le peu que sait le sage a plus de prix que tout ce que possède le riche. » Les philosophes n'ont jamais mieux dit.

Les « études » de Lazarillo furent dirigées par son aveugle avec sollicitude. Il lui enseigna à mendier. C'était peut-être la branche de la profession qui exigeait le plus de tact et la plus grande fertilité d'invention. Chaque nation avait sa manière de mendier, et elle n'a guère varié depuis trois cents ans, témoin le tableau suivant; c'est encore le sage Guzman qui parle : « Les Allemands chantent en chœur; les Français marmottent des litanies; les Flamands se confondent en révérences; les Gitanos vous poursuivent avec importunité; les Portugais pleurnichent; les Toscans pérorent; les Castillans le prennent de haut. » Les litanies, à la vérité, sont un

(1) *Guzman de Alfarache*, par Mateo Aleman.

peu démodées en France, mais les mendians français continuent à « marmotter, » et c'est l'essentiel.

Il va de soi que chaque type national admettait une foule de sous-types. On mendiait et on mendie encore selon son âge, sa figure, son génie propre. Un vagabond de naissance ne tendait pas la main de l'air fier et protecteur d'un ancien soldat. Les grands airs d'un spadassin momentanément sans emploi n'auraient pas convenu à un pauvre aveugle. Un gamin leste et bien tourné comme Lazarillo usait d'autres moyens, pour apitoyer les passans, que l'enfant estropié par de tendres parens qui avaient tenu à lui « laisser un bon patrimoine. » Les différences s'accentuaient de peuple à peuple. Un estropié flamand ne pouvait lutter avec un estropié d'Italie, où étaient alors les meilleures fabriques de monstres. Les Italiens se montraient grands artistes dans l'art de repétrir le corps humain. Ils y faisaient preuve d'une riche imagination et d'une incomparable science des effets. Leurs faux perclus, faux boiteux, faux lépreux, faux bossus, faux culs-de-jatte, leurs fausses plaies et fausses enflures étaient si parfaitement imités, que les chirurgiens s'y trompaient. Et quelle fertilité d'invention dans leurs monstres! quelle verve atroce de création! quel sentiment profond de l'horrible! Ils cousaient les paupières des enfans, détruisaient leurs sourcils, tordaient leur cou, leurs bras et leurs jambes, déformaient leur tronc et y faisaient surgir des bosses; entre leurs mains barbares, le plus joli petit corps devenait en peu de temps un je ne sais quoi d'informe et de hideux, une espèce de paquet déjeté, bosselé et tortillé, qui marchait comme un crabe, quand il pouvait marcher, et qu'il était impossible de voir sans beaucoup de dégoût et de compassion (1).

L'aveugle de Lazarillo ne lui en demandait pas tant, heureusement pour lui. Il se contentait de lui enseigner comment l'on aide le riche à gagner le ciel, en le dépouillant de son superflu au profit du pauvre. Ses pareils avaient tous la prétention d'accomplir une œuvre pie. Selon eux, la Providence avait partagé ses dons, afin que tous fussent sauvés : « Elle a donné aux riches les biens temporels, et les spirituels aux pauvres; en effet, le riche achète la miséricorde divine en distribuant sa richesse aux pauvres, de sorte que tous deux gagnent également le ciel. La porte du ciel s'ouvre avec une clé dorée; toutefois, elle peut aussi se crocheter. » Cette dernière expression est charmante. Elle explique l'assiduité du *pi*-

(1) L'industrie ne s'est pas perdue, et il existe toujours des fabriques d'infirmes. Voir, dans la *Revue* du 15 janvier, l'article de M. Maxime Du Camp, *l'Assistance par le travail*. Les principales usines de monstres sont aujourd'hui situées à La Corogne. Elles ont, entre autres, la spécialité des culs-de-jatte.

caro aux offices et ses offrandes de cierges : il travaillait à crocheter la porte du paradis, n'étant pas bien sûr d'avoir la bonne clé.

Lazarillo apprit de son vieux maître mille « façons et manières de soutirer de l'argent. » Il sut réciter des oraisons à une blanque pièce (1), pour le compte des bonnes gens à courte mémoire. C'était un talent fructueux, à condition de posséder un répertoire varié, comprenant des oraisons pour toutes les situations et circonstances de la vie, et d'y joindre un débit éloquent, propre à persuader la Vierge et les saints. Les commères ne s'y trompaient pas, et il était certain pour elles que l'aveugle de Lazarillo avait le don de persuasion : « Il savait par cœur plus de cent oraisons qu'il disait d'un ton grave, posé et très sonore, en sorte qu'il faisait résonner l'église où il les récitait; puis il affectait un maintien et un visage très humbles et dévots, sans faire, comme d'autres font, des mouvemens et contorsions avec la bouche et les yeux. » Ayant le don, il avait la vogue, et c'était un bon revenu.

La médecine était une autre de ses ressources. Il n'y avait mal de dents ni colique dont le bonhomme ne se fît fort de venir à bout, herbe ni racine dont il ne connût les propriétés et vertus. « Faites ceci, disait-il; faites cela; cueillez telle herbe, prenez telle racine. » Chacun courait après lui pour le consulter, « principalement les femmes, qui croyaient tout ce qu'il leur disait, » et c'était encore autant de blanques. J'ose dire que ce petit trafic était non-seulement le plus honnête de tous ceux qu'exerçait l'aveugle, mais honnête en soi, louable et utile. Dans l'état où était alors la médecine, et avec les remèdes sauvages qu'employaient les docteurs diplômés, un homme qui se contentait d'ordonner des tisanes et des onguens était un bienfaiteur de l'humanité, et ses cliens faisaient preuve de sens en lui donnant leur pratique. Il y a presque toujours un instinct juste au fond des traditions et des préjugés populaires. Le peuple s'en est tenu longtemps aux remèdes de bonne femme, parce qu'il se défiait avec raison des autres. L'idée que certaines gens, sans avoir fait d'études, ont le pouvoir, pour ainsi dire mystique, de reconnaître les maladies et de les guérir, est d'ailleurs aussi vieille que le monde. Hérodote rapporte que, chez les Babyloniens, chacun portait son malade sur la place publique. Tous les passans étaient forcés, de par la loi, de s'arrêter et de donner une consultation. Il s'en trouvait toujours quelqu'un, dans le nombre, qui avait le « pouvoir » et qui indiquait le bon remède. Il ne restait plus qu'à le démêler parmi cette grande foule de donneurs d'avis, et là gisait

(1) La blanque valait 1/3 de centime. Le maravédi valait 2 blanques.

la difficulté, qu'Hérodote n'a sans doute pas aperçue, car il vante la sagesse de cette législation.

L'aveugle de Lazarillo était, à tout prendre, un honnête coquin, malgré son petit trafic d'oraisons, qui ne nous choque que parce que la foi s'en va. Il volait en douceur, et n'était affilié à aucune de ces corporations de malfaiteurs et de vagabonds dont l'Europe était alors couverte, et qui, bien longtemps avant nos grandes compagnies industrielles et commerciales, avaient deviné la fécondité du principe de l'association. Les anciens truands avaient formé de véritables sociétés, possédant leurs chefs, leurs correspondans, leurs règlemens et quelquefois leurs registres, leurs maîtres ès friponneries et leurs élèves, astreints à un certain temps de noviciat. Les fonctions de chef exigeaient des génies vastes et souples, joints à une grande connaissance des hommes. C'était le chef qui centralisait les renseignemens, distribuait les rôles et partageait le butin; lui qui maintenait la discipline et accommodait les différends; lui qui examinait les postulans et jugeait de leurs aptitudes; lui qui veillait à acquérir des amis parmi les gens de police et de justice; lui qui soudoyait le bourreau chargé de faire *chanter* un camarade. Le seigneur Monipodio, chef des voleurs de Séville, qui engageait ses associés, par dévotion, à s'abstenir de voler le vendredi, n'est pas un héros de pure invention.

Les *picaros* de la classe des *fulleros*, dont la spécialité était de tricher au jeu, avaient des compères dans toutes les villes d'Espagne et jusque dans les villages. Ceux qui savaient lire en portaient la liste sur eux. Ils avaient de plus, dans tous les centres importans, des correspondantes choisies parmi les femmes de mœurs légères, qui les avertissaient des coups à faire et leur signalaient les pigeons à plumer.

Les *bélistres* de France, qui florissaient sous François Ier et Henri II, avaient un roi appelé *coesre*, et étaient divisés en provinces gouvernées par des *archisuppôts*. L'association subsista jusque sous Louis XIV. Elle fut détruite à la dispersion des 40,000 gueux que Paris logeait alors dans ses onze *cours des miracles*.

Un dominicain de Viterbe, qui écrivait au commencement du XVIIe siècle, auteur d'un petit livre intitulé *Il Vagabondo* (1), rangeait les rôdeurs italiens en trente-quatre catégories. Sa liste témoigne une fois de plus de la richesse d'imagination de la race italienne. A côté de types qui seront éternels, comme le faux quêteur et le faux perclus, on y rencontre des figures d'une originalité pleine de saveur. Ainsi les *testateurs*, dont l'idée ne put venir qu'à un

(1) *Il Vagabondo overo sferza de Bianti e Vagabondi*, par Rafaele Frianoro. Venise, 1627.

grand misanthrope, profondément convaincu de la sottise humaine. Le *testateur* demandait l'aumône en promettant de choisir ses bienfaiteurs pour héritiers, et les bonnes gens lui donnaient.

L'auteur du *Liber vagatorum*, imprimé en Allemagne en 1528, écrivait dans la double intention de se rafraîchir et consoler, *sibi in refrigerium et solacium*, et de ramener au bien les personnes adonnées aux vingt-huit espèces de vilenies exposées dans la première partie de son ouvrage. Nous relevons sur sa liste une famille de vagabonds qui indiquerait à elle seule que nous sommes en terre germanique : les *Kammesierers*, ou *mendians savans*, recrutés parmi les étudians des universités. Les *Dallingers* étaient éclos, un jour de douce rêverie, dans la cervelle d'un Allemand sentimental et sincère. Ils se donnaient pour d'anciens bourreaux pris de *Gemüth* et faisant pénitence (1).

Les vagabonds pullulaient en Angleterre. Les gueux anglais n'ont toutefois qu'un intérêt médiocre. Les écrits et gravures du temps ne nous ont pas transmis une seule silhouette britannique digne d'être placée à côté du *testateur* ou du dernier des *picaros*. C'est déjà de la canaille protestante, laquelle a toujours été infiniment moins pittoresque que la canaille catholique.

Un simple mendiant était un petit saint auprès de la plupart des autres variétés de gueux. La Providence en jugeait ainsi, puisqu'elle protégeait le maître de Lazarillo. « Il gagnait plus en un mois, dit son élève, que cent autres aveugles en un an. » Sa besace était toujours pleine de pain, sans compter « les bons morceaux, » tels que tranches de lard et saucisses. Un homme capable de tirer des tranches de lard et des saucisses des campagnes espagnoles, dans l'état où elles étaient alors, était un grand maître. Les campagnes avaient ressenti avant les villes les ruineux effets du puissant drainage en hommes et en argent établi par les continuelles expéditions de Charles-Quint au dehors. Les habitans disparaissaient, les maisons se fermaient, le désert gagnait; une partie de l'Espagne était retombée en friche. Dans ces plaines désolées, la besace arrondie du vieil aveugle inspirait une juste admiration à son élève. Ce fut néanmoins au service du bonhomme que Lazarillo apprit à connaître le mal qu'on aurait pu nommer, au XVI[e] siècle, le mal d'Espagne : la Faim.

III.

« Jamais, dit-il, je ne vis homme si avare et si chiche, à tel point qu'il me tuait de faim... Je dis la vérité : si je n'avais pas su me

(1) Voir *A history of Vagrants and Vagrancy*, par Ribton-Turner.

secourir, grâce à mon adresse et à mes bonnes ruses, je serais mort de faim bien des fois. » En vain Lazarillo apprit à découdre le fond de la besace pour en tirer doucement de quoi dîner : le « diable de creux » que l'aveugle lui « creusait » ne lui laissait point de repos. Il s'exerça à escamoter une part de la recette : « Tout ce que je pouvais chiper et voler, je le changeais en demi-blanques ; et quand les gens lui faisaient dire des oraisons et tiraient une blanque, comme il n'y voyait pas, à peine avaient-ils fait mine de la lui tendre, qu'elle était lancée dans ma bouche et remplacée par une demi-blanque, de sorte que, pour vite qu'il allongeât la main, l'offrande lui arrivait diminuée de moitié. » L'aveugle n'y comprenait rien. On lui avait toujours donné une blanque par oraison ; c'était le prix courant, et voici que le monde devenait ladre même pour les choses du ciel. Il prit le parti de leur en donner pour leur argent et abrégea ses oraisons de moitié, mais cela ne faisait pas que les demi-blanques redevinssent des blanques.

— Ça doit être de ta faute, disait-il à son guide.

Celui-ci apprit à lui boire son vin à son nez, avec une paille ; ou bien il perçait le fond du pot et recevait le vin dans sa bouche, tandis que le vieux buvait par en haut. Rien de ce qui s'avalait n'était en sûreté dans son voisinage, et les saucisses se changeaient miraculeusement en navets entre les doigts de l'aveugle. Lazarillo aurait fini par dîner à peu près, s'il n'avait eu affaire à un psychologue merveilleux. Il déclare n'avoir jamais rencontré le pareil de l'aveugle pour la perspicacité, et il en cite l'exemple suivant.

C'était le temps où l'on cueille les raisins. Un vendangeur leur donna une grappe. Ne pouvant la mettre dans sa besace, où elle se serait écrasée, le vieux s'assit dans un ravin et dit à l'enfant : « Je veux te faire une libéralité. Nous allons manger cette grappe, et tu en auras autant que moi. Voici comment nous partagerons : tu piqueras une fois et moi l'autre, mais à condition que tu me promettes de ne prendre à chaque fois qu'un seul grain. Je ferai de même jusqu'à ce que nous ayons fini, et, de cette manière, il n'y aura pas de tromperie.

« Marché conclu ; nous commençons. Mais, dès le second tour, le traître changea d'avis et se mit à prendre deux grains à la fois, pensant que j'en ferais autant. Moi, dès que je vis qu'il manquait à la convention, je ne me contentai pas d'aller de pair avec lui, mais je pris deux par deux, trois par trois, le plus que je pus. La grappe finie, il resta un moment la râpe à la main, branlant la tête, puis il dit :

« — Lazare, tu m'as trompé ; je jurerais que tu as mangé les raisins trois par trois.

« — Non, répondis-je; mais pourquoi soupçonnez-vous cela?

« Le malin aveugle dit : « A quoi je vois que tu les mangeais trois par trois? A ce que je les mangeais deux par deux et que tu ne disais rien. »

« Je ris en moi-même, continue Lazarillo, et, quoique enfant, je notai le fin raisonnement de l'aveugle. »

Avec un pareil homme, que pouvait l'enfant le mieux doué pour la coquinerie? Le pauvret était sans cesse découvert et roué de coups. S'il avait du moins pu se rassasier, ce n'eût été que demi-mal; mais il se mourait de besoin. Ce fut ainsi que Lazarillo connut le mal d'Espagne.

On sait combien les famines étaient fréquentes au temps passé. Elles étaient l'accompagnement obligé de toutes les grandes calamités publiques : invasions, pestes, guerres civiles prolongées. Mais on chercherait peut-être en vain, dans l'histoire, une nation qui, sans catastrophe intérieure, sans avoir été troublée que par de courtes insurrections, sans avoir pour ainsi dire vu d'ennemis sur son sol, et ayant atteint au contraire le point culminant de sa puissance et de sa gloire, ait autant souffert de la faim, aussi longtemps, et parmi un aussi grand nombre de ses classes, que l'Espagne de Charles-Quint et de ses successeurs. Que les déguenillés crèvent de faim, c'est la règle partout. Mais que des gentilshommes et de belles dames, vêtus de soie et de velours, manquent de pain dans leurs grand'salles, c'est ce qui ne se voit guère. Et ce qui ne s'est jamais vu, c'est la manière tranquille, noble, stupide et héroïque dont ils se passaient de manger jusqu'à en défaillir, parce que c'eût été déroger que de chercher à gagner son dîner. A ce point de vue spécial de la faim, les romans picaresques contiennent d'excellentes leçons d'histoire. On y jeûne depuis le bas de l'échelle sociale jusqu'à une hauteur qui surprend. Quand la faim n'est pas en scène, on la sent derrière la toile, qui guette le héros; on sent que, pour tous ces gens-là, le duel avec le sort, c'est le duel avec elle. « Il est bon d'avoir un père, bon d'avoir une mère, il est meilleur d'avoir à manger, » dit un vieil écrivain espagnol. « Je n'ai jamais senti de pire indigestion que celle que cause la faim, » dit un autre. « Il n'y a pas de mauvais pain pour la faim, » déclarait Guzman de Alfarache, qui avait été à deux doigts de périr d'inanition. Aucun écrivain n'approche de l'éloquence sauvage du peuple, qui avait inventé ce dicton : « Les peines accompagnées de pain sont bonnes. »

A mesure qu'on s'élève au-dessus des basses classes, la faim suit. « La gale et la faim, dit Cervantes, sont inséparables des étu-

diens. » Le gentilhomme de Tolède qui prend Alonso (1) à son service est mis à la dernière mode. Son grand manteau est doublé de panne. Ses gants sont parfumés à l'ambre, et non à la cannelle comme ceux des gens de peu. Il porte l'épée dorée, la chaîne d'or au col; il a un beau logis, de beaux meubles et sa femme possède des bijoux de prix. Mais il n'a « ni place, ni rentes, ni aucun moyen d'existence; » il n'y a dans la maison « ni pain ni de quoi en acheter. » Maîtres et serviteurs jeûnent du matin au soir et du soir au matin. Le même Alonso, arrivant à Valence, se place chez une veuve de bonne mine, qui avait déjà deux suivantes. On n'y mangeait rien non plus, ce qui s'appelle rien, faute d'argent, et Alonso passait les nuits à raconter des histoires à sa maîtresse pour lui faire oublier le souper. « Ce qu'il y avait de pis, raconte-t-il, c'est qu'étant des gens honorables et délicats, il ne s'agissait pas de rien demander. Il fallait souffrir et se taire. » La meilleure preuve que de semblables aventures n'avaient rien que d'ordinaire, c'est que valets et suivantes se résignaient, au moins pendant un temps, comme nous venons de le voir faire à Alonso et comme nous le verrons faire plus loin à Lazarillo.

Il fallait cependant que les maîtres ne rendissent pas le sacrifice trop lourd aux serviteurs en y ajoutant les mauvais traitemens. L'aveugle n'eut point cette prudence. Sous prétexte que Lazarillo le menait toujours par les plus mauvais chemins, et exprès, ce qui était vrai, il lui donnait tant de coups de son bâton et lui arrachait tant de poignées de cheveux, que l'enfant avait la tête pleine de bosses et toute pelée, les dents cassées, le visage écorché. Ce fut ce qui le décida à abandonner son maître. Auparavant, il voulut se venger. Un jour de grande pluie, étant à mendier dans un village de la Castille, il mena l'aveugle en face d'un pilier de pierre et lui recommanda de bien sauter, parce qu'il y avait un ruisseau à traverser. Le vieillard prit son élan et alla donner de la tête contre le pilier, « qui résonna aussi fort que si on y eût brisé une grosse calebasse. Il tomba à la renverse, demi-mort et la tête fendue. » Lazarillo gagna d'un trot l'entrée du village, et il n'a jamais su « ce que Dieu fit de l'aveugle. » Toutefois, il ne fut point ingrat. Il n'oublia jamais les leçons lumineuses de son vieux maître sur la morale mise à la portée des petites gens et, en général, sur les affaires de ce monde. Il lui en garda dans son cœur une profonde reconnaissance et se plut à lui reporter l'honneur des succès qu'il eut dans la suite. « Après Dieu, dit-il, ce fut lui qui me donna la vie et qui, bien qu'aveugle, m'éclaira et me guida dans le chemin du monde. »

(1) *Alonso mozo de muchos amos*, par Jeronimo de Alcala Yañez y Rivera

Il va de soi qu'il fit ces réflexions plus tard, à loisir. Pour le moment, il ne songeait qu'à se sauver.

Il courait donc, de ses petits pieds nus, dans la plaine ruisselante d'eau, par une de ces routes défoncées, ravinées, effondrées, qui faisaient dire qu'une lieue de Castille valait une lieue et demie. Il pleuvait. L'immense et morne solitude, sans arbres, sans maisons, sans haies, sans une forme ni une couleur qui arrêtât le regard, était changée en une mer de boue, grise, monotone, à perte de vue. Vienne la sécheresse, et la mer de boue se transforme presque sans transition en une mer de poussière, grise, monotone, à perte de vue. On ne peut se représenter sans l'avoir vu la tristesse de ces paysages gris, où l'uniformité n'est rompue par rien, pas même par les bornes des champs, invisibles à d'autres yeux que ceux du paysan; où les villages, bâtis de boue et sans jardins, sont gris; où les habitans, vêtus de brun et éternellement poudreux ou boueux, sont gris. Quand il pleut, c'est le gris complet. Les peintres qui nous peignent l'Espagne nous représentent toujours l'Espagne aux gaies couleurs et à la vive lumière. Il en existe une autre, sans laquelle on ne s'expliquerait pas certains traits du caractère national. Les fleuves et les eaux courantes de Grenade vont à merveille avec la vivacité et l'exubérance andalouses. Les plaines grises sans fin, aux grandes lignes d'horizon simples et droites, ont façonné la figure sérieuse du paysan castillan, grave et lent sous sa *capa* aux plis classiques.

Des tableaux aussi monochromes n'attirent guère les artistes. Il faut être très grand coloriste pour en saisir les nuances subtiles. Velasquez demeurera le peintre par excellence de la Castille. Venu jeune à Madrid, il s'était pénétré de l'aspect du pays jusqu'à peindre, pour ainsi dire, l'air qu'on y respirait. Il est le roi du gris par le nombre, la variété, la richesse de ses tons terreux, poussiéreux, sablonneux, boueux, grisâtres, blanchâtres, noirâtres. Il a des gris lumineux qui ne sont qu'à lui et qui ne pouvaient être observés que sur une terre de teinte neutre, éclairée par le soleil du Midi. Il en a de chauds et de frais, de tendres et de puissans, d'argentés et de dorés, d'obscurs et de brillans. Il en a de pâles et délicats comme un brouillard de France, et il en a de sales, par exemple dans son *Apollon chez Vulcain*, où la suie dont ses forgerons sont barbouillés donne, par le contraste, un air surnaturel à la blancheur des chairs d'Apollon. Il en a de doux, clairs et caressans, comme dans ses *Fileuses*, et il en a de vigoureux, comme dans son tableau des *Buveurs*, qu'on pourrait appeler la symphonie héroïque du gris.

La route où Lazarillo courait de toutes ses forces dans la boue profonde était celle qui conduit de Salamanque à Tolède, et le village où il avait réussi à « tenir sa vengeance » était situé dans les environs

d'Escalona, ville dont une tradition attribue la fondation aux juifs d'Ascalon, réfugiés en Espagne sous la conduite de Nabuchodonosor. Il prétend qu'il arriva avant la tombée de la nuit à Torrijos, à une dizaine de lieues d'Escalona. Le jour suivant, ne se trouvant pas encore en sûreté à Torrijos, Lazarillo reprit sa course, croyant sentir l'aveugle sur ses talons ; mais ce n'était pas l'aveugle qui courait après lui à grandes enjambées, c'était la faim.

Elle l'atteignit au village de Maqueda, déguisée en prêtre. Lazarillo tendait la main. Le prêtre lui demanda s'il savait servir la messe. « Je lui dis que oui, comme c'était la vérité, car, tout en me maltraitant, le maudit aveugle m'avait appris mille bonnes choses, et celle-là était du nombre. » Le prêtre le prit à son service, et il vit qu'il avait « échappé au tonnerre pour tomber dans l'éclair. » L'aveugle lui donnait tous les jours quelques croûtes de pain; le prêtre le réduisait à un oignon pour quatre jours. L'aveugle ne voyait pas les doigts de Lazarillo, ni la demi-blanque attrapée par-ci par-là; le prêtre avait la vue perçante et suivait son enfant de chœur pas à pas pendant la quête à l'église. « Ses yeux, dont l'un était fixé sur les gens, l'autre sur mes mains, lui dansaient dans le crâne comme du vif-argent. » L'aveugle fermait sa besace avec un anneau de fer et un cadenas, mais on pouvait découdre le fond; le prêtre serrait le pain de l'offrande dans un grand coffre en bois, dont la clé ne le quittait pas. Avec l'aveugle, on mourait à moitié ; avec le prêtre, on mourait tout à fait. Lazarillo aurait voulu s'enfuir; déjà ses jambes ne le portaient plus.

Ses yeux eux-mêmes ne pouvaient se régaler à défaut de son ventre. « Dans toute la maison, il n'y avait chose à manger, comme il y en a communément dans d'autres : quelque morceau de salé pendu dans la cheminée, quelque fromage posé sur une planche ou dans l'armoire, quelque corbeille avec des croûtes de pain ramassées sur la table; quoique je ne dusse pas en profiter, il me semble que la seule vue de ces choses m'eût réconforté. » Le pauvre Lazarillo aurait expiré, si la mort d'un des paroissiens de son maître n'était venue de temps à autre lui rendre un peu de force. Le clergé était invité au festin d'enterrement, et Lazarillo se reproche encore la convoitise avec laquelle il attendait la mort du pécheur : « Dieu me le pardonne! dit-il, car jamais je n'ai été ennemi de la nature humaine, sauf alors, et c'était parce que nous nous régalions aux enterremens et que j'y mangeais mon saoûl. Je souhaitais que chaque jour tuât son homme et je le demandais même à Dieu. Et quand nous donnions le sacrement aux malades, spécialement l'extrême-onction, au moment où le prêtre ordonne aux assistans de prier, je n'étais certes pas le dernier à le faire ; je priais le Seigneur

de tout mon cœur et de toute mon âme, non pas de faire du malade selon sa volonté, comme on a coutume de dire, mais de l'emporter de ce monde. Quand ils en réchappaient, — Dieu me le pardonne, — je les donnais mille fois au diable; au contraire, celui qui mourait emportait autant de bénédictions. Pendant environ six mois que je restai là, il ne mourut que vingt personnes, et je crois fermement que c'est moi qui les tuai, ou, pour mieux dire, qu'elles moururent à ma requête, parce que le Seigneur, voyant ma mort terrible et continue, prit plaisir à les tuer pour me donner la vie. »

Trois ou quatre dîners par mois sont juste assez pour raviver la sensation de la faim. Lazarillo, efflanqué, exténué, n'en pouvant plus, résolut d'obtenir coûte que coûte un peu de ce pain que le peuple espagnol, d'un mot qui dit tout, appelait « la face de Dieu, » et que les pauvres gens serraient comme le trésor des trésors, l'objet rare et précieux par excellence. Il se procura une fausse clé du grand coffre et vola un pain. Le prêtre eut des soupçons et compta ce qui lui restait. Alors l'enfant affamé, mais craignant le châtiment, partagé entre la faim et la peur, voulut du moins adoucir sa peine par le spectacle de cette chose bénie, miraculeuse: un pain. « J'ouvris le coffre et, lorsque je vis le pain, je commençai à l'adorer, sans oser y toucher. Je les comptai pour voir si le misérable ne s'était pas par hasard trompé, et je trouvai le compte plus juste que je ne l'aurais voulu. Tout ce que je pus faire fut de leur donner mille baisers et de rogner un peu, le plus délicatement que je pus, le pain entamé, à l'endroit de l'entame. » Les jours suivans, il souffrit tellement, que l'idée de regarder seulement du pain devint une idée fixe : « Dès que j'étais seul, je ne faisais pas autre chose que d'ouvrir et de fermer le coffre pour y contempler cette face de Dieu. » Lorsqu'un enfant en est à adorer la huche comme une châsse et son contenu comme une relique, ne soyons pas surpris s'il ne voit pas d'idéal plus élevé qu'un état, quel qu'il soit du reste, où l'on dîne.

Si encore le prêtre l'avait plaint, s'il avait partagé avec lui le peu qu'il avait, Lazarillo se serait soumis au sort commun. Il aurait reconnu dans ce qui lui arrivait le doigt de la Providence, comme le spadassin de Cervantes à qui la besogne manquait et qui disait avec une soumission édifiante : « La feuille d'arbre ne remue pas sans la volonté de Dieu, et nous ne pouvons obliger personne à se venger. » Mais ce prêtre était un homme dur et injuste. Il rongeait premièrement les os de ce peu qu'il avait et il les jetait ensuite à Lazarillo en disant : « Prends, mange, triomphe, car le monde est à toi; tu fais meilleure chère que le pape. »

« Ce Dieu qui secourt les affligés, poursuit Lazarillo, me voyant en telle détresse, me suggéra un petit remède. » Le vieux coffre

avait des trous par où les rats auraient pu entrer s'il y avait eu des rats. Il n'y en avait pas, « car s'il était une maison dans le royaume qui dût en être exempte, c'était celle-là, les rats n'ayant pas coutume de demeurer où il n'y a rien à manger. » Il y en eut un désormais, et ce fut Lazarillo. Il grignotait les pains à la façon des rats, et en les imitant avec une telle perfection, que son maître y fut pris. Le prêtre, en se mettant à table, râcla toute la partie qu'il croyait avoir été rongée. « Il me la donna en disant : « Mange ça, le rat est un animal propre. »

Chaque jour, le prêtre bouchait les trous de la huche avec des morceaux de bois et des clous. Chaque nuit, Lazarillo refaisait les trous, après quoi il ouvrait le coffre et grignotait. « Nous travaillions tant l'un et l'autre, et avec une telle diligence, que c'est sûrement pour nous que fut inventé le proverbe : Quand une porte se ferme, une autre s'ouvre. » Le prêtre, au désespoir, mit dans la huche une souricière garnie de croûtes de fromage données par des voisins. L'heureux Lazarillo se régalait des croûtes, et la souricière restait vide. Le village, informé du prodige, déclara d'une commune voix que les rats ne pouvaient être des rats. Une forte tête émit l'avis que ce devait être une couleuvre. Le prêtre errait la nuit comme un fantôme, un bâton à la main, pour surprendre la couleuvre, mais alors ce fut de jour, tandis qu'il était à l'église ou chez ses paroissiens, que les dégâts se commirent. Il en perdait l'esprit.

Enfin, une nuit, il entend un sifflement. Il saisit son gourdin, frappe un grand coup et casse la tête de Lazarillo. Le sifflement était produit par la fausse clé du bahut que le petit scélérat cachait la nuit dans sa bouche, « car, dit-il, depuis que j'étais entré au service de l'aveugle, je l'avais si bien habituée à me servir de bourse, qu'il m'advint d'y abriter douze ou quinze maravédis, tous en demi-blanques, sans que cela m'empêchât de manger; autrement, je n'aurais pas pu dissimuler une seule blanque au maudit aveugle, qui ne laissait pas une seule des pièces de mes habits, ou une seule couture, sans la tâter soigneusement. » Ses péchés voulurent que, cette nuit-là, la clé se fût placée entre ses dents de façon qu'en respirant il sifflait.

Lazarillo fut trois jours sans connaissance et quinze avant de pouvoir se lever. « Le lendemain du jour où je me levai, le seigneur mon maître me prit par la main, et, m'ayant fait passer la porte et mis dans la rue, il me dit : « Lazaro, dorénavant tu es à toi et non plus à moi; cherche un maître et va avec Dieu, car je ne veux pas chez moi d'un serviteur si diligent. Il faut que tu aies été garçon d'aveugle. » Lazarillo se retrouva, pour la seconde fois, seul dans le vaste monde.

IV.

Malgré tout ce qu'il avait souffert dans ce logis, il s'en éloignait avec une certaine tristesse. Il en était venu à douter qu'il y eût des maisons où les serviteurs mangeassent. « Je réfléchissais, et je me disais : j'ai eu deux maîtres. Le premier me faisait mourir de faim. Je l'ai quitté, et je suis tombé sur cet autre, qui m'a mis dans ma fosse... Et si je tombe sur un autre encore pire? Il ne me restera qu'à mourir! » Il n'avait point si tort; néanmoins, en attendant qu'il eût un troisième maître, les choses allèrent assez bien. Il vécut d'aumônes mieux qu'il n'avait vécu en travaillant, et il n'était pas le seul, quelque singulier que cela puisse sembler. Dans ces vieux siècles où les âmes nous paraissent si dures, jusque dans cette Espagne dont la littérature n'est jamais traversée, sauf dans *Don Quichotte*, par un rayon de pitié, la main du pauvre s'ouvrait pour donner au très pauvre, rendant ainsi possible l'existence d'une population de mendians et de vagabonds. La charité populaire contre-carrait les efforts des gouvernans pour enrayer le mal, tellement que l'on retrouve dans les vieilles législations de plusieurs pays des édits contre les faiseurs d'aumônes. Une ancienne loi française, remise en vigueur à peu près du temps de Lazarillo, punissait d'une grosse amende quiconque donnait à un mendiant. En Angleterre, une ordonnance d'Édouard III, confirmée par son successeur, édictait la peine de l'emprisonnement contre toute personne qui, « sous couleur de pitié ou de faire la charité, » donnerait quoi que ce fût à un mendiant valide. La grande bonne volonté qui rendait de telles lois nécessaires n'empêchait pourtant point que ce fût une énigme qu'une nuée de Lazarillos grands et petits, jeunes et vieux, mâles et femelles, pût subsister, même très mal, le long des routes de l'Espagne.

Quoi qu'il en soit, notre petit polisson arriva sans trop de peine, « peu à peu, avec l'aide des bonnes gens, » à la ville de Tolède. Quel est le *picaro* qui ne passait point par Tolède, « la couronne de l'Espagne, la lumière du monde (1)? » Qui d'entre eux ne connaissait le Zocodover, cette place dont le triangle biscornu, aux arcades noires et sales, nous paraît aujourd'hui si étroit et si misérable, et qui était alors le cœur de la ville, un cœur tumultueux où le sang afflue avec trop de violence? Lorsqu'ils apercevaient de loin l'orgueilleuse cité, dressant au sommet d'une roche colossale les tours et clochers de ses cent églises; lorsque leurs

(1) Vers de Padilla.

regards découvraient la courbe superbe du précipice qui enserre ce gigantesque piédestal et au fond duquel court le Tage : ils recevaient une impression de puissance et de richesse qui ravivait l'espoir dans le cœur le plus abattu. Il ne semblait pas possible de mourir de faim à Tolède. L'un d'eux, Pindaro le soldat, — encore un fils de famille, qui s'enfuit du collège en emportant son Cicéron, son Virgile et deux réaux, — Pindaro raconte son éblouissement en approchant de la porte de Visagra. Il dépeint Tolède telle qu'elle était alors, ceinte de fortes murailles, hérissée de palais et d'églises, entourée d'une campagne fertile semée « de riches sanctuaires, de couvens, d'ermitages et d'hôpitaux, » si populeuse que, lorsqu'il y avait quelque chose à voir au Zocodover, on était porté par la foule dans les rues. Hélas! Tolède n'est plus aujourd'hui qu'un cadavre. Ses rues étroites et tortueuses sont vides. Une sorte de lèpre grimpe sur les hautes maisons inhabitées et closes. L'œil plonge, de l'autre côté du Tage, sur des collines stériles, couronnées par les ruines de l'ancien *castillo*. Ces collines rachètent leur nudité par la splendeur de leurs tons roses, or et bleuâtres. Elles forment sous le soleil une ceinture éblouissante à la grise Tolède, endormie tout là-haut sur son oreiller de granit.

Lazarillo avait ouï-dire à son aveugle que les Tolédains étaient gens durs et peu charitables. Il en fit promptement l'expérience. Tant qu'il fut malade, on lui donna. Dès qu'il fut guéri de sa blessure, tous lui répondaient : « Propre à rien, petit drôle, cherche, cherche un maître à servir. » — « Et où le trouver, ce maître? disais-je en moi-même, à moins que Dieu ne m'en crée un tout exprès, comme il a créé le monde? » Dieu entendit Lazarillo. Il lui fit rencontrer un écuyer de belle tournure, bien vêtu, bien peigné, une bonne épée au côté et marchant de ce pas cadencé qui donnait à l'homme de guerre d'alors une prestance incomparable. Personne n'a jamais su marcher comme ces gens-là. C'était le moment où le *chevalier* venait de se transformer en *cavalier*. Le lourd glaive était remplacé par l'épée. On allait à la guerre avec des nœuds de ruban à la jarretière et des chapeaux à plumes. On avait dix manières de draper le manteau : sur le nez et cachant le bas du visage; sur le bras et la main sur l'épée; sur l'épaule et le poing sur la hanche; autour de la poitrine et retenu sur le cœur par la main gauche. Il faut les voir dans Callot, se balançant sur les hanches avec une élégance exquise, le feutre à plumes rabattu sur les yeux, le nez au vent, les épaules effacées, le jarret tendu, les pieds en dehors, la pointe du soulier en bas. Ils sont insolens et charmans. Ils sont le type idéal, tout frais et tout pimpant, du cavalier.

On comprend, en les regardant, où les gueux de Callot ont

appris à draper leurs haillons et à prendre des attitudes. On s'explique ces loques à l'air militaire, ces béquilles qui semblent marquer le pas, et ces grandes allures soldatesques. Ils ont gardé la marque des camps dont ils sont les épaves, où ils ont appris les façons des beaux cavaliers, où ils ont été eux-mêmes de beaux cavaliers. Les soldats espagnols étaient coquets entre tous. Ils se sentaient plus braves dans un accoutrement galant. « Ce sont les beaux habits, disait l'un d'eux, les plumes, les couleurs vives qui animent le soldat et lui donnent forces et courage. » Quand l'excès des souffrances rendit la guerre impopulaire, les gens du peuple prirent en haine les brillans uniformes. « En Espagne, dit le même personnage, quand on nous voit ainsi accoutrés, on nous insulte. On voudrait nous voir vêtus en quémandeurs ou en étudians vagabonds, habillés de deuil et en guenilles, enveloppés de haillons noirs. » Dans la pensée du soldat, c'était un contre-sens, presque une profanation, que d'associer un costume triste et sans éclat aux idées de bataille et de gloire. Les habitudes de crânerie prises à l'armée se retrouvaient dans la façon pittoresque dont les anciens soldats espagnols, tombés dans la misère, portaient leurs guenilles. Il est impossible de les contempler sans les admirer, et la cause de leur supériorité est à remarquer. A la différence des gueux ordinaires, ils n'avaient pas péché au début par défaut d'énergie, mais plutôt par excès, et des origines si opposées produisaient des physionomies très diverses. Les camarades de Guzman et de Pindaro avaient souvent des mines de sacripans; ils avaient bien rarement des mines basses.

L'écuyer de Lazarillo était destiné à devenir un de ces vagabonds pittoresques. Pour l'instant, il était encore assez bien vêtu pour paraître un maître désirable. « Nous nous regardâmes l'un l'autre, raconte Lazarillo, et il me dit :

« — Petit, tu cherches un maître?

« — Oui, monsieur, répondis-je.

« — Eh bien! viens avec moi. Dieu t'a fait une grâce en te mettant sur mon chemin; tu as dû dire aujourd'hui quelque bonne oraison.

« Je le suivis, remerciant Dieu de ce que je venais d'entendre, et aussi parce que je reconnus, à son habit et à son maintien, que ce maître était celui dont j'avais besoin. »

Il n'était pas encore huit heures du matin quand il rencontra ce troisième maître. L'écuyer continua sa promenade, de son pas allongé et fier. Lazarillo trottait sur ses talons. Ils traversèrent une grande partie de la ville et vinrent passer au marché, mais ils n'achetèrent rien. « Probablement, se dit l'enfant, il n'a rien vu qui lui plaise et il veut que nous achetions ailleurs. » Ils se ren-

foncèrent dans les rues, montèrent et descendirent, tournèrent et retournèrent, et cela dura jusqu'à onze heures. Ils entrèrent dans la cathédrale, écoutèrent les offices et virent le monde se retirer. Ils sortirent, reprirent une rue et pressèrent le pas. « J'étais le plus joyeux du monde de ce que nous ne nous étions pas occupés de chercher notre nourriture, » raconte Lazarillo, qui en concluait qu'il trouverait le dîner servi. Enfin, comme une heure sonnait, ils entrèrent dans une maison décente. L'écuyer ôta son manteau, le secoua et le plia avec l'aide de Lazarillo, souffla sur le banc de pierre du vestibule, y posa le manteau et s'assit à côté. Il interrogea Lazarillo, qui « le satisfit du mieux qu'il sût mentir, » très pressé d'en finir et d'aller dîner. Les questions épuisées, il se fit un silence. Lazarillo commençait à être inquiet. « Il était déjà près de deux heures et je ne lui voyais pas plus d'envie de manger qu'à un mort. De plus, je considérais qu'il tenait sa porte fermée à clé, qu'on n'entendait âme vivante marcher dans la maison, ni en haut ni en bas, et que je n'y avais vu que des murs, sans une chaise, ni dressoir, ni banc, ni table, ni même un coffre comme celui d'autrefois ; enfin cette maison paraissait enchantée. »

L'écuyer rompit le silence pour dire qu'ayant déjeuné le matin, il ne dînerait pas, et qu'il faudrait attendre le souper. Lazarillo, renfonçant ses larmes, s'assit dans un coin et tira de son sein quelques bribes de pain, reçues la veille en aumône. Son maître lui prit le plus gros morceau et n'en fit que deux bouchées. La nuit venue, l'écuyer dit : « Lazaro, il est déjà tard, et il y a loin d'ici la place, sans compter qu'il y a dans cette ville beaucoup de voleurs qui volent les manteaux quand il fait nuit. Passons cette nuit comme nous pourrons et, demain, Dieu nous fera miséricorde... Nous nous arrangerons autrement. »

Le matin venu, l'écuyer fit sa toilette, s'habilla avec soin, pendit un gros chapelet à sa ceinture et sortit d'un air conquérant, « le pas mesuré, le corps droit, balançant le buste et la tête avec grâce, ramenant le bout de sa cape tantôt sur l'épaule, tantôt sur le bras, le poing droit sur la hanche. » Il monta la rue « d'un si bel air et si gentil maintien, que qui ne l'eût pas connu l'eût pris pour un très proche parent du comte Alarcos ; » et ce fut le déjeuner. Il sortit de la ville et descendit vers le Tage, dans un jardin peuplé de belles filles peu farouches : « Mon maître était au milieu d'elles, nouveau Macias (1), leur disant plus de douceurs que n'en a écrites Ovide ; » et ce fut le dîner. Alors Lazarillo, éperdu de faim, s'échappa pour

(1) Macias, surnommé *l'Énamouré*, poète portugais du xve siècle, qui fut assassiné par un mari outragé.

aller mendier. Il rapporta au logis du pain, un morceau de pied de bœuf et quelque peu de tripes cuites, qu'il étala sur le banc de pierre. « Mange, pauvret, lui disait son maître. Moi, je t'ai attendu, et, ne te voyant pas venir, j'ai dîné. » — « Je me mis à souper et à mordre mes tripes et mon pain, tandis que je regardais à la dérobée mon malheureux maître, qui ne pouvait détacher ses yeux de mes basques, dont je m'étais fait une assiette. Dieu veuille avoir de moi autant de compassion que j'en ressentis alors pour mon maître, car j'avais éprouvé ce qu'il éprouvait, et je l'avais enduré bien des fois, et je l'endurais encore! » Le bon petit cœur de Lazarillo n'y put tenir. Quelques minutes plus tard, maître et valet étaient assis côte à côte, dévorant de compagnie tripes et pied de bœuf. L'écuyer sauva l'honneur en protestant que c'était gourmandise de sa part et qu'il n'avait point du tout d'appétit, ayant déjà dîné.

Après deux maîtres qui ne lui donnaient rien à manger, Lazarillo en eut ainsi un troisième qu'il était obligé de nourrir. Il s'attacha pourtant à lui de toute son âme, car il voyait bien que c'était pauvreté, non avarice ni dureté, et il mendiait avec zèle pour lui rapporter à dîner. Il admirait sa patience. Qui donc, se disait-il en le regardant passer, magnifique et hautain, qui donc, rencontrant mon maître, ne croirait pas, à son air content de soi, qu'il a bien dîné hier soir et bien déjeuné ce matin? « Qui ne serait trompé par ce beau port, cette bonne cape et ce bon sayon? Oh! Seigneur, combien y en a-t-il de par le monde qui, pour cette malédiction qu'ils nomment honneur, souffrent ce qu'ils ne souffriraient pas pour vous. » Lazarillo se creusait en vain la cervelle pour concevoir, lui *picaro*, un état d'esprit où on se laisse mourir de faim par bienséance et plutôt que d'abaisser son orgueil. Il s'étonnait en lui-même de ce que pouvait sur beaucoup d'hommes le mot « honneur, » qui lui semblait si vide. Il considérait le grand nombre des gens qui pensaient comme son maître, et leur entêtement le confondait : « Il semble, dit-il, que ce soit entre eux une règle établie et observée, qu'encore qu'ils n'aient pas un *cornado* (1) vaillant, leur bonnet reste planté à sa place. » Mais, tout en jugeant leur conduite absurde, il s'inclinait devant leur supériorité morale. Il sentait obscurément que c'était une autre race, parlant un langage inintelligible pour lui et certainement insensé, mais plus beau que le sien. Il était content de tendre la main pour écouter ensuite son maître lui raconter, en partageant leur pain, qu'il avait

(1) Le *cornado* valait la deux cent quatrième partie d'un réal, lequel valait 26 de nos centimes.

quitté son petit bien de la Vieille-Castille pour ne pas saluer un gentilhomme plus riche que lui ; qu'il n'avait pas manqué d'offres de situations, mais qu'il ne voulait servir qu'un grand seigneur ; qu'un gentilhomme sacrifie tout au point d'honneur, et autres choses également dépourvues de sens pour un Lazarillo. L'enfant ouvrait de grands yeux, et, au fond, c'était lui qui avait raison de ne pas comprendre. Le point d'honneur et les couvens furent deux des fléaux de l'Espagne au XVIe siècle, et hâtèrent sa ruine. Les couvens absorbaient une grosse part de la jeunesse. Le point d'honneur faisait une foule d'inutiles parmi ce qui restait dans le monde.

Le Cid de Corneille nous donne quelque idée de ce poétique et farouche point d'honneur espagnol, qui ne se définit point, et pour lequel l'écuyer de Lazarillo serait mort de faim, la moustache bien frisée et le poing sur la hanche. Le théâtre de Calderon nous fait pénétrer plus avant dans ses cruelles sublimités. On reste indécis entre l'horreur et l'admiration devant les sentimens surhumains et sauvages des deux drames dont le point d'honneur est le vrai héros : *le Médecin de son honneur* et *à Outrage secret, vengeance secrète*. Ni Corneille ni Calderon n'ont pourtant forcé la réalité. Trente-sept ans avant *le Cid*, un héros picaresque qu'un recruteur refusait à cause de sa grande jeunesse, s'écrie avec le feu de Rodrigue et presque dans les mêmes termes : « Si l'âge est petit, grande est la valeur. C'est le cœur qui commande, et le bras saura régir l'épée, car en lui coule un sang capable de suppléer à bien des choses. » Le blanc-bec qui parle ainsi avant d'avoir barbe au menton est destiné, par droit de naissance, à devenir un de ces hommes chatouilleux dont l'écuyer Marcos (1) rencontra un si joli type dans les rues de Séville. Marcos était tout jeune. Il heurta par mégarde un passant et s'excusa, disant qu'il ne l'avait pas fait exprès. « Si vous l'aviez fait exprès, repartit l'autre d'un grand sérieux, ne seriez-vous pas déjà dans votre linceul ? » Burlesque et grandiose, tel était leur point d'honneur, l'un des produits les plus nationaux parmi tant de sentimens à panache qui pullulaient dans la vieille Espagne et en faisaient une terre romantique entre toutes.

Pour le point d'honneur, le soldat était deux fois Espagnol. Il se savait un personnage. Sa « place » était sa propriété, dont il ne pouvait être dépouillé que par un jugement. Il avait un valet. Il était considéré au point que nombre d'anciens officiers et de jeunes gentilshommes entraient dans le rang. Cervantes et Lope de Vega firent tous deux la guerre en simples soldats dans les armées de Philippe II. Charles-Quint s'était fait inscrire dans la compagnie d'un de ses capitaines. Ce n'est pas assez de

(1) *Marcos de Obregon.*

dire du métier des armes que sa gloire surpassait toutes les autres gloires : elle était la seule vraie gloire, la gloire même. Le moyen que ces gens-là, en rentrant au foyer, apprissent à courber l'échine et à manier un outil ? Ils soufflaient autour d'eux leur mépris pour les métiers serviles et trouvaient des cœurs convertis d'avance. On ne doit pas oublier que l'esclavage existait encore en Espagne, et tous les pays à esclaves ont le mépris du travail manuel. L'écuyer de Lazarillo ne l'avait ni plus ni moins que tout ce qui se sentait dans les veines du sang d'hidalgo. Il était de son pays et de sa race, rien de plus. Parmi ces fous d'honneur, beaucoup étaient destinés, avec l'âge et l'excès de la souffrance, à rouler de degré en degré, mais cela valait encore mieux que de commencer tout de suite par le bas, comme Lazarillo. Celui-ci en avait l'instinct, et il aimait et respectait profondément son maître, tout en le trouvant déraisonnable.

Leur tranquillité ne fut pas de longue durée. Tolède se mit à fouetter et chasser les mendians étrangers à la ville, de sorte que Lazarillo n'osa plus tendre la main. La faim rentra en reine dans la maison, et l'écuyer la brava de nouveau d'un front impassible. Il est vraiment très beau, dans son entêtement ridicule et héroïque, ce noblaillon qui, parce qu'il a l'honneur d'être Castillan, subit les tortures de la faim plutôt que de déroger. Lorsqu'on songe qu'il résumait alors en lui les idées, la conduite et le sort de toute une partie d'une grande et noble nation, le drame muet qui se jouait dans cette petite maison devient épique. L'écuyer, assis sur son banc de pierre et attendant, grandit démesurément devant nos yeux. Qu'attendait-il ? Rien, sinon que Dieu et le roi d'Espagne, voyant en quel état était réduite leur noblesse castillane, prissent des mesures pour faire cesser cette honte et injustice. On s'incline, comme Lazarillo, devant une telle foi. Il y a une grandeur qui impose, quoi qu'on en ait, dans un idéal aristocratique qui refuse résolument de tenir aucun compte de la réalité, dans des hommes qui meurent de la réalité sans lutte ni résistance, en la niant. Le pauvre écuyer de Tolède, non moins fou que don Quichotte, était aussi non moins sublime. Nous saluons dans l'un comme dans l'autre la majesté de l'imagination et de la volonté humaine.

Le récit de son dernier et grand jeûne est sobre et puissant. Point de grands mots, aucun détail, et pourtant on les voit, on est avec eux, on meurt de faim avec eux. « Qui l'aurait pu voir, raconte Lazarillo, aurait vu la disette de notre maison, la tristesse et le silence de ses habitans, tellement qu'il nous arriva de rester deux ou trois jours sans manger une bouchée ni prononcer une parole. » Lazarillo fut sauvé par des voisines, de pauvres fileuses avec qui il s'était lié, et qui lui donnèrent de quoi ne pas trépasser.

Il s'en fallut de peu, « et cependant, poursuit Lazarillo, je n'avais pas tant de pitié de moi que de mon malheureux maître, qui, en huit jours, ne mangea pas une seule bouchée; du moins, à la maison, nous demeurâmes sans manger ; je ne sais pas où il allait et ce qu'il mangeait. Vous l'auriez vu néanmoins, sur le midi, descendre la rue, le corps raidi, plus long qu'un lévrier de bonne race, et, pour soutenir cette malédiction qu'ils nomment honneur, prendre un brin de la paille dont il n'y avait déjà pas trop dans la maison, et sortir sur le pas de la porte en se curant les dents, où il n'y avait rien. » Il n'y avait plus qu'à expirer ou à céder. L'auteur nous a épargné le spectacle également répugnant d'une agonie physique ou d'une agonie morale. Il aurait été trop triste, en vérité, d'assister aux contorsions de cette grande figure ou à la consommation de sa déchéance. Il fallait que la fière silhouette de l'écuyer de Tolède demeurât intacte dans notre mémoire, la taille bien cambrée, le jarret impertinent et le bonnet sur l'oreille. Il ne fallait même pas qu'elle quittât la scène d'un pas alangui par la faiblesse. L'auteur a ménagé sa sortie en grand artiste.

L'écuyer rentra un jour au logis l'air satisfait et souriant. Par une aventure que nous ignorerons toujours, il lui était tombé aux mains un réal, soit 0 fr. 26. Tous les trésors de Venise ne lui eussent pas donné un air plus arrogant. « Prends, Lazaro, dit-il ; va sur la place et achète pain, vin et viande... Va et reviens vite, et dînons aujourd'hui comme des comtes. » C'est avec le rayon de joie répandu sur son honnête visage par ce dîner inattendu que le bon écuyer nous fait ses adieux. Tandis qu'animé par la digestion, il essayait de faire comprendre à Lazarillo les multiples exigences de l'honneur, « en quoi consiste aujourd'hui tout le capital des gens de bien, » ils furent interrompus par l'entrée d'un homme et d'une vieille femme. L'homme réclamait le loyer de la maison, la femme celui du lit. « Mon maître leur donna fort bonne réponse, disant qu'il allait aller à la place changer une pièce et qu'ils revinssent le soir; mais son départ fut sans retour. » On ne le revit jamais. Lazarillo le regretta. Avec lui finirent les seules leçons qu'il eut jamais sur le point d'honneur, trop tôt pour qu'il eût pu en profiter. Au contraire, plus il acquit d'expérience, plus il demeura convaincu que le commencement et la fin de la sagesse consistent à manger à sa faim et à laisser dire.

V.

Le sort le fit entrer au service d'un moine qui parcourait les campagnes en vendant des indulgences. Ce moine était un impudent coquin,

comme il y en avait beaucoup avant la réforme des ordres religieux et des couvens, et l'on conçoit que l'inquisition se soit hâtée de le faire disparaître des éditions de *Lazarillo de Tormes* imprimées en Espagne. Tous les moyens étaient bons à ce père pour faire aller son commerce. Il ne reculait même pas devant les faux miracles pour échauffer le zèle des fidèles, et Lazarillo consacre un chapitre au récit d'une de ces comédies. C'est la portion du livre la moins originale. Les désordres du clergé catholique, vers l'époque de la réforme, ont été souvent exploités, et le type du moine débraillé a été vu tant de fois qu'on en est un peu las. Retenons seulement ce trait, qu'il s'efforçait de gagner les curés de villages par des présens : « Une laitue murcienne, si c'était la saison, une couple de limons ou d'oranges, une alberge, une couple de pêches dures, ou à chacun une poire bergamote. » En supposant à tous les curés de campagne de l'Espagne une conscience molle, encore fallait-il que leur pauvreté fût piteuse pour être achetés par une poire bergamote, une seule, ou par une laitue. Devant de tels abîmes de misère, on ne peut pas être sévère.

Lazarillo quitta son moine, et il passe légèrement sur les années qui suivirent, jusqu'au moment où il atteignit l'âge d'homme. La fortune ne l'avait pas gâté quant aux biens temporels. Il était arrivé, à force d'industrie et au prix de grandes fatigues, à dîner tous les jours, mais il portait encore une souquenille et cherchait toujours « le genre de vie qu'il élirait pour trouver le repos et gagner quelque chose pour sa vieillesse. » Je n'oserais affirmer qu'il fût riche, d'autre part, en biens spirituels. En morale, il pensait, avec le chien de Cervantes (1), que la forme importe plus que le fond : « Si tu dois être méchant, tâche de ne pas le paraître en tout ce que tu pourras. » Celui qui sait garder les apparences se rend service à lui-même sans nuire à autrui; « en effet, la feinte sainteté ne fait de mal à personne, si ce n'est à celui qui la simule. » C'est pourquoi le second bien auquel doit aspirer un gueux, — le premier étant de manger à sa faim, — est de se procurer « un habit d'honnête homme. » Quant à mettre dans cet habit un véritable honnête homme, c'est affaire à Dieu d'y pourvoir, lui qui nous a créés et nous conduit par la main. Le fatalisme oriental s'était appesanti sur l'Espagne pendant le long séjour des Maures, et les romans picaresques en sont imprégnés (2) sous leurs dehors fantaisistes. On n'y parle que par heur et malheur, astre et désastre; tout y est dû au sort, au destin, aux décrets d'en

(1) *Dialogue des chiens.*
(2) Voir M. Morel-Fatio.

haut, rien n'y est dû au caractère ou à la volonté du héros. Un demi-siècle avant l'apparition de *Lazarillo de Tormes*, dans un livre qui peint aussi les bas-fonds populaires (1), la vieille Célestine répond déjà à quelqu'un qui lui reproche sa fange : « Je suis une vieille comme Dieu l'a voulu. »

Ils sont « comme Dieu l'a voulu, » et Dieu ne les a pas voulus bons. « Comme faire le mal vient de notre fonds naturel, dit l'un d'eux, on apprend sans peine à mal faire. » Or le monde est ainsi arrangé, que le pauvre ne saurait se passer de la science de mal faire : « La vie des hommes, si nous l'examinons bien, est une bataille depuis le premier âge jusqu'à celui où les cheveux deviennent blancs. » Bataille où les chances sont très inégales, car le riche et le grand s'y présentent armés de toutes pièces, tandis que le pauvre y entre nu. Leur fatalisme ne les empêche pas de remarquer cette inégalité, et, s'il y a une idée dont tous les *picaros* soient bien pénétrés, c'est que « les hommes bas » ont un mérite infini à s'élever, et qu'il est au contraire ignominieux « à ceux qui sont élevés de se laisser choir. » Les petits et les pauvres se sentent isolés, et ils le sont réellement, par la force des circonstances historiques. L'Espagne ne pouvait pas suivre l'impulsion générale et se métamorphoser en état moderne; les grandesses ne pouvaient pas devenir de simples habitans du royaume, les villes perdre leur pouvoir légal, sans que tous les Espagnols s'en ressentissent d'une manière quelconque. L'un des premiers effets de ces transformations profondes des états est toujours de rendre hors d'usage l'ancien groupement des classes, qui ne répond plus aux besoins et aux devoirs nouveaux. Il faut le remplacer, et cela ne se fait point sans une période de désarroi. Les anciens points d'appui ont disparu, et on ne trouve pas encore les nouveaux. Les signes de ce malaise sont visibles dans l'Espagne du XVI[e] siècle. Les Cortès (1560) reprochaient aux seigneurs « de ne plus garder et entretenir dans leur maison les parens pauvres et honorables. » Les hidalgos leur reprochaient de ne plus avoir les petits corps d'armée à leur solde, où le gentilhomme pauvre trouvait une situation convenable à sa naissance. Le peuple leur reprochait d'avoir oublié les anciennes relations patriarcales entre maître et serviteur. « Les seigneurs de ce temps, dit un vieil écrivain, s'aiment plus eux-mêmes que leurs serviteurs... Ceux qui leur appartiennent doivent agir de même avec eux. » Le grand se juge délié du devoir de protection; en revanche, le petit se juge délié du devoir de dévoûment et fidélité.

(1) *La Celestina*.

Le petit s'estime aussi délié du devoir de respect. Dans la *Célestine*, Sempronio dit au seigneur Calixte son maître : « Il est des gens qui prétendent que la noblesse est une gloire qui provient du mérite et de l'ancienneté des ancêtres ; je dis, moi, que la lumière d'autrui ne vous éclaire pas, si vous ne vous éclairez vous-même. Ainsi donc, ne soyez pas vain autant de la gloire de votre père, quelque haute qu'elle ait été, que de celle que vous aurez acquise. » Dans la bouche d'un valet, au XVe siècle, le langage est hardi et curieux.

Le peuple voyait bien que ses anciens protecteurs : ville, évêque ou seigneur, avaient été remplacés par un protecteur unique, le roi. Le roi était désormais la seule fontaine d'où coulaient grâces et places. Avoir une charge du roi, la plus humble, était à présent le rêve universel, « car ceux-là seuls réussissent, disait Lazarillo, qui en ont une. » On commençait à la briguer dès qu'on avait « l'habit d'honnête homme » sur le dos, sachant bien que, dans les fonctions publiques moins que partout ailleurs, on s'aviserait de regarder ce qu'il y avait dessous. Entre gens du roi, il aurait été mal vu d'éplucher un collègue de trop près. On en usait plus discrètement, et ce n'était pas sans motif que le peuple leur appliquait le vieux proverbe : « Fais-moi la barbe et je te ferai le toupet. » Lazarillo eut donc raison de considérer comme un des plus importans et heureux de sa vie le jour où il acheta à la friperie « un vieux pourpoint de futaine, un sayon râpé à manches passementées et à pochette, une cape qui avait été frisée et une vieille épée de Cuellar. » Il eut à peine revêtu la défroque du fripier, qu'il se sentit tout autre, exactement comme il s'était senti tout autre, quelque douze ans auparavant, en passant le pont de Salamanque avec l'aveugle et en recueillant sur les lèvres du vieillard les premières gouttes du miel de la sagesse. Il avait compris ce jour-là qu'il entrait dans le combat de l'existence, où les coups sont rudes, les blessures douloureuses, et dont beaucoup sortent vaincus en s'écriant, comme le personnage de Fernando de Rojas : « O monde ! monde ! des hommes ont tenté de décrire tes qualités, ils ont dit de toi des choses qu'ils ne savaient que par ouï-dire ; moi, je puis parler par triste expérience... Tu nous leurres, monde faux, par l'attrait de tes plaisirs ; au moment où l'ivresse s'empare de nos sens, tu nous découvres l'hameçon, et nous ne pouvons le fuir, car déjà il s'est emparé de nos volontés... *Je me plains du monde parce qu'il m'a créé* (1). » Nous connaissons ce dernier cri ; l'Allemagne nous l'a enseigné, et il est devenu le cri de notre génération.

(1) *La Celestina.*

Les lignes qui le précèdent proclament déjà, trois siècles et demi avant Schopenhauer, que l'amour est un piège tendu par la nature pour perpétuer un monde malheureux.

Lazarillo avait compris tout cela, mais il avait compris aussi que la victoire aime les courageux et la belle humeur, non les déserteurs et les vains gémissemens. Il s'était battu bravement, le pauvre petit abandonné, avec le chaud et le froid, avec la fatigue, avec les hommes, avec la faim, pire que les hommes et que tout le reste. Il était tout meurtri et bien maigre. Sa conscience avait été si rudement tiraillée, qu'elle avait reçu maint accroc irréparable. Mais il avait des manches passementées et une épée, et il était joyeux, car, pour un petit va-nu-pieds suspect, c'était avoir plus d'à moitié vaincu la destinée, et il comprenait encore cela. Il comprenait tout; nous avons dit qu'il était très intelligent.

Il sortit ambitieux de la friperie. Il ne rêvait pas de rentrer dans les rangs des honnêtes gens : Lazarillo n'a jamais été un utopiste. Il se contentait de rêver des gens réguliers, qui sont dans leurs meubles, soupent à heure fixe et prennent du ventre sur leurs vieux jours. C'était déjà beaucoup; c'était déjà trop pour la vraisemblance. Lazarillo avait joui trop longtemps de la « glorieuse liberté » de la bohème, aux séductions inoubliables, pour entrer de son plein gré dans l'ennuyeuse peau d'un homme correct. Il s'est douté que nous aurions de la peine à l'en croire, car il nous présente sa conversion comme un coup d'en haut : « Dieu daigna m'éclairer et m'acheminer à une vocation avantageuse. » Du moment que le ciel s'en mêle, il faut tout croire. Lazarillo, converti, obtint par ses intrigues l'objet de ses ardens désirs. Il eut une charge du roi : il fut crieur public.

Il vit alors toute l'utilité d'avoir la considération du monde. A peine fut-il un fonctionnaire qu'on le rechercha. M. l'archiprêtre de San-Salvador, dont il criait les vins, lui fit des ouvertures pour le marier avec sa servante, excellente ménagère, très calomniée par la ville. Les amis de Lazarillo lui rapportèrent les propos les plus fâcheux sur cette bonne fille, et il les crut, parce qu'il vit bien que c'était vrai. D'autre part, M. l'archiprêtre l'encourageait à épouser, et il le crut, parce qu'il vit bien qu'il avait raison. « Qui écoute les mauvaises langues ne fera jamais fortune, enseignait le bonhomme. Ne t'occupe point de ce qu'on peut dire, mais de ce qui te touche, à savoir de ton profit. » Lazarillo se maria. M. l'archiprêtre s'intéressa au jeune ménage, n'oublia jamais de garnir sa huche et son garde-manger, et Lazarillo fut récompensé d'avoir eu l'esprit de charité, qui défend d'être prompt à croire le mal. « Sans les biens temporels, disait la sagesse du

peuple picaresque, il n'est permis à personne d'être heureux dans cette vie. » La même sagesse enseignait que « connaître le temps et saisir l'occasion, c'est ce qui fait prospérer les hommes. » Lazarillo avait connu le temps et saisi l'occasion, et il prospérait. Il savait, d'ailleurs, qu'il faut être déraisonnable pour attacher de l'importance aux actes des femmes, ces animaux à « petite cervelle, » qui « font des choses qu'on ne peut comprendre, qui n'ont ni mode, ni raison, ni intention. » Avec elles, le seul bon parti est de se bien persuader que « toujours l'imagination rend les choses ce qu'on veut qu'elles soient. » Lazarillo voulut que « les méchantes langues, qui ne chôment jamais, » eussent tort, et elles eurent tort pour lui. Il mangea son potage avec sérénité, sans se demander qui lui avait rempli son assiette.

L'ironie est un des traits de la littérature picaresque. Dans la dernière partie de *Lazarillo de Tormes*, elle est pénible à force d'âpreté. Jamais on n'a constaté avec une indifférence plus railleuse la pourriture d'une âme. Jamais on n'a contemplé les lâchetés et les misères de l'humanité avec un dilettantisme plus cruel. L'indulgence de l'auteur a sa source dans le mépris, non dans la pitié. L'Espagne était dure, et ses écrivains lui ressemblent. Le génie national était dur, dur était le climat, dures la vie et les mœurs, et les circonstances n'inclinaient pas le pays vers la douceur. Elles travaillèrent au contraire, pendant toute la seconde moitié du siècle, à développer l'âpreté générale : par la misère croissante, par la persécution religieuse, par les tracasseries irritantes de l'administration, par la brusque réaction contre l'esprit chevaleresque attisé par Charles-Quint.

Chacun connaît le Philippe II de la tradition, sombre traître de mélodrame qui empoisonne son fils, envoie ses favoris à la torture et se complaît aux autodafé. Selon des travaux récens, il y aurait peut-être lieu de ramener cette figure revêche à des proportions moins grandioses. Il n'existe aucune preuve que don Carlos soit mort de mort violente, et Philippe II n'a peut-être pas eu la gloire d'être un monstre. Il en devient encore plus ennuyeux, et cet éternel paperassier, qui n'est même plus un grand scélérat, produit l'effet d'un éteignoir posé sur la flamme brillante du règne précédent.

Il était blondasse et blafard, silencieux et impassible. Ceux qui l'approchaient se sentaient glacés par l'immobilité de cette figure froide. Rien du héros ni du paladin. Son père lui avait fait donner dans sa jeunesse des leçons de chevalerie ; on aurait trouvé difficilement un plus mauvais élève. Au tournoi d'Augsbourg, lors de son premier voyage en Allemagne et en Flandre, « le prince

d'Espagne fit pirement que tous, sans pouvoir jamais rompre une lance (1). » Il renonça bien vite à la chevalerie et s'enferma avec son encrier. Ce n'est pas lui qu'on aurait surpris faisant le chevau-léger à l'avant-garde! Pendant que son armée se battait à Saint-Quentin, il écrivait des lettres. Charles-Quint fut hors de lui en apprenant que son fils n'était pas à l'action. Après la prise de la ville, il quitta Saint-Quentin, confirmé dans l'opinion, alors nouvelle, qu'un roi doit faire faire la guerre et rester chez soi; que son père était « un homme bien étrange d'y trouver tant de plaisir; » que le temps des paladins était passé et l'heure venue pour les souverains de remplacer l'épée par la plume. Son père l'étonnait autant que lui-même étonnait son père. Ils ne pouvaient pas se comprendre, l'un regardant en arrière et s'amusant à jouer les preux, les Richard Cœur-de-Lion; l'autre devinant et devançant le type moderne de l'homme d'état bureaucrate.

Après les guerres, il supprima le plus qu'il put les voyages, puis les chasses, puis les promenades. On l'aperçut encore, de loin en loin, sur une terrasse du palais de Madrid, puis cela aussi fut supprimé. On ne le vit plus, sauf lorsqu'il passait en voiture pour aller à l'Escurial, le nez dans ses papiers. Il ne sortit plus de son cabinet, toujours écrivant, compulsant, annotant, lisant tout : lettres, mémoires, statistiques, rapports, suppliques, et se rappelant tout; donnant lui-même ordre à tout; réglant et réglementant tout : les mouvemens de ses flottes et le prix du blé, la lutte contre le protestantisme et les purgations de ses enfans, les tortures à infliger et le moment où il mettrait son habit neuf. Il écrivait le jour, il écrivait la nuit. On l'attendait pour une fête : il écrivait. La reine l'attendait : il écrivait. La nouvelle d'un désastre arrivait : il écrivait, écrivait. Depuis que la bureaucratie a été inventée, on ne vit jamais vocation aussi déterminée. Il était appliqué, laborieux, patient, infatigable, mauvais bureaucrate du reste : il était toujours en retard; un ordre urgent arrivait au bout d'un an.

Nous n'avons pas à parler de sa politique extérieure. Il suffira de rappeler qu'elle a été l'objet de jugemens très divers, qui ont fait ranger Philippe II tantôt parmi les grands rois, tantôt parmi les princes médiocres. Nous ne nous occupons que de l'état intérieur de l'Espagne, et il est hors de doute que la politique méticuleuse du souverain ne rendait pas l'existence de ses sujets joyeuse. Ce monarque invisible avait des dossiers sur tout le monde. Il savait les affaires de chacun, les idées de chacun, la science et les capa-

(1) Lettre de Marillac, ambassadeur de France, au connétable duc de Montmorency (3 février 1551).

cités de chacun, ses vices et ses vertus, ses amourettes, ce qu'on faisait, ce qu'on disait, ce qu'on pensait d'une extrémité à l'autre de l'Espagne. On comprend de quel poids pesait sur les esprits cette surveillance occulte, dont les effets éclataient aux yeux par l'infinité de disgrâces soudaines, de confiscations et de supplices dont le tableau est dans toutes les histoires. L'incertitude du lendemain empêche l'homme de s'épanouir et de s'adoucir. L'Espagne de Philippe II est d'une indifférence sauvage à la souffrance d'autrui.

Les affaires ne se trouvaient pas mieux que les personnes d'avoir sur le trône un si grand plumitif. Le roi croyait trop aux vertus magiques du papier noirci. Le peuple manquait de pain? Il n'y avait qu'à écrire de lui vendre le blé à tel prix. Les souliers étaient trop chers? Vite on écrivait pour défendre d'exporter les cuirs. Il ne s'agissait que d'écrire pour tout, de ne rien oublier, et on aurait la vie à bon marché. On protégeait le paysan contre les pertes de temps en lui défendant d'aller vendre son blé à plus d'une certaine distance. On protégeait le tisseur en défendant le commerce de la laine, le fermier en défendant le commerce des bestiaux. Les fabricans fermaient leurs ateliers, les négocians leurs boutiques, les fermiers abandonnaient leurs champs. La Faim s'abattit sur la proie qu'on lui livrait, la Faim qui exaspère ou déprime, qui avait changé en pierre les cœurs de l'aveugle et du prêtre de Lazarillo, en boue l'âme de leur serviteur. Le noble écuyer lui-même avait subi son influence féroce. A Saint-Quentin, on vit le soldat éventrer les morts et leur arracher les entrailles (1).

On souffrait déjà sous Charles-Quint, mais le roi offrait à son peuple les compensations d'une moisson de gloire, d'héroïsme, de poésie, d'aventures et de coups de fortune. Il ouvrait à son imagination de grandes échappées. On espérait toujours vivre un roman, avoir quelque bonheur imprévu et inouï, avec un prince sujet lui-même aux boutades romanesques, entreprenant, remuant, sans cesse à courir l'Europe et la Méditerranée et aimant les braves, leur souriant, les flattant. Que sa politique fût rusée et même quelque chose de plus, c'était son affaire : le soldat ne s'en occupait pas, ni le compagnon en route pour le Pérou.

Sous son fils, l'horizon se rétrécit et les échappées se ferment. Le nouveau souverain n'aime que les gens de bureau comme lui. La détresse financière aidant, il oublie la solde de ses troupes, il oublie leurs vivres. Adieu les beaux plumets et les beaux rubans! adieu les pimpans uniformes qui donnaient au régiment l'air d'être

(1) Los abrian por los estomagos; yo vi uno que le sacaron las tripas por el estomago. (*Récit d'un capitaine espagnol.*)

composé « de capitaines! » adieu les honneurs et les caresses! Le roi ne ménage pas davantage les rêves dorés éclos à l'hôpital, en écoutant les récits sur le Nouveau-Monde. Il confisque cinq ans de suite l'argent rapporté par les aventuriers et les marchands. A quoi bon partir, alors?

La vie devenait monotone et ennuyeuse en Espagne. L'esprit chevaleresque, surexcité par Charles-Quint très au-delà, il faut le reconnaître, de ce que comportait l'époque, restait en partie sans emploi. Il en était réduit à chercher un refuge dans la gueuserie, où l'on ne se ravalait point par le travail, où l'on s'en allait, libre et fier, « par ce monde de Dieu. » Nous l'avons vu pousser l'écuyer de Lazarillo sur la pente au bas de laquelle l'attendaient le bâton du vagabond et la besace du mendiant. Beaucoup eurent le même sort parmi la petite noblesse. L'hidalgo qui ne voulait pas prendre une alène ou vendre de la chandelle, et qui ne pouvait pas conquérir le Pérou, se fit moine ou gueux. L'écolier avide d'indépendance et de grand air se jeta parmi les *picaros*. Par un étrange retour, l'horreur de ce qui est bas et plat, mesquin et bourgeois, joint à des notions grandioses, mais folles, sur l'honneur, contribua à peupler l'Espagne de drôles. Pour compléter le contraste, la même horreur inspirait au même moment à sainte Thérèse le dégoût de la dévotion facile et la haine des couvens commodes. Des aspirations communes vers la vie grande et héroïque enfantèrent, d'une part, les carmélites; de l'autre, les héros picaresques. Une seule source produisit en haut un courant de sublimité, en bas un courant d'ignominie.

Cependant, même pour les gueux, le métier se gâtait. « Plus donne le dur que le nu, » disait le vieil aveugle, et il y avait tant de nus à présent en Espagne, que les aumônes tarissaient. Tolède elle-même, la superbe Tolède, était humiliée et déchue. Pindaro, qui l'avait connue dans sa splendeur, eut le cœur serré en la retrouvant, après une longue absence, « ruinée et déserte, sans habitans, sans commerce, sans aucune trace de l'antique opulence. » Manger à sa faim, quand on était un pauvre homme, devint une façon de miracle. Lorsqu'il se produisait, les Lazarillos n'avaient garde de s'enquérir si le miracle venait de Dieu ou du diable; on ne s'exposait pas à être obligé de refuser un dîner. Le nôtre veillait soigneusement à ce qu'on ne troublât point son heureuse ignorance. « Lorsque je sens, dit-il, que quelqu'un veut y faire allusion, je l'arrête et lui dis : — Écoutez, si vous êtes mon ami, ne me dites rien qui me chagrine, car je ne tiens pas pour mon ami celui qui me cause de la peine, surtout si c'est pour me mettre mal avec ma femme, qui est la chose du monde que j'aime le plus... Je jurerais sur la sainte hostie qu'elle est aussi

femme de bien qu'aucune autre qui vive en l'enceinte de Tolède; et qui me dira le contraire, je le tue... — De cette manière, on ne me dit rien, et j'ai la paix dans ma maison. » Être repu : ces deux mots résument pour lui l'art de vivre. C'est la leçon que lui ont apprise les terribles nuits passées jadis à adorer et à baiser le pain où il lui était interdit de mordre.

Il était à craindre que son ancien maître l'écuyer n'arrivât sur ses vieux jours à la même conclusion, en punition d'avoir été dans sa jeunesse sans pitié pour sa chair. C'eût été un grand malheur, car les âmes comme la sienne sont le sel de l'humanité, et leur déchéance est un deuil pour tous. Mais il n'en a rien été. J'ai rencontré l'écuyer de Lazarillo dans une rue de Grenade, il y a peu d'années; il est toujours digne de notre respect.

Il était bien vieilli. L'âge l'avait blanchi et cassé; ses robustes épaules s'étaient voûtées et ses genoux tremblaient en marchant. Il avait abandonné le soin de sa personne; sa longue barbe grise était en désordre, ses cheveux pendans et sales, et il était vêtu de haillons. La vieillesse sénile avait obscurci son esprit, et il me suivait en tendant la main. Je ne le reconnus pas d'abord.

Je m'étais perdu dans les ruelles du quartier arabe, où les maisons se rejoignent presque par le haut. Je voulus faire gagner à ce mendiant son aumône. Je lui demandai mon chemin et lui tendis une pièce de monnaie. Il retira vivement sa main, redressa sa haute taille et se drapa, d'un geste large et superbe, dans les lambeaux de son grand manteau. Je le considérais avec curiosité. Il m'indiqua ma route, ôta son grand feutre percé, s'inclina profondément et s'éloigna. Il m'avait rendu un service : il ne pouvait plus accepter mon aumône. Je le regardais s'en aller, du pas fier et balancé dont il traversait le Zocodover, il y a trois siècles, pour aller lancer des œillades aux jolies filles dans la prairie du bord du Tage, et ce fut alors que je le reconnus. C'était bien lui, le noble Castillan, parure de l'Espagne, et je me réjouis en mon cœur de ce que l'écuyer de Lazarillo n'était pas mort.

Arvède Barine.

UN

HISTORIEN CATHOLIQUE

DE

LA RÉFORME

M. JEAN JANSSEN.

I. *L'Allemagne à la fin du moyen âge*, par Jean Janssen, traduit de l'allemand sur la 14e édition. Paris; Plon, 1887. — II. *Geschichte des deutschen Volkes, seit dem Ausgang des Mittelalters*, von Johannes Janssen, 5 vol. Fribourg en Brisgau, 1885 à 1886. — III. *An meine Kritiker, — Ein zweites Wort an meine Kritiker*, von Johannes Janssen, 16e édition. Fribourg, 1884.

La réaction catholique en Allemagne, après la fondation de l'empire en 1871 et la chute du pouvoir temporel, ne s'est pas seulement manifestée avec éclat dans les luttes parlementaires, où la phalange aussi disciplinée que bien conduite du parti du Centre a déployé assez d'habileté pour mettre un terme au *Culturkampf* et pousser le chancelier de fer, l'épée dans les reins, sur la route de Canossa. Enivrés de leurs succès, les catholiques allemands aspirent à d'autres conquêtes. Ils ont une claire intelligence des maux de notre temps, le souci des questions sociales, le zèle de l'instruction à tous ses degrés; ils comprennent que dans nos dé-

mocraties, avec le régime d'universel suffrage, l'essentiel serait de captiver l'opinion, « cette reine inconstante du monde, » et, pour mieux préparer l'action du catholicisme dans l'avenir, ils s'étudient à la justifier dans le passé, à en renouveler l'histoire.

Où trouver, en effet, une apologétique plus persuasive que l'histoire, si elle nous fournissait les preuves décisives de l'action bienfaisante du catholicisme sur les sociétés humaines, si elle nous faisait toucher du doigt les résultats positifs et matériels, si elle nous démontrait jusqu'à l'évidence que la justice, la moralité, le bien-être, l'art, la science même, croissent ou décroissent dans la mesure exacte où cette religion obtient plus ou moins d'empire social? Par là se trouveraient victorieusement réfutés certains historiens, comme Thomas Buckle, qui ne visent à rien moins qu'à restreindre singulièrement l'influence de la religion, même sur le progrès moral.

Les nouveaux historiens du groupe catholique allemand, qui ont entrepris ce genre d'apologétique, et parmi lesquels M. Janssen tient aujourd'hui la première place, ne présentent aucun trait commun avec le légendaire père Loriquet. Il suffit de parcourir leur annuaire historique, *Historisches Jahrbuch*, dirigé dans le même esprit que notre *Revue des Questions historiques*, pour juger avec quelle exacte méthode, avec quelle érudition puisée aux sources, ils défendent leur cause et examinent si leurs adversaires n'inclinent pas les faits vers l'esprit de parti. Les plus savans écrivent à nouveau l'histoire des époques du catholicisme sur lesquelles les historiens protestans étaient cités jusqu'alors avec autorité : M. Louis Pastor publie une *Histoire des papes*, sorte de contre-partie du célèbre ouvrage de M. de Ranke, et M. Janssen, dans son *Histoire du peuple allemand depuis la fin du moyen âge*, retrace de même les temps de la réforme avec des vues diamétralement opposées à celles de M. de Ranke, classique sur la matière. Chacun des cinq volumes déjà parus, qui vont de 1450 à 1618, a obtenu un succès considérable et soulevé parfois aussi de véritables tempêtes.

Dans les pages qui suivent, on se propose moins d'examiner l'œuvre de M. Janssen au point de vue de la critique historique, ou d'esquisser d'après lui des tableaux du XVe et du XVIe siècle, que de chercher en son œuvre une fidèle image du présent. Chez la plupart des historiens, ce sont les intérêts du temps où ils écrivent qui entrent en scène sous les costumes du passé. Chaque génération, chaque parti éprouve le besoin de refaire l'histoire à son usage propre, en l'accommodant à ses goûts et à ses idées, à ses espérances et à ses rancunes : de là cette diversité des récits, ces

divergences des jugemens. Les histoires les mieux faites nous instruisent peut-être plus sur les aspirations des contemporains que sur les âges écoulés. Tout fixé qu'il soit dans la trame des effets et des causes, le passé change d'aspect, de couleur à nos yeux, selon que des conséquences différentes et imprévues d'événemens déjà lointains se déroulent dans le présent. C'est le cas surtout de ces époques tourmentées où s'est déchirée en deux la conscience d'un peuple, lorsque la lutte entre les partis s'est perpétuée à travers les siècles et dure encore, sous forme, sinon de guerre civile, du moins de tracasseries et de vexations. Telle est la réforme en Allemagne, et telle la révolution en France. On l'a remarqué, une *histoire* de ces histoires refléterait fidèlement les vicissitudes, les alternatives de succès ou de défaite entre les deux armées, au moment même où les historiens écrivaient. A travers ces volumes, si sobres pourtant d'allusions aux choses de la politique actuelle, il nous semble que l'auteur est l'interprète de son parti et de son époque. Et de même que nous nous plairions à extraire des ouvrages d'un écrivain du camp opposé, M. de Treitschke ou M. de Sybel, la quintessence de l'esprit prussien, nous retrouverons aisément, chez M. Janssen, les doctrines, les tendances et le programme des catholiques allemands projetés sur le passé et l'éclairant d'une lumière nouvelle.

I.

L'idéal que M. Janssen se fait de l'histoire, et qu'il indique dès sa préface, est de tout point conforme à l'évolution la plus récente du catholicisme contemporain, que nous trouvons exprimée dans ces lignes de M. Le Play : « La plupart des écrivains auxquels le public demande à tort ses notions d'histoire sont loin d'être des historiens, et l'on s'étonnera un jour qu'ils aient pu momentanément recevoir ce titre. Ils ne se proposent guère, en effet, d'exposer les vérités de la science ; ils ne tendent, à vrai dire, qu'à amuser ou à flatter leurs lecteurs,.. ils passent sous silence les faits peu dramatiques qui se rattachent à la pratique du bien et qui font naître la prospérité (1). » Historien de l'école socialiste chrétienne, M. Janssen s'attachera à l'étude du *bien* et du *mal social*. Il place, dit-il, au second rang, dans son ouvrage, ce qu'on est convenu d'appeler les événemens importans, actions d'éclat, guerres, batailles, intrigues de cour ou de chancellerie ; il portera de préférence ses investigations sur l'état des sciences, des arts, de l'in-

(1) *L'Organisation du travail*, p. 51.

struction populaire, sur la condition morale et économique de l'Allemagne, sur le sort fait à la foule immense et anonyme des humbles, à l'artisan, au laboureur, à celui que M. de Bismarck, dans ses discours, appelle le *pauvre homme*, que les historiens négligent d'ordinaire comme *materia vilis*, et dont les politiques de tous les partis commencent à s'occuper, depuis qu'il est en passe de devenir le souverain. M. Janssen se donne comme historien de la civilisation, il s'abstient de toute profession de foi confessionnelle, et s'adresse à tous ceux qui joignent à la curiosité du passé le souci du bien public.

Le premier volume, brillante introduction à l'histoire de la réforme, traite de l'Allemagne à la fin du moyen âge, de 1450 environ à 1500. L'auteur décrit, dans le plus vivant détail, avec une érudition prodigieuse, puisée aux meilleures sources, l'organisme en fonction de cet état de société que la réforme a bouleversé, et l'on a rapproché cette partie de l'ouvrage de l'évocation que M. Taine a faite de l'ancien régime, à la veille de l'incendie qui allait le dévorer. Nous possédons de ce volume une traduction française aussi exacte qu'élégante : le traducteur anonyme, dans cette longue et patiente entreprise, a fait une œuvre littéraire, et peut-être aussi un acte de foi. Tout, en effet, y converge à la glorification de l'église. Chaque page est destinée à détruire ou à atténuer en quelque manière les préjugés qui nous séparent du moyen âge comme une porte d'airain derrière laquelle on imaginait un peuple de fantômes grimaçant dans d'épaisses ténèbres. M. Janssen jette sur cette époque le soleil et le printemps à flots, parfois même il touche à l'idylle. Une sympathie chaleureuse lui a livré le secret de ces âges lointains; à lui surtout s'applique ce témoignage de M. Lavisse : « Les écrivains catholiques allemands ont une conception plus haute, plus poétique et plus vraie de l'histoire allemande au moyen âge que les libéraux, qui prétendent la juger avec la froide raison de l'esprit contemporain (1). » On ne saurait donc assez recommander la lecture de ce volume si nouveau, si excellemment traduit, à ces esprits attardés qui, même après le romantisme historique, après Thierry, Michelet, Ozanam, Paulin Paris, s'obstinent encore dans les traditions surannées du rationalisme français, opinions permises peut-être à la fantaisie des poètes, mais non à de simples mortels familiers avec la théorie de l'évolution, obligés d'admettre le progrès dans le passé, s'ils veulent y croire pour l'avenir.

(1) *L'Etat politique de l'Allemagne*, par Ernest Lavisse. (*Revue* du 1er juillet 1887, p. 145.)

Au sortir d'une longue période de stagnation et de barbarie, l'Allemagne, vers 1450, fait son entrée soudaine dans la renaissance : cette éclatante floraison, M. Janssen la considère comme la fin du moyen âge, tandis que les historiens y voient d'ordinaire le prélude de l'âge moderne. La vie de l'esprit prend tout à coup le développement le plus heureux et le plus sain. Une révolution d'une immense portée s'effectue par la découverte de l'imprimerie, qui se propage dans toute l'Allemagne, et de là dans toute l'Europe. Puissant instrument de civilisation, elle favorise l'échange des idées et rend la science accessible à tous. Un profond besoin de culture se manifeste dans toutes les classes, et l'Allemagne est alors inépuisablement féconde en hommes remarquables : le plus grand de tous, c'est Nicolas de Cusa, « vrai géant intellectuel au déclin du moyen âge, » un saint, un savant, précurseur de Copernic, plein d'enthousiasme pour les anciens, préoccupé d'idées de réformes au sein même du catholicisme. Ses efforts sont secondés par la propagation des livres. Bien éloigné de se montrer hostile à ce mouvement des esprits, le clergé donne l'impulsion et bénit l'imprimerie comme une invention angélique.

Ce progrès général, d'après M. Janssen, est étroitement lié à la doctrine de l'église sur le mérite des bonnes œuvres et leur efficacité pour le salut. Dès les premières pages, l'historien catholique met ainsi en vedette ce dogme fondamental, que la réforme attaquera comme la citadelle même de l'influence sacerdotale par la dispense des sacremens, en lui opposant l'inutilité des œuvres et la seule justification par la foi. C'est à ce dogme, fertile en résultats bienfaisans et de la plus haute importance sociale, que M. Janssen attribue pour une grande part la civilisation du XVe siècle, comme aussi sa négation produira le retour à la barbarie du XVIe. Le mérite des œuvres a, en effet, pour conséquence l'abondance des legs pieux, la fondation et l'entretien d'innombrables établissemens religieux et d'écoles, d'hôpitaux, d'orphelinats, etc., toutes dépenses qui grèvent aujourd'hui lourdement nos villes, et que la charité privée dispensait alors d'inscrire au budget.

L'action salutaire du catholicisme se manifeste dans toutes les branches de la vie publique et populaire, instruction, science, art, organisation économique, et les pénètre de sa sève. L'ordre même que suit M. Janssen dans cette démonstration, avec preuves à l'appui, indique clairement les préoccupations contemporaines sous l'empire desquelles il écrit. Il commence par l'école primaire, qui est aujourd'hui la question politique par excellence, celle dont dépend l'avenir des partis. On a fait honneur au protestantisme de l'excellence de cet enseignement : ne s'est-on pas avisé de procla-

mer l'instituteur, fils de Luther, héros de l'Allemagne moderne, vainqueur de Sadowa! M. Janssen réunit une foule de documens destinés à prouver à quel point les écoles élémentaires prospéraient avant la réforme; à quel point, aussitôt après, elles tombent en décadence. On ne connaissait pas, il est vrai, au xve siècle, l'école neutre, sécularisée. L'instituteur secondait les efforts du clergé; sa position n'était pas moins satisfaisante et considérée : « On n'entend nulle part les maîtres se plaindre de l'insuffisance de leurs traitemens. » M. Janssen cite l'exemple d'un simple instituteur, aussi largement rétribué qu'un chambellan.

L'enseignement secondaire n'est pas moins répandu. Les lettres classiques étaient l'objet d'une étude assidue. Mais ce qui distingue les anciens humanistes, l'école de Rodolphe Agricola, le Pétrarque allemand, des nouveaux humanistes, ennemis acharnés de l'église, fauteurs de la renaissance païenne, initiateurs de la réforme, c'est que les premiers cherchaient dans l'étude des classiques non des argumens contre le christianisme, mais les plus nobles inspirations au service des intérêts religieux. Développer les aptitudes et les capacités de l'enfant, mais avant tout les ennoblir et les perfectionner, tel était le principe qui dominait cette pédagogie chrétienne. L'éducation de l'école n'est que le complément de celle que l'enfant reçoit dans la famille. Elle est fondée sur le principe de l'autorité paternelle absolue, sur une piété sévère, étrangère d'ailleurs à nos mièvres et fades tendresses :

A l'école, comme dans la maison paternelle, régnait une discipline qui convenait à tous égards à cette génération vigoureuse et rude; la verge et le bâton gouvernaient. L'empereur Maximilien lui-même reçut dans sa jeunesse des coups bien appliqués de la main de son maître, et le margrave Albert de Brandebourg, dans un voyage qu'il fit en 1474, annonçait à sa femme qu'aussitôt après son heureux retour, il se proposait de *poivrer*, avec la verge, elle, son jeune fils, le petit Albert, et les demoiselles.

Rien de plus caractéristique de ces mœurs scolaires que la fête des *verges*, tableau de genre gracieux et animé comme une *sortie d'école* de Decamps, et que nous citons, d'après la traduction française, à titre d'exemple des détails pittoresques que M. Janssen donne sur le vieux temps.

Dans bien des localités avait lieu annuellement, en été, la procession des verges. Conduite par ses maîtres et accompagnée par la moitié des habitans de la ville, la jeunesse des écoles se rendait au

bois pour faire elle-même la provision de verges destinées à ses propres besoins. Une fois que cette provision était faite, la troupe, dans un joyeux tumulte, s'ébattait dans la verdure, se parait de couronnes printanières, se livrait à toute sorte de jeux et d'exercices gymnastiques; ensuite, les écoliers étaient régalés par les maîtres et les parens. Chargés de l'instrument de leur supplice, ils rentraient le soir dans la ville, parmi les chants et les rires. Une chanson, composée pour cette circonstance, nous a été conservée :

Vous, nos pères, vous, nos bonnes petites mères,
Regardez, voici que nous rentrons
Chargés de bois de bouleau...

Les universités, « filles bien-aimées et privilégiées de l'église, » couronnaient l'ensemble des institutions destinées à répandre dans toutes les classes l'enseignement à tous ses degrés. Des legs, des donations pieuses rendaient ces foyers d'études savantes accessibles même aux plus pauvres. Là encore M. Janssen contredit l'opinion commune, qui fait dater de la réforme la prospérité et l'éclat d'enseignement des universités allemandes. En cela, comme en tout le reste, la réforme, selon lui, exercera une action néfaste ; d'associations se gouvernant librement, elle fera descendre les universités au rang de simples établissemens de l'état. M. Janssen applique parfois à cette histoire reculée le langage et les mots d'ordre de la politique contemporaine, ce qui forme un anachronisme. Il vante la *liberté d'enseigner* qui régnait dans les universités au XVe siècle, époque de stricte, d'universelle orthodoxie. Mais il constate (1) « que les sciences devaient être mises au service de la vérité, dans le sanctuaire de la foi, » en d'autres termes, qu'elles étaient les humbles servantes de la théologie. Il faut donc entendre cette « liberté d'enseigner » au sens où l'emploient, dans les assemblées, les orateurs catholiques, de *liberté du vrai*, de *liberté du bien*.

L'Allemagne possédait alors une élite d'hommes éminens, savans, pieux pour la plupart, à la tête des universités, ou réunis dans les villes qui faisaient l'admiration des voyageurs venus de toutes les parties de l'Europe ; à Heidelberg, Jean Reuchlin, qui ouvre une voie nouvelle à l'enseignement de l'hébreu, l'abbé Jean Trithème, le plus grand historien de son siècle; à Strasbourg, Geiler de Kaisersberg, l'éloquent prédicateur de la cathédrale, et le cercle de ses amis, Wimpheling et le poète Sébastien Brant, l'auteur

(1) Vol. Ier, p. 70.

de la *Nef des fous;* à Augsbourg, Conrad Peutinger, l'un des initiateurs de l'investigation historique fondée sur la science; à Vienne, l'astronome Peurbach; à Nuremberg, son élève Regiomontan, un des premiers maîtres de la trigonométrie moderne, et qui influa sur les découvertes des grands navigateurs de son temps; Wilibald Pirkeimer, l'ami d'Albert Dürer, esprit universel, homme d'état, philologue, écrivain, orateur, favorable à la réforme à ses débuts, mais bientôt dégoûté par les violences des sectaires. A la tête de l'empire, le jeune Maximilien se faisait gloire de protéger les artistes et les savans. Une seule contrée de la brillante Allemagne reste étrangère au mouvement général et fait tache, et c'est justement celle où la réforme prendra le plus aisément racine, la Marche de Brandebourg, la Prusse de l'avenir. M. Janssen prend plaisir à noter la grossièreté, la barbarie des habitans, et aussi la fausseté, la perfidie des princes de cette maison, le machiavélisme d'un Albert de Brandebourg, et comme contraste, le désintéressement, la générosité des Habsbourg. Au xve siècle, la Marche se trouvait au dernier échelon de culture intellectuelle. Le prince-électeur Joachim assure « qu'un homme remarquable par son savoir est aussi rare dans son pays qu'un corbeau blanc. » Tandis que l'imprimerie était déjà répandue dans toute l'Allemagne, antérieurement à 1500, et que des villes comme Nuremberg comptaient jusqu'à quinze imprimeurs, Berlin n'a possédé le premier établissement de ce genre qu'en 1539, et sa première librairie que cent vingt ans après. En revanche, c'était un coupe-gorge, la ville d'Allemagne où les querelles et les meurtres étaient le plus fréquens.

Comme l'instruction et la science, l'art allemand se développe sous l'influence du catholicisme, partout si favorable à l'épanouissement des beaux-arts. Toutes les forces de cet art chrétien, symbolique et traditionnel, et tous les genres, sculpture, peinture, architecture, musique, tendent à la représentation des sentimens religieux; par là il se rapproche bien plus de l'art antique que du nôtre. Remplie de statues, de tableaux, dans le clair-obscur fantastique de ses vitraux diaprés, l'église gothique est, comme le temple grec, le musée sacré, permanent, où le peuple est initié à la religion nationale, le théâtre où se jouaient les *Mystères,* ces drames chrétiens dont le sujet, analogue en cela à la tragédie grecque, avait l'avantage d'être familier à tous. De la magnificence, de l'exubérance de cet art du xve siècle, nous ne pouvons nous faire une idée complète; le vandalisme de la guerre des paysans, la fureur iconoclaste des luthériens et des calvinistes, les dévastations de la guerre de trente ans, nos invasions françaises, n'en ont laissé que des débris. Les parties de la cathédrale de Strasbourg

et de Saint-Sébald de Nuremberg, qui datent du xv[e] siècle, les églises de Fribourg, d'Augsbourg, de Berne, tant d'autres édifices religieux qui couvraient l'Allemagne, et dont la seule énumération remplirait des pages, nous disent, comme des langues éloquentes, la poésie, la grandeur, la sincérité de ces âges de foi. Vrais monumens de piété populaire, pour les construire et les orner, le pauvre apportait son obole, la femme du peuple donnait sa jupe, le paysan sa vache et son blé; ce zèle était si excessif que « le pape lui-même, dans un bref adressé au conseil de Francfort-sur-le-Mein, lui recommande de veiller à ce que la ville ne vienne pas à s'appauvrir par trop de legs faits aux églises. » Artistes et architectes accomplissaient de même en les édifiant une œuvre sainte; ils travaillaient à la gloire de Dieu, à leur salut éternel. Leur art reflétait leurs mœurs, la plupart du temps exemplaires ; ils ne le vouaient pas à un épicurisme frivole, « ils n'élevaient pas le beau sur un autel pour s'en faire une idole et l'adorer pour lui-même.» D'une modestie admirable, étrangers à toute réclame, indifférens à la louange, ils n'attachaient aucune importance à ce qui leur était personnel ; beaucoup sont restés anonymes : architectes, peintres, sculpteurs, orfèvres, verriers, miniaturistes... étaient de simples bourgeois, ou même des ouvriers de corporation ; maîtres et élèves vivaient sous le même toit; un Adam Krafft s'intitulait « tailleur de pierres. » Pierre Fischer, le célèbre fondeur de Nuremberg, « chaudronnier; » il s'est représenté au tombeau de saint Sébald dans son costume d'ouvrier, revêtu de son tablier de travail, coiffé d'un bonnet, tenant à la main un marteau. Le calme et la piété que respirent les œuvres venaient du fond des cœurs. La pureté, la naïveté de la foi, le culte de la Vierge, la croyance aux miracles, le sentiment intime de la vie de famille si particulier à l'Allemagne, revivent dans la peinture des deux Van Eyck, surtout dans celle de Hans Memling et de Martin Schœn. La génération d'artistes qui vient après eux subit encore cette influence : Dürer (1) et Holbein le jeune gardèrent toujours la gravité et l'humour allemands.

A côté de l'esprit religieux, l'art nous reflète un autre aspect du caractère allemand au xv[e] siècle; il y circule cette veine humoristique pleine de fraîcheur que l'on retrouve empreinte de rudesse et grossièreté dans Eulenspiegel, « le bouffon en titre des classes

(1) Proudhon admire pareillement cette sévérité de vie des artistes d'autrefois. Il les compare à « la gent lettrée et artistique d'aujourd'hui, à part d'honorables exceptions, peu vertueuse, peu amie du droit, peu exemplaire dans ses mœurs. De là la vie de bohème. Ce n'est pas ainsi qu'en usaient Dürer, Rembrandt. » (*La Pornocratie, ou les Femmes dans les temps modernes*, p. 229.)

inférieures, » comme dans les facéties et récits comiques du moyen âge. Cette disposition d'esprit, à la fois tristesse et gaîté, qui naît du contraste de nos aspirations et de nos faiblesses, et des démentis que la chair donne à l'esprit, M. Janssen la rattache au christianisme, qui a éclairé pour la première fois l'âme humaine « sur ses grandeurs et ses imperfections. » D'après lui, l'humour est étranger aux âges d'incrédulité comme à ceux d'étroite et sombre bigoterie, théorie neuve, ingénieuse, qu'il ne faudrait pourtant pas serrer de trop près; car la mélancolie souriante, le désenchantement du songe dans les misères de la réalité, existent depuis le jour où les hommes ont eu le loisir de rêver des perfections et des félicités qu'ils ne peuvent atteindre. Le christianisme, qui a fait le rêve démesuré, a rendu par là l'écart plus sensible, la disproportion plus frappante. Mais il y a trace d'humour dans l'ironie socratique, dans la comédie aristophanesque; comme aussi un Sterne n'est point allé puiser ses inspirations dans la foi. M. Janssen attribue à l'humour du moyen âge une mission sociale; il « monte la garde » autour des choses saintes; il s'étale sous forme de figures grotesques sur les piliers des cathédrales, sur la stalle du chanoine, sur le lutrin, sur l'autel même; il raille chez les hommes d'église l'orgueil, la mollesse, le goût des biens de la terre, et comme le fou au pied du trône, il tient devant leurs faces réjouies son miroir bombé. Dans les célèbres vignettes d'Albert Dürer, qui encadrent le livre d'heures de Maximilien, des singes se poursuivent, se visent à coups de flèche dans le bas du dos; un médecin maigre et ratatiné contemple avec de grosses lunettes l'urinoir d'un malade, et rappelle ainsi au plus grand prince qu'il n'est pas un corps glorieux. « Ces railleries, ajoute M. Janssen, devinrent seulement dangereuses lorsque, le principe d'autorité venant à s'ébranler, la conduite de Dieu sur son église étant niée, l'humour se débarrasse d'un frein salutaire. » Mais ne voit-on pas poindre dans cette ironie satirique l'esprit de contradiction et de négation qui se déchaîne au XVIe siècle, le siècle de la satire en Allemagne avec Hutten, Murner, Fischart, Hans Sachs, et d'où est sortie la réforme? L'église, qui en pressentait l'action redoutable, s'efforçait, en le tolérant, de le contenir et de le régler.

L'art est partout, à cette époque romantique; il embellit tout, costumes aux couleurs voyantes, villes aux rues peintes, qui étalent aux yeux du passant leurs chroniques illustrées, maisons gothiques, meubles et ustensiles de ménage: « l'art était sorti du métier comme la fleur délicate sort de sa tige; il exerçait une influence souveraine sur le tronc qui l'avait porté. Son union vivante et perpétuelle avec lui était sensible dans les moindres travaux des artisans. » Il se manifestait encore dans les danses pittoresques et les

rondes joyeuses, « sous le tilleul embaumé du village,.. dans le calme tranquille du soir. » On accompagnait la danse de ces chants populaires, pleins de simplicité et d'harmonie, où l'on sent battre le cœur de l'Allemagne :

J'entends une faucille qui frôle, qui frôle doucement les blés ; j'entends une douce jeune fille se plaindre, elle a perdu son amoureux. O faucille, frôle encore, continue à frôler le blé avec ton bruit léger ! Moi, je connais une triste jeune fille qui a perdu son amoureux (1).

Alors régnait cette gaîté vive et légère que donne la foi sereine, et qui n'a rien de commun avec nos sombres divertissemens d'aujourd'hui.

Les écrivains de l'école romantique, Jacob Grimm, Uhland, avaient déjà fait revivre cet aspect du moyen âge. Il en est un autre, moins connu, sur lequel M. Janssen a jeté la plus vive clarté, l'état économique et l'organisation sociale de l'Allemagne pendant la période de 1450 à 1500. C'est en historien imbu des principes du socialisme chrétien que M. Janssen porte ses investigations sur les salaires, les bénéfices, le commerce, le luxe, le capital et leur influence sur les mœurs. Une quantité de documens et de faits qu'il cite et discute l'ont conduit à cette conclusion, que le progrès de l'économie sociale correspondait au rapide développement des sciences et des arts. Le sort de la classe la plus nombreuse, des populations agricoles, était en somme favorable, le servage, grâce à l'influence de l'église, généralement aboli : au contraire, il redevient fréquent à partir de la réforme. Les colons héréditaires formaient la majorité de la population ; le sol appartenait moins aux seigneurs fonciers qu'à eux-mêmes. Les propriétaires en titre ne pouvaient leur retirer la ferme pour la louer à un prix plus élevé ; ils n'avaient plus droit qu'à une corvée ou à une redevance modérée, quelquefois même étonnamment modique. D'après les données qu'il fournit, M. Janssen incline à croire que les colons, les ouvriers agricoles étaient plus heureux qu'aujourd'hui. Il estime même que, pour la condition des artisans, nous aurions beaucoup à envier au temps passé, lorsque l'ouvrier était encadré dans la corporation, dans l'association de métier, fondée sur le principe de l'union du travail et de la prière, comme dans une famille, où les mœurs des compagnons et apprentis étaient surveillées et les vices punis. Ces sociétés, librement organisées, défendaient ses droits contre le spéculateur oisif et le protégeaient contre lui-même.

(1) Tome Ier, traduction française, p. 214.

Le commerce n'était pas moins prospère, la Hanse allemande se trouvait encore en pleine activité. Les récits et les descriptions que nous ont laissés Æneas Sylvius en 1468, Pierre Froissart en 1497, témoignent de l'admiration que le luxe et les richesses de l'Allemagne excitaient chez les étrangers. Mais l'église n'a jamais vu d'un œil favorable le commerce et le crédit; elle est opposée à tout ce qui mobilise et innove, à tout ce qui crée des forces en dehors d'elle, à tout ce qui échappe à sa direction, à son autorité. Jugeant du point de vue catholique et socialiste chrétien, M. Janssen aperçoit dans cette prospérité un principe de décadence. Peu à peu, dit-il en substance, le commerce étouffe le travail productif de la valeur; il a pour conséquences l'enrichissement, l'accaparement, le monopole, la rapide inégalité des fortunes, l'accumulation du capital dans les villes, enfin le luxe et le cortège de vices et de misères qu'il traîne à sa suite. Alors comme aujourd'hui, les villes de commerce étaient les sentines de l'Allemagne, des lieux de débauche et de prodigalité. La richesse des costumes était telle que l'on se mettait des bagues ornées de pierres précieuses jusqu'aux doigts de pied, et l'on coupait le cuir des souliers pour les laisser voir. Vainement les prédicateurs tonnaient: « O femme! s'écrie Geiler de Kaisersberg, n'as-tu pas peur le soir, lorsque, au grand péril de ton âme, tu portes des cheveux étrangers qui ont peut-être appartenu à une femme morte? » Avec les mauvaises mœurs, le luxe favorise l'universelle usure. Les juifs étaient l'objet des haines populaires, mais les usuriers chrétiens les surpassaient en rapacité. Certaines fortunes s'élevaient à des sommes scandaleuses. Celle des Fugger d'Augsbourg avait augmenté en sept ans de 13 millions de florins.

Cette mauvaise distribution des richesses était considérée, même par les écrivains contemporains, comme une conséquence logique de l'abandon des principes du droit canon: le droit germanique chrétien interdisait l'usure, assimilait au vol le prêt à intérêt, et cette défense avait une sanction dans la pratique des tribunaux civils et ecclésiastiques. Mais une révolution économique d'une immense portée se produisit en Allemagne à la fin du XVe siècle, lorsque les princes et les légistes substituèrent le droit romain au droit germanique chrétien, malgré l'opposition de l'église et la résistance du peuple. Les objections de M. Janssen contre le droit romain sont analogues à celles que les partisans de l'ancien régime ont soulevées en France contre l'établissement du code civil: « Le code Justinien, écrit M. Janssen, est absolument contraire dans ses principes à la jurisprudence, à l'économie politique, à tout l'ensemble, en un mot, de la société chrétienne germanique au moyen âge. »

C'est, ajoute-t-il, une législation païenne, instituée pour une société où régnait d'une part le despotisme, de l'autre l'esclavage; l'égoïsme de l'individu, agissant dans son propre intérêt, en forme la base; il consacre le droit illimité de propriété, l'exploitation du pauvre par le riche; ses complications favorisèrent la chicane, le règne des hommes de loi, des avocats, plus haïs que les chevaliers brigands, le pouvoir arbitraire du souverain. En fournissant ainsi une arme formidable aux adversaires acharnés de l'église, « à tous ceux qui veulent posséder et jouir aux dépens du peuple, » les légistes ont été les puissans auxiliaires de la réforme. Les conséquences ne tardèrent pas à se produire : ce fut d'abord l'atroce guerre des paysans, puis le long despotisme des princes. — Tous les germanisans de l'école romantique, à commencer par Herder, jusqu'à des poètes contemporains, comme M. Scheffel, ont exprimé leur antipathie pour la législation romaine et déploré que l'Allemagne n'ait pas conservé ainsi que l'Angleterre son ancien droit, ses libertés gothiques, et, comme ils le disent avec un suprême dédain, « que le peuple le plus libre de la terre ait été gouverné à la façon des Welches. » A cette aversion nationale se joint, chez M. Janssen, celle du catholique, partisan non-seulement du droit féodal et de la coutume, mais de plus du gouvernement domestique et de l'autorité paternelle.

M. Janssen trouve ainsi appliqué, dans l'Allemagne du moyen âge, avant l'introduction du droit romain, tout le programme du socialisme chrétien : « L'état du moyen âge incarne en lui, pour ainsi dire, la théorie chrétienne de l'ordre social. » Aussi bienfaisante dans ses résultats que généreuse dans ses visées, elle ne tendait qu'au soulagement de la classe pauvre, à la répartition la plus juste possible des biens de la terre. Bien que M. Janssen s'abstienne d'ordinaire de rapprochemens avec le temps présent, toujours suggérés, mais point exprimés, il ne peut s'empêcher ici de comparer l'économie politique du moyen âge aux doctrines de l'école de Manchester. Le principe en était, d'après lui, infiniment plus moral que celui de la libre concurrence et du libre échange qui nous guide aujourd'hui, et qui considère « l'égoïsme de l'individu comme le plus puissant levier de la prospérité d'un état... La question de savoir si c'est réellement un bonheur que les doctrines du droit ecclésiastique et celles du droit germanique (qui lui était si étroitement uni) n'aient pu prévaloir parmi nous est suffisamment résolue par la triste situation économique des siècles suivans et particulièrement du nôtre... Livrant sans défense nos travailleurs à ceux qui les exploitent, nous les mettons dans l'alternative de se soumettre aux conditions qui leur sont faites ou d'entrer dans le *Workhouse*,

ou de tomber dans la dernière misère. » Malgré le régime des corporations, il y avait sans doute au moyen âge des souffrances, des grèves, M. Janssen l'indique dans quelques notes ; mais il serait déraisonnable d'imaginer que tout absolument était mauvais dans le passé et d'admettre que tout soit pour le mieux au temps où nous vivons. Les maux dont souffre la société contemporaine, l'énorme capital et l'énorme misère, les chômages, les grèves, les faillites fréquentes, le prolétariat, suite nécessaire du progrès industriel, protestent et crient contre les prôneurs du temps actuel. La question serait seulement de savoir s'il suffirait, pour remédier à de tels maux, de réédifier la société moderne sur le modèle de l'ancienne, de combiner le système de M. de Bonald et celui de M. Le Play, de restituer le gouvernement patriarcal, l'autorité immuable, la stabilité sacrée, qui fait reposer sur la tradition le bonheur des individus et la prospérité des peuples.

Cette société, à ce moment unique de l'histoire d'Allemagne, était-elle d'ailleurs aussi florissante dans la réalité que dans ces pages de M. Janssen que nous venons de résumer? Au lieu de distribuer en même temps sur son sujet l'ombre et la lumière, l'auteur a rejeté à la fin du volume les vices, les abus, les scandales dans l'église même, qui pouvaient ternir le tableau. Aussi cette première partie laisse-t-elle, malgré tant de faits précis, l'impression d'une île d'utopie, rêve d'un âge d'or du catholicisme. Nous nous demandions, à mesure que nous la lisions, si, en France, un partisan de l'ancien régime, aussi éclairé, aussi érudit que M. Janssen, aussi habile à grouper, à manœuvrer les documens, ne parviendrait pas à prouver de même, et cela de la meilleure foi du monde, qu'à la veille de 1789 nos ancêtres jouissaient du plus parfait bonheur, qu'ils apportaient un soin égal à l'instruction et à l'éducation chrétiennes de la jeunesse, que le meilleur esprit de famille régnait dans nos provinces, que les corporations atténuaient les misères des classes laborieuses, que les vices n'étaient qu'au sommet, à la surface, que nombre de seigneurs charitables, de prêtres, d'ordres religieux se vouaient à la pratique du bien ;.. bref que la révolution comme la réforme ont été des effets durables sans causes profondes. M. Janssen répondrait sans doute qu'il n'avance rien qu'il ne l'appuie sur un fait authentique ou généralement considéré comme tel, que la seule façon de le réfuter serait de lui opposer un nombre équivalent de documens en sens contraire. Pour être laborieuse, la tâche ne serait peut-être pas impossible. Il est d'ailleurs assez visible qu'il éprouve pour certains hommes et certaines œuvres, même secondaires du XVe siècle, ce phénomène de *cristallisation* qui donne tant de prestige à ce que nous

aimons. Il cite, par exemple, comme une merveille d'art, le tombeau de Maximilien à Insprück (1) ; d'autres verraient dans les statues qui l'ornent une merveille de chaudronnerie. Certains faits, présentés comme signes de bien-être des classes pauvres, la consommation de la viande, plus abondante qu'aujourd'hui, l'usage des bains, plus répandu, pourraient être interprétés dans un sens moins décisif (2). Mais l'objection la plus grave touche à la difficulté d'indiquer par chiffres le nombre de ceux qui participaient à ce bonheur public. Lorsqu'il nous est si malaisé, avec toutes les ressources d'information, d'enquête, de statistique et de publicité dont dispose la bureaucratie, de nous fixer même d'une manière approximative sur la condition de la classe ouvrière ou agricole pour une province seulement, comment, à quatre siècles de distance, s'en rendre compte pour tout un pays (3)? D'ailleurs, tous les documens *authentiques* ne sont pas, par là même, des documens *vrais*. Nous touchons là au scepticisme historique ; c'est remettre toute l'histoire en question. Mais avant d'examiner la méthode de l'historien, essayons d'entrer dans le sens du croyant, de comprendre par la sympathie cette société chrétienne que l'auteur, qui n'a rien d'un dilettante, proposerait moins encore à notre admiration qu'à notre imitation.

Arrêtons-nous aux portes de la cité gothique, de la cité de Dieu, à l'heure du crépuscule aux teintes bleuâtres. Un corset de murailles l'enserre, les flèches de ses églises s'élancent vers le ciel, les cloches de la prière jettent leurs espérances aux vents nocturnes et annoncent le temps du repos. Tout y est prière et travail, harmonie entre les classes, artisans rapprochés par les liens de la corporation, bourgeois fiers de leurs libertés, chevaliers pleins d'honneur, prêtres savans et saints. L'art orne et embellit l'église et la maison ; il fait en quelque sorte partie du culte. Partout règne une activité féconde, ennoblie et poétisée, jusque chez les plus humbles, par le rayon qui luit du sanctuaire. Et ce qu'il y avait peut-être de plus admirable, c'est la sérénité, la stabilité dans les âmes ; une loi spirituelle, une charité active, un idéal commun les unissaient dans des

(1) « C'est un des derniers et des plus remarquables monumens de l'art allemand au moyen âge. » (I, p. 128.)

(2) La nourriture des Gaulois d'avant César consistait « généralement en un peu de pain et beaucoup de viandes bouillies, grillées ou rôties. » (Athénée, *Deipnosophistes*, IV, 13) ; et celle des Germains du temps de Tacite « en fruits sauvages, venaison nouvelle et lait caillé. » (*Germanie*, 23.) En induira-t-on pour cela que les Gaulois et les Germains jouissaient de plus de bien-être que les Français ou les Allemands de nos jours ? — De même pour les bains, l'usage du linge, universel aujourd'hui, les rend moins indispensables aux classes pauvres.

(3) M. Jallifier sur M. Janssen. (*Journal des Débats* des 13 et 15 septembre 1887.)

liens doux et forts. C'était le temps où la vie était jeune, — où la mort espérait, le temps où, malgré les guerres entre peuples, le monde était *un*.

Mais la famille chrétienne est à la veille de se déchirer, et le cœur de l'homme avec elle, et le ciel va s'assombrir. M. Janssen trouve exprimées dans trois gravures d'Albert Dürer cette phase de l'histoire de la civilisation. Les deux premières : *le Démon, le Chevalier et la Mort*, et *le Saint Jérôme*, sont les figures symboliques du moyen âge. Au milieu de rochers abrupts, que couronne au loin une forteresse, l'homme féodal, sous sa brillante armure, inébranlable dans sa foi et dans son honneur, chevauche sans peur et sans reproche entre les deux ennemis : la Mort et le Démon. L'autre héros du temps, c'est le moine : dans la paix de son étroite cellule, entouré d'objets familiers, saint Jérôme, un lion étendu à ses pieds, est absorbé dans son travail tranquille, qui répandra au loin les meilleurs fruits. « Aucune pensée troublante, nulle anxiété venue du dehors, n'altèrent la bienheureuse sérénité, la foi calme et profonde qui se reflètent sur le beau et expressif visage du père de l'église. »

Mais l'âge moderne va s'ouvrir avec la réforme, âge de doute, de recherche inquiète, d'angoisse et de lassitude; *la Mélancolie* d'Albert Dürer en est le symbole :

La troisième composition est d'un caractère tout différent. Une femme aux ailes d'ange nous y est représentée. Sa tête, couronnée de myrte, est appuyée sur sa main gauche. Sa main droite tient un livre et un compas. Elle est assise au bord de la mer et plongée dans une méditation profonde. Un maigre lévrier, qui paraît épuisé de fatigue, est couché à ses pieds. Tout autour d'elle, dans un désordre qui est un véritable chaos, et dont l'effet désagréable est rendu plus pénible encore par le reflet blafard d'une comète qui perce les nues, sont jetés çà et là, pêle-mêle, les instrumens, les symboles différens des sciences humaines. Ici, point de soleil réchauffant, point d'agréable bien-être, nulle trace des doux effets de ce contentement intérieur que possède le chevalier parmi les plus redoutables périls et qu'exprime le visage de saint Jérôme absorbé dans son travail. La rêveuse est plongée dans de sombres et profondes pensées. Son regard se perd au loin. Ses traits expriment une souffrance amère.

Ces trois dessins marquent les limites de deux âges bien différens dans l'histoire de la civilisation et de la foi en Allemagne. En effet, si l'on reconnaît dans les deux premiers le symbole d'un siècle calme et ferme dans sa croyance, au milieu même de la lutte, d'un siècle plein d'activité, mais affranchi de toute incertitude sur les questions les plus

sublimes et les plus redoutables qui intéressent notre être, le troisième est au contraire l'image d'un temps présomptueux, trop confiant en lui-même, cherchant à résoudre les problèmes de l'existence et de la nature par ses propres investigations, par le seul secours des sciences humaines, et restant en même temps torturé par la terrible certitude de l'impuissance de ses efforts. L'artiste, pour adoucir l'impression qu'il a produite, a étendu un arc-en-ciel sur la vaste mer, comme un symbole de paix (1).

La paix promise est bien loin de nous, l'arc-en-ciel n'éclaire plus l'horizon chargé d'orage; plongée plus avant dans les noirs, les insolubles problèmes, *la Mélancolie* est la Muse de notre siècle; de combien de poètes elle a été l'inspiratrice, et des plus grands (2), interprètes eux-mêmes de tant d'âmes obscures et silencieuses! Comparez la cité moderne à la cité gothique, quelle terne monotonie! Une poussière d'individus isolés l'habitent, animés de la haine des classes; sous l'ordre apparent, tout est discordance, anarchie. Nul principe supérieur universellement reconnu, nulle autorité morale, comme était la papauté du moyen âge, pour émousser cet antagonisme, adoucir l'âpreté de la lutte. La discorde aussi est en chacun de nous; héritiers de deux mondes opposés, mais qui ont eu chacun leur unité parfaite, le paganisme et le christianisme, nous ne pouvons parvenir à les concilier, à unir le goût de la vie païenne à la sensibilité chrétienne, la sérénité et l'équilibre des caractères antiques à nos aspirations troublées. De là cette tristesse d'hommes refoulés sur eux-mêmes et sans point d'appui, obligés de se faire leur conception du monde, de chercher à tâtons leur voie; un art étiolé, voué à la faiblesse de l'inspiration individuelle, de mornes plaisirs. Pas un souffle qui soulève tous ces atomes, hormis un patriotisme intermittent et vague; entre les hommes, point d'autre lien que la contrainte de l'état sans cœur.

Mais cet individualisme, qui naîtra de la réforme, malgré sa misère, semble aujourd'hui à beaucoup d'entre nous un inappréciable bienfait. Car cette paix des esprits dissimulait la servitude : « Règle générale, dit Montesquieu, toutes les fois qu'on verra le monde tranquille dans un état,.. on peut être assuré que la liberté n'y existe pas. » Cette unité du moyen âge, si vantée, était payée au prix de la liberté de la science et de la conscience, biens si nobles et si précieux que

(1) Traduction française, p. 185.

(2) There is a very life in our despair,
Vitality of poison...
(Byron, *Childe Harold.*)

des hommes, plutôt que de les perdre, ont renoncé à la vie même. Les âmes sont devenues trop ardemment amoureuses de vraie liberté : il en est qui préfèrent la recherche pleine d'incertitude, le désespoir même (1), à cet âge idéal où le troupeau, dormant et docile sous la main du pasteur, paissait les plantureux pâturages avec une coupole d'église et le cercle étroit des vérités dogmatiques pour ciel et pour horizon. On connaît l'apologue du chien et du loup. Bien nourri, tout luisant, choyé par son maître, le chien invite le loup, qui n'a que la peau et les os, et que la faim a fait sortir du bois, à partager son sort béni. Mais la sauvage bête aperçoit sur le cou du chien domestique la trace du collier sacré :

> Attaché ! dit le loup : vous ne courez donc pas
> Où vous voulez? . . . .
> Cela dit, maître loup s'enfuit et court encor.

La liberté du XVe siècle, que vante M. Janssen, était, en réalité, une dictature des consciences, où chaque esprit indépendant se trouvait accablé du poids de tous les autres. Et ce qui achevait de rendre cette dictature intolérable à ces races que l'église, en les civilisant, avait préparées elle-même à l'indépendance, c'est que le principe d'autorité, appliqué dans toute sa rigueur, était entre les mains d'un sacerdoce avili, qui avait perdu le respect des peuples. Après s'être étendu sur le détail des bonnes œuvres, des bonnes mœurs, de l'activité charitable si répandue, M. Janssen nous indique l'envers du tableau; il constate dans le haut clergé désordre et scandale, passion d'amasser, sans honte et sans mesure, les richesses que lui livraient la terreur ou la piété des mourans. L'église d'Allemagne était pourtant la plus riche de la chrétienté; elle possédait un tiers de la propriété foncière, « ce qui rendait l'avidité des grands dignitaires ecclésiastiques d'autant plus condamnable. » On voyait les prélats vivre dans le luxe et dans la débauche : « Les femmes, disait-on, ne sont pas seules à laisser traîner leurs robes dans la boue, les prêtres en font autant. » Ce sont des mœurs semblables à celles qui ont signalé la fin de l'ancien régime en France, cumul des bénéfices, absence des évêques, hautes dignités de l'église réservées aux cadets des familles princières. La corruption s'était aussi glissée dans les choses religieuses. Pour accroître les libéralités des fidèles, des moines fabriquaient des miracles. Cette piété,

(1) « C'est à partir du XVIe siècle que la tendance au suicide devient plus prononcée. Cette recrudescence se lie au retour des études vers l'antiquité, au relâchement des croyances religieuses, à la liberté d'examen... » (*Du suicide*, par A. Brierre de Boismont. Paris, 1856, p. 32.)

que M. Janssen nous décrit toute parfumée de simplicité et de grâce enfantines, était souvent purement mécanique. A certaines prières, une indulgence de 146 jours était accordée, à d'autres des indulgences de 7,000 à 8,000 ans. Une ferveur d'une exaltation pure et tendre s'alliait parfois à des rigueurs implacables. Depuis Jean Huss et Jérôme de Prague, que de victimes offertes à l'orthodoxie! Le restaurateur violent et fanatique de l'inquisition en Allemagne, Jacques Sprenger, était aussi le fondateur d'une confrérie pour la répétition du saint rosaire, qui consiste en l'énumération de toutes les joies de Marie. Pour comprendre les hommes de ce temps, il faut se les figurer capables d'unir tous les contrastes, cruauté et dévotion, imagination fantastique et sèche scolastique (1).

Mais de grands changemens commençaient à s'opérer dans les esprits. A l'école des écrivains de l'antiquité, on apprenait à dédaigner la théologie, d'où était venue jusqu'alors toute lumière, on s'initiait à leur conception du monde, absolument opposée à celle du moyen âge. Les bouleversemens suivis de modifications profondes dans la vie d'un peuple sont toujours préparés par une propagande d'idées nouvelles, et toujours la pensée précède la hache. Les nouveaux humanistes, Érasme à leur tête, le Voltaire du temps, mais un Voltaire plein de modération, jouent dans la révolution du XVI[e] siècle un rôle analogue à celui de nos encyclopédistes. Leur talent d'écrire eut la même influence pour répandre leurs doctrines. Ils couvrent la scolastique de railleries, mettent à profit les vices de l'organisation ecclésiastique, préconisent la théorie antique de l'état, réclament la sécularisation des biens de l'église, et allument la guerre civile dans les esprits. Toutes les idées qui devaient agiter le XVI[e] siècle étaient répandues dès la fin du XV[e], l'autorité du pape attaquée, la Bible entre beaucoup de mains. Jointe à la confusion politique, à l'impuissance de Maximilien pour maintenir au sein de l'empire un peu d'ordre et de paix, cette agitation cause un immense malaise, et la fin du siècle est pleine de ces pressentimens, de cette angoisse, qui précèdent les catastrophes.

II.

Dans ce brillant exposé de l'ancien régime religieux en Allemagne, M. Janssen n'aperçoit pour ainsi dire le mal qu'à la surface, le fond lui semble de tous points excellent. Une réforme dans le catholicisme

(1) « Je ne sais, dit M. de Ranke, auquel nous empruntons ce passage, si un homme de saine raison, non égaré par quelque chimère, peut désirer sérieusement que cet état de choses fût resté en Europe inébranlable et immuable. »

même était sans doute nécessaire, les politiques clairvoyans tels que Nicolas de Cusa la préparaient; on fit une révolution où l'historien catholique ne voit que l'œuvre des pires passions populaires déchaînées par l'avidité des princes. « Tout en Allemagne, dira-t-il, était en train de se réformer quand Luther parut. » C'est la thèse de M. de Montalembert sur la révolution française, qu'il considérait comme une sanglante inutilité, un de ces prétendus remèdes qui ne font qu'aggraver le mal. Le XVIe siècle, que d'autres envisagent comme un siècle de luttes fécondes (1), berceau ensanglanté de l'esprit moderne, lui semble le plus néfaste de l'histoire d'Allemagne, un siècle de destructions stériles et de retour à la barbarie. Les quatre volumes qui suivent, et qui nous mènent jusqu'en 1618, à la veille de la guerre de trente ans, décrivent avec le même soin de détail l'anéantissement, pièce par pièce, de cet état social, dans lequel l'église avait fait fleurir l'instruction, l'art, la science, la charité. M. Janssen y instruit à nouveau le procès des réformateurs, comme M. Taine l'a fait pour nos jacobins. Mais nos jacobins classiques nous paraissent de simples bourgeois, comparés à ces jacobins romantiques, moines et prêtres défroqués, prolétaires de la petite noblesse, tels que Ulrich de Hutten, gentillâtre de grand chemin, maniant plume et épée, le journaliste révolutionnaire, le Camille Desmoulins de la réforme, ou sortis des bas-fonds populaires, comme le tailleur Jean de Leyde, sorte de Marat ostrogothique, figure de cauchemar, qui semble tirée d'un conte fantastique d'Hoffmann.

Luther les dépasse de toute la tête; il incarne en lui la réforme mieux qu'aucun des jacobins ne personnifie la révolution. Ce n'est pas qu'elle soit uniquement son œuvre, et l'on ne saurait attribuer, même à un grand homme d'action, cette influence démesurée. Il n'a été que l'instrument d'une transformation, qu'un état de choses préalable, des causes éloignées et accumulées, la force des circonstances, avaient rendue possible et imminente. En sorte qu'il est probable, et cette probabilité touche à la certitude, que, sans Luther, l'œuvre de Luther se serait accomplie. Dès le XVe siècle, l'autorité du saint-siège

(1) « De tous les siècles, le XVIe est sans doute celui où l'esprit humain a déployé le plus d'énergie et d'activité en tous sens : c'est le siècle créateur par excellence. La règle lui manque, il est vrai : c'est un taillis épais et luxuriant où l'art n'a point encore dessiné des allées. Mais quelle fécondité! quel siècle que celui de Luther et de Raphaël, de Michel-Ange et de l'Arioste, d'Ulric de Hutten et d'Érasme, de Cardan et de Copernic! Tout s'y fonde : philologie, mathématiques, astronomie, sciences physiques, philosophie. Eh bien! ce siècle admirable, où se constitue définitivement l'esprit moderne, est le siècle de la lutte de tous contre tous : luttes religieuses, luttes politiques, luttes littéraires, luttes scientifiques. » (Renan, *Questions contemporaines*, p. 298.)

était attaquée par des novateurs qui, presque tous, se rattachent à Jean Huss; Luther avait étudié les livres de Jean de Wesel, qui écrivait : « Je méprise le pape, l'église et le concile, et je loue le Christ... Le pape n'est qu'un singe vêtu de pourpre; les prêtres, des chiens et des animaux malfaisans. » Il ne fait que prêter à ces doctrines sa voix puissante, et se fait entendre de toute l'Allemagne. On en perçoit comme l'écho à travers les pages de M. Janssen. Au lieu d'imiter les historiens académiques, de nous tracer un portrait, ou de nous dresser un buste, et de donner ainsi à une figure si mouvante et si variée une unité vague et factice, M. Janssen suit l'homme à travers les différentes phases de son développement et le laisse parler. Quel langage égalerait en énergie l'éloquence de Luther, le seul mérite que l'historien catholique reconnaisse en lui? Mais les extraits que M. Janssen a fait de ses œuvres sont tels qu'il semblerait que Luther ait pris soin d'élever contre lui-même un acte formidable d'accusation, de confesser publiquement ses erreurs, ses contradictions, ses violences et ses méfaits. C'est un visionnaire (1), ne sachant pas toujours ce qu'il fait, se disant emporté « par il ne sait quel esprit, » — remarquable exemple de ce que M. de Hartmann appellerait l'*inconscient* dans l'histoire; plein de mépris pour le peuple, troupeau servile, qu'il recommande aux princes de traiter par le bâton, par la roue (2), qu'il se vantait de ramener au pape, si seulement il le voulait, et dont il cherche à mettre à profit la crédulité (3); proclamant la Bible la seule autorité divine, et de son propre aveu, dans sa traduction, altérant la Bible (4); casuiste à en

(1) Il voyait, disait-il, le diable sous toutes les figures, « une truie, un bouchon de paille enflammé, un sanglier, une étoile, etc. » (II, 175.) — « Vers la fin de sa vie, le diable ne lui laissait de repos ni jour ni nuit; les combats de nuit qu'il soutenait contre lui l'épuisaient et l'anéantissaient au point qu'il pouvait à peine haleter et reprendre haleine. » (III, 547.)

(2) « Comme les âniers qui ont besoin d'être tout le temps sur le dos de leurs bêtes, de les pousser à coups de bâton, sans quoi elles ne marchent pas; de même le souverain doit pousser, battre, étrangler, pendre, brûler, décapiter, mettre sur la roue le peuple, *Herr Omnes*, pour qu'il le craigne et qu'il soit tenu en bride. » (II, 276.) — Il s'agissait, il est vrai, de réprimer les horreurs de la guerre des paysans. Mais ce n'est pas là le langage d'un apôtre. Luther se montrait favorable au rétablissement du servage.

(3) « Le Tibre à Rome avait, disait-on, rejeté une monstrueuse bête, qui avait une tête d'âne, une gorge et un ventre de femme, un pied de bœuf, un pied d'éléphant en guise de main droite, des écailles de poisson aux jambes et une tête de dragon dans le dos... » Ces bêtes merveilleuses excitèrent l'effroi dans le peuple, et Luther et Mélanchthon se firent forts de les lui expliquer. » (II, 281.)

(4) « On a souvent cité les mots de Luther en réponse à la critique qu'on lui faisait d'avoir intercalé le mot *seulement* dans le passage suivant de l'épître aux Romains (3, 28) : « Car nous devons reconnaître que l'homme est *seulement* justifié par la foi, sans les œuvres de la loi. » — « Si un nouveau papiste, écrit-il à ce propos, veut se formaliser du mot *sola, seulement*, je me borne à lui répondre : Le docteur Martin

remontrer au plus savant jésuite dans l'affaire du double mariage de Philippe de Hesse, animé des fureurs, des superstitions de son temps contre les sorciers et les juifs (1); bref, un mystique, un goinfre (2), et un énergumène (3), résumant sa doctrine dans la plus immorale des devises : *Pecca fortiter, sed fortius crede.* Et vers la fin, effrayé de son audace, et comme épouvanté de son œuvre (4), il est pris, ainsi que Melanchthon, d'une anxiété profonde, au milieu des troubles civils, des pillages, des églises ruinées, des écoles désertes, de la charité morte. Il rend le témoignage le plus éclatant au temps du papisme, « où tout le monde était miséricordieux et débonnaire, où l'on donnait joyeusement des deux mains et avec une grande dévotion, où les aumônes, les fondations et les legs pleuvaient. » Anarchie, vandalisme, ensauvagement (5) du peuple, tels sont les résultats de la réforme, d'après Luther lui-même, tels sont les fruits de la doctrine qui proclame l'inutilité des bonnes œuvres et refuse à l'homme le pouvoir personnel de faire le bien.

Ce jugement si sévère de M. Janssen sur Luther, impliqué par le choix des citations qu'il en donne, ne diffère guère de celui de Voltaire dans l'*Essai sur les mœurs*. La réforme a suscité contre elle les catholiques et les sceptiques; les premiers l'accusent de révolte et les autres de timidité. D'après Voltaire, elle a retardé les progrès de la « raison. » Luther traite, en effet, la raison de *prostituée du*

Luther veut qu'il en soit ainsi et dit : Papiste et âne ne font qu'un ; *sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas*, car nous ne voulons être ni les élèves ni les disciples des papistes, mais leurs maîtres et leurs juges, et nous voulons nous vanter et nous glorifier avec ces têtes d'ânes. » (II, 198.)

(1) « Il se déclarait prêt à brûler les sorcières de sa propre main. (II, 75.) Il disait des juifs : « Qu'on incendie leurs synagogues ou leurs écoles, et qu'on y ajoute, si l'on peut, du soufre et de la poix, et si l'on pouvait aussi y jeter le feu de l'enfer, ce serait bon... Qu'on leur prenne tout leur argent,.. et, si cela ne suffit pas, qu'on les chasse du pays comme des chiens enragés. » (II, 179.)— Pirkheimer, pourtant favorable à la réforme, au début, considérait Luther comme fou, à cause de la violence de son langage. (II, 179.)

(2) « Je vous fais savoir, écrit-il de Weimar à sa ménagère, que je vais bien ici; je dévore comme un bohémien et je bois comme un Allemand, grâces en soient rendues à Dieu. Amen. » (III, 436.)

(3) « Il avouait qu'il ne pouvait prier sans maudire. (III, 543.)— « Il voudrait, disait-il, se laver les mains dans le sang des papes, des cardinaux et de la Sodome romaine. » (*An meine Kritiker*, p. 113.) Il n'est donc pas exact de dire, comme le fait Michelet (*Précis d'histoire moderne*, p. 161) : « Luther, tout en soulevant les passions du peuple, défendait l'emploi de toute autre arme que celle de la parole. »

(4) « Qui aurait voulu commencer à prêcher, si nous avions prévu qu'il en résulterait tant de malheurs, de séditions, de colères, de blasphèmes, d'ingratitude et de méchanceté ? » (III, 545.)

(5) « Nous vivons dans Sodome et dans Babylone, écrit-il à la fin de sa vie au prince George d'Anhalt; tout empire chaque jour. » (III, 545.)

diable (1). Cette façon de présenter le principal auteur de la révolution religieuse du XVIe siècle n'a donc rien de bien nouveau. De violentes clameurs se sont pourtant élevées dans l'Allemagne protestante contre l'historien catholique. Cela vient de ce que Luther, destructeur des saints, est devenu lui-même un saint national. Sa renommée n'a fait que grandir. Pour les Allemands du Nord, la diète de Worms en 1521, comme pour nous la date de 1789, ouvre l'ère de tout progrès; il n'est pas à leurs yeux de révolution comparable à celle qui devait affranchir l'individu du joug de la tradition, l'état de la domination de l'église, la race germanique du « mensonge latin, » et lui rendre sa nationalité distincte. Les historiens de la littérature allemande rattachent uniquement au protestantisme l'éclatante floraison de la poésie classique et de la philosophie nationale à la fin du XVIIIe siècle, et se plaisent à marquer combien l'Allemagne catholique est restée étrangère à ce mouvement. Le rôle politique du protestantisme n'a pas été moins glorieux. C'est à une sorte d'hégémonie protestante que la Prusse a toujours rattaché ses prétentions; ses grands hommes, Stein, Bismarck, ont été les admirateurs, et, dans l'opinion commune, les continuateurs de Luther. Heine exprime cette opinion, lorsqu'il écrit : « Luther ne fut pas seulement le plus grand homme,.. il est aussi l'homme le plus allemand qui se soit rencontré dans nos annales. » Avec ce besoin qu'éprouvent les foules d'incarner en un personnage unique les aspirations, le caractère de toute une race, c'est sa propre image que l'Allemagne du Nord retrouve en Luther; elle reconnaît en lui la variété, le contraste des traits nationaux, négation hardie, religiosité, goût de la rêverie et énergie de l'action, rudesse, grossièreté, poésie. Ce culte de Luther fait avec la Bible partie intégrante de l'éducation patriotique. Aussi, lorsque M. Janssen, au lendemain même des victoires inespérées et de la fondation de l'empire, vient démontrer à ses compatriotes, par une foule de faits accumulés, que c'est dans un lointain passé, entre 1450 et 1500, qu'il faut chercher la véritable grandeur de l'Allemagne, et que la réforme a commencé la décadence, sa thèse soulève des polémiques dont l'excès toutefois pourrait étonner, en un pays où règne une entière liberté d'opinion. Mais les Allemands ont la savante habitude d'agiter l'histoire des querelles, et des représailles du présent, et de mettre la même ardeur à discuter ces questions surannées que s'il s'agissait de prendre parti entre M. de Bismarck ou M. Windthorst. Aussi des critiques protestans ont-ils présenté cette œuvre comme un énorme pamphlet inspiré par l'esprit de réaction contre le *Culturkampf*. Les plus exaltés accusent M. Janssen de préparer les guerres civiles de l'avenir

(1) Le mot qu'il emploie est encore plus énergique. (*Die H... des Teufels*, II, 578.)

et le traitent de Judas. Certains d'entre eux proposaient récemment à un de leurs congrès de solliciter du gouvernement des mesures de répression contre les insultes dont la presse catholique abreuve chaque jour la mémoire de Luther : nul doute que M. Janssen ne fût tombé sous le coup de cette nouvelle loi du sacrilège.

Il s'est abstenu au cours de son histoire de toute polémique, mais il n'a pas voulu laisser sans réponse ses contradicteurs et ses critiques, et il leur a adressé deux brochures (1) où il se révèle polémiste consommé, plein d'urbanité et de force, soit qu'il discute des points d'histoire ou des points de dogme. Il donne quelques détails sur lui-même et fournit des certificats de libéralisme et de civisme. Professeur au gymnase de Francfort-sur-le-Mein depuis vingt-huit ans, il enseigne à la fois les protestans et les catholiques, sans que jamais personne ait songé à se plaindre de son fanatisme religieux. Il cite ceux de ses adversaires qui ont rendu justice à son impartialité. Il ne s'est que fort peu mêlé de politique : quelque temps député au Landtag, il est bien vite retourné à ses chères études. En politique, il se donne pour impérialiste, partisan de l'unité, que l'empereur soit protestant ou catholique, et il condamne la révolution du XVI[e] siècle, entreprise contre l'unité de l'empire (2). En religion, il est pour la liberté. On l'accuse d'avoir écrit son histoire par esprit de réaction contre le *Culturkampf*; il en avait réuni les matériaux bien avant qu'il n'éclatât, mais il avoue que le spectacle du *Culturkampf* a laissé dans son esprit des traces profondes, ineffaçables :

A la vérité, je n'avais devant les yeux ni images saintes brisées, ni croix, ni autels, ni objets sacrés mis en pièces. Mais j'ai vu beaucoup d'établissemens catholiques que j'aimais dépeuplés, des amis, de chères connaissances envoyés en exil, d'autres emprisonnés,.. accablés de lourdes amendes, proscrits comme des criminels; des évêques, auxquels l'amitié me liait, sur les bancs de la police correctionnelle; j'ai vu le pauvre peuple en beaucoup d'endroits privé de ses prêtres; la consolation des sacremens refusée aux malades et aux agonisans; le bonheur de beaucoup de familles détruit, des milliers de moines chassés, l'église dépouillée de ses droits les plus vénérables; j'ai senti, j'ai appris comment une majorité de trente millions, dans les dix dernières années, a traité une minorité de quinze millions d'hommes (3).

(1) *An meine Kritiker*, 16[e] édition, 1884... — *Ein zweites Wort an meine Kritiker*, 16[e] édition, 1884.

(2) M. Janssen s'est toujours montré patriote exalté. Dans une éloquente brochure sur *les Convoitises de la France au-delà du Rhin*, il faisait un pressant appel à l'unité allemande.

(3) *An meine Kritiker*, p. 222.

Et la réforme est apparue à M. Janssen comme un gigantesque *Culturkampf*. Les passages qu'il cite de Luther et de Mélanchthon « fournissent le témoignage que la nouvelle doctrine a été imposée au peuple par le pouvoir, et qu'il regrettait l'ancien temps catholique (1). » Il n'invoque donc point contre la réforme le *principe d'autorité*, les droits imprescriptibles du catholicisme à l'hégémonie des peuples; il la montre infidèle à son principe même, il la présente, en un élégant paradoxe, comme une atteinte portée par des princes avides et rebelles *à la liberté de conscience* du peuple allemand. Quand d'autres souverains ont usé de procédés semblables à l'égard des réformés, il les condamne sans appel; il dira de Louis XIV et de la révocation de l'édit de Nantes : « Le clergé français mérite le reproche de n'avoir pas protesté hautement contre les violences de ce principal représentant de la malheureuse politique des Bourbons : cent ans plus tard, les ecclésiastiques français ont dû expier la faute de leurs prédécesseurs par des torrens de sang. » Ces lignes font honneur au libéralisme de M. Janssen, ecclésiastique lui-même; mais qui donc oserait aujourd'hui réhabiliter la révocation de l'édit de Nantes, tant la cause de la liberté de conscience est gagnée, sinon entièrement dans les faits, du moins dans l'opinion, et surtout dans le langage des partis? L'originalité de M. Janssen est de nier que la révolution du XVIe siècle y ait contribué en quelque manière. — Il se défend d'avoir mis au seul compte de la réforme et de Luther les maux qui ravagèrent l'Allemagne au XVIe siècle. Les papes de la renaissance, les catholiques aussi, ont leur part de responsabilité dans le malheur commun, et il se garde de l'atténuer. Enfin il se déclare l'allié du protestantime dans le présent, lorsqu'il s'agit de faire face à l'ennemi commun de toutes les églises, au matérialisme; et comme signe redoutable de cette gangrène, M. Janssen cite la littérature française contemporaine, « littérature pornographique accueillie par un si nombreux public en Allemagne (2). » — En réalité, il est plus aisé de s'irriter contre M. Janssen, voire même de l'injurier, que de le réfuter. Il ne suffit pas de lui opposer M. de Ranke, historien un peu vague, qui excelle à débrouiller les affaires diplomatiques, à indiquer les mouvemens d'opinion, à tracer des portraits historiques, mais qui ne descend guère au milieu des foules. Il faudrait refaire toute cette histoire avec le labeur immense et l'exactitude réaliste que M. Janssen y a consacrés. C'est là son avantage sur ces critiques au pied levé, peu capables de la même dépense de travail. Cette supériorité, toutefois,

(1) *An meine Kritiker*, p. 121.
(2) *Ibid.*, p. 129.

témoigne d'une longue et patiente étude; elle ne prouve pas d'une façon péremptoire que l'auteur soit dans le vrai.

Mais y a-t-il une vérité historique? N'y a-t-il pas plutôt autant d'interprétations *subjectives* que d'historiens? En histoire, rigoureusement, on peut tout prouver. Dans l'immense arsenal des faits authentiques, il y a des argumens pour toutes les causes, des armes tranchantes pour tous les partis. Il y a une *rhétorique des faits:* selon la manière de les grouper, de les manœuvrer, on pourrait écrire, avec des documens identiques, deux histoires en sens diamétralement opposés, comme s'en vantait Benjamin Constant : « J'ai quarante mille faits, et ils chargent à volonté. » Voilà l'improbité historique au premier chef; on n'en saurait soupçonner M. Janssen. Ce n'est pas toutefois une raison décisive de dire, comme le fait l'historien, que « l'exposition des faits est sa seule tendance (1). » Car ce chaos des faits historiques, déjà en si petit nombre, quand on les compare aux faits réels et ignorés, chacun le débrouille selon un certain plan préconçu, et en dernière analyse d'après ses affinités, cela souvent de la meilleure foi du monde. M. Janssen se défend encore d'interpréter les faits; mais si l'on se bornait à une simple nomenclature, il faudrait encore qu'elle fût complète, et l'on devrait s'interdire jusqu'aux épithètes, parce qu'elles impliquent jugement. Parlant de Luther, M. Janssen le caractérise sous le terme dédaigneux de *Skrupulant* (2), d'homme affligé de la maladie des vains scrupules. Cette nature de conscience, ce principal mobile de Luther, d'autres écrivains le tournent à son honneur. Nous pourrions citer M. Taine (3), peu suspect de partialité pour les hommes de révolution : l'hommage que Lacordaire a rendu au grand réformateur aurait plus de crédit auprès des catholiques (4). M. Janssen ne nous a laissé voir que l'énergumène; avec un autre choix d'extraits, on retrouverait peut-être chez Luther l'esprit de saint Augustin.

Outre ces divergences entre les historiens qui naissent du choix et de l'interprétation des faits, le point de vue sur une même époque ou sur un même homme peut varier, selon que l'on tend plus ou moins à considérer l'ensemble ou le détail. Plus on observe de près, plus on est frappé des imperfections et des lacunes, des défauts et des vices. L'optimisme ou le pessimisme se réduisent ainsi à des questions d'optique. C'est ce qui faisait dire à Joseph de Maistre, critiquant cette tendance, commune aux ennemis de la papauté, de mettre en relief quelques mauvais règnes perdus dans la série glo-

(1) *An meine Kritiker*, p, 3.

(2) « Comme tout homme affligé de vains scrupules, il ne voyait en lui-même que péché, en Dieu rien que colère et vengeance. » (Tome II, p. 70.)

(3) Taine, *Littérature anglaise*, tome II; *la Renaissance chrétienne*.

(4) Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, I, 240.

rieuse : *Je défends aux myopes d'écrire l'histoire.* Qu'il s'agisse, il est vrai, de la réforme, de Maistre la jugera en myope, lorsqu'il dira avec Bonald : « La moitié de l'Europe a changé sa religion, pour qu'un moine sans mœurs épouse une nonne. » L'incontinence de Luther ira ainsi rejoindre, dans le musée des causes historiques, le nez de Cléopâtre, le grain de sable de Cromwell, et le verre d'eau de M. Scribe. M. Janssen a une conception trop pénétrante de l'histoire pour rattacher des événemens aussi généraux à des accidens si particuliers. Mais ses adversaires pourraient l'accuser, sinon de myopie, du moins de vues un peu courtes, lorsqu'il considère la réforme uniquement dans ses effets immédiats, sans tenir aucun compte de ses conséquences lointaines. « On parle, dit-il, des prétendues bénédictions de la réforme, prospérité du peuple, floraison de la science, lumières, rationalisme, liberté de conscience, etc. Les faits présentés par moi ne fournissent aucune preuve historique de ces bénédictions ; ils montrent bien plutôt, comme je le crois, d'une façon irréfutable, que ce ne sont pas ces bénédictions, mais le contraire qui est sorti des troubles religieux, de la séparation des églises et du déchirement de notre peuple en divers partis confessionnels (1). » Rien de plus exact, ce semble, pour l'époque même ; mais ne convient-il pas de faire quelques réserves quant à l'avenir ? M. Janssen ne nous a pas encore donné ses conclusions ; le passage que nous venons de citer ne laisse guère espérer des atténuations à un jugement si absolu, vrai pour le XVIe et en partie pour le XVIIe siècle, contestable ensuite, lorsqu'on a vu se produire d'autres conséquences de la réforme. Elle présente à ses débuts le caractère des révolutions, qui est de briser les liens de l'ordre social, de rendre les hommes à leurs instincts de tigres et de singes. La religion, qui s'allie aisément à toutes les passions humaines, achève d'exaspérer la lutte. Le cours de la civilisation se trouve ainsi interrompu, et l'Allemagne sortira de sa révolution épuisée pour des siècles. Mais, à la longue, la réforme portera ses fruits. Il est permis à un catholique de voir dans l'inspiration individuelle et la liberté d'examen des fruits amers et vénéneux. Mais on ne peut méconnaître que c'est grâce à la réforme et sous le coup de l'attaque que le catholicisme s'est purifié dans sa discipline, renouvelé, rajeuni, comme aussi la société protestante s'est organisée avec une rigidité piétiste, une puritaine sévérité de mœurs telles que Voltaire a pu dire : « Zwingle et Calvin ont ouvert les couvens, pour transformer en un couvent la société humaine. » Même des sectes communistes, sauvages et sanguinaires comme celle des anabaptistes, sont devenues inoffensives, douces, vouées

(1) *An meine Kritiker*, p. 100.

au bien. On a vu se produire les effets de la liberté chrétienne. D'idéal universellement imposé, la religion est devenue un idéal individuel, une tutelle d'autant plus salutaire qu'elle est librement acceptée; les sociétés modernes ne poursuivent que des buts purement terrestres, et laissent à chacun de leurs membres le soin de choisir dans la variété des confessions et des systèmes une base plus haute de moralité. A la domination exclusive, absolue du catholicisme, et, selon le langage des économistes, au monopole religieux, s'est substituée la libre concurrence entre les églises, une rivalité de charité et de zèle dans l'accomplissement des devoirs sociaux.

Nulle part M. Janssen ne nous laisse entrevoir ce principe de la liberté chrétienne, introduit par la réforme, et qui en était l'âme cachée. Car les révolutions qui ont de si durables effets sont doubles; et l'on peut appliquer à celle du XVI[e] siècle ce qu'un des adversaires de la nôtre, cité comme le plus clairvoyant, Mallet du Pan, écrivait : « Il s'est fait deux révolutions, l'une morale dans les esprits, qu'elle a pénétrés de vérités et de demi-vérités dont le fondement restera; l'autre, scélérate et barbare, sera plus facile à extirper, une fois la force sortie de ses mains. » Les crimes et les maux s'atténuent, puis pâlissent dans la mémoire des hommes; les bienfaits seuls subsistent, et l'on en reporte tout le mérite aux premières origines troublées et aux initiateurs, eussent-ils vécu dans l'incertitude et fini dans le découragement de leur œuvre, à laquelle se sont mêlés bien des traits équivoques, bien des motifs mesquins. Ainsi se forme la légende, seule forme vivante de l'histoire dans la conscience d'un peuple.

De son propre aveu, M. Janssen s'est proposé de détruire cette légende, et l'on a présenté son histoire comme un coup porté au cœur même du protestantisme. Mais les religions et les légendes ont la vie dure. Son œuvre n'est pas moins justifiée en tant que réponse pleine de force à ces apologies excessives du protestantisme qu'on a vues se produire en Allemagne, à l'époque du *Culturkampf*. L'historien a revendiqué avec éclat contre un rationalisme étroit la juste part du catholicisme dans l'œuvre commune. L'Allemagne ne s'est, en effet, retrouvée elle-même, vers la fin du siècle dernier, qu'après que le génie du moyen âge lui a été révélé par Herder et par Goethe; elle n'a préparé son unité dans l'avenir qu'après l'avoir découverte dans son passé.

Enfin, l'histoire de M. Janssen a une portée philosophique : en se livrant à une minutieuse enquête sur les guerres et les troubles civils du XVI[e] siècle, M. Janssen nous fait connaître jusque dans le moindre détail l'abominable et nauséabonde cuisine des révolutions qui s'imposent par la terreur. Il a dressé l'inventaire de l'énorme

enjeu, de tout ce qui a été dévoré, détruit sans retour, tant de richesses, tant d'œuvres d'art, tant de monumens à jamais perdus, tant de cruautés, tant de crimes impunis, tant de souffrances et de misères infligées aux générations qui suivent. Et il nous suggère cette réflexion : combien il est à souhaiter que les hommes changent de nature, qu'ils accomplissent désormais leurs révolutions à l'eau de rose en guise de sang, par évolution lente, par transition ménagée, et qu'ils laissent le soin de les préparer aux congrès, aux conciles et aux académies des sciences morales et politiques !

Dans la préface qu'il a écrite pour la traduction française de *l'Allemagne à la fin du moyen âge*, le regretté M. Heinrich rapproche M. Janssen de M. Taine : même conception réaliste de l'histoire, même façon de grouper les faits en vue d'une démonstration générale, même souci des preuves, même scrupule des sources, ajoutons chez M. Taine l'éclat du style, la souveraine originalité. Coïncidence remarquable, les ouvrages des deux historiens, sur les deux révolutions nationales, ont obtenu le même nombre considérable d'éditions, quinze et au-delà, pour chaque volume. Le Luther de M. Janssen a fait le même bruit que le Napoléon de M. Taine. Une chose les distingue toutefois, dans le genre de succès qu'ils ont obtenu, sans parler de l'opposition des doctrines fondamentales, c'est que M. Taine, dénoncé à cause de ces doctrines mêmes, du haut de la tribune française, par les apôtres de l'ordre moral, puis anathématisé par les jacobins, finalement excommunié par les bonapartistes, réalise à merveille le parfait historien selon Bayle, qui doit déplaire expressément à tous les partis, « parce que c'est la preuve qu'il ne flatte et n'épargne nul. » M. Janssen, au contraire, a excité la joie des uns et la fureur des autres; cela seul suffirait à le rendre suspect de partialité. Il est tout naturel qu'étant catholique (1), il traite l'un des partis avec indulgence et prédilection, et que chez l'autre parti il voie le mal sans mélange. Ce qui manque à sa tragédie du XVIe siècle, c'est le chœur, qui tienne la balance entre les deux, et l'arbitrage, qui nous dise le mal, mais aussi le bien.

J. BOURDEAU.

(1) Originaire de Westphalie, la Bretagne allemande, M. Janssen est chanoine, *Domherr*, comme l'était M. Döllinger. Léon XIII a, dit-on, donné à son ouvrage la plus entière approbation; on désigne l'historien de la Réforme parmi les futurs cardinaux. Le bruit courait que le pape avait été prié d'user de son autorité pour que l'auteur interrompît cette histoire, à cause des polémiques qu'elle soulève en Allemagne, et des divisions plus ardentes qu'elle suscite entre les sujets catholiques et protestans de l'empereur.

REVUE DRAMATIQUE

Gymnase : *Dora*. — Porte-Saint-Martin : *la Grande Marnière*, drame en 5 actes et 8 tableaux, de M. Georges Ohnet.

Il y avait une fois, en Perse, un roi nommé Assuérus, qui établit dans son palais un délicieux concours; il en était le seul juge, et le prix d'honneur (si j'ose m'exprimer ainsi) serait décerné par son caprice, mais par son caprice éclairé. « Qu'on cherche au roi des jeunes filles vierges et belles, avaient dit ses conseillers intimes, et qu'on leur donne ce qu'il leur faut pour se préparer (1). » Assuérus ayant approuvé ce projet, des commissaires provinciaux envoyèrent à Suse, ville capitale, un grand nombre de jeunes filles, diversement belles et pareillement vierges. Et chacune à son tour « se prépara, » selon l'usage du pays et le cérémonial de la cour, c'est-à-dire qu'elle se parfuma douze mois durant : « six mois avec de l'huile de myrrhe, et six mois avec des choses aromatiques, » — sachets de poudre ou pommades, dont la recette demeure inconnue. Après quoi, elle sentait assez bon, et le gardien la conduisait de l'hôtel des femmes dans l'hôtel du roi. « Elle y entrait sur le soir, et sur le matin elle retournait... Et elle n'entrait plus vers le roi, à moins que le roi ne le voulût et qu'elle ne fût appelée nommément. » Mais le roi n'en daigna revoir aucune pendant quatre années : il faut vous dire que le recrutement s'était fait dans toute l'étendue de ses états, et qu'il régnait, « depuis les Indes jusqu'à l'Éthiopie, sur cent vingt-sept provinces. » Cependant vint le tour d'une Juive, Hadassa ou Esther. « Et le roi aima plus

(1) *Le Livre d'Esther*, I, II.

Esther que toutes les autres femmes, et elle gagna ses bonnes grâces et sa bienveillance plus que toutes les autres vierges, » on ne dit pas comment : peut-être elle ne sentait rien ! « Et il mit la couronne du royaume sur sa tête, et il l'établit reine. »

Le *Livre d'Esther*, depuis longtemps, est une matière de controverse. A qui l'attribuer ? A Mardochée, oncle ou cousin de l'héroïne ? Aux docteurs de la loi ? Ou bien encore à un romancier juif du IIIe siècle avant notre ère, venu de Perse en Palestine ? Et quelle en est la valeur, quel en est le sens ? Y faut-il voir un morceau d'histoire ? ou bien un conte des *Mille et une Nuits ?* (Esther elle-même, qui réussit enfin, après tant d'autres moins heureuses, à charmer la fantaisie du roi, Esther est une Sheherazade.) Pour ma part, je laisse à M. Renan le plaisir de rêver sur la Bible, à M. Jules Oppert la peine de scruter les inscriptions perses : que ce récit avantageux aux Juives soit un extrait des mémoires véridiques de Mardochée, un fragment des annales de la Grande Synagogue, ou simplement une nouvelle, j'aperçois clairement que c'est une parabole ou plutôt « une figure. » J'admets que cela soit arrivé : en ce temps-là, comme dit Pascal, « tout arrivait en figures. » Esther a existé, Assuérus a existé, mais ils n'ont paru que pour annoncer au monde cet événement : l'heureuse reprise, devant le public parisien, d'une pièce de M. Sardou.

« Dès qu'une fois on a ouvert ce secret, dit encore Pascal, il est impossible de ne pas le voir... » Voyez donc ! Sa Majesté le public, au premier rang des pourvoyeurs de ses plaisirs, a placé M. Sardou. Chacune de ses œuvres nouvelles, ou peu s'en faut, est accueillie galamment ; on reconnaît, par une faveur rapide, les soins qu'elle a coûtés à l'auteur : n'est-elle pas préparée, en effet, avec une habileté consciencieuse ? Elle émoustille le flair par un parfum tout vif et tout frais, dont l'analyse reconnaîtra peut-être quelques ingrédiens, mais dont ce droguiste de génie a seul inventé la formule. Amusante ou bien émouvante (et, le plus souvent, elle chatouille d'abord pour mieux étreindre ensuite), l'œuvre plaît d'emblée au souverain, il en fait ses délices. Et puis, elle disparaît ! Du moins, une légende l'assure ; et cette légende, c'est le souverain lui-même qui l'imagine, il se la raconte, il y croit. Dumas, Augier, Sardou, ces trois noms résonnent avec le plus d'éclat dans la déclaration que fait le public de ses amours ordinaires ; mais les pièces de M. Dumas, s'il faut en croire ce témoignage, on les aime et on les subit comme des maîtresses ; celles de M. Augier, on les épouse ; avec celles de M. Sardou, on n'a que des « passades. » — Adieu ! adieu !.. Une à une, elles ont embaumé ; leur parfum, à présent, serait éventé, aigri... Au fait, croyez-vous qu'il fût vraiment fin ? Comment se peut-il que le vétiver ait jamais été à la mode ? — Ainsi bourdonne le public, notre maître à tous, dont il est difficile de dire s'il est plus ingrat ou plus léger.

Or, après ses compagnes, voici qu'Esther est venue ! Son autre nom n'est plus Hadassa, mais *Dora*. Au lendemain de l'expérience que le Gymnase en a faite, M. Sardou peut défier quelqu'un de répéter cet axiome : « Les pièces de Sardou ne supportent pas la reprise. » Le surlendemain, je ne dis pas!.. Les préjugés reprennent vite leur aplomb, et ce n'est guère d'un seul coup, même heureux, qu'on les abat pour jamais. Aussi bien, M. Sardou se dispose à publier son *Théâtre complet :* l'entreprise est courageuse et digne. Elle aurait sa récompense, — que je lui souhaite, — si, à la suite de cette revision, une opinion nouvelle pouvait s'établir : à savoir que, parmi ces ouvrages, il en est de manqués (même agréables par endroits, ceux-là ne méritaient pas d'être conservés sur la scène) ; — mais qu'il en est aussi d'une réussite exemplaire et qui plairont encore, s'il se trouve des acteurs pour les jouer. *Patrie* et *Divorçons*, il suffit de les nommer pour que tout le monde les range dans cette phalange triomphante ; — quand on récitait le fameux axiome, on les oubliait donc ? — Et, j'y pense : *Patrie* a déjà reparu sur l'affiche, et, si *Divorçons* n'a pas encore été repris, c'est qu'on l'a quitté à peine : *Divorçons* a failli durer éternellement! Et non-seulement *les Pattes de mouche*, mais *Séraphine* et *Fernande* ont repassé devant nous, si ma mémoire est meilleure que celle des badauds ; et je ne serais pas surpris que ces mêmes badauds les applaudissent encore. *Nos Intimes*, *les Vieux Garçons*, *Maison neuve* n'attendent qu'une occasion : je serais curieux de les revoir, et ma curiosité est sans malice. *Fédora*, je l'espère bien, me fera frissonner dans dix ans comme au premier soir, pourvu que Mme Sarah Bernhardt, dans dix ans, n'ait pas consenti à vieillir. Si Dieu me prête vie jusqu'à ce que les robes et les habits à la mode de 1865 soient devenus des costumes, je compte régaler mes yeux de cette comédie de mœurs : *la Famille Benoîton*. Avant cela, si je disposais seulement de Mme Segond-Weber et de M. Albert Lambert fils, — et de beaucoup d'argent, — je me donnerais cette fête : une reprise de *la Haine*. Enfin, si j'avais à composer un spectacle coupé pour un jour de gala, — pour le 14 Juillet, par exemple, — j'y mettrais de grand cœur toute la partie comique de *Rabagas*.

Au moins le succès de *Dora*, pour ce *Théâtre complet* qui nous est promis, semble-t-il un heureux augure. Onze ans déjà depuis que tout Paris, au Vaudeville, souhaita la bienvenue à cette comédie pathétique!.. Le premier acte aurait plu, cette fois, aussi vivement que naguère, s'il n'avait eu à vaincre une défiance qui ne s'est dissipée qu'au troisième. On trouvait cela charmant, mais c'était « une reprise de Sardou : » on ne s'amusait qu'avec timidité. Il aurait fallu y retourner, sachant qu'on serait désarmé à onze heures, pour oser se divertir avec abandon entre huit et neuf! J'y suis allé pour vous : retournez-y pour moi. Vous aurez la meilleure part, et je ne me plains

pas de la mienne. C'est une bien jolie esquisse de la bohème élégante que cette peinture de la marquise de Rio-Zarès et de son ménage ambulant. Une curieuse perruche, cette marquise, née en Espagne et présentement perchée à Nice après avoir touché au Paraguay ! Avec cette bigarrure et ce caquet, sans doute, elle devait une visite à l'Amérique du Sud, sa véritable patrie ; elle ne pouvait manquer, non plus, de venir se poser sur la Corniche, au rendez-vous de tant d'oiseaux exotiques, brillans, bruyans et suspects. Un peu déplumée, souvent inquiète, mais toujours étincelante et babillarde, elle fait contre mauvaise fortune bon cœur. Veuve authentique de don Alvar, marquis authentique de Rio-Zarès, dont le portrait égaie et ennoblit ce banal salon d'hôtel... Savez-vous que don Alvar, de son vivant, fut improvisé général, là-bas, et qu'un beau jour il se dit : « Puisque je suis général, je me fais président ! » Et il présida !.. Voilà pourquoi la marquise, dans toutes les graves conjonctures de sa frivole existence, peut lever la main vers la muraille et attester ce plastron brodé, chamarré de grands cordons et constellé de plaques. Mais, pour dot de sa fille, elle n'a qu'une cargaison de fusils ; encore cette cargaison, ramenée du Paraguay pour être vendue aux carlistes, a-t-elle été confisquée par le gouvernement espagnol : il s'agit d'obtenir du gouvernement français qu'il les dégage et les achète. En attendant, la marquise lutte pour la vie, pour la sienne et pour celle de Dora, la chère enfant ! Mais elle lutte comme une perruche, non comme cette affamée bête de proie, la comtesse Dobronowska, que nous avons connue dans l'*Affaire Clémenceau*. Elle dîne d'un bonbon ; et Dora, auprès d'elle, d'un peu de jus d'orange : vive le Midi ! La comtesse, vous vous en souvenez, allait souper dans le monde : sans plus de ressources, la marquise reste chez elle et reçoit. Une camériste dévouée a mission d'apprêter les rafraîchissemens ; lesquels ? « Une mousse à la cannelle ! — Et s'ils ne l'aiment pas ? — Eh bien ! ils la laisseront ! » Toute cette misère est gaie ; elle est même innocente. Si pressant que soit le bijoutier ou l'hôtelier, la veuve de don Alvar n'a pas l'idée de trafiquer de sa fille, ni seulement de maugréer contre l'honnêteté de la pauvrette : elle ne veut s'en défaire qu'entre les mains d'un épouseur. Et tout à l'heure, quand un fauconnier diplomatique, en retour d'une becquée mensuelle, prétendra dresser la perruche à la chasse et lui apprendre à rapporter, elle ne comprendra même pas, la malheureuse bestiole, quels services on exige d'elle : espionne sans le savoir et décevante pour qui l'emploie, elle ne fournira que des radotages bénins, vieux souvenirs de sa vie privée, anecdotes amoureuses : quoi de plus intéressant, à son gré ? Cette figure et les silhouettes qui l'entourent sont enlevées d'une façon leste et sûre, comme avec des crayons de couleur ; rarement, pour frontispice à un ouvrage presque tragique, M. Sardou lui-même donna-t-il un croquis plus juste et plus pimpant.

Le deuxième acte, à vrai dire, s'est refroidi plus que le premier. Quoi d'étonnant? C'est l'acte versaillais... Vous souvient-il du mot, vous souvient-il de ce qu'il désignait, il y a une quinzaine d'années ou une dizaine, — un siècle! C'est à Versailles, alors, qu'étaient la tête et le cœur de la France. La tête, au jugement d'un petit grand homme qui ne l'aimait guère, — la sentant frémir sous sa main, — il se peut qu'elle fût « brouillonne, » elle n'était ni folle ni scélérate; le cœur était pur. La machine parlementaire, encore neuve, pouvait sembler aux gens irrévérencieux un joujou : ce n'était pas un engin de destruction ni de corruption. La comédie politique, si c'était une comédie, ou plutôt les scènes accessoires qui se jouaient dans ses coulisses pouvaient se transporter sur un autre théâtre et faire sourire. Un grand miroir, — un rideau de verre, — était disposé derrière la rampe du Vaudeville : y voyait-on « la princesse Bariatine, » on se la montrait assise dans une loge; y voyait-on « le groupe Truchet, » on se le montrait à l'orchestre. Hélas! où est la princesse Bariatine? Où est le groupe Truchet? Les intrigues de la princesse, qui se figurait, du haut d'une tribune de la chambre, gouverner avec un sourire, selon qu'elle relevait le coin gauche ou le coin droit de sa lèvre, — ce réseau de gentillesses où elle croyait tenir tous les représentans de la France, il s'est dissipé, comme, sous un vent d'orage, une dentelle ourdie par la reine Mab avec du fil de la Vierge! L'air est obscurci, à présent, par des toiles d'araignée plus solides, plus gluantes et plus sales... Infortuné Truchet! Il n'est plus rien, qu'ancien député. Son groupe s'en est allé en miettes, qu'a balayées le suffrage universel. Sur le terrain où manœuvraient ces voltigeurs, armés de couteaux à papier, d'autres hommes sont venus, à qui ces amusemens ne suffisent pas. Au lieu de la princesse Bariatine, voici Mme Limousin; au lieu du groupe Truchet, voici le Comité de protestation nationale... Que nous veulent donc ces revenans, apparus au Gymnase? Pour que cette aimable satire nous intéresse encore, après que son objet s'est évanoui, du moins faut-il attendre qu'une autre réalité, digne d'une dérision plus amère, ait cessé de nous obséder et soit tombée en poudre à son tour. Puisse le deuxième acte de *Dora* nous paraître bientôt assez piquant!.. *Parce, Domine! parce populo tuo, ne in æternum irascaris nobis...*

Mais le drame se noue, à l'acte suivant, avec une précision, avec une force merveilleuse. Une scène était demeurée célèbre sous ce nom : la scène des trois hommes. Dans l'esprit des amateurs, elle était devenue classique : elle peut le rester, c'est tout dire, après cette seconde épreuve. Signalée de la sorte et guettée, elle a produit le même effet qu'à l'origine : elle avait surpris l'admiration, elle la garde. On se rappelle ces trois hommes, et comment, par la volonté de l'auteur, ils sont placés : comment ils courent, sous son impulsion, ils se choquent, se séparent, vont chacun à un point extrême et enfin se rassemblent.

C'est le plus savant des carambolages, et aussi le plus net, le plus rapide : il émeut par sa beauté propre, autant que par l'intérêt attaché aux personnes qui le figurent. Supposez que vous assistez à un assaut, ou même à un duel. Les deux partenaires, les deux adversaires vous inspirent de la sympathie, soit! Mais une suite d'attaques, de parades, de ripostes, forme une phrase d'armes si bien liée, si lisible en ses détails, et, pour les grands traits, d'une décision si éblouissante, que, sans regarder même si l'un ou l'autre escrimeur triomphe ou s'il est en péril, par amour de l'art, tout simplement, vous ne pouvez vous empêcher de crier bravo. C'est un enthousiasme pareil qu'inspire la fameuse scène. André de Maurillac, l'honnête garçon, a pris pour femme, ce matin même, Dora de Rio-Zarès. Il attend avec son ami Faverolles, homme d'esprit, qu'elle soit prête à partir pour le voyage de noces. Un camarade survient, qu'on n'a pas vu depuis longtemps, Tékly, patriote hongrois. D'où sort-il? Des prisons de S. M. l'empereur d'Autriche. « Ah çà ! dit-il à peu près, j'espère que vous ne voyez plus ces intrigantes, chez qui je vous rencontrais à Nice, la marquise de Rio-Zarès et sa fille ? — Des intrigantes?.. fait Maurillac, en douceur. — Hé oui ! des espionnes !.. » Faverolles interrompt, un peu tard : « Monsieur vient d'épouser Mlle de Rio-Zarès. » Ah ! ah !.. Tékly bat en retraite : « Désolé ! J'ai parlé à la légère... Mettons que je n'ai rien dit. » Maurillac le suit, le presse : « Mais encore... — Non, non, faites-moi la grâce de ne pas m'interroger davantage. Sur l'honneur, je ne sais rien... Des propos en l'air, que j'ai eu le tort de saisir au vol... » Ainsi, en galant homme, Tékly se dérobe et supplie qu'on le tienne quitte. Maurillac va toujours; insinuant d'abord et faisant effort pour rester souple, tant qu'il espère obtenir des révélations par des questions amicales, il perd tout à coup patience, il se redresse avec raideur : « Sans preuves, sans présomptions même, vous avez accusé deux femmes. C'est une infamie et une lâcheté...— A la bonne heure ! s'écrie l'autre. Battons-nous, j'aime mieux cela ! » Et les deux adversaires, s'étant affrontés, s'éloignent l'un de l'autre, comme si déjà ils prenaient du champ. Mais entre les deux passe le troisième personnage; bras croisés, il se campe au milieu de la scène : « Et après? » dit-il. A ce petit mot tout simple, Tékly et Maurillac se retournent; et les voilà tous les trois en arrêt, plantés. « Après?.. » Il est évident que même la mort de Tékly ne prouverait pas l'innocence de Dora : le soupçon qu'il a semé lui survivrait toujours. Le seul moyen de justifier la jeune femme, c'est une enquête sur les événemens auxquels il a fait allusion. Qu'il dise donc tout ce qu'il sait : avec ces indices, on pourra découvrir le reste. Et les trois hommes se rapprochent; et pour le salut de l'honneur, du bonheur de l'un d'eux, ils se concertent. L'accusateur, autant que le défenseur,

aidé par l'ami commun qui fait office de président, souhaite que cette vérité jaillisse des débats : « Non, l'accusée n'est pas coupable ! » Et nous-mêmes, dans le prétoire, nous suivons avec ardeur le récit de Tékly, les observations de Maurillac, le résumé de Faverolles. Nous avons deviné, ayant vu certaine traîtresse tendre le piège, comment Tékly est tombé dans son erreur, comment il a dû croire que Dora l'avait dénoncé à la police autrichienne. Mais Tékly, Faverolles, Maurillac parviendront-ils à connaître cette machination ? Nous accompagnons de nos vœux le progrès de leur loyale recherche. Et nous admirons surtout la providence qui se tient au-dessus de ce tribunal, et dont ces hommes sont les instrumens ; elle a réglé leur jeu avec une science infinie, elle les dirige avec une sûreté, elle les pousse avec une force, avec une promptitude qu'il faut bien reconnaître encore aux dieux du théâtre : moins respectueux que Bossuet, nous adorons cependant les desseins de M. Sardou.

On ne vantait pas le quatrième acte à l'égal du troisième ; faisons-lui réparation. Il commence par l'emploi de petits moyens, mais il aboutit à une scène qui en est le prix, et ce prix est magnifique. A la scène des trois hommes, je serais tenté de préférer celle-ci : composée avec autant d'art, elle contient plus d'humanité. Arrivés à ce point, ne regardons pas par quelle fragile échelle nous y sommes venus ; encore serait-il juste d'avouer qu'elle est élégante, cette échelle, et facile à gravir. Abusé, à son tour, par un nouveau manège de la traîtresse, Maurillac soupçonne sa femme, sa bien-aimée, de lui avoir volé aujourd'hui même, le jour de leur mariage, un document diplomatique, et de l'avoir vendu à un agent secret de l'étranger ; quelle soirée de noces !

Rodrigue, qui l'eût cru... Chimène, qui l'eût dit...
Que notre heur fût si proche, et sitôt se perdît !

Mais Rodrigue ne se lamente pas : il interroge anxieusement ; et elle, innocente, comprend à peine ce qu'il veut dire. « Le papier ! » réclame-t-il. « Le ?.. » reprend-elle avec un froncement de sourcils qui est le plus naturel du monde, celui d'une femme étonnée, qui pense avoir mal entendu. Furieusement, il s'explique ; alors, elle s'indigne. Il la saisit dans ses bras, il presse de ses deux mains cette jeune tête, comme pour faire sortir de la bouche l'horrible aveu. Mais au toucher de ces cheveux, à l'approche de ces lèvres, il est envahi par le désir, il perd la raison : « Eh bien ! oui, tu es coupable, et je te pardonne !.. Je t'aime !.. » Loin de se rassurer et de se calmer sous la caresse, Dora se cabre avec une fougue plus énergique et plus généreuse encore ;

elle repousse, plus violemment que la haine, ce honteux amour; elle rejette superbement sa vile et avilissante clémence, plus injuste que l'injustice! — Voilà des mouvemens d'âme, savez-vous, qui ne sont pas mécaniques; voilà un conflit de passions, et qui n'est pas vulgaire. M. Marais, qui a joué ces deux actes en excellent comédien, — avec une sobriété aussi digne d'éloge dans les parties basses du rôle que l'est sa chaleur dans les parties hautes, — M[lle] Malvau, distinguée sans apprêt et même un peu sauvage, destinée sans doute à devenir une bonne actrice de drame, — l'un et l'autre ont mérité les applaudissemens; mais les acclamations ne s'adressent-elles pas à M. Sardou? Dora, par ce duo du quatrième acte, mieux encore peut-être que par le trio du troisième, s'élève à la hauteur de *Patrie*.

Elle redescend pour finir : le cinquième acte, après une ariette, — celle de la traîtresse qui se trahit elle-même par l'odeur de ses gants, — n'est qu'une strette assez gentille, ingénieusement renouvelée du finale du *Bossu*. Hé! mon Dieu, cette petite musique vous détend les nerfs, après des accens de drame lyrique. Commencée en opérette, parce qu'elle s'est continuée en opéra, peut-on exiger que cette comédie s'achève majestueusement? Non pas! Quand le rideau tombe, il faut encore applaudir l'auteur, comme si l'on avait à demander son nom. Ma foi, le public s'y décide : écoutez !.. Est-ce une reprise? est-ce une première? — C'est une bonne pièce de M. Sardou.

La Porte-Saint-Martin est située entre le Gymnase et l'Ambigu : *la Grande Marnière*, qui remplit cette vaste scène, participe heureusement du répertoire du Théâtre de Madame et de celui du boulevard du Crime. *La Grande Marnière!..* une pièce tirée du roman?.. Oui, en vérité, par le romancier lui-même. Le ci-devant « jeune auteur » de *Serge Panine*, le trop heureux auteur du *Maître de forges*, l'auteur tympanisé de *la Comtesse Sarah*, M. Georges Ohnet, enfin, — si l'on me permet de le nommer! — a eu ce courage : il a fait encore une pièce. Vainement tel critique, aux dents fines et pointues, l'a choisi pour sa victime de prédilection; vainement, une première fois, cet ogre ingénieux l'a dévoré; vainement il s'est acharné, en plusieurs occasions, à grignoter les restes; vainement, il y a quelques semaines, et sans occasion, un chroniqueur plus connu pour la délicatesse de ses goûts, jusque-là, que pour ses appétits féroces, est venu, comme disent les bonnes d'enfans, « saucer l'assiette... » Par miracle, apparemment, M. Ohnet ose vivre encore! Bien plus, il y a des gens, de bonnes gens, d'honnêtes bourgeois qui ne font pas profession de braver le martyre pour une religion littéraire, même fausse, il y en a beaucoup (j'en ai vu presque une salle pleine, un soir de première!) qui osent applaudir à cette résurrection. Et ils ne se cachent pas! Dans des loges de face, au balcon, à l'orchestre, ils avouent leur contentement : ils suivent l'action,

à visage découvert, à moins qu'ils ne soient masqués d'une lorgnette; encore la posent-ils pour battre des mains. Si j'étais le directeur de la Porte-Saint-Martin, j'avoue que je n'aurais point espéré tant de franchise et de bravoure. Avant de jouer une pièce de M. Ohnet, j'aurais converti mes loges de tout rang, même celles des hautes galeries, en baignoires grillées, mes fauteuils en guérites qui permissent de voir sans être vu. Ainsi protégé contre les regards des inquisiteurs, j'aurais bien compté que le public se plairait à ce nouveau spectacle. Mais qu'il s'exposerait si ingénument, non, jamais je ne l'aurais cru! Je me figurais, moi, que même les romans de M. Ohnet, mis à l'index, n'étaient plus savourés qu'à la dérobée, en cachette; que les amateurs intimidés, honteux, à moins de s'enfermer à double tour, crainte de surprise, ne les lisaient que revêtus de reliures postiches, comme les collégiens lisent les mauvais livres. Les volumes de l'élève, alignés dans sa « case, » ne présentent à l'œil du maître que des dos irréprochables : Malebranche, *Recherche de la vérité;* — Fénelon, *Traité de l'Éducation des filles*. Mais, sous la couverture de *la Recherche de la vérité*, voici *les Amours de Pie IX;* sous *l'Éducation des filles*, — *Mademoiselle Giraud, ma femme...* De même, on devait lire encore *Lise Fleuron*, de même on lisait *Volonté*, mais sous la défroque de *Mon frère Yves* ou de l'*Enfance d'une Parisienne :* peut-être même on avait dépouillé, pour déguiser ces in-18 maudits, *les Diaboliques* et *A rebours*. — Eh bien! je me trompais : des Français paisibles, en cette fin du XIXe siècle, ont encore la téméraire candeur de guerriers gaulois; ils manquent de respect humain comme ces héros qui marchaient nus à la bataille. Ils liraient *Noir et rose*, — le volume broché! — en prenant pour pupitre la barre de leur fenêtre, quand passerait dans la rue un régiment de critiques! Au nez des réguliers du lundi, à la barbe des auxiliaires du samedi, ces braves gens acclament *la Grande Marnière*.

C'est aussi que M. Georges Ohnet leur a fait bonne mesure : une comédie romanesque, un drame fondé sur une erreur judiciaire, il a solidement tressé l'une avec l'autre, il donne au client deux pièces pour le prix d'une seule. *Roméo et Juliette* et *le Courrier de Lyon* réunis, et qui tous les deux finissent bien, n'est-ce pas un spectacle attrayant? — *Roméo et Juliette!* Il y a des sujets éternels : je ne jurerais pas que celui-ci, bien avant Shakspeare et M. Ohnet, n'eût déjà intéressé leurs ancêtres communs, les primitifs Aryas, sur les hauts plateaux de l'Asie centrale. Depuis la révolution de 1789, la manière de le présenter s'est modifiée un peu : il est bon que Roméo soit de sang plébéien, tandis que Juliette demeure patricienne; à ce compte, les citoyens rassemblés dans la salle prennent part plus intimement à l'aventure. Le type de cette façon nouvelle est *Mademoiselle de la Seiglière;* on y peut rap-

porter *la Belle au Bois-Dormant*, de M. Octave Feuillet, et ce roman de M. Cherbuliez : *l'Idée de Jean Têterol*, — sans compter la comédie de M. Legouvé, *Par droit de conquête*, et ce roman de M. Theuriet : *le Fils Maugars*. — Aussi bien, de nos jours, la question d'argent s'est-elle introduite au théâtre : il est naturel que les Capulets, ces *aristos*, soient ruinés, et que les nouveaux Montaigus, ces bourgeois, soient enrichis. Pour donner plus de ressort au drame, il n'est pas mauvais que ceux-ci aient contribué à la déconfiture de ceux-là : voyez *la Belle au Bois-Dormant* et *l'Idée de Jean Têterol!* Mais si le marquis de Capulet a de ses propres mains aidé à sa ruine, s'il est un vieil inventeur chimérique et un vieil enfant gâté par son admirable fille, alors, en face de lui, au lieu de Jean Têterol, nous aurons Maître Guérin : n'offre-t-il pas, ce marquis, le même cas de monomanie que M. Desroncerets, — qui lui-même, pour le dire en passant, n'est qu'un frère puîné de Balthazar Claës, le héros de *la Recherche de l'absolu?*.. Et voilà que Balzac, par l'office de M. Augier, donne la main à Shakspeare ! — Aucun de ces maîtres n'a considéré qu'un sujet si avantageux appartînt en propre à l'un de ses devanciers : va-t-on reprocher à M. Georges Ohnet de l'avoir traité à son tour? Il l'a combiné, d'ailleurs, avec un élément nouveau : à l'action amoureuse il a mêlé une action judiciaire, et si étroitement, que les deux n'en forment qu'une seule; et comment? Par un artifice le plus simple du monde. Le frère de sa Juliette est faussement accusé d'un crime (personne encore n'a eu le front d'énumérer, pour taxer M. Ohnet de plagiat, les drames où se produit un pareil accident; je n'ai donc pas à le disculper!) Or, son Roméo est avocat : non content de payer, comme le fils de Me Guérin et celui de Jean Têterol, les dettes du vieux Capulet, il plaide pour le jeune et le fait acquitter; il prouve même son innocence. Que ce Roméo est bien moderne ! Au lieu d'attaquer avec l'épée, il pare avec le verbe; au lieu de donner la mort à Tybalt, il lui sauve la vie. O le bon temps que le nôtre, même pour l'amour!.. Il n'est plus « le bouffon de la fortune, » cet amoureux Roméo, mais bien plutôt son filleul. Il faudrait n'avoir jamais fait son droit, ne pas même connaître un avocat stagiaire, pour ne pas se réjouir, à la fin, de le voir parfaitement heureux avec sa Juliette.

Mais si ce drame a réussi, peut-être il est temps de le dire, ce n'est pas seulement parce que l'alliance de deux genres, alliance plus nouvelle que ces genres eux-mêmes, y est heureusement consommée : il faut reconnaître aussi que tant de réminiscences, qui, dans une autre tête, eussent formé quelque monstre, se sont organisées avec aisance, avec harmonie, dans un cerveau doué pour le théâtre. Plutôt qu'un Arlequin boiteux, serait-ce une Pallas qui s'élance, tout armée, du front de ce Jupiter de la maison Ollendorff? Au moins c'est une Pallas

populaire. Ni gauche, ni bariolée, l'œuvre a un air de naïveté. Elle est solidement bâtie, elle avance posément et sans effort. L'auteur avait emprunté comme un prodigue; c'était beaucoup promettre : il tient ce qu'il a promis. Sa pièce devait représenter, elle seule, deux répertoires : elle les représente convenablement. Par surcroît, elle a quelque chose qui est de lui, et ce n'est rien moins qu'un caractère : celui de M. Carvajan. Même après M[e] Guérin, même après Jean Têterol, ce personnage, qui tient l'emploi du père de Roméo, est original. Petit usurier, petit procédurier de campagne, il s'est promu, par la force de sa volonté, qui n'est pas douce, au grade de banquier, il a pris la dignité d'un politique : c'est le Louis XI du papier timbré, comme M[me] Desvarennes, la belle-mère de Serge Panine, était la grande Catherine de la boulangerie. Mais il a cette faiblesse de chérir son fils. Aussi quand la générosité, quand l'amour de celui-ci viennent se heurter aux desseins de sa cupidité et de sa haine, est-ce un beau combat. Le vieux renard, le vieux loup-cervier, pour fléchir la résolution de son petit, use tour à tour de la colère et de la tendresse, du raisonnement et de la menace : l'autre, qui a de qui tenir, s'obstine pour la cause adverse, pour la bonne cause. Et, quand le petit sera venu à bout de son entreprise, il faudra voir le vieux, battu et content, glorieux de cette victoire qui prouve encore l'excellence de sa race! Il n'y a que le diamant pour user le diamant... — Hé! hé! Voilà un sentiment qui n'est pas si banal.

Presque autant que M[me] Desvarennes, Carvajan fait honneur à M. Ohnet. Poussée avec énergie, développée avec grandeur, la scène de l'explication ou de l'altercation entre ce père et son fils mérite le succès qu'a remporté la pièce. Par la minutie, la vigueur et la simplicité de son jeu, M. Paulin Ménier s'est montré digne de ce capital personnage; M. Volny lui donnait la réplique : par la pureté de sa diction, par l'éloquence de son débit, le jeune acteur, aussi bien que le vétéran, a conquis la partie du public la plus rebelle. Si l'ouvrage, après une telle scène, avait pu tomber, il serait tombé de haut. Mais plutôt ce qui me paraît tomber de soi-même, à présent, c'est le projet récemment formé par un écrivain exquis : indigné de certaines agressions, comme d'atteintes à la liberté du travail, il parlait de fonder une Société pour la protection de M. Ohnet!

LOUIS GANDERAX.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 avril.

Il faut bien se décider ou se résigner à voir les choses comme elles sont, sans illusion et sans vaine faiblesse. La vérité évidente et criante, c'est que tout va plus que jamais à la diable dans nos malheureuses affaires de France. S'il y a eu un jour, comme le disait M. Gambetta, où l'ère des périls semblait passée, et où l'on croyait n'avoir plus à se mesurer qu'avec de simples difficultés, nous voici revenus des difficultés aux périls, à moins qu'on ne préfère dire que périls et difficultés vont toujours ensemble. Nous entrons de plus en plus dans une ère indéfinissable, presque fantastique, une sorte de nuit de Walpurgis toute peuplée de chimères baroques et de fantômes, de visions anarchiques et d'apparitions césariennes. Nous avançons à grands pas dans cette voie où tout est confondu, obscurci, où il n'y a plus ni règles publiques ni freins moraux pour contenir l'arbitraire universel, et où les changemens de ministère ne sont eux-mêmes que des étapes dans le gâchis. La vérité est qu'on ne sait plus où l'on va, parceque, depuis longtemps, au lieu d'assurer la stabilité des institutions et des lois, au lieu de songer aux affaires du pays, on n'est occupé qu'à tout ébranler et à tout fausser, si bien que le jour où surgit un danger réel, sérieux, il n'y a plus qu'un gouvernement de hasard, né de la mêlée confuse des partis, sans point d'appui dans le parlement ni dans l'opinion.

Que signifie, en effet, dans ces conditions, le ministère qui est sorti l'autre jour d'une échauffourée du parlement, qui s'est formé sous le nom et sous la présidence de M. Floquet, à la place du cabinet de M. Tirard? Tout est vraiment assez bizarre dans cette aventure, et l'origine du nouveau ministère, et la manière dont il est composé, et le programme qu'il s'est donné. Il a cette originalité d'être né d'un vote de hasard, et de ne répondre à rien, ni à la réalité parlementaire, ni

à la situation générale du pays, ni aux circonstances particulièrement critiques dans lesquelles il vient au monde.

Assurément, le ministère de M. Tirard n'avait rien de brillant et de bien imposant. Il venait cependant de montrer quelque résolution en frappant d'une mise à la retraite d'office M. le général Boulanger, un chef militaire qui ne pouvait plus être qu'un exemple vivant d'indiscipline et de turbulence agitatrice dans l'armée ; il se préparait à défendre l'intégrité et la stabilité de la constitution contre l'assaut des partis. Sa faiblesse a toujours été de ne pas savoir ce qu'il pouvait, de n'avoir que des volontés intermittentes, — et, chose curieuse, ce n'est pas par cette faiblesse qu'il a péri. Il a été renversé dans un débat préliminaire, pour une de ses plus sages résolutions, pour avoir voulu s'opposer à l'urgence de la revision constitutionnelle ; il a été vaincu au scrutin par une coalition des radicaux et de la droite du parlement. Le ministère Tirard a été emporté par un coup de vent, soit. Et en quoi le ministère qui lui a succédé lui est-il supérieur ? Quelle force nouvelle porte-t-il au pouvoir ? Quel mouvement d'opinion représente-t-il et quelle est sa raison d'être ? Il n'a même pas l'avantage d'être un ministère réellement parlementaire. A s'en tenir aux apparences, à la vérité officielle, M. le président de la république aurait pu avoir une fantaisie. Il pouvait, si bon lui semblait, appeler à l'Élysée les chefs de la coalition qui venait de renverser M. Tirard, — M. le duc de La Rochefoucauld, M. Jolibois pour la droite, — M. Clémenceau, M. Laguerre pour les radicaux. On aurait eu sous les yeux un étrange et édifiant spectacle, qui eût ressemblé peut-être à une plaisanterie, mais qui n'aurait rendu que plus sensible l'incohérence de la situation qu'on avait créée. Si on voulait rester entre républicains, comme on en a pris la singulière habitude, les radicaux qui venaient d'exécuter M. Tirard n'étaient qu'une minorité. La majorité, et même une majorité considérable du parti républicain, avait voté pour le ministère, contre la revision. Par le fait, les radicaux n'avaient aucun droit de prétendre au pouvoir. Ils n'ont une majorité ni à la chambre ni au sénat. Leur avènement même, dans la personne de M. Floquet, n'est que la violation arrogante de la plus simple vérité parlementaire.

A défaut de l'origine régulière et naturelle qu'il n'a pas, ce ministère est-il du moins composé de façon à faire quelque figure ? Oh ! c'est ici précisément qu'apparaît ce qu'il y a de justesse et de prévoyance dans l'esprit radical. Ce que sera le chef du nouveau cabinet lui-même, on ne le sait pas ; il arrive au gouvernement de la France sans avoir jamais manié les grands intérêts du pays. Il a présidé la chambre avec un certain art, non sans habileté. Pour le reste, il n'est connu que par des équipées de jeunesse péniblement rachetées, par ses programmes révolutionnaires, par ses déclamations, et tout au plus par un court passage à la préfecture de la Seine, où il n'a brillé que par ses inépuisables com-

plaisances pour le conseil municipal de Paris. Ce qui est certain, c'est que le nouveau président du conseil a donné du premier coup la mesure de son tact, de son discernement, par le choix de ses collègues et la distribution des portefeuilles. On se serait ingénié à faire une chinoiserie ministérielle, à mettre de propos délibéré les hommes justement là où ils ne devaient pas être, qu'on n'aurait pas mieux réussi. M. de Freycinet, l'homme qui a le plus contribué à ruiner nos finances par ses travaux, à compromettre les intérêts de la France en Égypte, l'inévitable M. de Freycinet est appelé à l'administration de la guerre, et voilà, certes, un ministre bien choisi, surtout dans un moment où l'autorité militaire d'un chef respecté serait plus que jamais nécessaire pour défendre l'esprit de l'armée! Il y avait un légiste quinteux, irritable, sans aucune expérience des traditions et des intérêts extérieurs de la France : on met M. Goblet aux affaires étrangères! M. Lockroy à l'instruction publique, c'est pour la gaîté et l'amusement des écoliers; l'Université sera certainement flattée d'avoir un grand-maître aussi sérieux et aussi entendu. On aurait dû lui laisser les cultes et le choix des évêques, c'eût été complet! Le ministre des finances est M. Peytral, qui naguère encore présidait à la désorganisation financière dans la commission du budget et dont les projets chimériques ont été rejetés par la chambre. Les autres, sauf M. l'amiral Krantz, qui est resté à la marine et qui est toujours à sa place, sont des inconnus.

De sorte que, par sa composition comme par son origine, ce ministère n'est qu'une œuvre d'arbitraire et de fantaisie, qui ne répond ni à la vérité des choses, ni aux premières nécessités de gouvernement, ni assurément à l'intérêt bien entendu d'un régime sérieux. Il représente la désorganisation croissante, l'esprit d'agitation et d'incohérence dans les affaires publiques. Il existe parce que les radicaux ont su faire du bruit, imposer leurs prétentions, leur candidat, et la déclaration par laquelle le nouveau président du conseil a débuté auprès des deux chambres n'est certes pas de nature à laisser une illusion sur ce que peut être cette expérience d'un ministère Floquet. Le chef du cabinet est allé porter, pour sa bienvenue, au Palais-Bourbon et au Luxembourg, un programme où, au milieu d'un certain nombre de banalités, il a inscrit deux nouveautés caractéristiques, deux gages au radicalisme. Il a promis la revision constitutionnelle, qui menace le sénat; il a aussi annoncé la séparation de l'église et de l'état, qui est une menace de plus pour la paix morale du pays. En réalité, c'est la continuation plus accentuée et aggravée d'une politique qui, même sans aller aussi loin, a déjà produit des fruits amers : c'est à merveille! Il n'y a pas assez de trouble, on agitera et on bouleversera encore. On mettra en suspens des institutions qui ne sont pas déjà trop solides, on déchaînera plus que jamais les guerres de religion et de conscience. Seulement, on ne s'aperçoit pas que pendant ce temps

un travail d'un autre genre s'accomplit dans le pays, et que de l'agitation naît une crise longuement préparée, qui menace d'atteindre le principe même des institutions libérales, toutes les garanties d'un gouvernement régulier. C'est, en d'autres termes, l'éventualité de la dictature reparaissant comme la conséquence de l'anarchie!

Il n'y a point, en effet, à se payer de mots et de subterfuges. Ce qui se passe aujourd'hui n'est point certainement l'œuvre du hasard. C'est le résultat d'une politique qui n'a été le plus souvent qu'une concession au radicalisme, à laquelle on s'est aveuglément attaché. Quoi donc! Depuis dix ans, on prétend gouverner pour un parti, non pour le pays. Par des dépenses ruineuses, par des entreprises qui n'ont d'autre objet qu'une captation électorale, on met la confusion et la détresse dans les finances publiques; on épuise l'état et les communes. Par les épurations de parti et le favoritisme, on affaiblit l'autorité morale de la magistrature, tous les ressorts de l'administration. Par des mesures et des vexations de secte, on met le trouble dans les esprits comme dans les foyers. On ébranle les institutions et les lois pour régner. Non-seulement on fait le mal, mais le jour où il apparaît, on se sent pour ainsi dire paralysé, impuissant à le réparer. On ne peut plus se reconnaître dans les lois, ni remettre l'équilibre dans le budget. On a créé l'instabilité partout. Et alors qu'arrive-t-il? C'est en vérité aussi triste que simple. Une partie du pays découragée, dégoûtée, se laisse séduire par le premier mirage venu. Elle rencontre sur son chemin un chef militaire bruyant, remuant, ambitieux: elle le suit sur parole. M. le général Boulanger n'a pas de plus brillans services que d'autres; il a fait moins que d'autres au ministère de la guerre quand il y a passé. Il est la personnification de l'indiscipline, il n'est plus aujourd'hui qu'un militaire retraité. N'importe, c'est « autre chose, » c'est l'inconnu! L'opinion égarée, troublée, en fait son élu. Elle lui a donné près de 50,000 voix dans l'Aisne; elle l'a nommé l'autre semaine député dans la Dordogne, elle le nommera peut-être demain dans le Nord.

Eh bien! à ce mal grandissant, menaçant, d'un césarisme sans gloire, quel remède oppose le ministère de M. Floquet? La politique qu'il avoue ne peut assurément que servir cet étrange prétendant et donner des soldats à son armée en augmentant la confusion, en accroissant le nombre des mécontens. Bien mieux: on dirait en vérité qu'il y a une sorte d'affinité secrète entre l'ancien commandant du 13[e] corps et le nouveau cabinet. Le lendemain du jour où M. le général Boulanger a été frappé, le ministère est apparu comme une satisfaction vengeresse pour lui! Le général Boulanger a écrit un programme où il a mis la revision de la constitution: M. Floquet, à son tour, a proposé la revision constitutionnelle. Le chef de la sûreté générale au ministère de l'intérieur est changé, et il se trouve que ce changement ressemble

encore à une victoire pour l'ancien commandant du 13e corps. La coïncidence est au moins étrange, et si M. le président du conseil n'a pas d'autres armes, d'autres moyens pour combattre le général Boulanger, il pourrait lui préparer de nouveaux succès. Le fait est que ce ministère d'hier sert le mouvement dictatorial par la fatalité de ses entraînemens, par ses promesses révolutionnaires, aussi bien que par ses incohérences. La chambre elle-même l'a senti, elle a fait sentir l'aiguillon à M. Floquet, et par la froideur de son accueil, et par l'empressement soupçonneux qu'elle a mis à abréger ses vacances de printemps, et par l'élection à la présidence d'un homme à l'esprit éclairé et modéré, M. Méline, qui n'est point évidemment l'élu des radicaux. Toute une partie républicaine de la chambre a dit, par ces premières manifestations, à M. le président du conseil, qu'elle ne se sentait pas représentée par lui ni même rassurée. Non, décidément, le ministère de M. Floquet n'est pas le gouvernement de la situation difficile et obscure où nous entrons. Il faut une autre politique, une autre direction; il faut que de cette crise il sorte un gouvernement fait pour défendre la dignité des institutions et de la vie publique contre le radicalisme envahissant aussi bien que contre le césarisme menaçant, et ici, il est bien clair que, pour refaire ce pouvoir sérieux, nécessaire, le moyen unique est l'alliance de toutes les forces libérales et conservatrices du parlement. C'est la seule solution, et elle est surtout aux mains des républicains modérés, qui peuvent, s'ils le veulent, avec un peu de prévoyance et de raison, faciliter des rapprochemens utiles, imposés par les circonstances.

C'est l'éternelle question, il est vrai. Cette alliance est-elle possible? Elle devrait l'être certainement, puisqu'elle est nécessaire, puisque conservateurs et républicains modérés ou constitutionnels sont également, et plus que jamais, intéressés à se retrouver sur un terrain commun de défense publique, à unir leurs efforts pour combattre le mal croissant et redoutable. Elle n'est difficile que parce que toutes les passions et les arrière-pensées de parti s'en mêlent. — C'est la faute des conservateurs, qui ne veulent pas se rallier définitivement à la république, dit-on dans un camp. — C'est la faute des républicains, qui ne veulent pas être éclairés, qui refusent de se rallier à la monarchie, dit-on dans un autre camp. — Il est certain que le dialogue peut continuer longtemps sur ce ton sans qu'on arrive à rien. En dehors de toutes les vaines récriminations, cependant, est-ce que les conservateurs, quels que soient leurs souvenirs ou leurs espérances, ont intérêt à préparer les ministères Floquet, à entrer dans des coalitions avec les radicaux, à refuser leur concours aux tentatives utiles de rapprochement, au bien possible? Est-ce que les républicains sérieux, prévoyans à leur tour, sont intéressés à se montrer exclusifs, à confondre la cause de la république avec une politique qui, après tout,

est la première cause de la situation troublée où nous sommes? Entre les uns et les autres, il y a des intérêts communs, il y a la fortune publique à relever, la paix morale à rétablir, les garanties libérales à défendre contre l'anarchie et la dictature. Ce qui est évident, c'est que, rapprochés et alliés, les conservateurs et les républicains modérés peuvent peut-être encore tenir tête à l'orage; que, divisés et isolés, ils ne peuvent rien, et qu'ils sont exposés à être emportés les uns et les autres dans le torrent des événemens; mais c'est aussi la France qui peut être la victime de leurs passions jalouses et de leurs aveuglemens de parti.

Les crises intérieures, qui se mêlent si souvent aux crises extérieures, peuvent assurément n'être point de la même nature dans tous les pays : elles sont dures pour tout le monde, et les plus puissans n'échappent pas à la loi commune. La France a ses épreuves, qui peuvent devenir meurtrières, qui commencent dans tous les cas par être pénibles et humiliantes, c'est certain. L'Allemagne, pour sa part, depuis la mort de l'empereur Guillaume et l'avènement de l'empereur Frédéric III, l'Allemagne, elle aussi, semble avoir sa crise, qu'on ne sait plus comment nommer, une crise vague, insaisissable, et pourtant réelle, toujours dramatique et même à demi romanesque. Qu'en faut-il croire? Évidemment tout ne va pas le plus aisément du monde à Berlin ou à Charlottenbourg. Autour de cet empereur qui ne se soutient que par la force d'âme, par l'énergie morale dans ses souffrances, qui est réduit à ne pouvoir communiquer avec son parlement, avec ses ministres que par écrit, autour de ce généreux malade, bien des intrigues ou, si l'on veut, bien des influences s'agitent. Il y a des chocs de volontés, des dissentimens intimes, des incompatibilités de politique ou même de famille, qui ont pu être voilés un instant, qui n'ont pas tardé à éclater dans une série d'incidens où il ne s'agit de rien moins que de savoir à qui restera l'empire, si M. de Bismarck demeurera le conseiller et le guide de l'Allemagne. Bref, pour appeler les choses par leur nom, on dirait qu'il y a une lutte engagée, — d'une part, entre l'empereur régnant et le prince impatient de régner, le prince de la couronne; — d'un autre côté, entre le souverain ou les influences qui veillent sur le souverain et le chancelier.

Un des épisodes les plus singuliers, les plus surprenans de cette lutte, c'est certainement l'intervention du prince héréditaire saisissant récemment l'occasion de prendre parti, de laisser percer sa pensée secrète et ses préférences. L'occasion a été un banquet que M. de Bismarck a donné pour le soixante-quatorzième anniversaire de sa naissance, et où l'héritier de la couronne était présent. Le jeune prince a porté un toast où il a représenté l'Allemagne comme un régiment dont le chef a été tué, dont le lieutenant-colonel était gravement blessé, et qui se ralliait autour de son porte-drapeau, — le chancelier.

Si ce n'était pas une légèreté qui a dû embarrasser le héros de la fête, le langage pouvait paraître étrange de la part d'un fils. Le toast, après avoir fait le tour de l'Europe, a pu être modifié ou rectifié, le fond est resté le même. Le secret des divisions intestines de famille était divulgué! Mais ce n'est là, si l'on veut, qu'une manifestation de jeune homme, qui aurait peut-être passé sans bruit, si les circonstances ne lui avaient donné une signification particulière, si elle n'eût ressemblé à un épisode de la lutte directe, personnelle, engagée depuis quelques jours déjà entre le chancelier lui-même et la cour de Charlottenbourg.

Là est le point grave et délicat, en effet. Et de quoi s'agit-il? C'est ici vraiment qu'un peu de roman se mêle à la politique. Le fait est que, depuis quelque temps, il y avait un projet de mariage entre la princesse Victoria, fille de l'empereur Frédéric, et le prince Alexandre de Battenberg, celui-là même qui a régné quelques années en Bulgarie et qui a disparu devant l'hostilité déclarée du tsar. Les deux jeunes princes se plaisaient, c'est entendu. Celle qui est aujourd'hui l'impératrice Victoria avait, on peut le croire, encouragé ces sentimens. La reine d'Angleterre s'intéressait vivement à cette union de sa petite-fille avec le beau-frère de sa fille préférée, la princesse Béatrix, — et de Florence, où elle est encore aujourd'hui, elle se disposait à se rendre à Berlin pour assister aux fiançailles. L'empereur Frédéric lui-même se prêtait évidemment aux désirs de sa famille. Tout paraissait favoriser ce projet de mariage, qui n'avait pu se réaliser sous l'empereur Guillaume, et qui semblait ne plus pouvoir rencontrer d'obstacle aujourd'hui, lorsque M. de Bismarck est apparu en vrai trouble-fête à Charlottenbourg. Cet homme peu romanesque n'a pas craint de s'insurger et contre le goût de l'aimable princesse Victoria, et contre la volonté de l'impératrice sa souveraine, et contre la protection de la reine d'Angleterre, en un mot contre toutes les puissances féminines. Il a vu, il a cru voir dans cette alliance avec le prince de Battenberg un embarras pour sa politique, un contre-temps importun dans un moment où il cherche à renouer des rapports plus intimes avec la Russie, en préparant, s'il se peut, une solution de la question bulgare conforme aux vœux du tsar. Bref, il n'a point hésité à entrer en lutte avec l'impératrice, avec l'empereur, en leur opposant l'inflexible raison d'état, devant laquelle s'était arrêté l'empereur Guillaume. Il a peut-être aussi parlé, comme il l'a fait plus d'une fois, de se retirer, de partir pour Varzin, — et ce qu'il y a de plus grave, c'est qu'il a donné ou laisser donner une publicité retentissante à ces menaces de retraite, à ces dissentimens, qui sont devenus aussitôt, dans le langage des polémiques, la « crise du chancelier. »

Au fond, le projet de mariage de la princesse Victoria avec le prince de Battenberg est-il la vraie raison de cette étrange crise? Le chancelier n'a-t-il pas saisi ce prétexte pour essayer, comme on dit, sa puissance,

pour aller au-devant d'autres dissentimens qu'il prévoyait, qu'il sentait près de s'élever autour de lui? Toujours est-il qu'il a évidemment joué une dangereuse partie. Il peut avoir réussi, pour le moment, à arrêter ses souverains sans les convaincre, à détourner ce qu'il voulait empêcher, ce qui lui paraissait gênant dans sa politique, à offrir au monde une démonstration de son ascendant. Il reste à savoir s'il n'aurait pas dépassé le but, si, pour un résultat peu glorieux, il n'a pas fait à l'empereur et à l'impératrice, il ne s'est pas fait à lui-même une situation des plus délicates. M. de Bismarck a réussi, on le dit, à écarter définitivement ou temporairement le prince de Battenberg par ménagement pour la Russie, par déférence pour le tsar, soit : c'est la raison politique; mais est-il sûr que l'empereur Alexandre III soit bien flatté de se voir ainsi évoqué comme le trouble-fête des mariages princiers dans la famille impériale d'Allemagne, d'être représenté comme poursuivant d'une animadversion jalouse un petit prince qui n'a eu qu'une importance d'un jour? D'un autre côté, le prix que le chancelier semble attacher à resserrer ses liens avec la Russie est-il de nature à raffermir la triple alliance nouée par lui, à inspirer à l'Autriche une confiance absolue dans sa fidélité, à donner du poids à ses conseils dans toutes les questions, bulgares ou autres, qui restent à régler? La vérité est que M. de Bismarck se trouve engagé de propos délibéré ou à son insu dans un étrange imbroglio, et que ce qu'on appelle la « crise du chancelier » n'est peut-être que le commencement d'une crise plus vaste, plus générale, qui peut nous réserver encore bien des surprises en Allemagne et ailleurs.

Comment viendra-t-on à bout des affaires d'Orient, et des révolutions des Balkans, et des agitations de ces jeunes états émancipés d'hier, toujours livrés à leurs propres divisions ou aux conflits des influences étrangères? Tout est compliqué dans ces régions. De quelque côté qu'on se tourne, il y a des crises ouvertes ou en perspective. Il y a cette crise aiguë de la Bulgarie, qui a donné et donnera peut-être encore plus d'un souci à l'Europe. La Serbie, pour sa part, a ses ambitions inquiètes et n'est point dans des conditions bien assurées sous un roi qui traite tout assez lestement, ses ministres comme son assemblée, — qui fait de la politique avec des caprices d'autocratie. Sur la rive droite du Danube, on pourrait dire qu'il y a une anarchie particulière à Sofia, une certaine confusion d'idées, de pouvoirs à Belgrade, — et sur la rive gauche, la Roumanie elle-même vient de passer par une crise parlementaire et ministérielle qui laisse entrevoir une situation profondément troublée. Bucharest a eu ses émotions, ses manifestations, ses journées presque sanglantes qui ont précédé ou accompagné la chute du ministère présidé par M. Bratiano, et qui ont certainement leur signification, — même une double signification intérieure et extérieure.

Le ministère roumain qui vient de disparaître a eu, en effet, une fin bruyante, après une vie qui serait longue partout. Le président du conseil, M. Jean Bratiano, était depuis douze ans au pouvoir, et dans son règne ministériel, il a eu le temps de prendre part à des événemens décisifs, à une sorte de transformation de son pays. Il a été de ceux qui ont contribué à faire de la principauté moldo-valaque un royaume danubien et du prince Charles de Hohenzollern un roi de Roumanie. C'était, avec quelques territoires conquis, le prix de la coopération du gouvernement roumain à la dernière guerre de la Russie contre les Turcs, du sang versé aux assauts meurtriers de Plewna. C'était aussi un succès fait pour fortifier un ministère. Malheureusement, tous les succès s'épuisent ou sont souvent compromis par la manière de s'en servir. M. Jean Bratiano était arrivé à la direction des affaires comme un représentant des opinions libérales; il se donnait même comme le chef d'un « parti de la vertu. » En réalité, depuis qu'il est au pouvoir, il n'a paru occupé dans sa politique intérieure que de s'assurer à tout prix une majorité, de se créer une sorte de gouvernement personnel par les captations et par la violence. Il a régné en multipliant les fonctionnaires pour avoir des appuis intéressés, en s'entourant de partisans et de cliens équivoques attachés à sa fortune, en poursuivant tout ce qui ressemblait à de l'opposition ou même à une simple dissidence, en tolérant jusque dans l'administration l'arbitraire le plus violent, les abus les plus crians et les corruptions. Cela est allé si loin que, dans ces derniers temps, il y a eu au ministère de la guerre les actes les plus coupables, de vrais scandales, que la justice a dû poursuivre. Le président du conseil roumain a pratiqué à outrance l'art de se faire des amis dociles et d'exaspérer ses adversaires par ses exclusions, par ses procédés d'omnipotence. Ce n'est pas tout. M. Bratiano, comme d'autres, a subi la fascination de M. de Bismarck, qu'il semble avoir pris pour modèle, qu'il imite à sa manière. Il a visiblement engagé, depuis quelque temps, la politique extérieure de la Roumanie dans une voie où il ne paraît pas avoir été suivi par l'opinion. S'est-il lié par des obligations précises? A-t-il adhéré sous une forme quelconque à la triple alliance, à la fameuse « ligue de la paix? » Il a eu l'air, dans tous les cas, depuis quelques années, de tourner toutes ses vues vers l'Europe centrale, de nouer des intelligences à Berlin et à Vienne; il a paru accepter le rôle d'auxiliaire ou d'avant-garde de la triple alliance, de l'Autriche contre la Russie dans un conflit éventuel en Orient, et un voyage du ministre de l'instruction publique, M. Stourdza, à Varzin, puis à Vienne, n'a fait que confirmer ou raviver les soupçons. L'opinion s'est vivement émue de cette sorte d'inféodation de la Roumanie à l'Allemagne et à l'Autriche, et, ce qu'il y a de plus grave ici, c'est qu'une certaine irritation nationale s'est tournée contre le roi lui-même, qu'on suppose être l'inspirateur de cette politique.

Arbitraire, violences, corruptions à l'intérieur, compromissions suspectes et dangereuses à l'extérieur, c'est tout cela qui a préparé la ruine du cabinet de M. Bratiano, en le dépopularisant, en donnant des armes à ses adversaires. Déjà les symptômes du déclin ministériel étaient apparus aux élections dernières, au mois de février. Le ministère, usant et abusant de ses moyens d'influence, avait réussi, il est vrai, à garder encore une assez forte majorité; il a retrouvé ses mamelucks! Malgré tout, cependant, l'opposition, composée de conservateurs et de libéraux dissidens, s'était sensiblement accrue, et de plus il était clair que cette opposition avait désormais pour elle le sentiment public inquiet et troublé, qu'elle répondait à un mouvement d'opinion. M. Bratiano sentait si bien les difficultés croissantes de sa position, que, le mois dernier, aux premiers jours de mars, il croyait devoir donner sa démission, au moins en apparence; mais c'était le moment où le roi Charles allait se rendre aux funérailles du chef de sa famille, de l'empereur Guillaume, et soit qu'il cédât à une nécessité de circonstance, soit qu'il espérât encore réchauffer par cette tactique d'une fausse sortie le zèle de ses partisans, le chef du cabinet restait au pouvoir. Malheureusement, s'il y avait un calcul, il a été trompé, et le voyage du roi Charles à Berlin, la visite qu'il a faite à Vienne n'ont été qu'une complication de plus, un signe nouveau d'une intimité qui trouble le sentiment national. Une certaine agitation a commencé à Bucharest : des processions populaires se sont organisées, parcourant la ville au milieu d'une surexcitation croissante, et alors des scènes au moins malheureuses ont éclaté. Une manifestation, conduite par quelques députés, s'est présentée au parlement et a rencontré une répression maladroitement brutale. Il y a eu une bagarre où un pauvre diable d'employé de la chambre a été tué, où quelques députés ont été arrêtés. Le cabinet s'est fait absoudre par un vote de confiance de sa majorité : la situation n'en a pas été meilleure; les manifestations n'ont pas discontinué, elles ont même essayé d'arriver jusqu'au palais du souverain, et en définitive le ministère a disparu dans cette aventure. Il avait été déjà gravement compromis par les scandales de l'administration de la guerre qui se sont déroulés récemment devant les tribunaux; il a été achevé par une répression inutilement sanglante. C'est la médiocre et triste fin d'un règne ministériel qui a duré plus de dix ans.

Est-ce également la fin d'une politique disparaissant avec M. Brationo? C'est là le problème qui n'est peut-être encore ni résolu ni même bien éclairci à Bucharest. Un nouveau ministère a été constitué sans doute. Il a pour chef un homme qui est en dehors du parlement, M. Rosetti, naguère encore président de la cour de cassation roumaine, fils du vieux patriote Rosetti, mort il y a quelque temps déjà. Le ministre des affaires étrangères est M. Carp, qui a représenté la Rouma-

nie à Vienne, qui disait, il y a quelques années, que M. Bratiano périrait étouffé par la corruption, qu'il « tomberait du pouvoir au milieu de sa majorité docile. » Les autres ministres sont M. Majoresco à l'instruction publique, le prince Alexandre Stirbey aux travaux publics, M. Baruzzi à la guerre. Le nouveau ministère naît assurément dans des conditions difficiles. Il a devant lui dans le parlement une majorité composée des amis de M. Bratiano et une opposition impatiente qui lui demande avant tout des élections nouvelles. Il n'a pour le moment à offrir que de l'honnêteté, de bonnes intentions et de la modération. C'est ce qu'on pourrait appeler un ministère de conservateurs libéraux. Sa politique intérieure se résume tout entière dans un grand désir d'apaisement; mais il reste une question bien autrement délicate, qui a son rôle dans les récentes agitations de la Roumanie : c'est la politique extérieure, où la responsabilité royale semble assez dangereusement engagée... Par sa naissance, par son esprit de famille, par ses inclinations, le roi Charles est évidemment resté tout Allemand. Les liaisons récentes du cabinet de Bucharest avec Berlin et Vienne sont sûrement son ouvrage. Or c'est précisément cette politique qui répugne le plus au sentiment du pays. Les Roumains veulent bien garder leur indépendance vis-à-vis de la Russie, ils ne veulent pas se compromettre pour d'autres avec elle, ils ne veulent pas surtout se livrer aux Allemands, aux Autrichiens, aux Magyars. Le nouveau ministère de Bucharest aura-t-il la volonté ou le pouvoir de dégager la politique roumaine, de la ramener à l'indépendance désirée par le pays? Ce n'est point, certes, sans importance dans un moment où toutes ces questions orientales qui se tiennent, à commencer par la question bulgare, peuvent être agitées encore par la diplomatie ou par les armes sur les bords du Danube.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

La première quinzaine d'avril a été fertile en incidens, et l'on ne saurait s'étonner que la Bourse ait fini par perdre cette sérénité d'op-

timisme qu'elle avait jusqu'alors conservée, en dépit de tant de causes intérieures et extérieures de préoccupation.

Le 31 mars dernier, la chute du ministère Tirard faisait subir à la Bourse un choc assez brusque. La surprise était déplaisante, survenant à l'heure critique de la réponse des primes. Le 3 pour 100, qui s'était élevé jusqu'à 82.40, regagnant presque la totalité de son coupon, a reculé du coup à 82 francs. On devait craindre pis. Mais la crise ministérielle a été de courte durée; le mardi 3, le cabinet Floquet se présentait devant les chambres. La liquidation était en jeu. Il fallait faire bonne contenance pour obliger le découvert à passer une fois de plus sous les fourches caudines du report dérisoire et même du déport. Le 3 pour 100 a été compensé à un cours très satisfaisant, 82.10. L'amortissable, coupon détaché, et le 4 1/2, ont été également très fermes à 85.05 et 107.

Les haussiers comptaient sur l'effet, d'ordinaire calmant, des vacances parlementaires, pour consolider les cours ainsi obtenus, peut-être même pour les améliorer. Mais la décision prise par le sénat, et ensuite par la chambre, de reprendre leurs séances le 19 avril, paralysa ces dispositions optimistes.

Cependant, l'argent était toujours aussi abondant, les disponibilités aussi considérables, les chances du maintien de la paix plus fortes qu'elles n'avaient été depuis le commencement de l'année. A Londres, un heureux chancelier de l'échiquier, M. Goschen, réussissait une opération colossale de conversion. Le nouveau fonds 2 3/4 pour 100 britannique était coté au-dessus du pair. En Allemagne, on parlait bien de relations tendues entre la famille impériale et le chancelier prince de Bismarck; mais les nouvelles de la santé de l'empereur Frédéric étaient plutôt rassurantes. La question bulgare semblait s'assoupir. Le négus, après avoir fait des propositions de paix au gouvernement italien, retirait son armée épuisée par les privations, et M. Crispi annonçait le rapatriement prochain d'une partie du corps expéditionnaire.

Pour toutes ces raisons, tandis que nos fonds publics étaient tenus, indécis et immobiles, aux environs de leurs cours de compensation, une vive poussée de hausse s'est faite sur presque tous les fonds d'états étrangers. L'Italien s'est avancé jusqu'au-delà de 96, le Russe 1880 a dépassé 80 francs, le Hongrois 79, l'Extérieure 68, ex-coupon, le Portugais 60. Escomptant l'ouverture plus ou moins prochaine des lignes de jonction des voies ferrées dans la péninsule des Balkans, ainsi que la publication de meilleurs résultats pendant le dernier exercice, pour la Société de la régie cointéressée des tabacs, les acheteurs se sont jetés sur les valeurs turques, portant le consolidé à 14.50, la Banque ottomane à 517, les obligations privilégiées à 380, les obligations douanes à 300. L'Unifiée atteignait 412. Après le suc-

cès de l'emprunt mexicain venait le succès d'un emprunt de l'Uruguay, émis également à Londres et à Berlin. Il semblait que sur toutes les places on eût le sentiment qu'une reprise d'affaires était possible, vraisemblable à bref délai.

Ajoutons que chez nous-mêmes on pouvait se féliciter des résultats satisfaisans publiés à l'égard du rendement des impôts pendant les premiers mois de l'année, et que l'on remarquait avec satisfaction le relèvement des recettes de nos grandes compagnies de chemins de fer.

Par malheur, la question Boulanger prenait dans le même moment des proportions inattendues. L'ex-commandant du 13[e] corps, condamné par le conseil d'enquête, mis d'office à la retraite par le ministère de la guerre, rendu à la vie privée, devenu simple citoyen, électeur et éligible, était toujours, pour la foule, le général Boulanger. Ayant posé avec éclat sa candidature dans le Nord, il a obtenu dimanche dernier une majorité considérable dans la Dordogne, 11,000 voix dans l'Aisne, 8,000 dans l'Aude. La campagne plébiscitaire a été alors prise au sérieux, et l'on s'est mis à trembler devant le spectre de la dictature, évoqué aux cris de : revision et dissolution.

Le marché a encore tenu bon pendant quarante-huit heures; subitement, le mercredi 11, il a lâché pied. Le 3 pour 100 a donné l'exemple en reculant de 82 francs à 81.40; l'amortissable a suivi, ainsi que le 4 1/2. Les obligations de chemins de fer, du Crédit foncier, de la ville de Paris, des bonnes valeurs industrielles n'ont pas bronché, il est vrai, les porteurs de ces titres étant, avec juste raison, impassibles. Mais tout ce qui, de près ou de loin, sur la cote, a quelque rapport avec la spéculation, a payé son tribut à la panique.

La Banque de France a baissé de 115 francs à 3,385, le Crédit foncier de 20 francs à 1,358, la Banque de Paris de 13 fr. 75 à 743.75, le Crédit lyonnais de 10 francs à 560, le Lyon de 12 fr. 50 à 1,260, le Nord de 22 francs à 1,520, le Gaz de 32 fr. 50, coupon de 63 francs détaché, à 1,275, les Omnibus de 100 francs à 1,060, le Suez de 10 francs à 2,120, la Banque ottomane de 10 francs à 507.50.

La Société des métaux, sur laquelle a été coté en liquidation un report de 100 à 120 francs pour la souscription aux actions nouvelles, a fléchi de 1,040 à 832; le Rio-Tinto a été ramené de 510 à 487.50.

Les fonds étrangers ont reculé non moins brusquement que nos rentes, par action réflexe. L'Italien a été ramené à 95.60, le Hongrois à 78 1/2, le Russe à 79 1/2, l'Extérieure à 67 3/4, coupon trimestriel détaché, l'Unifiée à 406, le Turc à 14.20.

Parmi les valeurs que la bourrasque n'a pas atteintes, nous signalerons les titres des institutions de crédit, qui ont le bonheur d'être négligées par la spéculation, comme le Comptoir d'escompte, le Crédit foncier algérien, la Compagnie algérienne, etc., les chemins étran-

gers, et notamment les Méridionaux d'Italie, les Autrichiens, les Portugais, le Nord de l'Espagne et le Saragosse, ces derniers malgré une vive campagne de baisse menée contre eux. Le Panama a aussi échappé à l'orage, bien que la commission chargée d'examiner la demande d'autorisation pour une émission à lots ait pris, avant les vacances, une décision qui équivaut à un refus d'examen, et ne saurait en conséquence être interprétée favorablement au point de vue du vote final de la chambre.

Le marché de Berlin a adopté et maintenu, depuis quelque temps, une allure franchement optimiste. Les valeurs internationales y ont été vivement poussées, surtout l'Unifiée. D'autres valeurs, surtout des actions de banque, ont pris part au mouvement. Nous sommes à l'époque des assemblées et des déclarations de dividendes. Les résultats sont satisfaisans et font bien augurer pour l'exercice en cours. On néglige un peu les fonds austro-hongrois et on se lasse de faire une guerre stérile aux rentes russes. Le vent est aux affaires exotiques; les premières maisons berlinoises s'occupent d'opérations financières avec la république argentine, le Brésil et autres pays d'Amérique.

A Vienne, peu d'affaires, calme complet des rentes et valeurs de placement, et relèvement de quelques titres d'ordre inférieur que l'on suppose en voie d'amélioration. Les groupes émetteurs de rente ont considéré la situation comme suffisamment dégagée et rassurante pour conclure quelques affaires avec les gouvernemens de Vienne et de Pesth.

Un emprunt de l'Uruguay, 6 pour 100 sterling, de 4,255,300 livres, a été émis par la maison Baring, à Londres, à 82 1/2, et se cote déjà 87. Cette opération a eu pour premier effet l'envoi à Montevideo de 300,000 livres sterling or pris le 11 courant à la Banque d'Angleterre; un second envoi de même somme aura probablement lieu la semaine prochaine. A Londres encore, la maison Rothschild vient d'émettre un emprunt de 6 millions livres sterling en 4 1/2 à 97 pour 100, pour le gouvernement du Brésil; prime, 3/8 à 1/2 pour 100.

A Londres et à Berlin, une émission est ouverte à une cinquième série de l'emprunt de la ville de Rome, 24 millions lires en 4 pour 100, à 94 1/4 pour 100, remboursable en soixante ans.

Chez nous, la Société des Immeubles de France a annoncé pour le 18 courant la mise en souscription publique de 150,000 obligations, rapportant 15 francs par an, offertes à 387.50, et remboursables à 1,000 francs en soixante-quinze ans. Le produit de cet emprunt doit être appliqué à des prêts en première hypothèque (ou immédiatement après le Crédit foncier) et à des acquisitions d'immeubles.

Le directeur-gérant : C. BULOZ.

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUATRE-VINGT-SIXIÈME VOLUME

TROISIÈME PÉRIODE. — LVIII[e] ANNÉE.

MARS — AVRIL 1888.

Livraison du 1er Mars.

Mon Capitaine, deuxième partie, par M. Henry RABUSSON. 5
Les Historiens anglais. — II. — W.-E.-H. Lecky, par M. Augustin FILON. 56
L'Extension du fonctionnarisme depuis 1870, par M. le vicomte d'AVENEL. 91
La Crise actuelle de la métaphysique. — I. — La Métaphysique et la Poésie de l'idéal, par M. Alfred FOUILLÉE. 110
Un Problème de morale et d'histoire. Les Borgia. — II. — L'Œuvre politique et la Catastrophe, par M. Émile GEBHART. 141
Les Associations forestières. — Leurs Renouvellemens successifs et leur Filiation présumée, par M. le marquis de SAPORTA. 174
Sroul de Lubartow, d'après Adam Szymanski, par Mme Marguerite PORADOWSKA. 192
Les *Mémoires* de Garibaldi, par M. G. VALBERT. 202
Revue littéraire. — Les Éditions originales, par M. F. BRUNETIÈRE. . . . 214
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 226
Le Mouvement financier de la quinzaine. 237

Livraison du 15 Mars.

Mon Capitaine, troisième partie, par M. Henry RABUSSON. 241
Heures de lecture d'un critique. — Pope, par M. Émile MONTÉGUT. . . . 274
La Conquête de l'Algérie. — Le Gouvernement du maréchal Bugeaud. — IV. — Constantine, les Oasis, les Bureaux arabes, la Kabylie, par M. Camille ROUSSET, de l'Académie française. 324
Le Code civil et les Ouvriers, par M. Arthur DESJARDINS, de l'Institut de France. 350

Madame de Custine, d'après des documens inédits. — II. — Chateaubriand et Madame de Custine, par M. A. BARDOUX, sénateur 387
La Puissance des Ténèbres, de Léon Tolstoï. — Réflexions d'un spectateur, par M. le vicomte Eugène-Melchior de VOGÜÉ. 426
Revue dramatique. — *La Jeunesse des Mousquetaires* a l'Ambigu; *la Princesse Georges* a la Comédie-Française; *les Surprises du divorce* au Vaudeville, par M. Louis GANDERAX. 451
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 465
Le Mouvement financier de la quinzaine. 477

Livraison du 1er Avril.

Mon Capitaine, dernière partie, par M. Henry RABUSSON. 481
Une Chaire de psychologie expérimentale et comparée au Collège de France, par M. Paul JANET, de l'Institut de France. 518
Le Roman étranger en Angleterre. — Robert-Louis Stevenson, par M. Th. BENTZON. 550
L'Océanie moderne. — VI. — L'Océan pacifique du Nord, l'Archipel Havaïen, par M. C. de VARIGNY. 582
Le Deuil d'Allemagne, par M. le vicomte Eugène-Melchior de VOGÜÉ . . . 608
Les Missions d'instruction en Europe. — Une École coloniale a Paris, par M. Edmond PLAUCHUT. 630
La Sardine, par M. George POUCHET 645
Un Voyageur français au Maroc, par M. G. VALBERT. 670
Revue musicale. — *Jocelyn* et *la Gioconda* au Théatre de la Monnaie de Bruxelles; Reprise de *Madame Turlupin* a l'Opéra-Comique, par M. C. BELLAIGUE. 682
Revue littéraire. — *Le Bonheur*, poème de M. Sully Prudhomme, par M. F. BRUNETIÈRE. 693
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 707
Le Mouvement financier de la quinzaine. 717

Livraison du 15 Avril.

La Vocation du comte Ghislain, première partie, par M. Victor CHERBULIEZ, de l'Académie française. 721
Les Forces militaires de l'empire allemand, par M. Charles GRAD, député au Reichstag. 772
La Conquête de l'Algérie. — Le Gouvernement du maréchal Bugeaud. — V. — Guerre avec le Maroc, Tanger, Isly, Mogador, par M. Camille ROUSSET, de l'Académie française. 801
Jacob Ruysdael, par M. Émile MICHEL. 835
Les Gueux d'Espagne. — Lazarillo de Tormes, par M. Arvède BARINE. . . 870
Un Historien catholique de la réforme. — M. Jean Janssen, par M. J. BOURDEAU. 905
Revue dramatique. — *Dora* au Gymnase; *la Grande Marnière* a la Porte-Saint-Martin, par M. Louis GANDERAX. 934
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 945
Le Mouvement financier de la quinzaine 955

Paris. — Maison Quantin, 7, rue Saint-Benoît.

